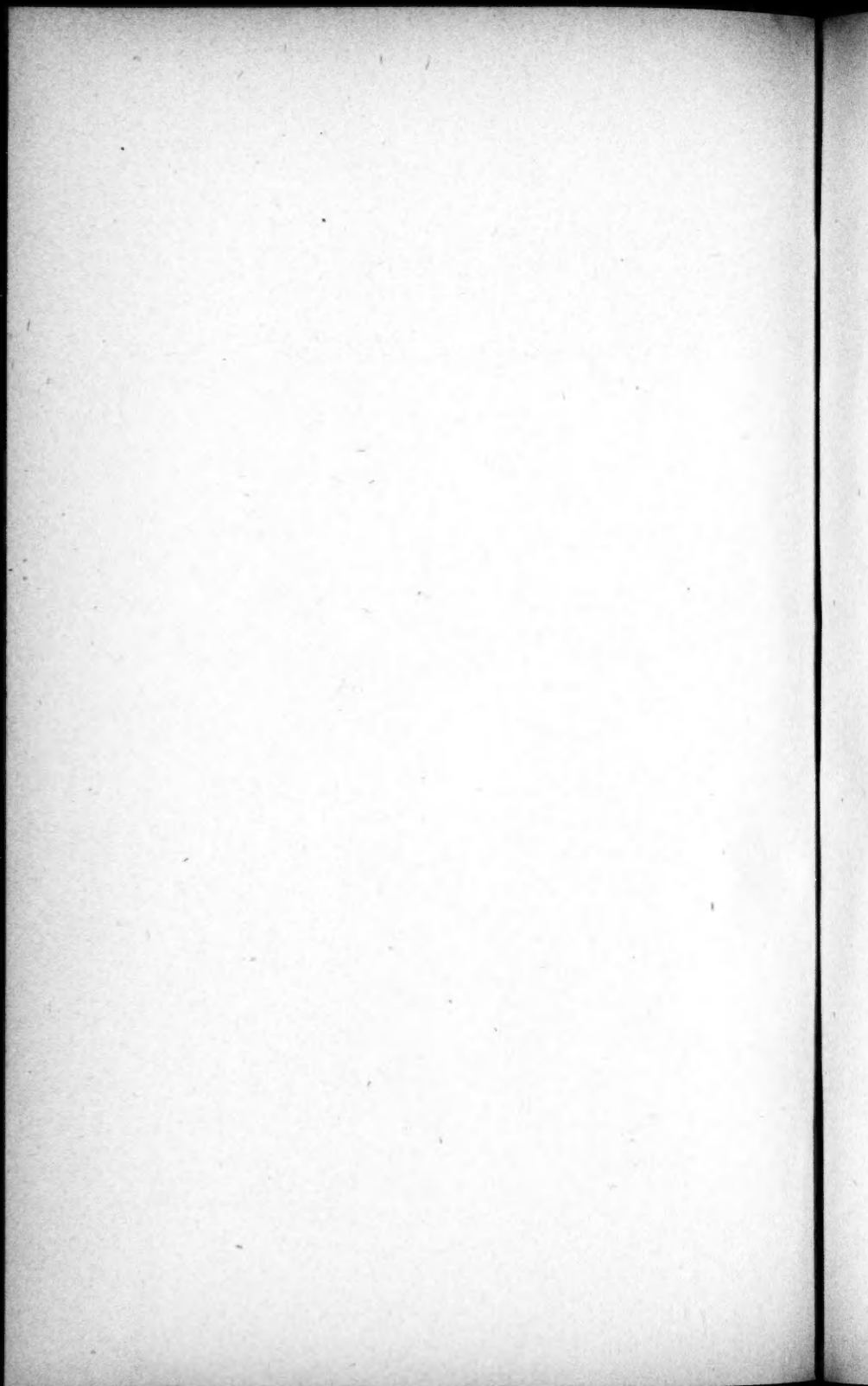


REVUE
HISTORIQUE



REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET SÉBASTIEN CHARLÉTY

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.

Cicéron, de Orat., II, 15.

SOIXANTE-QUATRIÈME ANNÉE

TOME CENT QUATRE-VINGT-CINQUIÈME

Janvier-Juin 1939



LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, VI^e

PARIS

—
1939

CARTOON
COLLECT
LIBRARY

D

1

.R6

t. 185-186

1939

H

~~R 5282~~

v. 185-186

NOV 11 1940

442953

B.P.

ATLANTIC

303.100

YACHT

LES POÈMES DE RAS-SHAMRA

Parmi les fouilles archéologiques, si nombreuses, qui ont été effectuées en Syrie au cours des vingt dernières années, il n'en est pas, sans doute, dont les résultats aient excité plus d'enthousiasme que celles de Ras-Shamra. Mais, si ce nom est aujourd'hui célèbre dans le monde des archéologues, on ne sait guère encore, d'une façon générale, ce qu'il représente au juste. En d'autres termes, quelle est la nature et la portée des trouvailles qui ont été faites en ce lieu dit, qui est situé sur la côte syrienne, en face de l'île de Chypre, à cinquante kilomètres au sud de l'embouchure de l'Oronte?

C'est l'objet des pages qui suivent, d'apporter sur ce point quelques précisions.

Comme il arrive fort souvent d'ailleurs en pareille matière, la découverte initiale est due simplement au hasard. Au mois d'avril 1928, un paysan qui passait par là ramassa sur la grève des tessons et même quelques petits vases entiers, qu'il emporta chez lui ; en deux jours, toute la région environnante était informée et, le troisième jour, la nouvelle fut transmise à Beyrouth par le gouverneur de la ville la plus proche, qui est Lattaquié, capitale des Alaouites. L'enquête que le Service des Antiquités organisa sans délai révéla que ces fragments céramiques provenaient d'un tombeau de petites dimensions, mais fort bien construit et qui, s'il était d'un type tout à fait nouveau en Syrie, ressemblait beaucoup à certaines sépultures retrouvées jadis sur la côte de Chypre et datant du ^{xii}^e siècle avant J.-C.

L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres décida immédiatement de faire pratiquer des fouilles autour de ce tombeau. Dès le mois de mars 1929, une mission, dirigée par M. Cl. F.-A. Schaeffer — aujourd'hui conservateur au Musée de Saint-Germain-en-Laye — commençait ses travaux. Neuf campagnes ont eu lieu depuis lors, et la dixième campagne se poursuit actuellement.

Ces fouilles nous ont appris qu'il y avait là, dès le ^{xx}^e siècle, une grande cité, appelée Ugarit et qui était en relations d'affaires avec toutes les contrées de la Méditerranée orientale ; et c'est vers l'an 1100

que la ville fut détruite — pour ne plus se relever jamais — par des envahisseurs venus de l'Ouest et du Nord, des îles de l'Égée et de l'Anatolie.

Un grand nombre d'objets de toute sorte ont été recueillis dans ces ruines, et beaucoup d'entre eux présentent un vif intérêt pour l'histoire des anciennes civilisations de l'Orient. Mais il y avait aussi, à côté des documents proprement archéologiques et des monuments figurés, les restes d'une bibliothèque qui était composée, comme celles de Babylone et de Ninive, de tablettes de terre cuite, couvertes, sur leurs deux faces, de ces signes qu'on est convenu d'appeler cunéiformes. Cependant, il s'agissait d'un cunéiforme entièrement nouveau ; car, si l'écriture de la Mésopotamie se composait de plusieurs centaines de signes, représentant chacun un mot ou une syllabe, les textes de Ras-Shamra ne comptaient que trente signes seulement ; de sorte que, dès le premier jour, et avant même de lire un seul mot, on pouvait être assuré qu'il s'agissait là d'un véritable alphabet, chaque signe figurant un son simple ou une lettre¹.

Comme ces textes n'étaient accompagnés d'aucune traduction en langue connue, le déchiffrement de la nouvelle écriture constituait un problème très ardu et qui, du reste, eût fort bien pu être insoluble, car il est évident qu'une langue inconnue, rédigée dans une écriture inconnue, est indéchiffrable. La question était donc de savoir s'il s'agissait ou non d'une langue connue déjà par ailleurs, ou tout au moins d'un idiome appartenant à un groupe de langues bien déterminé.

* * *

La première difficulté, qui était de trouver un point de départ, a pu être vaincue dès 1929, quelques jours à peine après l'ouverture du chantier. Il y avait, en effet, sur une herminette de bronze², une brève épigraphe composée de six lettres. J'ai pensé que ces six lettres représentaient un nom d'homme : le nom du fabricant de l'objet ou de son propriétaire³. Or, ces six lettres figuraient aussi, et dans le même ordre,

1. Chacune de ces lettres représente une consonne, et les voyelles ne sont jamais notées, sauf dans un cas unique, où certain nom de pays se trouve écrit d'abord sous la forme purement consonantique *Srn* et ensuite sous la forme vocalisée *Sarna*.

2. C'est, d'ailleurs, la seule inscription de Ras-Shamra qui soit gravée sur un objet en métal.

3. En réalité, il s'agissait, comme on s'en rendit compte plus tard, d'un titre sacerdotal, celui de *rb khnm* (à lire *rab kohanim*), qui signifie « le chef des prêtres ».

au début de l'une des tablettes d'argile, mais précédées cette fois d'un autre signe formé de trois parallèles et verticaux. J'en ai conclu que ce signe-là représentait la préposition « à » et que la tablette en question était une lettre adressée au personnage dont le nom était gravé sur l'herminette de bronze. Et, puisque Ras-Shamra se trouvait en Phénicie — tout au nord, il est vrai, mais en Phénicie — et qu'il était vraisemblable que la langue qu'on y parlait était le phénicien, le signe placé en tête de la tablette devait correspondre à la préposition *l*, qui signifie « à » dans les langues sémitiques, exception faite pour l'assyrien. J'ai, en conséquence, attribué à ce signe la valeur *l*; puis, j'ai groupé tous les mots contenant cette lettre et cherché s'il n'y avait pas, parmi ces vocables, des équivalents possibles de mots sémitiques d'usage courant, et notamment *mlk*, « roi ». Le mot *XLY* m'ayant paru convenir, j'ai conclu, au moins provisoirement, que *X* valait *m* et *Y* *k*. Quant à *XLYX*, ce pouvait être *mlkm*, en hébreu *melakim*, pluriel de *melek*. Et la suite des recherches a prouvé qu'il en était bien ainsi¹.

C'est par une série très longue de recoupements de ce genre que, à défaut de textes bilingues, les tablettes de Ras-Shamra ont pu être déchiffrées, et cela non pas d'une façon incomplète et approximative, mais totalement et avec une rigueur mathématique.

Il est apparu alors très nettement qu'on avait bien affaire à une langue sémitique, apparentée de fort près à l'hébreu et que l'on peut appeler le proto-phénicien, puisque la plupart des inscriptions phéniciennes qu'on possédait déjà sont toutes plus récentes que celles-là, et, pour la plupart, d'une dizaine de siècles².

Les textes ainsi révélés appartiennent à des catégories très diverses. Il y a des états nominatifs; quelques lettres, dont deux sont adressées

1. En octobre 1930, au moment même où je communiquais à l'Académie des Inscriptions les résultats acquis, démontrant la véritable valeur de vingt-sept lettres sur trente, M. Hans Bauer, professeur à l'Université de Halle, publiait un essai de déchiffrement qui contenait, à côté de solutions justes, plusieurs erreurs graves, puisque le mot *mlkm*, par exemple, était lu *klwk*. Par contre, M. D'Arbois de Jubainville était parvenu, de son côté, à lire correctement *mlkm*. Les phonèmes dont l'identification a été le plus laborieuse sont naturellement ceux qui se rencontrent le moins souvent, et c'est ainsi que, pour les deux plus rares, la preuve n'a pu être faite qu'à la fin de 1932.

2. Ces inscriptions plus récentes sont rédigées au moyen de l'alphabet de vingt-deux lettres ou alphabet cananéen, dont la clé a été retrouvée, à la fin du XVIII^e siècle, par l'abbé Barthélemy, l'auteur du *Voyage du Jeune Anacharsis en Grèce*. Les origines de cet alphabet-là, qui est plus simple et beaucoup plus cursif que l'autre, remontent certainement au II^e millénaire, le plus ancien spécimen connu étant l'épithaphe du roi de Byblos Ahiiram, qui vivait au temps de Ramsès II. C'est, d'ailleurs, cet alphabet de vingt-deux lettres que les Grecs adopteront, un jour, et qu'ils compléteront en inventant les signes vocaliques.

à la reine d'Ougarit ; des textes de comptabilité relatifs au commerce de l'huile, du vin, de la pourpre, et même un petit traité d'hippiatrique¹.

Mais ce qui fait l'importance exceptionnelle de cette découverte, c'est la série des grandes tablettes, représentant, au total, 3 000 lignes environ, et dont chacune était un poème de nature nettement mythologique ou légendaire. Il ne s'agit pas, cependant, et tant s'en faut, d'un texte continu ; nous n'avons que des morceaux épars et, dans ces fragments, les mieux conservés même, les difficultés d'interprétation sont souvent considérables, aujourd'hui encore, après huit ans de travail ininterrompu.

Quoi qu'il en soit, et sous ces réserves qu'il convient de ne jamais perdre de vue, on peut dire que la trouvaille de Ras-Shamra est la plus importante qu'on ait jamais faite dans le domaine des études phéniciennes et, à certains égards, dans le domaine des études bibliques. Avant 1930, on connaissait bien, sans doute, les noms de quelques-uns des dieux de la Phénicie, et surtout le nom de Baal, comme aussi certains noms dérivés de celui-là, tels que Belzébut et Belphégor ; cependant, l'histoire de ces dieux, ou leur légende, leur nature, leur personnalité, tout cela nous échappait à peu près complètement. Les choses apparaissent maintenant sous un jour nouveau.

* * *

A la tête du panthéon phénicien se tient le dieu El, dont le nom signifie « dieu », précisément². El est, en effet, le dieu par excellence ; il est le père de tous les autres dieux et le père des hommes également ; on l'appelle aussi le créateur du monde. Les textes qui nous sont parvenus ne contiennent, néanmoins, aucune allusion, en dehors de ces brefs qualificatifs, à la création du monde ou à la création de l'homme. Nous ne remontons pas si haut que cela, tant s'en faut, et pas même jusqu'au déluge !

Les fragments dont nous disposons nous mettent en présence d'un univers organisé déjà, mais assez mal organisé, semble-t-il. Car ces

1. Il y est prescrit, en particulier, de mettre un gâteau de vieilles figues et de raisins secs dans les naseaux d'un cheval qui lève trop haut la tête, ou qui « encense ». On rapprochera cette recette de celle qu'employa le médecin d'Ézéchias pour guérir le roi de Juda d'un ulcère : *II Rois*, XX, 7.

2. C'est ainsi, du moins, qu'on désigne habituellement le dieu suprême ; mais il paraît bien probable que le véritable nom du dieu, qu'on évite, semble-t-il, de prononcer, était Dagan ou Dagon.

dieux, et ces déesses, sont constamment aux prises les uns avec les autres ; ils se disputent sans arrêt et ces conflits se terminent, d'ordinaire, par des massacres et des assassinats.

Le dieu El, d'ailleurs, et en dépit du rang qu'il occupe dans la hiérarchie, ne joue pas un rôle très actif. Il se tient volontiers à l'écart, et il n'intervient jamais qu'il n'y soit obligé, sinon forcé. C'est un dieu vieilli et qui manque un peu d'autorité, comme, en Égypte, le vieux dieu Ra. Il n'est, en tout cas, nullement combatif ; ce n'est pas lui qui frappe, pour les anéantir, Tannin et Léviathan¹, ou tels autres monstres incarnant les forces mauvaises de la nature. El aime, avant tout, la tranquillité ; et il le déclare lui-même à mainte reprise : « Je vais enfin », dit-il, « me reposer. » Mais, s'il n'agit guère personnellement, il semble qu'il ne lui soit pas très agréable de voir agir les autres, et spécialement Baal, qui est son fils, pourtant.

On ne saurait dire non plus, de façon assurée, où résidait le dieu El. Il est clair, toutefois, qu'il n'habite pas dans le ciel, mais bien sur la terre, assez loin, d'ailleurs, des régions qu'occupent les hommes, et dans un pays où les fleuves se jettent dans l'océan. Parfois, du reste, El est représenté s'avancant le long du rivage de la mer ; et c'est ainsi qu'on voit, au livre de la Genèse, Jahvé aller et venir dans le jardin d'Éden, d'où sortait un fleuve dont les eaux se ramifiaient en quatre rivières.

Si El apparaît comme le dieu d'une population maritime, il n'est pas, pourtant, le maître de la mer, non plus que son épouse, qui porte simplement le titre d'Ashérat-yam, « la Surveillante de la mer ». En fait, la mer appartient au dieu *Yam*, qui est, à vrai dire, la mer personnifiée et qui se dresse devant El comme un rival redoutable, qui cherche visiblement à soulever contre le dieu-père ses fils, les *elim*, et Baal en particulier. On dirait que ce dieu, *Yam*, était le patron d'un peuple ennemi des Phéniciens, et d'un peuple établi déjà — et depuis longtemps sans doute — dans des contrées que les Phéniciens commençaient, dès lors, à convoiter à leur tour.

Au reste, pour les anciens Phéniciens, la mer ce n'était pas sans doute la Méditerranée, mais bien la mer Rouge. Hérodote n'a-t-il pas, d'ailleurs, écrit que les Phéniciens habitaient primitivement aux bords de l'Érythrée ? Et, à cette tradition recueillie par le premier des historiens, il faut ajouter maintenant que, selon les poèmes de Ras-Shamra, le pays d'Édom était « un don de El », une contrée sur laquelle le dieu veillait avec un soin jaloux, dont il défendait les approches avec vigi-

1. Voir ci-après, p. 15.

lance, comme si Édom était pour lui ce que le Sinaï était, ou sera un jour, pour Jahvé¹.

Non loin d'Édom, et du côté de l'Ouest, il y avait, suivant l'Ancien Testament, un *midbar* ou oasis, qu'on nommait Kadesh ou Kadesh-Barnéa. Or, il est raconté, dans la légende phénicienne, que le dieu El pourchassa, un jour, jusque dans l'oasis de Kadesh une femme qui devait mettre au monde, dans le *midbar* même, un enfant destiné à fonder la ville d'Asdod. Et cette scène évoque immédiatement à l'esprit l'épisode bien connu d'Abraham, Agar et Ismaël.

Cependant, au cours des siècles, et à mesure que l'horizon des Phéniciens s'élargissait, le domaine du dieu El devait s'agrandir également, dans les mêmes proportions, et jusqu'à embrasser l'ensemble des pays d'Orient, en direction de l'Occident surtout. Il est très remarquable, en effet, qu'il est écrit, dans l'un de nos poèmes, que « Kaftor est la terre de El, tandis que Hikoufat est son trône ». Or, ce nom de Hikoufat paraît bien être identique à celui de Hikouftah, qui désignait, chez les Égyptiens, la ville de Memphis, et d'où nous est venu ce nom même d'Égypte. Quant à Kaftor, c'était, à n'en pas douter, la Crète ou, d'une façon plus générale, le monde égéen.

Et il faut ajouter à cela que certain passage, fragmentaire il est vrai, contient une invocation à *el leoummim*, c'est-à-dire « au dieu des nations », comme si la bienveillance de ce dieu édomite ou cananéen s'était étendue peu à peu à tous les peuples de l'univers.

De tous les dieux, El est, du reste, le seul dont on dise qu'il est juste et sage. Mais, s'il fait régner la justice dans le monde des dieux — s'il y tâche, du moins — il délègue ses pouvoirs, dans le monde des hommes, à certains êtres, qui sont ses fils et qu'on appelle les rois, dont la fonction essentielle est précisément d'exercer la justice. Deux de ces demi-dieux étaient particulièrement célèbres ; l'un se nomme Danel et l'autre Kérèt.

* * *

Danel règne sur un peuple d'agriculteurs. Si les moissons germent et parviennent à maturité, c'est grâce à lui et à ceux qui l'entourent, surtout à sa fille, qui s'appelle Paghat et qu'on surnomme « celle qui connaît la marche des étoiles ». C'est Paghat, en effet, qui détermine

1. On sait que l'Édom, qu'on appelle aussi l'Idumée, était, d'après la Bible, le pays d'Esau, ce frère ennemi de Jacob.

l'époque la plus favorable aux travaux de la terre. Une fois le temps fixé, et avant de rien entreprendre, le roi s'assied devant la grande porte de la ville, sous les arbres qui croissent au bord de l'aire, et, là, il règle le procès de la veuve et défend la cause de l'orphelin. Sans doute, Danel pensait-il, comme le paysan d'Hésiode, que celui qui exerce la justice voit prospérer ses biens et obtient, en récompense, d'opulentes récoltes. Si Danel, en effet, intervient ainsi en faveur des opprimés, c'est, avant tout, pour attirer la bénédiction divine sur sa personne et sur ses champs ; mais, si les Phéniciens d'il y a trente-cinq siècles estimaient qu'aucun hommage ne pouvait être plus que celui-là agréable au cœur des dieux, n'est-ce pas la preuve que ce peuple se faisait déjà de la divinité une conception assez haute ?

Ce nom même de Danel, qui signifie « la Justice de Dieu », est évidemment identique au Daniel de l'Ancien Testament — non pas, sans doute, au prophète Daniel, qui vivait du temps de Nabuchodonosor, mais au Daniel dont parle Ézéchiél au verset 3 du chapitre xxviii, où, s'adressant au roi de Tyr¹, son contemporain, qui dans son orgueil s'était égalé à Dieu même, Ézéchiél lui demande : « Es-tu donc plus sage que Daniel ? »

Il apparaît très vraisemblable que ce Daniel le Sage, dont on ne savait rien jusqu'à présent, hormis son nom même, n'est autre que le héros de la légende phénicienne : un ancien roi — et, sans doute, un roi de Tyr — célèbre par sa sagesse et sa justice, et dont le nom était passé en proverbe dans le monde des Cananéens.

* * *

La légende de Kérèt, qui nous est mieux connue que celle de Danel, se compose actuellement de deux parties très distinctes, dont l'une a trait à la jeunesse du roi et l'autre à sa vieillesse ou à son déclin.

Au début de sa carrière, Kérèt vivait à proximité du pays d'Édom, dans cette contrée de Canaan qui est nommée, à Ras-Shamra comme dans la Bible, le Négueb. Kérèt était alors le chef d'une grande armée qui comptait « trois cents myriades de soldats » et que renforçait encore l'appui des « Bédouins sans nombre ». Un jour, dit-on, Kérèt s'était rencontré et mesuré avec Térakh, personnage dont le nom est identique à celui du père d'Abraham, et qui était le dieu de la Néoménie. Ensuite, il se tourna du côté d'Édom, sans y pénétrer, cependant,

1. Sur ce roi de Tyr et Ézéchiél XXVIII, voir encore ci-après, p. 11.

le dieu El, son père, lui en ayant fait défense ; mais, au terme d'une longue négociation, Kérèt demande en mariage au roi d'Édom sa petite-fille, qui était belle, dit-on, comme Astarté et gracieuse comme la déesse Anat. La demande ayant été agréée, Kérèt s'en va, sur le conseil ou sur l'ordre de Baal, afin de prier le dieu El de bénir son union avec la princesse d'Édom. Et le dieu, prenant dans sa droite une coupe de vin, bénit le jeune roi en ces termes :

Prends l'épouse, et emmène-la dans ta maison ;
Prends la jeune femme, et fais-la entrer dans ton palais.

Ces deux mots, « épouse » et « jeune femme », ne représentent pas, comme on pourrait le penser, deux personnes différentes, et il ne faut voir là, bien certainement, qu'une application de cette loi du parallélisme, si caractéristique du style cananéen, et suivant laquelle l'idée est non pas toujours, mais très souvent, dédoublée en quelque sorte, exprimée deux fois de suite, en deux stiques consécutifs, et en des termes synonymes ou équivalents.

Et le dieu El, s'adressant à Kérèt, dit encore :

Cette femme que tu prendras enfantera pour toi sept fils, et même huit fils ; elle enfantera pour toi sept filles, et même huit filles.

Dès qu'il atteindra sa septième année, chacun de ces enfants devra être « voué ». Mais comme le verbe qui est employé ici a un sens très général et qu'il n'est accompagné d'aucun autre vocable, on ne saurait dire ce qu'il signifie au juste ; on peut admettre, toutefois, qu'il s'agit de quelque rite d'initiation ou de passage, du genre de ces coutumes israélites qu'on désigne sous le nom de naziréat et dont nous sommes, du reste, assez mal informés.

Il semble que le mariage de Kérèt ait eu lieu à Tyr ou à Sidon, dans le nord, par conséquent, du pays de Canaan. C'est, en tout cas, vers l'époque de ses noces que Kérèt se rendit, comme en pèlerinage, aux sanctuaires de la déesse des Tyriens et de celle des Sidoniens, pour appeler sur sa tête et sur celle des siens les faveurs de ces grandes et redoutables divinités. Ainsi, en ses jeunes années, Kérèt apparaît comme un roi puissant, heureux, aimé des dieux. N'est-il pas, d'ailleurs, un dieu lui-même, étant fils d'El et d'Ashérat ?

Cette première partie de la légende est séparée de la seconde par des lacunes considérables, qui représentent plusieurs centaines et peut-être plusieurs milliers de lignes.

* * *

Quand le texte reprend, les enfants du roi, qui sont des hommes maintenant, se trouvent réunis au chevet de leur père, et ils le félicitent d'avoir échappé à la mort. On comprend, à ces mots, que le roi Kérèt vient de courir un grand danger; peut-être a-t-il été blessé dans quelque combat. Quoi qu'il en soit du mal dont il souffre, il est clair que Kérèt n'est pas, comme on l'avait cru d'abord, invincible, invulnérable et immortel. Après ce coup qui l'a frappé, chacun est maintenant convaincu que Kérèt, en dépit de ses origines, n'est cependant pas de la même essence que les dieux. Peut-être Kérèt, comme le Gilgamès des Babyloniens, n'était-il dieu que « pour les deux tiers » ! C'était assez pour provoquer et justifier toutes les appréhensions; et le fait est que les craintes sont vives, celles de Kérèt lui-même sans doute, et, en tout cas, celles de sa famille. Que deviendront-ils, tous tant qu'ils sont, et que deviendra, en particulier, son fils — son fils aîné — quand le Père mourra, comme meurent tous les hommes ?

Que s'était-il donc passé dans l'intervalle, entre la première partie du poème et cette seconde partie ? Bien des événements, sans doute, mais le fait capital, c'est que Kérèt, s'il était, au début, soumis entièrement à la volonté des dieux, et surtout à celle de son père, qui est la justice même, Kérèt, à mesure que les années passaient, a dû s'écarter peu à peu de cette voie toute droite où il était engagé. Il a péché contre la justice; il a commis l'une de ces fautes qui entraînent inévitablement la déchéance et la mort.

Kérèt, sans doute, ne mourra pas sur-le-champ. Il survivra, longtemps peut-être, à ses blessures. Pourtant, la menace pèsera désormais sur lui, et jusqu'à la fin. Et, de même, Adam ne devait pas mourir le jour même de sa chute, mais vivre encore, pendant des siècles, une fois chassé du Paradis, et jusqu'à l'âge de neuf cent trente ans.

Entre la légende de Kérèt et l'Ancien Testament, il y a, du reste, bien d'autres rapprochements que celui-là à proposer ou à établir; et c'est ainsi, par exemple, que, dans le Psaume LXXXII, Dieu, s'adressant à ceux qui ont la charge du pouvoir et qui s'acquittent mal de leur tâche, demande et déclare :

Jusqu'à quand jugerez-vous injustement ? Faites donc justice à la veuve et à l'orphelin. Délivrez-les de la main des méchants.

Mais, comme ces mauvais juges n'entendaient rien et ne compre-

naient rien, Dieu, les condamnant sans appel, prononce sa sentence :

Jusqu'à présent, dit-il, vous étiez des dieux. Mais, puisque vous avez péché et que vous ne vous êtes pas amendés, vous mourrez comme meurent les hommes.

Et, de même, dans la légende de Kérèt, le fils du roi dit à son père :
« Tu mourras, comme meurent les hommes. »

Cependant, le fils de Kérèt dit autre chose encore. A l'occasion, ou plutôt en prévision de la mort de son père, il chante ou psalmodie une sorte de complainte, ce qu'on appelle, en hébreu, une *qînâ* ou, comme nous le disons, d'après les Grecs, un thrène.

La complainte du fils du roi est fort brève ; mais elle est aussi pleine et comme lourde de sens, ainsi qu'on va le voir :

La montagne, ô père, te pleurera ;
O maître du Septentrion, épervier saint ;
O toi qui es notre force, épervier magnifique ;
Épervier à la large envergure.

Et, d'abord, « la montagne te pleurera ». Non pas, sans doute, une montagne parmi d'autres, mais bien la montagne sainte, la montagne du Nord, qui était le séjour habituel de Baal. Et il n'y a pas là simple comparaison de Kérèt avec Baal, mais bien identification du roi avec ce dieu, dont l'appellation courante est, en abrégé, Baal « le Maître », mais dont le titre complet est précisément *baal tsafôn*, « le maître du nord », c'est-à-dire de la montagne du nord, car il n'est pas douteux que le *Tsafôn* était une montagne, puisqu'on dit toujours « monter sur le Tsafôn » et jamais « aller vers le Tsafôn ».

Cette sorte de divinisation du roi rappelle certain passage du prophète Zacharie, où les funérailles du roi de Juda sont comparées à celles du dieu Hadad, telles qu'on les célébrait au VII^e siècle en Palestine, dans la plaine de Megiddo. Et l'on sait, par ailleurs, que, vers la même époque, le prince syrien Panammou exprimait le vœu d'être, après sa mort, associé à Hadad, afin de prendre sa part des offrandes et des libations qui seraient faites à ce grand dieu. Or, Hadad et Baal, ce sont là deux aspects ou deux noms d'une seule et même personne divine.

Pourquoi compare-t-on ainsi au dieu Baal le roi devenu mortel et considéré, dès lors, comme tel ? C'est sans doute que, de tous les dieux, Baal est précisément le seul qui meure. Cependant, on savait bien que

Baal ne mourait point tout entier et qu'il ressusciterait un jour¹. Et peut-être, et par analogie pour ainsi dire, pensait-on ou espérait-on que le roi réparaitrait lui aussi, en même temps que Baal, à son exemple et grâce à lui. Ainsi, le roi Kérèt, qui est sans doute le premier roi, participait, en quelque sorte, de la nature du dieu Baal : Kérèt est comparé ou identifié à celui des dieux qui, par sa vie et sa mort, ressemble le plus à l'homme même.

Il y a, d'autre part, au livre d'Ézéchiel, chapitre xxviii, une célèbre *qinâ* concernant le roi de Tyr et ce chant doit être confronté, non pas seulement dans l'ensemble, mais jusque dans le détail, avec l'invocation adressée au vieux roi cananéen par son fils.

Le roi de Tyr, celui dont parle Ézéchiel, était, dit-on, plein de sagesse. Dieu l'avait installé sur « la montagne sainte », et il était lui-même un dieu, un *élohîm*. Mais ce roi de Tyr, qui était un dieu, était aussi un *keroub*, ou un chérubin, pour reprendre l'expression des anciens traducteurs², le *keroub* étant un être surhumain muni de grandes ailes.

C'est par deux fois que, dans la *qinâ* d'Ézéchiel, le roi de Tyr est appelé *keroub*, et ce mot est accompagné d'une locution qui embarrasserait fort les commentateurs si elle ne se trouvait traduite, dans la Vulgate, par les mots *extentus et protegens*. Ainsi, le roi de Tyr — au temps, du moins, où il était plein de sagesse et où il résidait dans la montagne sainte — était comparé à un grand oiseau aux ailes éployées. Il était pareil, en somme, à l'épervier des Égyptiens, à ce symbole vivant de la royauté qui abrite et couve la race des hommes.

Or le roi Kérèt était, au dire de son fils, un épervier magnifique et saint, un épervier à la large envergure. Le mot que je traduis par épervier s'écrit *hl* et correspond à l'hébreu *hól*, au *hól* du livre de Job XXIX, 18, ce *hól* qui, d'après une très ancienne tradition juive, était l'oiseau fabuleux qu'on appelle le Phénix. Et, si l'on considère que le roi de Tyr, ce *keroub* magnifique, fut, après la faute et en punition de son crime, condamné à être dévoré par un feu intérieur et réduit en cendres, c'est donc qu'il devait périr de la même façon que le Phénix de la fable classique, fable que les Pères de l'Église n'ont pas hésité, du reste, à adopter et qu'ils donnaient comme l'un de leurs arguments les plus solides en faveur de la Résurrection.

Comment, de son côté, le roi Kérèt finira-t-il ses jours? Nous ne le

1. Voir ci-après, p. 19.

2. On sait que le mot chérubin représente le mot hébreu *keroubîm*, qui est le pluriel de *keroub*.

savons pas, à cause des lacunes du texte. Il semble bien, pourtant, que le dieu El n'ait pas condamné sans rémission son fils coupable et qu'il se soit efforcé, pendant qu'il en était temps encore, de sauver Kérèt, de le racheter ou de le guérir. On voit, en effet, El rassembler les dieux, les *élim*, qui sont au nombre de soixante-dix, et il leur demande : « Qui d'entre vous chassera le mal qui accable le Roi? » On pourrait penser que, à cette question pressante, les *élim* vont accourir en foule et rivaliser de zèle. Il n'en est rien, pourtant. Nul, parmi les *élim*, dit le poète, nul ne répondit au dieu-père, pas un seul mot. Voici, cependant, que le dieu répète sa question, et il la répète jusqu'à six fois. Mais nul, parmi les *élim*, ne lui répondit, pas plus à la septième fois qu'à la première. Et, si les *élim* gardent le silence, un silence obstiné, c'est apparemment qu'ils savent ou qu'ils sentent qu'ils ne peuvent rien — qu'ils sont impuissants devant la mort ou en présence d'une maladie mortelle. Alors le dieu El se lève et il déclare : « Eh bien, moi, je chasserai le mal qui accable le Roi. »

Seul, en effet, le dieu suprême pouvait tenter de guérir Kérèt. Réussira-t-il? Obtiendra-t-il du destin — du destin dont les décisions s'imposent aux dieux mêmes — que Kérèt ne meure pas ou, s'il doit mourir, qu'il ressuscite? Rien, pour l'instant, ne permet de dire de quelle façon les Phéniciens avaient résolu ce grave problème. Mais il reste acquis que la morale de ce conte philosophique s'accorde bien à l'idée générale que les anciens peuples de l'Orient se faisaient de la condition humaine, à savoir que toute maladie et tout malheur sont la conséquence et le châtement d'une faute, et, enfin, que c'est par le péché que la mort est entrée dans le monde.

* * *

D'autres mystères encore sollicitaient déjà, au II^e millénaire avant J.-C., l'attention des Cananéens et, plus que tout autre, sans doute, le mystère même de la vie.

El a créé le monde. Il défend de son mieux, nous l'avons vu, la justice, à laquelle est lié le destin des peuples qui vivent sur cette terre. Mais, pour le reste, El s'en remet presque entièrement, et comme aveuglément, à la déesse Anat, dont on peut dire qu'elle est la figure dominante de toute cette mythologie. Il convient, d'ailleurs, d'ajouter aussitôt que Anat elle-même ne fait rien et qu'elle ne peut rien sans la collaboration constante du dieu Baal.

La légende d'Anat et Baal est, à vrai dire, la plus développée de

toutes les légendes de Ras-Shamra, et elle représente visiblement la plus ancienne version d'une autre légende qui a été très célèbre et pendant de longs siècles, celle d'Astarté et Adonis ; de telle sorte qu'on ne saurait plus maintenant étudier l'un de ces mythes sans le secours de l'autre.

Sans doute, les noms des héros du drame ont changé ou, plus exactement, ils ne sont pas les mêmes, car, si *baal* signifie maître, *adon*, dont les Grecs feront Adonis, signifie Seigneur ; ce sont donc bien là des termes synonymes. Qu'il y ait, au reste, des différences entre la légende de Baal et celle d'Adonis, on ne saurait s'en étonner, puisqu'il s'est écoulé dix siècles, et dix siècles au moins, depuis l'époque où les tablettes de Ras-Shamra ont été composées jusqu'au temps où remontent les plus anciens documents classiques concernant Adonis. Mais, si les détails diffèrent, le fond est le même, et c'est ce que je voudrais montrer sommairement.

Adonis était un jeune chasseur que la déesse Astarté rencontra un jour dans la forêt du Liban, en la saison des anémones, c'est-à-dire au printemps. Quelques mois après, au cours d'une partie de chasse, Adonis avait été tué par une bête sauvage, un sanglier suivant les uns, un ours suivant les autres. Astarté, restée seule et inconsolable, décida de descendre dans la terre — dans le monde souterrain — pour reprendre Adonis à la mort. Elle réussit, en effet, à ramener le jeune dieu à la lumière du jour. Alors, elle lava ses plaies ; elle l'oignit des parfums les plus rares et parvint, pour sa plus grande joie, à lui rendre la vie.

Tel est, en deux mots, le thème de cette idylle tragique, qu'on racontait non seulement en Phénicie, mais à Alexandrie, à Athènes et un peu partout sur les rives de la Méditerranée. Et ce n'était pas là, simplement, une histoire parmi bien d'autres ; c'était aussi, sous une forme poétique, une doctrine religieuse, l'une des plus populaires, d'autant plus populaire, sans doute, qu'elle était plus poétique ; et cette doctrine avait encore des adeptes à la fin du IV^e siècle de notre ère, puisque saint Jérôme rapporte que, de son vivant, les femmes se réunissaient, tout près de Bethléem, certains jours de l'année, pour pleurer ensemble la mort d'Adonis.

* * *

Si nous revenons maintenant à Ras-Shamra et que nous analysions la légende de Baal et Anat, telle qu'elle est relatée dans nos tablettes d'argile, voici l'idée d'ensemble qui se dégage de cet examen.

Dès les premières lignes du poème, Anat commande à diverses personnes de son entourage de servir et d'honorer Baal et, avant tout, de lui donner à manger et à boire, car c'est essentiellement de cette façon-là que, dans les religions primitives, on honore les dieux. C'est aussi que, en toute circonstance — comme nous le verrons dans un instant — constamment et avec la plus grande activité, Anat se dépense au service de Baal — de ce dieu qui est son frère ou son époux, ou bien son frère et puis son époux, quoique le nom d'Anat soit précédé, très souvent, du mot *betoulat*, ce qui veut dire « la Vierge ».

Tout d'abord, les hommes et les femmes à qui Anat avait donné ses ordres s'étaient mis à servir et à honorer Baal de leur mieux. Mais, à la longue, et pour des motifs qui nous échappent, le zèle des adorateurs s'attéduit ; le culte de Baal se trouva bientôt négligé, sinon abandonné, et, sans doute, du même coup, le culte d'Anat également. Alors, la déesse, en proie à la plus violente colère, frappe à coups redoublés. Elle frappe d'abord les gens de la Ville, les « Fils de la Ville ». Puis Anat frappe et massacre les populations du bord de la mer. Enfin, Anat frappe et massacre l'humanité du lever du soleil, comme il est écrit, « l'humanité du Levant », expression bien vague, qui peut désigner les populations à l'est du Jourdain ou seulement la contrée à l'Orient de la ville. Notre texte ne porte, en effet, aucune indication précise concernant le théâtre de l'action ; il est dit seulement que le massacre a lieu « dans la vallée », cette vallée pouvant être celle du Jourdain.

Quand ce grand massacre, qui n'est décrit, d'ailleurs, qu'en très peu de mots, est achevé, Anat voit, et avec la plus vive satisfaction, sans nul doute — elle voit s'élever à ses pieds le monceau des têtes qu'elle a tranchées, tandis que, au-dessus d'elle, volettent, dans les airs, comme une nuée de sauterelles, les mains qu'elle a coupées aussi. Alors, ces mains et ces têtes, Anat les prend et elle les attache ou les suspend, comme un trophée, à la colline sur laquelle son temple est construit.

Tout n'est pas fini, cependant. Si les gens de la ville et ceux du bord de la mer et l'humanité du Levant ont péri, il y a d'autres coupables encore, et dans le temple même d'Anat. Et c'est peut-être ceux-là mêmes, les serviteurs du temple, qui étaient le plus coupables, puisque c'étaient eux qui devaient spécialement — de par leurs fonctions — nourrir et honorer les dieux.

Anat, en effet, se dirige à grands pas vers sa maison, et, à défaut d'autres armes, elle empoigne les meubles de cette maison, à savoir les tables, les chaises et les escabeaux. Elle jette tout cela à la tête des

serviteurs infidèles, et elle ne cesse de frapper que lorsqu'elle est rassasiée. Alors, elle se plonge jusqu'aux genoux dans le sang de ses victimes ; elle se réjouit de toute son âme, ou, pour reprendre la forte expression du poète, « son foie se remplit de rires et son cœur de joie ». Et, pour terminer, Anat se lave les mains dans ce sang qu'elle a versé à flots.

C'est aussi que la carrière d'Anat ne devait être qu'une longue lutte, une série ininterrompue de combats, engagés pour des motifs divers, mais qui ont tous pour objet le maintien de l'autorité de Baal.

Un jour, par exemple, Anat décida de partir pour les régions du Nord, pour cette montagne qu'on appelle le Tsafôn¹ et dont les flancs passaient pour contenir une matière qui a été de tout temps fort recherchée, à savoir l'or².

Cependant, avant d'aboutir à la montagne du Nord, Anat doit se défaire de deux monstres redoutables qui se dressent sur la route pour défendre les abords de cette région mystérieuse, et dont les noms s'écrivent respectivement *Tnn* et *Ltn*. Or, *Tnn*, c'est le Dragon, dont le nom se rencontre plusieurs fois dans l'Ancien Testament, sous la forme Tannin ; et pour *Ltn*, à lire Lôtan ou Litan, c'est, sous sa forme primitive, le nom même de Léviathan, qui est, dans la Bible, associé plus d'une fois à Tannin, comme il l'est à Ras-Shamra. Et, s'il pouvait subsister le moindre doute au sujet de cette identification, il suffirait pour le dissiper de noter que ce nom de *Ltn* est suivi, dans notre poème, des deux épithètes : *brh* et *'qltn*, qui sont exactement celles qui accompagnent le nom de Léviathan chez Isaïe, XXVII, 1, à savoir *bariah* et *'aqallaton*, qu'on traduit, un peu conventionnellement, la première par « fuyard » et la seconde par « tortueux ». Et si, dans le livre de Job (XXXVII, 22), Dieu réduit Léviathan au silence et à l'impuissance en lui mettant un jonc dans le nez et en lui perçant la narine au moyen d'un crochet, de même, dans le poème de Ras-Shamra, la déesse Anat muselle Lôtan et lui impose ainsi silence, de façon que la route qui mène au Tsafôn s'ouvre maintenant toute grande devant elle.

Alors, ayant vaincu ou réduit à l'impuissance Tannin et Léviathan, Anat s'en va ; elle poursuit son chemin, et elle est accompagnée par le dieu Baal, qu'elle entraîne, pour ainsi dire. Ils partent, Anat et Baal ; ils s'en vont vers la montagne du Nord ; ils parviennent en peu de temps au mont Tsafôn. Ils chassent de son trône le roi qui régnait sur

1. Voir ci-dessus, p. 10.

2. En phénicien, *kharouts*, mot que les Grecs ont emprunté et dont ils ont fait *khrusos*.

ces contrées ; ils lui coupent les oreilles, à ce qu'il semble bien, et, finalement, ils s'emparent de l'or du Septentrion. Car c'est du Nord que vient l'or, comme il est écrit au livre de Job. — Et, de même, dans la légende grecque, c'est dans un pays du Nord que les Argonautes vont ou iront, un jour, chercher la Toison d'or.

Anat et Baal se sont emparés de l'or de la montagne du Septentrion. Que vont-ils faire de cet or ? Ils en feront, ou ils en feront faire, un temple pour Baal précisément — ou, du moins, cet or servira à décorer et à embellir le temple qu'il s'agit maintenant de construire pour Baal.

Si singulière, en effet, que la chose puisse paraître, Baal, à l'origine, n'avait pas de temple, pas de maison à lui. C'était un fils de El, l'un des soixante-dix *elim*, mais le moins bien partagé de tous, comme si le dieu suprême, redoutant d'être supplanté par ce jeune « maître », cherchait à empêcher ou à retarder l'accession au pouvoir que celui que soutient et anime l'amour de la déesse Anat.

Entre Baal et la déesse intervient sans cesse un autre personnage, qui est comme le double de Baal, ou son reflet, ou bien encore son hypostase, et qu'on appelle « Aleyan, fils de Baal ». Or, Aleyan aide activement Anat à préparer, en quelque sorte, l'avènement du règne de Baal. — Et, en particulier, Aleyan communique à Anat les secrets qu'il a pu surprendre dans la forêt et dans la montagne : les paroles que murmurent entre eux les arbres et le chuchotement même des pierres. Aleyan a réussi, en outre, à capter ces confidences que les cieux, durant la nuit, font à la terre, comme il a pu saisir le sens de ces gémissements qui sortent, sans relâche, du sein de l'Océan pour monter jusqu'aux étoiles. Tous ces bruits confus ou à peine distincts et que seule l'oreille d'un dieu peut percevoir, Aleyan les transmet à la déesse Anat ; il lui en révèle la signification et la portée.

Que murmuraient ou chuchotaient toutes ces voix ? Quel était l'objet de ce message, comme dit le poète ? Cela n'est point exprimé en termes formels. Mais, étant donné ce qui précède et ce qui va suivre, étant donné, en un mot, le contexte, on peut et, sans doute, on doit admettre que cette longue plainte aux accents variés, qui traverse et secoue comme d'un frisson la nature entière, c'est cette parole qui revient dans notre poème à la manière d'un refrain et qui constitue visiblement un reproche à l'adresse du dieu El : « Baal n'a pas de maison comme les autres dieux ; il n'a pas de temple comme les fils d'Ashérat. »

Devant cette protestation unanime des éléments, en réponse à cette clameur qui s'élève de tous les règnes de la nature et dont Aleyan s'est fait l'écho, Anat décide qu'elle ira trouver le dieu El pour lui demander

de lever l'interdit qu'il a prononcé jadis et dont l'effet est d'exclure Baal de la communauté divine, puisque, de tous les dieux, de tous les fils d'Ashérat, Baal est le seul à n'avoir pas de maison à lui.

Anat s'en va donc, frappant le sol du pied ; elle se dirige vers ce pays où les fleuves se jettent dans l'Océan¹. Dès qu'il aperçoit, de loin, la déesse qui s'avance vers lui, El élève la voix et il prononce le grand serment, un serment dont la signification réelle nous échappe, mais qui est ainsi formulé : « Par les sept chambres sacrées. » Puis il invite Anat à exposer l'objet de sa démarche. Mais Anat, déesse audacieuse pourtant, Anat, cette fois, hésite à parler. L'instant est solennel, en effet ; le moment est grave. Cependant, Anat prend la parole à son tour, mais seulement pour gagner la bienveillance du dieu suprême. Et, pour cela, elle lui fait une promesse ; elle s'engage à le rajeunir : à rendre aux cheveux et à la barbe du Père des dieux leur teinte primitive, qui était rouge, paraît-il, et même rouge-sang.

Et si Anat fait une telle promesse et si elle est en situation de la tenir, c'est grâce à ce qu'elle appelle elle-même son *aroukat*, mot qui veut dire « longueur » et qui paraît abrégé d'une locution telle que « longueur des jours » — ou longévité. On sait, du reste, qu'il y avait en Sicile, à 800 mètres d'altitude², sur le mont Éryx, un temple dédié à cette déesse, que les Occidentaux appelaient Vénus érycine et qui était, en réalité, une déesse phénicienne, une Astarté, surnommée *erek haym*, ce qui veut dire « longueur de la vie ».

Le dieu El ne devait pas se montrer insensible aux promesses flatteuses de la déesse Anat. Mais c'est aussi un dieu de grande expérience ; il ne s'engage point à la légère, et c'est pourquoi il répond seulement en deux courtes phrases :

Je sais, ô ma fille, qu'aucune des déesses n'est aussi habile que toi. Mais que désires-tu, au juste, dis-le moi.

Et Anat, reprenant la parole, se dispose à dire ce qu'elle veut exactement. Toutefois, elle ne le dira pas du premier coup, bien que l'accueil du dieu soit fort encourageant, en somme. Anat se borne donc, tout d'abord, à rendre hommage à El, et elle le fait dans les termes les plus généraux :

Ta décision, dit-elle, c'est la sagesse même.

1. Voir ci-dessus, p. 5.

2. L'Éryx est une « montagne », comme le Tsafôn même.

Aussi vrai que tu possèdes la vie éternelle,
La sagesse est ton apanage.
Ta décision, c'est notre loi.

Ainsi, Anat se soumet d'avance à l'ordre du dieu. Elle a confiance. Elle sait que la décision divine sera conforme à la sagesse, qu'elle sera l'expression même de la justice.

Puis, sans perdre de temps, Anat annonce que c'est Aleyan qui l'envoie ; elle apporte d'ailleurs au dieu El, de la part d'Aleyan, différents vases qui contiennent sans doute des présents, des parfums peut-être. Enfin, Anat aborde l'objet même de sa démarche. En termes rapides, elle rappelle que les dieux, certains d'entre eux du moins, se sont émus de la situation singulière qui est faite à Baal, à Baal qui n'a pas de maison comme les fils d'Ashérat.

On aimerait savoir ce que El répondit alors à Anat. Mais il y a ici une lacune et rien, pour l'instant, ne permet de la combler. Cependant, il n'est pas douteux que la réponse de El sera favorable, puisque, quand le texte reprend, on voit les dieux architectes : Kashir et Hasis, occupés à rassembler les matériaux nécessaires à la construction de la maison de Baal, qui devait être faite de briques et de cèdres. Ces cèdres, les bûcherons vont les abattre tout exprès dans les futaies du Liban, c'est-à-dire du Liban. Quant aux briques, c'est une femme, ou plutôt une déesse d'un rang secondaire et qu'on appelle Amat-Ashérat, « la Servante d'Ashérat », qui est chargée de les confectionner.

Pendant ce temps-là, le dieu orfèvre qui s'appelle Hiyôn monte vers sa forge. Il monte ! C'est donc que sa forge se trouvait sur une hauteur, dans la montagne. Puis il prend en mains ses tenailles et il façonne des milliers et des myriades de lingots d'argent et d'or, exactement des milliers de lingots d'argent et des myriades de lingots d'or, car il y a ici et partout à Ras-Shamra dix fois plus d'or que d'argent. Et cet or, que travaille Hiyôn, c'était celui-là même, sans doute, que Baal et Anat avaient été chercher ou conquérir, nous l'avons vu, dans la montagne du Septentrion.

Comme tous les matériaux étaient rassemblés déjà et à pied d'œuvre, la maison fut promptement achevée. On l'inaugure en grande solennité, et les rites pratiqués en la circonstance sont très comparables à ceux qui marqueront, plus tard, la dédicace du temple de Jérusalem par le roi Salomon.

* * *

Baal avait triomphé, nous l'avons vu, et triomphé grâce à Anat. Il avait maintenant son temple, sa maison à lui, une maison magnifique et en plein Tsafôn, sinon au sommet du Tsafôn.

Cependant, il était dans le destin du dieu Baal de ne connaître que des triomphes éphémères.

Un jour, en effet, trompant la vigilance d'Anat, Baal quitta son palais pour s'en aller, tout seul, chasser dans la plaine qui s'étendait au pied du Tsafôn. Et là, il rencontra non pas des biches ou des gazelles, mais une troupe d'êtres redoutables qu'on nomme les Dévorants et qui avaient une face humaine avec des cornes de taureaux : c'étaient les ennemis du chasseur divin qui avaient posté les Dévorants tout exprès sur sa route. Baal se défendit du mieux qu'il put ; mais il ne tarda pas à succomber dans cette lutte inégale, et son corps reste étendu sur la plaine jusqu'au moment où la déesse Anat, inquiète de son absence, et après l'avoir cherché par monts et par vaux, découvre enfin celui qui était, comme elle dit, la Beauté du monde.

Alors, Anat, aidée de la déesse du Soleil, transporte sur ses épaules le corps du dieu, et elle monte, péniblement et en gémissant, jusqu'au sommet du Tsafôn, où elle ensevelit Baal ; puis elle offre, sur le tombeau même, un grand sacrifice, ou plus exactement six sacrifices, de soixante-dix bêtes chacun, pour permettre au dieu de subsister pendant la durée de sa vie souterraine et jusqu'au jour de sa résurrection.

Il ne faut pas oublier, en effet, que nous sommes dans un pays et à une époque où, comme Renan le disait poétiquement, la mort était conçue non comme cruelle, non comme définitive, mais comme une sorte d'attrait dangereux, où l'on se laisse aller et où l'on s'endort. Anat, en tout cas, savait bien, et ses fidèles le savaient également, que la mort de Baal était de cette sorte. Ils le savaient par une longue expérience, puisque, de temps immémorial, cette mort survenait une fois chaque année et que, chaque année aussi, six mois plus tard, Baal resuscitait.

Pourtant, malgré l'expérience ou l'habitude, il y avait, chaque année, pour les fidèles d'Anat — et, qui sait ? pour Anat elle-même aussi peut-être — il y avait toujours un moment d'inquiétude ou d'angoisse, surtout quand les premières pluies tardaient à tomber ou si elles ne tombaient qu'en quantité insuffisante.

En somme, la question se posait, chaque année, de savoir si la fin du

monde n'était pas imminente. Et, si la catastrophe pouvait être évitée ou retardée, si la fin du monde était ajournée, qui devait-on remercier, sinon la déesse Anat ?

La résurrection de Baal ne se produisait point, en effet, d'une manière, pour ainsi dire, automatique. Elle n'était point spontanée ! Et il ne suffisait pas de pleurer Baal, ni même d'offrir des sacrifices sur son tombeau. Il fallait aussi, il fallait surtout chercher et poursuivre le coupable, le meurtrier de Baal, qu'on appelait Môt, ce qui veut dire la Mort.

C'est seulement quand on l'avait trouvé, traqué et châtié, quand on l'avait fendu en deux et qu'on avait jeté au vent ses restes, alors seulement que Baal et Aleyan pouvaient réapparaître et que la terre se couvrait à nouveau de cette végétation, qui n'est pas une simple parure et comme le symbole de la vie, mais qui est la vie même et sans laquelle les hommes, et les dieux aussi, périraient jusqu'au dernier.

Or, c'est Anat, et Anat seule, qui connaît la retraite où Môt se cache ; c'est elle, assistée de la déesse du Soleil, qui le poursuit, elle qui lui demande ce qu'il a fait de Baal, son frère. C'est elle, enfin, qui abat le meurtrier, d'un coup de faucille, comme le moissonneur qui tranche l'épi.

Rôle capital, par conséquent, que celui d'Anat ; et, bien que le sens de ce nom d'Anat nous soit inconnu, il est évident qu'Anat représente pourtant la vie ; elle n'est pas seulement une force de la nature parmi bien d'autres ; elle est la force même de la nature, elle est l'âme de l'univers.

Pour parvenir à ses fins, Anat ne recule devant rien. Elle extermine, s'il le faut, des populations entières. Ce n'est point là méchanceté de sa part ni l'effet d'un caprice. Anat va simplement droit à son but, qui est d'assurer le salut du monde.

Ainsi, Anat est essentiellement la déesse de la vie. C'est grâce à elle, et à elle seule, que le souffle se transmet de génération en génération pour dilater la poitrine des vivants. Baal, quant à lui, représente non pas la vie perpétuelle, mais la vie intermittente, la vie qui naît ou renaît chaque printemps, qui s'épanouit durant l'été pour s'étioler et disparaître enfin à l'automne. Baal, c'est la vie des plantes, ces plantes dont dépend l'existence des animaux, et celles des hommes, et celle des dieux aussi, puisque les dieux ne peuvent subsister qu'à la condition que les hommes prennent soin de les nourrir. Et de quoi les hommes pourraient-ils nourrir les dieux, sinon de la chair des bêtes ?

De quoi pourraient-ils les abreuver, sinon du « sang de la vigne », comme on dit en phénicien ?

Pourquoi les beaux jours sont-ils si vite passés ? Pourquoi la végétation ne dure-t-elle que quelques mois ? Pourquoi la terre ne produit-elle pas, tout le long de l'année, les choses qui sont nécessaires à la vie des créatures ? Telle était la question qui se posait et à laquelle on répondait en disant : c'est que El, le père des dieux, n'a pas voulu qu'il en fût ainsi, et Môt, le dieu de la Mort, ne l'a pas voulu, lui non plus. Ainsi, ils avaient décidé, El et Môt, d'un commun accord, dès le début des temps et pour l'éternité, que Baal, quoique fils de Dieu et dieu lui-même, ne serait pas immortel.

Il fallait donc bien, de toute façon, que Baal eût un défenseur, un protecteur ou une protectrice. Et c'est là justement le rôle qui est dévolu à la déesse Anat, Anat dont toute l'activité est tendue vers cet objet unique : maintenir l'autorité de Baal et, s'il lui arrive malheur, autrement dit s'il meurt, le rappeler à la vie.

On constate parfois, et principalement dans le cycle du dieu de la Mer¹, que la déesse Anat est remplacée par Ashtart, que nous appelons Astarté. Mais il n'y a là, en réalité, qu'une seule et même personne divine, désignée sous deux noms différents ; ou bien il s'agit de deux déesses, primitivement distinctes, et qui ont fini, tant elles se ressemblaient, par se confondre l'une avec l'autre².

Dans les traditions « de Ras-Shamra », qui sont très anciennes, la déesse de la vie est appelée généralement Anat. Dans d'autres provinces de la Phénicie, ou en d'autres temps, la déesse de la vie s'appelait, de préférence, Astarté. A la basse époque — à l'époque romaine — le nom d'Astarté l'emportera sur celui d'Anat, jusqu'à le remplacer complètement, en même temps que *adon* prenait la place de *baal*. Et comme la mythologie phénicienne n'était connue, jusqu'à ces dernières années, que par des documents de l'époque impériale, il se trouve que le nom d'Astarté est beaucoup plus célèbre que celui d'Anat.

Mais si l'on découvre un jour, à Byblos ou ailleurs, le texte ancien de la légende d'Astarté, nous pouvons être assurés d'avance que cette légende présentera les rapports les plus étroits avec la légende d'Anat, telle qu'elle a été révélée par les fouilles de Ras-Shamra — et telle que je viens de la raconter.

1. Voir ci-dessus, p. 5.

2. Cas semblable à ceux de El-Dagon et de Baal-Hadad, sur lesquels voir ci-dessus, p. 4 et p. 10.

* * *

Actuellement, les poèmes de Ras-Shamra représentent les seuls documents authentiques de la vieille littérature phénicienne. Les Anciens disaient, sans doute, que la Phénicie avait produit, et dès le temps de la guerre de Troie, des historiens et des poètes ; on hésitait cependant à suivre ces Anciens et, en fait, les preuves décisives faisaient défaut. Nous ne savons pas, d'ailleurs, maintenant encore, si la Phénicie a eu vraiment des historiens, mais les fouilles de Ras-Shamra ont démontré, du moins, qu'elle avait bien des poètes, et dès une époque antérieure à la guerre de Troie. Et il se trouve que cette poésie phénicienne — qu'on pouvait croire à jamais perdue, à supposer qu'elle eût jamais existé — a été découverte comme par miracle, non pas à Tyr ou à Sidon, ces métropoles de la Phénicie, mais dans les décombres d'une ville de la Haute-Syrie, fondée par Sidon ou par Tyr et abandonnée depuis trois mille ans.

Ch. VIROLLEAUD,
Directeur à l'Ecole des Hautes-Études.

CALCHAS DIEU ET CONQUÉRANT

Calchas est une des figures les plus marquantes et, somme toute, les plus populaires de la légende grecque. Ce n'est pas qu'il soit très souvent question de lui dans l'*Iliade*, mais il y occupe une place très importante et surtout très déterminée : il est le devin des Grecs devant Troie. C'est à ce titre qu'il figure ensuite dans bon nombre d'épisodes inspirés et renouvelés d'Homère — et dans bien d'autres encore. Qu'un poète épique ou tragique, reprenant, pour une broderie nouvelle, la riche matière des traditions du cycle troyen, vienne à concevoir ou à supposer quelque épisode nouveau où la présence d'un devin soit requise, ce devin sera Calchas. Ainsi, de siècle en siècle, au gré de la fantaisie des poètes, la biographie littéraire de notre héros est allée s'enrichissant : il aura prédit les destinées glorieuses d'Achille, révélé aux Grecs à quelles conditions ils pourraient s'emparer de Troie, commandé le sacrifice de Polyxène et d'Astyanax ; dès qu'il y aura un oracle à rendre, Calchas sera là¹. On ne saurait s'étonner qu'un personnage aussi complaisant, d'autant plus aisé à manier qu'il se confond avec son rôle, devin à tout faire, utilité littéraire, soit rapidement devenu populaire. « Mais c'est un Calchas que cet homme », s'écrie l'Eutyclus de Plaute devant les surprenantes révélations de son ami².

Tout ceci nous aide à situer Calchas dans la tradition littéraire gréco-latine, mais n'épuise pas sa réalité : un certain nombre de textes nous font entrevoir le même personnage sous un aspect tout différent : il n'y est plus une figure littéraire ; il appartient au monde religieux. Ses légendes nous font toucher du doigt d'immédiates réalités culturelles et topographiques. C'est ainsi que nous savons par Hérodote que les Pamphyliens le considéraient comme l'auteur de leur race³, par Pro-

1. On trouvera aisément toutes ces références à l'article *Kalchas*, dans *Roschers' Lexikon*, II, 1, 921-924. Calchas figurait dans le Sacrifice d'Iphigénie du peintre Timanthe et dans celui également de Colotes (sur ces œuvres et les monuments qui nous en donnent une idée, cf. Séchan, *Revue des Études grecques*, XLIV, 1931, p. 398 et suiv. et 405 et suiv.). On retrouve aussi le devin sur la célèbre Table Iliaque du Musée du Capitole.

2. Plaute., *Merc.*, 945 ; cf. *Men.*, 748.

3. Hérodote., VII, 91.

clos, écho des *Nostoi*, qu'il avait un tombeau à Colophon¹, par Timée qu'il avait un oracle en Italie chez les Dauniens². D'autres croient retrouver Calchas à Calchedon³; les Mégariens savaient qu'il avait vécu dans leur ville et ils l'avaient raconté à Pausanias⁴; un scoliaste de Lycophron situe à Argos la mort tragique et le tombeau du devin⁵; on s'est demandé parfois s'il n'existait pas un rapport entre le nom de Calchas et celui de Chalcis⁶.

Comme on le voit, ces notices sont extrêmement dispersées dans toute la littérature grecque et il apparaît impossible d'établir entre elles une généalogie littéraire; par ailleurs, les épisodes qu'elles évoquent se présentent comme totalement indépendants les uns des autres, c'est-à-dire qu'il ne semble pas que les mythographes aient cherché à les constituer en système, à les retailler les uns en fonction des autres. Nous trouvons là des garanties précieuses d'authenticité: il y a chance que ces notices aient échappé aux harmonisations et nivellements où disparaissent souvent les traits les plus caractéristiques et les plus significatifs des traditions anciennes.

Face à ces données, un problème de curiosité se pose tout d'abord: comment s'explique, s'enchaîne, se relie tout cela? De l'Italie à la Pamphylie, du Péloponèse aux rives du Bosphore, on fait avec Calchas le tour du monde antique; comment restituer l'histoire et l'unité d'un personnage aussi dispersé? Et le problème dépasse aussitôt la personne de Calchas et le plan de la curiosité. Ne serait-il pas possible, sous le dessin capricieux des voyages de Calchas, de restituer les voyages du peuple ou des peuples qui ont assuré la diffusion de son culte; ne pourrait-on, dans le récit de ses aventures, de ses gloires et de ses défaites, reconnaître des gloires et des catastrophes historiques? Les localisations de Calchas seraient pour nous comme des jalons et son histoire un fil d'Ariane pour la reconstruction d'un passé lointain où les témoignages directs n'atteignent pas.

C'est de ce point de vue que Calchas devient intéressant; nous avons cru que la restitution de son histoire nous permettait d'atteindre quelques certitudes touchant la colonisation achéenne en Asie Mineure et spécialement dans ce qui sera plus tard l'Ionie; nous avons cru éga-

1. Kinkel, *Epic. graec. fragm.*, p. 53.

2. Cf. *infra*.

3. Maass, *Hermes*, XXIII, 1888, p. 619; Heckenbach, *R. E.*, X, 1554; cf. *infra*.

4. Paus., I, 43, 1.

5. Schol. Lycophr., 1047.

6. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 320.

lement, grâce à lui, pénétrer avec une clarté nouvelle dans l'univers encore si obscur de la religion des Égéens, s'il est vrai, comme nous le croyons, que Calchas fut originairement un de leurs dieux, dieu de la divination, peut-être dieu floral, comme fut Hyacinthos ; une interprétation de la légende de Calchas constitue aussi une pièce importante pour la restitution de l'histoire de la Grande-Grèce entre le VIII^e et le V^e siècle. Enfin, du point de vue purement méthodologique, nous avons été heureux d'éprouver la portée et les possibilités d'une méthode d'investigation dont nous ne méconnaissions ni les dangers ni les tentations, mais la seule dont nous disposions souvent pour explorer le plus lointain passé.

LE PARADOXE DE LA LÉGENDE COLOPHONIENNE

Le point de départ obligé pour une recherche du genre de celle-ci consiste en un effort pour classer historiquement les uns par rapport aux autres les faits qui nous sont connus : il faut établir entre eux des liens de filiation, de dépendance historique, c'est-à-dire arriver à restituer un centre d'où la légende ou le personnage auraient ensuite rayonné. On n'arrive pas du premier coup à atteindre le centre original, mais c'est déjà beaucoup d'avoir restitué un ou plusieurs centres de diffusion secondaires auxquels rattacher quelques légendes que l'on croyait de prime abord sans liens mutuels.

Suivant l'hypothèse communément reçue, le centre de diffusion des légendes de Calchas aurait été Colophon, et l'on en tire une présomption pour affirmer une venue des Colophonien partout où on retrouve Calchas, en Daunie, à Siris, en Pamphylie, jusqu'à Calchédon¹. En fait, Colophon est certainement une des localisations les plus anciennement attestées de la légende de Calchas : c'est la tradition colophonienne qui figure dans les *Nostoi* ; dès le VII^e siècle, Callinos d'Éphèse se soucie de l'harmoniser avec d'autres traditions divergentes². Par ailleurs, et tout au long des siècles, de nombreuses allusions à cette légende attestent sa vitalité. Et, cependant, la légende colophonienne de Calchas est, à certains égards, paradoxale. Colophon, où Calchas tient tant de place, n'est-il pas le lieu du monde où Calchas a été le moins honoré ?

1. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 418-419 ; E. Pais, *Sicilia*, p. 225, n. 4 ; Beloch, *Griech. Gesch.*, I^{er}, 2, p. 241 ; Robert, *Die griechische Heldensage*, p. 1475.

2. Callinos, *ap. Strab.*, XIV, 668.

Mais voyons nous-mêmes ce qu'il en est.

Si nous en croyons Proclos, dont le témoignage semble bien ici être véridique, le poème cyclopie des *Nostoi* racontait déjà qu'après la prise de Troie le devin Calchas, accompagné des deux Lapithes, Léonteus et Polypoites, s'était rendu à pied jusqu'à Colophon. Là, il était mort et ses compagnons l'avaient enterré¹. Nous n'en savons pas davantage sur le contenu de la légende dans les *Nostoi*, mais il est à peu près hors de doute, étant donnée l'unanimité de toute la tradition postérieure², que la mort du devin n'avait d'autre cause que l'issue malheureuse de sa rivalité prophétique avec Mopsos. La *Mélampodie* hésiodique, dont il convient sans doute de placer la rédaction vers 530³, racontait avec sobriété la fatale querelle : Calchas avait rencontré sur les lieux le devin Mopsos et l'avait provoqué à une joute divinatoire : feignant de s'extasier sur le grand nombre de figues portées par un figuier sauvage d'assez chétive apparence, il lui en avait demandé le nombre. « Dix mille », avait répondu Mopsos ; « à elles toutes elles ne feraient qu'un médimne, et encore ne pourrait-on faire entrer dans la mesure la dernière figue. » On vérifia. Mopsos ne s'était pas trompé. « Alors, à ce moment, le sommeil de la mort recouvrit Calchas⁴. »

Plus tard, on avait embelli le récit, compliqué le jeu des énigmes. Par suite du développement des légendes parallèles ou de leur captation par Colophon, le nombre aussi s'était accru de ceux qui escortaient Calchas jusqu'à ce terme de son destin pour assister à l'illustre querelle et rendre ensuite au vaincu les derniers devoirs : Podalire, Amphiloque s'étaient joints à la petite troupe du devin et des Lapithes.

Ces variations de la légende autour du thème de la querelle importent peu. Des variantes même plus importantes (Conon) laissent intactes la ligne générale et l'esprit de l'anecdote. Il demeure que, dans toutes les légendes colophonniennes, Calchas fait à Colophon figure de voyageur, de passager sans attaches ni racines au pays. Sans doute est-il mort à

1. Kinkel, *Epic. graec. fragm.*, p. 53. Sur l'autorité de Proclos en ce passage, cf. Immisch, *Neue Jahrb. f. klass. Philologie*, Suppl. XVII, 1890, p. 163. Il faut, en effet, attribuer à une erreur la substitution de Tirésias à Calchas chez Proclos (cf. Immisch, *Ibid.*, p. 162, n. 2 ; Picard, *Éphèse et Claros*, p. 416, n. 1 ; Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 641, n. 4). Carl Robert y voit, au contraire, une tentative des Colophonniens pour mettre en rapport avec leur oracle un devin du cycle thébain (*Griech. Heldensage*, p. 1470).

2. Hesiod., fr. 177 (Kinkel, *Epic. graec. fragm.*, p. 152) ; Pherecyd., ap. Strab., XIV, 643 ; Lycophr., 426 et suiv. ; Apollod., *epit.*, VI, 2-3 ; Strab., XIV, 642-643 ; Conon, VI ; Tzetzes *ad Lycophr.*, 427 et 980.

3. Cf. Scherling, *R. E.*, XV, 392.

4. Hesiod., l. c.

Colophon et y a-t-il son tombeau. Mais cette mort accidentelle, que la tradition du sanctuaire représente comme la sanction méritée d'une honteuse défaite, n'est certes pas de nature à rehausser sa dignité dans la légende locale. Le devin achéen, qui n'est venu à Colophon qu'en étranger, en passant, qui n'a pas fondé l'oracle, qui n'a rien fait d'illustre pour la gloire du sanctuaire naissant, ne paraît dans la légende que pour y être confondu, couvert de honte, humilié à en mourir.

Fait plus caractéristique encore : celui qui lui inflige cette mortelle défaite, c'est justement Mopsos, le prophète indigène rencontré là en place par Calchas, celui qui tient au sol par toutes ses attaches, le fondateur de l'oracle¹. Dans cette lutte pour la prééminence, où apparaît sans conteste possible la traduction légendaire d'une rivalité réelle entre deux écoles de mantique, deux religions ou deux peuples, Calchas est le vaincu, l'adversaire, sinon l'impie². Son tombeau n'a de sens que comme un trophée, témoin éternel de sa défaite.

Ainsi semble-t-il bien que la présence de Calchas auprès du célèbre sanctuaire de Colophon n'est aucunement de nature à rehausser la dignité et la puissance d'expansion du personnage. D'autant que, par une malchance supplémentaire, il ne s'en trouve pas moins lié à cette terre ingrate, puisqu'il y a son tombeau. Loin de penser que les Colophoniens aillent diffuser et enraciner au loin le culte de Calchas, nous sommes donc amenés à conclure, tout au contraire, que le prestige et le rayonnement des traditions colophonniennes ont dû plutôt empêcher Calchas de se trouver ailleurs des fidèles et une patrie ; cette conclusion,

1. Sur la nature de Mopsos, les historiens demeurent fort partagés ou fort hésitants. M. Fougeres (*Les premières civilisations*, p. 248) voyait en lui un dieu achéen, tandis que Momigliano (*Rivista di filologia*, LXII, 1934, p. 317) le tient pour un Asiatique. Ni M. Gruppe (cf. *Griech. Myth.*, p. 328, 330, 552, n. 6, et 641), ni M. Picard (*Éphèse et Claros*, p. 213-214, 417-420, 462-464, 543 et 544, n. 2, 621) ne paraissent avoir voulu prendre parti. Pour nous, nous considérons Mopsos comme un dieu asianique de la divination ; les Achéens d'abord, les Grecs ensuite, à quelque race qu'ils appartenissent, l'ont trouvé en place à leur débarqué. Sa consistance en Cilicie exclut, à notre gré, qu'il s'y soit installé venant de Claros, où l'auraient introduit les Ioniens (cf. *infra*, p. 28) ; il ne peut pas davantage avoir été introduit par les Achéens ou les Crétois, comme le montrent à la fois son antagonisme avec les héros de ces peuples (cf. *infra*, p. 34), le caractère tout différent des développements de sa légende (cf. *infra*, p. 39), sa participation à des cycles légendaires spécifiquement asianiques comme, à Ascalon, celui d'Atargatis et Ichtys (Athen., 346*) ou, à Hiérapolis, celui de Torrebos (Head, *Hist. Num.*, p. 675 ; Graillot, *Le culte de Cybèle*, p. 365).

2. On en trouve l'affirmation explicite dans un texte de la *Bibliothèque d'Apollodore*, qui dégage bien ce qui constitue, selon nous, dès l'origine, la signification essentielle de la légende colophonienne de Calchas (Papadopoulos Kerameus, *Apollodori bibliothecae fragmenta Sabaitica*, Rhein. Museum, XLVI, 1891, p. 174).

étayée sur l'examen de la seule légende colophonienne, se trouvera bientôt confirmée par l'examen d'autres légendes, et illustrée.

Mais qu'allait-il faire à Colophon? Qui l'y a amené? Nous ne pourrions répondre à cette question qu'après avoir examiné les légendes pamphyliennes et ciliciennes. Elles vont nous révéler le nom de ceux qui ont propagé le culte de Calchas.

CALCHAS ET LES ACHÉENS EN PAMPHYLIE ET EN CILICIE

Tout le littoral méridional de l'Asie Mineure, depuis la Pamphylie jusqu'à la plaine de la Cilicie, a connu la présence de Calchas. La ville de Selgé lui attribuait sa fondation¹. Hérodote reconnaissait dans les Pamphyliens les descendants des héros grecs dispersés sur ces côtes avec Amphiloque et Calchas après la chute de Troie²; Pausanias ne pense pas autrement³ et la manière dont il introduit incidemment cette allusion à l'origine des Pamphyliens témoigne assez clairement qu'il ne s'agit pas là d'un point de vue contesté ou particulier à un auteur, mais d'une tradition tenue universellement pour vraie et sans doute très ancienne. Callinos d'Éphèse connaît la présence des hommes de Calchas en Pamphylie, en Cilicie et jusqu'en Phénicie⁴. Sophocle se fait l'écho d'une légende cilicienne de Calchas⁵.

Qui a mené Calchas en ces lieux?

M. Picard a songé aux Colophoniens. Sans doute, il est certain que, d'assez bonne heure, l'influence de Colophon, et plus spécialement de Claros, centre religieux de Colophon, s'est exercée dans ces régions. L'étude des proscynèmes clariens manifeste avec une évidence incontestable ce rayonnement du célèbre sanctuaire⁶. Et, cependant, il n'est guère facile d'expliquer ainsi la genèse et le caractère des légendes relatives à la venue de Calchas dans ces parages.

Le fait est particulièrement net pour les légendes pamphyliennes. Les Colophoniens, avons-nous dit, ne se sont intéressés à Calchas que comme à l'adversaire malheureux dont l'humiliation et l'impuissance font ressortir la grandeur de Mopsos, leur prophète national; or, dans

1. Strab., XII, 570.

2. Hérodote., III, 91; VII, 91. Cf. Strab., XIV, 668.

3. Paus., VII, 3, 7.

4. Callinos, *ap.* Strab., XIV, 668.

5. Cf. *infra*, p. 29.

6. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 419.

les légendes pamphyliennes, Calchas paraît seul, sans Mopsos, dans un rôle qui, par conséquent, ne présente aucun intérêt pour les Colophonniens. En second lieu, la légende de Colophon représente Calchas comme un devin humilié et ridicule ; ce n'est pas ainsi qu'il nous apparaît en Pamphylie, fondateur de ville et ancêtre d'un peuple, entouré de figures amies, à l'ouest par les compagnons de Podalire¹, à l'est par ceux d'Amphiloque², vraiment chez lui³.

Le cas de la Cilicie est un peu plus difficile à résoudre. Strabon nous apprend que Sophocle localisait en Cilicie une dispute entre Mopsos et notre devin⁴. Comme aucun autre texte ne nous fait connaître avec certitude la présence de Calchas en Cilicie et que, sous la forme où elle se présente chez Sophocle, la légende ressemble étrangement à celle de Colophon, l'idée se présente assez naturellement que les Colophonniens, acclimatant en Cilicie pour leurs fins de prestige la personne de Mop-

1. Cf. *infra*, p. 40.

2. Cf. *infra*, p. 33.

3. Ce n'est pas qu'à une certaine époque l'influence de Colophon ne se soit fait sentir dans ces régions ou, pour parler plus exactement, ce n'est pas que les traditions authentiques de ces régions — nous voulons dire par là celles qui reflètent des croyances locales — n'aient pas été reprises et déformées par des mythographes désireux d'étendre au loin la gloire de Colophon. Les vestiges de leur activité sont manifestes. Mais ce qui apparaît aussi, c'est que cette activité semble ne s'être exercée que tardivement — ou, à tout le moins, secondairement — à une époque, par conséquent, à laquelle existait déjà, fermement constitué, l'ensemble des légendes pamphyliennes où un Calchas indépendant de Colophon jouait le rôle glorieux que nous avons décrit. Toutes les légendes où semble apparaître quelque dessein de grandir le rôle de Colophon présentent, en effet, très nettement le caractère d'élaborations secondaires. Tantôt, les mythographes ont établi de savantes liaisons généalogiques et toponymiques : Pamphylé, éponyme de la Pamphylie, apparaît comme la sœur (Steph. Byz., s. v. Παμφυλία), la femme (Schol. Dion. Perieg., 850) ou la fille (Theopomp., fr. 111) de Mopsos. Ailleurs, on se trouve en présence de contaminations tendancieuses : dans son récit de la fondation de Phasélis, Philostephanos (*ap. Athen.*, VII, 297) conserve à l'œkiste sa nationalité véritable d'Argien, mais il en fait un compagnon de Mopsos, envoyé par lui sur la foi d'un oracle rendu par Manto ; Callinos (*ap. Strab.*, XIV, 668) ne dissimulera pas que la Pamphylie est peuplée des compagnons de Calchas, mais ce n'est pas Calchas qui les a menés là ; c'est Mopsos, après avoir triomphé du devin achéen dans la dispute clarienne. Parfois, c'est une légende originale, mais dépourvue — au moins à l'époque classique — de signification politique ou religieuse, qui fait place à une légende banale : à Aspendos, Léonteus et Polypoites, les deux vieux compagnons de Calchas, se voient, par Mopsos, évincés de leur dignité de héros fondateurs (cf. Schol. Dion. Perieg., 852, et Eustath., *Iliad.*, II, 740, p. 334). Sous la complexité des légendes, où se manifeste l'influence colophonienne, apparaît comme transparente l'antériorité certaine des légendes de Calchas. Partout, la présence de Mopsos, le héros colophonien, apparaît comme une intrusion. Ce n'est jamais sans violence ou gaucherie qu'on l'introduit dans un monde de légendes où vivaient auparavant, fermement attachés au sol, Calchas, ses compatriotes et ses amis, en harmonie parfaite avec une population qui les vénérait.

4. Sophocle., fr. 182 (Nauck), *ap. Strab.*, XIV, 643 et 675. Ce fragment appartenait à la tragédie 'Ελένης ἀπαίτησις.

sos, y auraient du même coup introduit Calchas pour donner à leur héros l'occasion de remporter sur ces lieux nouveaux sa traditionnelle victoire. En fait, cette hypothèse n'est pas vraisemblable. Il apparaît tout d'abord extrêmement douteux que la présence de Mopsos en Cilicie soit attribuable à une influence colophonienne : Mopsos y fait figure de dieu local solidement attaché au sol¹; d'autre part, nous avons vu que, du point de vue colophonien tout spécialement, le transfert global de l'épisode de la querelle est très difficilement concevable². On est ainsi amené à douter qu'en dépit de leur analogie il existe réellement un rapport de filiation entre la légende cilicienne et celle de Colophon, à penser que peut-être, en Cilicie, Calchas, non plus que Mopsos, ne doit rien aux Colophoniens. Sans un texte d'Hérodote³, nous n'aurions jamais su que les traditions les plus anciennes associaient Amphiloque à Calchas dans l'œuvre de la colonisation de la Pamphylie; il n'est pas impossible que la colonisation de la Cilicie, attribuée généralement à Amphiloque⁴, ait été aussi l'œuvre de Calchas et que le hasard seul nous ait privés d'un texte qui l'eût explicitement attesté. Le récit de Callinos, récit secondaire, nous l'avons déjà vu, et mêlé d'influences colophoniennes, rend la chose assez vraisemblable. Il y est dit, en effet, que Mopsos mena les hommes de Calchas en Pamphylie, en Cilicie et jusqu'en Phénicie⁵; c'est donc que, selon toute apparence, le vieux mythographe connaissait la tradition relative à la présence des hommes de Calchas — et certainement avec Calchas — jusqu'en ces extrêmes régions. Il n'y a pas à s'en étonner : la colonisation grecque n'est pas différente en Cilicie et en Pamphylie⁶; si les mêmes causes produisent les mêmes effets, Calchas, comme il est venu en Pamphylie, a dû aussi aller en Cilicie. Et ce ne sont donc pas, là non plus, les Colophoniens qui l'y ont amené.

Si la présence de Calchas sur les côtes méridionales de l'Anatolie ne

1. Des villes portent le nom de Mopsueste, Mopsucrené; à elles seules, ces données toponymiques suffiraient à établir que le Mopsos cilicien ne peut être tenu pour un simple reflet du prophète de la lointaine Claros; cf. *supra*, p. 28. Mopsos a donc en Cilicie un caractère tout différent de celui qu'il a en Pamphylie, où nous l'avons trouvé inséparable des légendes colophoniennes, n'ayant d'existence que littéraire.

2. Cf. *supra*, p. 29; en fait, nous avons vu, sous l'influence des traditions colophoniennes, Mopsos s'introduire plusieurs fois dans les légendes de la Pamphylie; jamais il n'a amené avec lui Calchas.

3. Hérodote., VII, 91.

4. Strab., XIV, 675-676.

5. Callinos, *ap.* Strab., XIV, 668; cf. Schol. Dion. Perieg., 850.

6. Cf. Josef Keil, *Das Problem der ältesten griech. Kolonisation Kilikiens*, *Mitteil. d. Vereins klass. Philologen in Wien*, 1926.

peut être expliquée par le rayonnement des légendes de Claros, on ne peut pas la rattacher davantage à ce cycle prétendu de traditions ioniennes que M. Gruppe s'est efforcé, non sans y dépenser beaucoup d'ingéniosité, de restituer en Pamphylie et en Cilicie¹. En fait, on ne peut songer qu'aux « Argiens », les seuls entre tous les Grecs dont la présence en ces régions soit sérieusement attestée par de très nombreux témoignages². Ce terme d'« Argiens », que des érudits comme Gruppe³, comme Bubbe⁴ ont emprunté aux sources antiques et que nous reprenons après eux, est devenu depuis quelques années fort équivoque. Pour Gruppe, la colonisation argienne ne peut être que la colonisation consécutive à l'invasion doriennne, celle qui, au VII^e et au VI^e siècle, fonde (ou refonde) les villes de Phasélis, d'Aspendos, de Sidà, de Selgè, de Tarse, de Mallos et s'étend jusqu'à Cypre⁵. Mais les découvertes archéologiques et les archives hittites nous ont révélé aux mêmes lieux une autre colonisation, « argienne » également si l'on veut, « achéenne », dirait-on plutôt, et qui se situe chronologiquement au XIV^e et au XIII^e siècle⁶. La tradition a confondu les apports successifs de ces deux vagues d'hellénisme et il n'est pas toujours possible d'en faire la discrimination. Dans le cas particulier qui nous occupe, il semble cependant que de sérieuses vraisemblances puissent être dégagées en faveur de la venue de Calchas au XIV^e siècle.

Notons d'abord un indice tout extérieur. Au VII^e siècle, au moment où la seconde colonisation « argienne » ne fait que commencer, Callinos d'Éphèse connaît déjà la présence en Pamphylie et en Cilicie des hommes de Calchas. Et, sans doute, cette tradition a-t-elle déjà une certaine antiquité et un certain poids, puisque Callinos s'efforce de l'harmoniser avec les traditions colophonniennes, dont il s'est fait l'avocat⁷. Voici qui nous renvoie presque inévitablement à six ou sept siècles en arrière.

En second lieu, Calchas nous apparaît dans la tradition comme solidaire non point des colons doriens, mais du peuple pamphylien. On sent chez Hérodote, et à travers Strabon ou Pausanias, l'étonnement

1. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 328-329.

2. Cf. Gruppe, *Ibid.*, p. 262, 329.

3. Gruppe, *Ibid.*, p. 641.

4. *Roscher's Lexikon*, V, 783.

5. Cf. Fougères, *Les premières civilisations*, p. 380-381.

6. Fougères, *Ibid.*, p. 196-201. Cf. Cavaignac, *La question achéenne*, *Bull. Fac. Lettres Strasbourg*, mai-juin 1929, p. 263-266 ; Forrer, *La découverte de la Grèce mycénienne dans les textes hittites*, dans *Rev. Ét. grecques*, 1930, p. 279-294.

7. Cf. *supra*, p. 30.

du colon grec qui, à son débarqué, rencontre, au lieu des barbares qu'il attendait, une population de langue grecque où il retrouve, à n'en pas douter, quelques-unes de ses traditions à lui, dont la légende de Calchas, vivantes déjà sur les lieux. L'étude des inscriptions et des gloses pamphyliennes, par les rapprochements qu'elle autorise avec les dialectes arcadiens, confirme le bien-fondé de cette impression ; elle établit de façon irrécusable que les Pamphyliens étaient les descendants des colonisateurs grecs pré-doriens du ^{xiv}^e et du ^{xiii}^e siècle¹. C'est à cet âge qu'appartient Calchas.

D'autre part, la ville d'Aspendos, sur l'Eurymédon, passait pour une fondation de Léonteus et de Polypoites, les deux héros lapithes qui, depuis un temps immémorial, étaient censés avoir accompagné Calchas dans son retour. Cette tradition, il est vrai, ne nous est attestée que par Eustathe². Mais, si l'on réfléchit un peu à l'extrême obscurité et à l'insignifiance des deux Lapithes, on se verra enclin à penser que, dans le cas où cette tradition n'aurait pas eu pour elle l'autorité d'une antiquité véritable, elle ne nous serait jamais parvenue, de même que, si elle n'avait pas été très anciennement créée, elle n'aurait, sans doute, jamais vu le jour. Ni leur race ni leur illustration personnelle ne mettent Léonteus et Polypoites au nombre de ces héros auxquels les cités, plus tard, seront glorieuses de rattacher leur origine ; et la légende trop singulière n'est pas de celles que les mythographes inventent de toutes pièces à l'époque où les légendes s'organisent et se systématisent en ensembles savants. Bref, le témoignage d'Eustathe peut être pris en considération. Il apparaît alors que cette légende porte une date, impose une chronologie. Ce n'est pas au ^{vii}^e siècle que des Thessaliens peuvent être venus fonder une ville en cette terre de Pamphylie devenue désormais le fief des Doriens de Rhodes. Tout au contraire, la présence des Thessaliens est extrêmement naturelle lors de la première colonisation hellénique, celle des Achéens³. Mais alors, si les deux Lapithes se sont fixés dans ces parages à l'époque achéenne comme fondateurs de ville, n'est-ce pas une présomption sérieuse pour

1. Meillet et Vendryes, *Traité de grammaire comparée*, p. 7 ; Meillet, *Les Achéens au ^{xiv}^e siècle*, dans *Bull. Assoc. G. Budé*, 1925, n° 8, p. 11-12 ; Ronconi, *Il dialetto della Panfilia*, dans *Rivista di Filologia*, LVIII, 1930, p. 25-37.

2. Eustath., *Iliad.*, II, 740, p. 334.

3. Ce n'est pas ici le lieu d'insister sur cette participation d'éléments thessaliens à la première colonisation hellénique de ces régions. La réalité de ce fait est reconnue par tous. Cf. J. Keil, *Die älteste griechische Kolonisation Westkleinasiens*, dans *Mitteil. d. Vereins d. klass. Philologen in Wien*, 1925 ; références aux textes anciens dans Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 260-261.

que Calchas, leur vieux compagnon et, en Pamphylie, à Selgè, leur tout proche voisin, s'y soit lui aussi installé, sous les mêmes influences et à la même époque, au ^{xiv}^e siècle.

Enfin, le texte d'Hérodote met Calchas en rapport étroit avec Amphiloque : les deux héros qui, dans la légende, ont fait ensemble le voyage de Pamphylie ont dû historiquement être introduits par les mêmes colonisateurs. Or, Amphiloque, fils ou petit-fils du célèbre Amphiaros¹, se rattache avec beaucoup de netteté aux traditions de l'Argos mycénienne. Sa diffusion dans toute l'Anatolie méridionale² et aux lieux mêmes où nous trouvons Calchas ne s'explique bien que par la colonisation achéenne du ^{xiv}^e siècle. Il y a plus : un épisode particulier de sa légende cilicienne nous permet de dater presque à coup sûr l'époque de sa venue. On racontait, en effet, qu'il avait péri percé de flèches par Apollon, dans cette plaine Aléienne où s'élevait son tombeau³. Cette lutte mortelle entre Amphiloque et Apollon évoque devant nous un état fort ancien de l'histoire religieuse, bien antérieur à celui que l'auteur de l'*Iliade* nous dépeint comme contemporain de la guerre de Troie. Chez Homère, et en dépit de la protection qu'il accorde aux Troyens, Apollon est déjà partiellement hellénisé : il envoie ses lumières prophétiques à Calchas⁴. Dans la légende cilicienne d'Amphiloque, Apollon, loin d'être le dieu illuminateur qui inspire les devins grecs, est encore le dieu asiatique qui les tue. Inconcevable au ^{vii}^e siècle, la lutte d'Apollon et d'Amphiloque reflète adéquatement la situation créée en Anatolie par le débarquement des tout premiers colons achéens au ^{xiv}^e et au ^{xiii}^e siècle.

Comme ses amis Léonteus et Polypoites, comme Amphiloque, Calchas s'est installé dans ces régions à cette date, avec les Achéens. Nous pouvons donner toute la plénitude de leur sens aux mots qu'emploie Strabon lorsqu'il écrit : « Selgè fut fondée par les Lacédémoniens (les Doriens du ^{vii}^e siècle), mais encore avant eux par Calchas (représentant les Achéens du ^{xiv}^e siècle)⁵. »

C'est ainsi que se restitue peu à peu l'ambiance historique dans la-

1. Apollod., *Epit.*, VI, 19. Cf. Bethe, *R. E.*, I, 1894.

2. Références dans Bethe, *Ibid.*, 1938-1940.

3. Hesiod., *ap.* Strab., XIV, 676.

4. *Iliad.*, I, 72. Le problème des origines d'Apollon, longtemps fort débattu, paraît de plus en plus devoir trouver sa solution véritable dans l'hypothèse « asiatique » (cf. Chantraine, *Rev. Philologie*, LIV, 1928, p. 168-174 ; Weber, *Apollon*, *Rheinisches Museum*, 1933, 165-229).

5. Strab., XII, 570. Sur la prétention des habitants de Selgè à se rattacher aux Lacédémoniens, cf. Chapouthier, *Les Dioscures au service d'une déesse*, p. 232.

quelle il convient de replacer la légende de Calchas. Et voilà sans doute que, grâce à cet éclairage, sa rivalité avec Mopsos sur les rives de Cilicie nous devient maintenant intelligible. Nous avons vu, au même lieu, Amphiloque percé des flèches d'Apollon ; selon d'autres traditions, il y avait péri dans un duel à mort engagé avec Mopsos et dont l'enjeu avait été la royauté¹. Légendes parallèles dont apparaît maintenant l'explication commune. C'est en leur qualité d'Achéens que succombent Calchas et Amphiloque ; la victoire d'Apollon et de Mopsos représente la victoire de l'élément indigène asiatique sur les nouveaux venus, finalement débordés et vaincus, sans doute au cours du ^{XII}^e siècle, où s'effondrent toutes les Achaïes².

CALCHAS ET LES ACHÉENS A COLOPHON

Les résultats acquis dans l'examen des légendes pamphyliennes et ciliciennes nous permettent maintenant de tenter avec quelques lumières nouvelles l'interprétation de la célèbre légende de Claros.

Dans cette légende, nous retrouvons, en effet, et c'est même le nœud de toute l'histoire, le même antagonisme de notre héros avec Mopsos. D'elle-même, n'est-il pas vrai, l'idée se présente d'expliquer cet antagonisme à Colophon par les mêmes causes qui nous ont paru devoir en rendre raison sur les côtes méridionales de l'Anatolie. Si Calchas fut traité à Colophon comme nous savons qu'il y fut traité, ne serait-ce pas au même titre, en sa qualité d'Achéen ? Son destin tragique ne reflète-t-il pas là aussi les vicissitudes de la colonisation achéenne ? Telle est, en tout cas, la vraisemblance vers laquelle notre étude des légendes pamphylo-ciliciennes nous oriente incontestablement, éclairant de sa lumière discrète, mais certaine, la légende combien plus illustre, mais plus équivoque, de Claros.

Il n'existe aucun texte qui nous fasse connaître la présence d'éléments achéens, ni à Colophon même ni dans les environs immédiats. Cependant, nous allons le voir, la nature des légendes colophonniennes ne nous permet pas de douter que Calchas ait été installé à Colophon

1. Euphorion., *fr.* 50 ; Lycophr., 439 et suiv. ; Apollod., *Epit.*, VI, 2 ; Strab., XIV, 676.

2. Strabon (XIV, 676) raconte que Mopsos et Amphiloque avaient commencé à s'entendre sur un pied d'égalité. Puis la situation d'Amphiloque avait connu des revers à Argos ; c'est alors que Mopsos s'était arrogé tout le pouvoir et avait finalement tué son rival. On voit comme il est tentant de transposer tout cela en termes historiques : d'abord l'hellénisation pacifique, la bonne entente avec les indigènes, des établissements mêlés et prospères, puis l'effondrement des Achaïes asiatiques à l'heure où celle de Grèce est abattue.

au ^{xiv}^e siècle par des Achéens qui provenaient immédiatement de la région de Rhodes. L'établissement de cette thèse se fera en plusieurs étapes : nous essaierons successivement de montrer que la légende colophonienne de Calchas inclut la nécessité d'une immigration historique des fidèles de notre devin, puisque cette immigration n'a pu avoir lieu qu'au ^{xiv}^e siècle, enfin que les immigrants provenaient de cette Achaïe rhodo-pamphylienne où nous avons déjà rencontré Calchas.

A ne la considérer que superficiellement, on ne voit pas très bien, il est vrai, comment la légende de Calchas à Colophon inclut la nécessité d'une venue effective de ses fidèles sur les lieux. Mais c'est que la légende de Calchas à Colophon ne paraît pas pouvoir s'expliquer par l'hypothèse d'élaborations artificielles et secondaires. D'abord, elle ne satisfait à aucun désir d'harmonisation littéraire ; bien au contraire, la plus ancienne tentative d'harmonisation que nous connaissions, celle de Callinos, suppose déjà son existence¹. En second lieu si l'on voit bien, par exemple, comment l'introduction de Mopsos dans les légendes originelles de la Pamphylie pouvait flatter la vanité des Colophoniens et naître du désir de satisfaire leurs prétentions, il n'est pas possible de supposer que qui que ce soit ait pu semblablement introduire du dehors la figure de Calchas dans la légende colophonienne ; outre qu'on se serait sans doute heurté à une tradition déjà complexe et solidement établie autour d'un sanctuaire précis, on voit mal ce qui aurait pu, dans la légende issue de ces efforts, flatter des ambitions ou soutenir des prétentions, car le pauvre Calchas fait plutôt à Colophon triste figure. Enfin, supposerait-on, en dernière hypothèse, que ce soient les Colophoniens eux-mêmes qui aient inventé de toutes pièces cette venue de Calchas dans leur ville, pour en orner le récit de leurs origines et rehausser la gloire de Mopsos aux dépens d'un illustre devin, oracle des Achéens devant Troie, on n'arriverait pas davantage à rendre compte des faits qui dénotent la réalité des attaches topographiques très solides de Calchas à Colophon, ni de ceux par lesquels transparait, même dans la légende officielle du sanctuaire, un Calchas qui ne semble pas, à l'origine, avoir été uniquement le plastron et le repoussoir de Mopsos.

Il est d'abord incontestable que Calchas avait un tombeau à Colophon². Les textes les plus anciens, ceux mêmes qui ne mentionnent

1. Cf. *supra*, p. 30.

2. Lycophr., 424 et suiv.

qu'à peine ou pas du tout sa joute fatale avec Mopsos, insistent d'une façon significative sur le fait qu'on l'enterra là¹. C'est le tombeau, plus encore que la querelle, qui semble avoir été le point central et originel de sa légende à Colophon. Certes, il ne serait pas sans exemple qu'une légende purement littéraire en son origine ait été, par la suite, rattachée à des détails topographiques auxquels elle se trouvait, sans que ses auteurs y eussent pensé, susceptible de donner une signification intéressante. Mais il n'en demeure pas moins que, jusqu'à preuve du contraire, l'existence d'un tombeau, d'un temple, surtout quand ces détails concrets apparaissent faire partie intégrante de la légende, confèrent à cette légende une présomption de solidité : si Calchas a un tombeau à Colophon, ne serait-ce pas que ses fidèles ou ses compatriotes y sont venus?

La chose apparaîtra plus vraisemblable encore et désormais quasi certaine si l'on prête attention à l'un des traits les plus anciens et les plus essentiels de la légende de Calchas à Colophon : sa société avec les deux Lapithes, Léonteus et Polypoites. Dès le poème des *Nostoi*, nous l'avons vu, ces deux personnages accompagnent notre héros et, dans la suite, ils ne le quitteront jamais². Or, si l'on veut que la légende d'une venue de Calchas à Colophon soit née dans le milieu colophonien du seul désir de faire infliger par Mopsos une humiliation capitale au devin achéen, comment expliquer que Calchas nous apparaisse régulièrement flanqué de ces deux obscurs personnages qui ne sont pas ses compatriotes, qui n'avaient aucun rapport avec lui dans l'*Iliade*, aucun titre littéraire, par conséquent, à l'accompagner et qui, non plus, ne servent aucunement à des fins d'apologétique et de glorification nationales, les seules qu'aurait pu se proposer une création légendaire de cette nature? Si Calchas paraissait seul dans la légende de Colophon, on aurait pu soutenir qu'il n'avait d'existence à Colophon que comme un ornement du triomphe de Mopsos. Mais la société des deux Lapithes nous fait entrevoir que le devin achéen a une autre réalité, qu'il appartient aussi à un complexe légendaire autre que celui où il figure comme l'adversaire humilié de Mopsos. Or, comment expliquer à Colophon l'existence de ce complexe légendaire original? Qui aura donné à Calchas cette réalité que ne pouvaient lui donner les Colophonniens ioniens, dévots de Mopsos et préoccupés seulement de la gloire de ce dernier?

1. *Nostoi*, ap. Proclus (Kinkel, *Epic. graec. fragm.*, p. 53).

2. Apollod., *Epit.*, VI, 2 ; Tzetzes, *ad Lycophr.*, 427, 980 et 1047.

On ne peut songer qu'à des dévots de Calchas venant eux-mêmes introduire leur héros au pays.

A quelle date les dévots de Calchas ont-ils pu aborder à Colophon?

On ne voit guère le moyen de situer leur venue à une époque postérieure à celle de la venue des premiers colons ioniens. Calchas n'était certainement pas des leurs, comme le montre le rôle qu'ils lui ont fait jouer; et, par ailleurs, ni la légende ni ce que nous entrevoyons de l'histoire de Colophon au cours des ^{x^e}, ^{ix^e} et ^{viii^e} siècles ne nous permet de supposer, à cette date, toutes les choses compliquées qui auraient dû servir de substrat historique à la légende que nous connaissons : immigration d'un élément allogène assez puissant pour introduire dans la légende du sanctuaire son devin à lui, au moins à titre de rival; puis, correspondant à l'humiliation de Calchas, l'abaissement ou l'absorption du peuple de ses fidèles. Tout ceci ne peut trouver place dans l'histoire¹. Mais, si les fidèles de Calchas sont venus avant les Ioniens d'Androclos — et ceci nous renvoie inévitablement à l'époque de la première expansion hellénique — tous les problèmes reçoivent à la fois leur solution².

Nous n'avons aucune peine à nous représenter qui pouvaient être, à cette date, les dévots de Calchas; nous les avons vus à l'œuvre en Pamphylie et en Cilicie. Nous savons qu'à cette date notre héros s'implante en Asie.

Mais, surtout, cette ancienneté préhistorique résout définitivement le singulier problème de l'humiliation de Calchas dans la légende des Grecs de Colophon. Comment se fait-il, en effet, qu'à l'époque historique les Grecs d'Ionie aient pris contre Calchas, homme de leur race, cependant, le parti de Mopsos, le devin indigène? C'est le contraire qui serait le plus naturel : le remplacement, l'éviction du héros indigène par

1. Cf. Picard, *Éphèse et Claros*, p. 539-632.

2. On a parfois soutenu que l'Ionie n'avait pu, à l'époque mycénienne, recevoir des immigrants par mer. C'était la thèse de Hogarth (*Ionia and the East*, p. 47-48), qui supposait que le pouvoir des Hittites s'étendait jusqu'à l'Égée. Avec quelques nuances, le même point de vue est repris par Fougères (*Les premières civilisations*, p. 372-373). Les dernières études marquent une orientation différente (cf. Dussaud, *Babyloniaca*, XI, 2-3, p. 88-105). M. Picard, tout spécialement (*Éphèse et Claros*, p. 540-544), a montré combien cette théorie était peu vraisemblable et peu en accord avec les ensembles légendaires qui nous sont parvenus. Pausanias (VII, 3, 7) nous apprend qu'à Érythrées le fond de la population était formé de Grecs pamphyliens apparentés à Calchas; nous avons appris à reconnaître dans ces personnages les Achéens du ^{xiv^e} siècle. A Colophon même (Picard, *Ibid.*, p. 542 et 729), les fouilles ont mis au jour des objets égéens et toute une nécropole mycénienne.

le héros grec. Or, c'est l'inattendu, le paradoxal qui a eu lieu ; les Grecs ont accepté et consacré dans leur légende la défaite de Calchas ; tout leur effort s'est borné à helléniser Mopsos tant bien que mal par des généalogies artificielles¹. Cela n'est concevable que si, entre l'époque achéenne, où vient Calchas, et l'époque historique, où les Grecs se groupent autour de Mopsos, existe un hiatus, une coupure dans la tradition de l'hellénisme. Supposons, après un règne éphémère de Calchas, une brutale réaction indigène : elle aura pour effet d'humilier Calchas devant Mopsos ; quand de nouveaux colons grecs reviendront, ils prendront naturellement le parti du *beatus possidens* plutôt que de relever les décombres d'une figure évanouie ; Calchas demeure le vaincu. Or, c'est justement ce que nous apprend l'histoire générale. Entre la thalassocratie achéenne des XIV^e-XIII^e siècles et la colonisation ionienne, qui commence traditionnellement à la fin du XI^e², un hiatus existe. En Grèce, les puissances achéennes s'effondrent sous le coup des Doriens ; laissés à eux-mêmes, les établissements d'outre-mer sont impuissants à résister à la poussée des barbares. En Lydie, les Phrygiens installent une dynastie de leur race : les Atyades³ ; ceux-ci organisent tant bien que mal une multitude de populations : Thraces, Lélèges, Cariens, Méoniens, que les compagnons d'Androclos trouvent maîtres du pays et qu'ils auront à combattre⁴. Dans cet écroulement de la civilisation achéenne, Calchas doit être emporté ; son rival, Mopsos, s'impose de toutes les forces rajeunies que lui donnent le réveil et le triomphe de l'Asie. Des Achéens et de Calchas, il ne restera que le souvenir de leur ultime défaite.

D'où venaient ces Achéens porteurs du culte de Calchas ? C'est ce que nous allons maintenant essayer de préciser par l'étude des autres légendes héroïques que nous trouvons à Colophon. Elles nous font connaître, en effet, la présence de héros achéens qui paraissent d'une façon très nette être venus du Sud, en provenance immédiate de cette Achaïe

1. Sur la nature de Mopsos, cf. *supra*, p. 27. Momigliano a bien montré (*Riv. Filologia*, LXII, 1934, p. 313-321) le caractère éminemment secondaire des arrangements mythographiques qui, par l'intermédiaire de sa mère, mettent Mopsos en relation avec les traditions de l'oracle de Delphes. On racontait encore que Mopsos avait été roi d'Argos (cf. *Cic. de Div.*, I, 40, 88).

2. Peut-être convient-il de rajeunir d'une centaine d'années la date traditionnelle ; cf. Judeich, *Zur ionischen Wanderung*, *Rheinisches Museum*, 1933, p. 305-314.

3. Fougères, *Les premières civilisations*, p. 253.

4. Picard, *Ephèse et Claros*, p. 618-620.

pamphylienne dont nous avons précédemment parlé. Calchas n'aurait pas, à Colophon, d'autre origine¹.

Le cas des deux Lapithes, Léonteus et Polypoites, est pour nous doublement intéressant. D'abord à cause de leur intimité toute particulière avec Calchas. Ensuite parce que leur exceptionnelle obscurité confère une valeur spéciale aux témoignages qui nous manifestent leur présence : quel mythographe aurait eu l'idée de les introduire secondairement dans la légende de Colophon ? Ils n'y peuvent figurer qu'à bon droit. Comment sont-ils venus à Colophon ? L'hypothèse d'une colonisation thessaliennne ou même d'influences thessaliennes s'exerçant directement en Ionie paraît assez peu vraisemblable². D'ailleurs, l'étroitesse des rapports qui, dès la forme la plus ancienne de la légende, unissent, à Colophon, Calchas aux deux Lapithes, alors qu'Homère ignore cette amitié, rend moins vraisemblable encore que leur amitié soit née à Colophon même d'une simple rencontre sur le même sol d'éléments ethniques différents. L'alliance de nos héros paraît plus ancienne ; tout se passe comme si, du jour de sa première apparition à Claros, Calchas avait été escorté déjà des deux Thessaliens, riche d'une amitié antérieurement formée. Or, Calchas, nous le verrons plus loin, n'est pas un Thessalien. En quel lieu nos deux Lapithes ont-ils donc pu le rencontrer pour venir ensuite avec lui à Colophon ? A la question ainsi posée, une seule réponse est possible. Nos Lapithes sont venus à Colophon en provenance de ce qui sera plus tard la Doride, car c'est là seulement que leur légende, destinée plus tard à gagner Colophon, a pu, à l'époque achéenne, se mêler profondément au grand courant de l'émigration des Achéens, avec lesquels voyage Calchas³. Nous les avons, de fait, rencontrés ensemble en Pamphylie ; nos deux Lapithes y étaient honorés comme fondateurs d'Aspendos⁴, sans que

1. Gruppe (*Griech. Myth.*, p. 271 et 641) paraît avoir pressenti la possibilité de telles influences, s'exerçant du sud au nord le long des côtes d'Ionie.

2. M. Gruppe (*Griech. Myth.*, p. 276-277) a réuni un certain nombre de faits qui lui paraissent de nature à démontrer la réalité de ces influences. Mais un examen un peu critique des faits allégués n'en laisse pas subsister grand'chose. Comme d'habitude dans les dénombrements de ce genre, l'illustre savant a réuni surtout les faits d'homonymie que fournit l'étude des noms de lieux. On sait ce que ces rapprochements ont souvent de décevant et combien ils prouvent peu, quand d'autres détails moins équivoques ne viennent pas les illustrer et leur donner un sens.

3. Cf. *supra*, p. 33. M. Gruppe (*Griech. Myth.*, p. 638) paraît avoir entrevu la réalité du fait lorsqu'il suppose que c'est par l'entremise de légendes rhodiennes que Léonteus et Polypoites ont eu accès dans l'épopée homérique.

4. Eustath., *Iliad.*, II, 740, p. 334.

cela empêchât que la ville fût considérée comme une colonie d'Argiens¹; non loin de là, Selgè fondée par Calchas². C'est dans les entours de cette île de Rhodes, où, pour la conquête de l'Asie et de l'Orient, convergent tous les Grecs, de la Thessalie à l'Argolide, que s'est réalisée l'étroite fusion de la légende de Calchas avec celle des héros thessaliens. C'est de là qu'ils sont partis ensemble pour Colophon.

Calchas et ses deux intimes, Léonteus et Polypoites, ne sont pas les seuls héros que la légende grecque ait connus comme ayant passé près de l'illustre sanctuaire ou reposant pour toujours à son ombre sacrée. Idoménée, Sthénélos avaient leur tombe à Colophon³; les textes qui nous parlent du pèlerinage de Calchas et des Lapithes joignent souvent à leur petite troupe quelques compagnons : Amphiloque⁴, Podalire⁵. Ceux-là aussi apparaissent tous, plus ou moins, être montés du Sud le long de la côte. Que savons-nous d'eux?

Pour plus de sûreté, il nous faut écarter Amphiloque, héros sûrement achéen, sans doute, et que nous avons déjà rencontré en Pamphylie et en Cilicie, à côté de Calchas. Mais on peut avoir des doutes sérieux sur le degré de réalité et d'antiquité qu'il faut attribuer à la légende de son passage à Colophon : elle s'explique trop bien par des facilités mythographiques pour qu'on puisse être certain qu'elle n'a pas été créée littérairement de toutes pièces.

Podalire a certainement à Colophon plus de consistance qu'Amphiloque. D'abord, on ne voit pas pour quelles raisons des mythographes auraient créé la légende de sa venue : comme tout le monde, il avait, selon la tradition commune, quitté Troie sur ses bateaux⁶; jamais, dans sa légende, sans doute indigène, de Cos, il ne paraît s'être heurté à Mopsos; enfin, il n'était pas devin et on n'avait aucune raison particulière de le faire passer à Colophon. Son passage à Colophon ne se signale, d'ailleurs, par aucun acte remarquable; il est proprement insignifiant, comme si c'était là une donnée qui se fût imposée, venant d'une tradition authentique, à des mythographes qui l'ont acceptée, mais n'ont pas su comment l'utiliser; les légendes artificiellement

1. Strab., XIV, 667.

2. Strab., XII, 570.

3. Le seul texte qui, en dehors de Lycophron, fasse mention d'une localisation colophonienne d'Idoménée et de Sthénélos se lit chez un scoliaste d'Homère (*ad Odys.*, XIII, 259). Ce scoliaste paraît dépendre ici du texte même de Lycophron. Cf. Holzinger, *Lycophron's Alexandra*, p. 235; Stoll-Immis, *Roscher's Lexikon*, II, 922.

4. Apollod., *Epit.*, VI, 2; Strab., XIV, 642; Tzetzes, *ad Lycophr.*, 427.

5. Apollod., *Epit.*, VI, 2; Tzetzes, *ad Lycophr.*, 427, 980 et 1047.

6. Paus., III, 26, 10.

créées servent toujours à quelque chose ; celle-là, qui ne sert à rien, a bien des chances d'être authentique. Mais, si Podalire a de sérieuses attaches dans la tradition de Colophon, voilà qui nous renvoie une fois de plus vers les régions lyciennes d'où le héros est originaire¹.

Sthénélos était enterré à Colophon². Encore une de ces localisations surprenantes que rien ne saurait expliquer si l'on se refuse à y voir le vestige de colonisations lointaines, déchuës et oubliées. Sthénélos, fils d'Évadné et de Capanée, apparaît, dans l'*Iliade*, à côté de Diomède ; il règne avec lui sur Argos et Tirynthe, Hermionè et Azinè, Trézène et Heiones, Épidaure, Égine et Masète³. M. Gruppe a supposé que, originaire de l'Argolide, Sthénélos avait gagné Colophon par l'intermédiaire des colonies « argiennes » de la région de Rhodes⁴. Nous croyons qu'il a vu juste ; c'est, en effet, la meilleure manière d'expliquer la tradition suivant laquelle le poète de l'*Iliade* a cru devoir l'opposer au Lycien Pandaros⁵. La légende de Sthénélos confirme donc, une fois de plus, le bien-fondé de notre hypothèse sur l'origine immédiate des Achéens de Colophon.

Nous avons réservé, jusqu'à présent, l'examen de la localisation d'Idoménée⁶. Après tout ce qui précède, on voit que le nom paraît à Colophon avec une signification symbolique que nous n'hésiterons pas à lui reconnaître. Idoménée, c'est, en effet, la Crète, et plus précisément cette Crète achéenne qui s'établit sur les ruines de l'empire de Minos au moment où les peuples venus de la mer entreprennent pour la première fois la conquête de l'Asie. Le nom même de ce roi jalonne pour nous les routes déjà connues de l'expansion achéenne ; M. Gruppe a bien montré que, selon toutes apparences, c'est par l'intermédiaire des Rhodiens que le héros crétois a pénétré dans le cycle troyen⁷. Les inscriptions rhodiennes témoignent, en tout cas, de la popularité de notre héros, dont le nom, sous la forme Idameneus, apparaît avoir été assez fréquemment porté⁸.

La Crète, Rhodes, Colophon, nous allons encore retrouver cet itinéraire à propos du nom de cette montagne au pied de laquelle les Achéens

1. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 264, n. 10, et 637.

2. Lycophr., 424 et suiv.

3. *Iliad.*, II, 559 et suiv.

4. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 627, n. 5.

5. *Iliad.*, V, 241 et suiv. Cf. Bethe, *Sage vom troischem Krieg*, p. 114.

6. Lycophr., 424 et suiv.

7. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 641.

8. Gruppe, *Ibid.*, p. 257.

de Colophon, Calchas, Idoménée, Sthénélos se trouvent fraternellement inhumés¹ : le Cercaphos. En dehors de Colophon, ce nom ne se retrouve que dans la mythologie et la toponymie rhodienne et crétoise. Cercaphos est, à Rhodes, un personnage fort important, fils d'Hélios et de Rhodos dès les plus anciennes traditions, père des trois fondateurs de la *τρίπολις* rhodienne : Camiros, Ialysos et Lindos ; en souvenir de lui, un poète dont nous ne savons plus le nom avait donné aux Rhodiennes le nom de Cercaphides. Mais, par sa femme, Cydippe-Cyrbia, il se rattache aux légendes de la Crète². La Crète, Rhodes, Colophon, ce n'est sans doute pas la seule fois qu'une légende ou un nom se sera propagé suivant cet itinéraire³.

Les vraisemblances font masse. On pourrait supposer, à la rigueur, que les deux Lapithes sont bien venus de Rhodes, mais qu'Idoménée est venu de Crète, Sthénélos d'Argos et Calchas peut-être de Mégare ; chacun, venu séparément de sa terre natale, représenterait comme l'apport de colonisations distinctes. Mais, plutôt que supposer ces vagues coloniales successives, laissant chacune comme une écume légère et cependant ineffaçable, un nom de héros, avant de disparaître elles-mêmes, résorbées dans la vague suivante, comme il est plus simple, plus vraisemblable, plus économique de voir en tous ces héros les témoins d'une colonisation unique venue de cette Achaïe asiatique où nous savons, presque pour eux tous, que chacun d'eux avait sa patrie d'adoption ! Une hypothèse est plus vraie quand elle intègre sans leur faire violence, dans une seule unité, plus de faits. Puis, en dehors de ces héros, dont chacun peut-être, pris isolément, nous laisserait dans une demi-incertitude : Idoménée, Sthénélos, Podalire, Calchas lui-même, il y a, nous l'avons vu, l'homonymie topographique du Cercaphos, il y a les liens étroits qui, unissant Calchas aux Lapithes, nous tournent inévitablement les yeux du côté de Rhodes.

Tout cela nous amène à conclure légitimement que la présence de Calchas à Colophon, difficilement explicable, nous l'avons vu, en dehors de la venue effective à Colophon de quelques éléments achéens, est plus précisément redevable à ces Achéens, qui, entreprenant, au *xiv^e* siècle, la colonisation de l'Asie, ont adopté l'île de Rhodes comme

1. Lycophr., 424 et suiv.

2. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 641-642 et 642, n. 1.

3. Gruppe, *Ibid.*, p. 257 et 641. Les nombreux faits allégués en ces passages montrent comme il est peu vraisemblable de supposer avec Malten (*R. E.*, VII, 2851) que le nom de Cercaphos soit venu de Colophon à Rhodes.

base d'opérations et en ont fait, au carrefour des routes maritimes, une des plus grandes puissances politiques de leur temps¹.

CALCHAS ET LES RHODIENS EN ITALIE

Les résultats précédemment obtenus nous permettent, croyons-nous, d'aborder maintenant avec quelques chances de succès le problème si controversé des localisations italiennes de Calchas². Là encore, sous le nom de Calchas, c'est de l'histoire que nous allons pouvoir restituer. Mais l'histoire de la Grande-Grèce ne sera pas seule à en être éclairée : les légendes italiennes nous font, en effet, toucher du doigt la persistance, après six ou sept cents ans, de la dévotion à Calchas dans cette région rhodo-pamphylienne où nous avons vu les Achéens l'implanter au ^{xiv}^e siècle.

Lycophron³ et Strabon⁴, dont l'accord nous fait remonter à Timée⁵, font mention l'un et l'autre d'un monument et d'un culte de Calchas en Daunie. A qui cette localisation de Calchas est-elle attribuable?

On ne saurait ici, comme nous l'avons fait pour les légendes pamphyliennes et colophonniennes, attribuer la venue de notre héros à l'expansion achéenne des ^{xiv}^e et ^{xiii}^e siècles. Sans doute, d'un bout à l'autre de la presque île italique, de Manfredonia à Tarente, apparaissent

1. Deonna, *L'île de Rhodes et son passé*, dans *Acropole*, 1928, p. 173; Dussaud, *La Lydie et ses voisins*, dans *Babyloniaca*, XI, 1930, p. 97. — Euphorion (*ap. Servius, Buc.*, VI, 72) nous raconte qu'à Gryneion Calchas trouva la mort dans une compétition prophétique malheureuse avec un devin local. Exactement parallèle à la légende de Colophon, cette tradition doit sans doute être interprétée de la même manière. Les Achéens-Pamphyliens dont Pausanias (VII, 3, 7) nous signale la présence au nord même de Colophon, à Erythrai, ont bien pu pousser jusqu'à Gryneion avec leur devin : ce serait la pointe extrême de leur avancée vers le Nord.

2. Nous ne discuterons pas ici de la prétendue légende de Calchas à Siris. En dépit de l'unanimité des critiques à lui attribuer une réalité effective (cf. Stoll Immisch, *Roscher's Lexikon*, II, 923; Geffcken, *Timaïos*, p. 14-15; E. Pais, *Sicilia*, p. 225, n. 4; Beloch, *Hermes*, XXIX, 1894, p. 606; Heckenbach, *R. E.*, X, 1554; Giannelli, *Culti e miti*, p. 109; Philipp, *R. E.*, II^e série, III, 311; Ciaceri, *Storia della Magna Grecia*, I, 2, p. 136), nous pensons qu'elle n'a d'existence que par une double méprise, l'une sur un texte altéré de Plinie (*N. H.*, III, 104), l'autre sur un texte obscur de Lycophron (978-981). On voudra bien se reporter, pour une discussion du texte de Plinie, à notre article intitulé *Calchas et les bergers chez les Metinates ex Gargano* (*Revue archéologique*, 1937, p. 181-198) et, pour Lycophron, à notre thèse qui paraîtra prochainement sous le titre de *Siris. Recherches sur l'histoire de la Siritide avant 433/2*.

3. Lycophr., 1047-1055.

4. Strab., VI, 284.

5. Geffcken, *Timaïos' Geographie des Westens, Philol. Untersuch.*, XIII, 1892, p. 9.

les traces laissées par les marchands étrangers¹, et cela dès la plus haute époque ; selon la tradition légendaire, les Crétois de Minos, d'Idoménée et de Dédale avaient créé des établissements chez les Sallentins. Mais ces traditions, confirmées, d'ailleurs, par les fouilles qui ont pu être effectuées, paraissent indiquer que l'influence créto-mycénienne s'est exercée principalement dans la région la plus méridionale de la péninsule : Tarente, Hyria, le promontoire Iapygien. Il n'existe pas de témoignage relatif à une colonisation crétoise ou « mycénienne » de la Daunie proprement dite et les campagnes de fouilles n'autorisent, à cet égard, aucune conclusion positive². A la légende daunienne de Calchas, on ne pourrait donc supposer une origine mycénienne qu'en l'absence de toute autre explication plus vraisemblable.

Geffcken a supposé que la légende daunienne de Podalire et de Calchas était d'origine colophonienne³. Ce fut aussi, avec une légère variante, l'avis de M. Pais : le Colophonien Mimnerme faisait mention des Dauniens à propos de Diomède : n'était-ce pas un indice que les Colophoniens avaient localisé Calchas sur le Gargano avant que les Rhodiens n'y vinssent installer Podalire⁴? L'argumentation est frêle. En fait, ce que nous avons établi du caractère de la légende de Calchas à Colophon rend *a priori* l'hypothèse bien peu vraisemblable ; par ailleurs, on n'arrive pas à se représenter les modalités de cette influence colophonienne en Daunie.

M. Gruppe a proposé l'hypothèse d'une influence chalcidienne⁵. Hypothèse purement gratuite, puisqu'aucun texte ne mentionne les Chalcidiens dans la région, puisqu'aucun culte, aucune légende ne paraît porter leur marque ; hypothèse en désaccord avec ce que nous savons de la colonisation chalcidienne : les routes qui mènent en Sicile, surtout lorsqu'on vient de Chalcis, ne passent pas par le Gargano.

En réalité, on ne s'avance sur un terrain solide que si l'on se tourne vers ces colons grecs qu'une tradition bien attestée nous montre installés au pied du Gargano, fondateurs d'Elpiai. Nous avons indiqué, dans une précédente étude⁶, comment les nécessités de la vie pastorale

1. Glotz, *La civilisation égéenne*, p. 255.

2. Cf. Ciaceri, *Storia della Magna Grecia*, I², p. 64 et suiv.

3. Geffcken, *Timaios*, p. 9.

4. E. Pais, *Sicilia*, p. 575, n. 1. M. Ciaceri (*La Alessandra*, ad v. 1047) adopte ce point de vue.

5. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 369.

6. *Calchas et les bergers chez les Metinates ex Gargano*, dans *Revue archéologique*, 1937, p. 181-198.

avaient noué d'étroits rapports entre ces éleveurs de moutons de la basse plaine et les pâturages d'été du massif garganique, où les accueilleraient précisément les sanctuaires jumeaux d'un dieu guérisseur et d'un dieu prophète qu'on identifierait bientôt avec Calchas et avec Podalire. Or, Vitruve¹ et Strabon² nous apprennent que ces Grecs d'Elpiai étaient venus de l'Hexapole dorienne, étant originaires de Rhodes et de Cos, et leur témoignage se trouve confirmé par la localisation de Podalire, héros national de Cos, dans les environs.

Est-il positivement vraisemblable que des Rhodiens aient amené avec eux le devin Calchas?

Ce que nous avons vu précédemment des légendes de Calchas en Asie Mineure donne à l'hypothèse beaucoup de consistance. Sans doute, aucun texte ne se réfère directement à un culte de Calchas à Rhodes. Mais cette pénurie de témoignages se rencontre également dans le cas d'autres héros dont, incontestablement, la légende et le culte furent répandus par les Rhodiens. Aucun texte non plus ne nous fait connaître un culte ni des légendes d'Ulysse à Rhodes ou dans l'Hexapole; et, pourtant, nous sentons tout à l'entour la présence obscure du héros, partout sur les rivages et dans les îles de cette mer lycienne toute sillonnée depuis toujours par les vaisseaux des Rhodiens; là, peut-être, on trouvait les Phéaciens, Calypso et Ogygie, les Cyclopes aussi, et Thrinakia, l'île du Soleil; la haine d'Ulysse contre Sarpédon et les Lyciens refléterait le traditionnel antagonisme des colonisateurs grecs avec les populations indigènes; c'est toute une *Odyssée* rhodienne qu'il serait possible de restituer, qu'il est raisonnable de supposer, et cela sans qu'aucun historien ni aucun mythographe ait parlé d'une présence d'Ulysse à Rhodes. Le même fait pourrait être constaté encore à propos de Diomède, de Ménélas surtout, dont on trouve la présence à toutes les étapes des routes commerciales des Rhodiens, à Chypre, en Égypte. Et, cependant, ni l'un ni l'autre de ces héros n'est seulement mentionné dans les textes, bien rares, il est vrai, qui se rapportent aux traditions spécifiquement rhodiennes, soit que leur légende, après avoir vécu à Rhodes même et avoir été diffusée par les Rhodiens, ait dépéri et disparu à Rhodes, tandis qu'elle demeurerait vivante tout à l'entour, soit qu'il faille plus simplement accuser la pauvreté et le petit nombre de nos textes³. Le cas de Calchas, absent pour nous de Rhodes, mais

1. Vitruv., I, 4, 12.

2. Strab., XIV, 664.

3. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 640.

cependant diffusé par les Rhodiens, ne serait donc pas un cas isolé.

Et, par ailleurs, Calchas ne se trouve-t-il pas localisé très précisément dans ces lieux où, plus tard, les Rhodiens viendraient, par d'innombrables fondations, reprendre l'œuvre d'hellénisation amorcée par leurs prédécesseurs « achéens » ? Toute une série de colonies rhodiennes s'égrènent le long des côtes pamphyliennes et ciliciennes et jusque dans l'intérieur : Gagai, Phasélis, Corydalla, Soloi, Rhodia, Rhodiopolis, Cyrbè¹. Ce sont là comme autant d'antennes grâce auxquelles il devient possible à Rhodes de s'enrichir de toutes les traditions des colonies de même race qui l'entourent. Ainsi, elle se les approprie pour les transporter ensuite sous d'autres cieux.

Est-ce de cette manière que notre Calchas, installé par les Achéens sur les côtes de Pamphylie, pénétra un jour dans le cercle des héros que propageraient désormais les Doriens de Rhodes, nous le croirions assez volontiers. Il conviendrait, sans doute, de souligner ici l'importance de la colonie rhodienne de Phasélis, fondée en 691, et par laquelle bien des légendes argiennes relatives à Diomède, aux Solymes, à Bellérophon vinrent enrichir ou compléter le patrimoine rhodien². Or, à Selgè³, Calchas n'était pas loin ; en gagnant petitement Phasélis, puis en s'embarquant sur les vaisseaux rhodiens, il ne savait pas que ces mêmes vaisseaux pourraient le conduire un jour en Apulie, peut-être, nous le verrons tout à l'heure, jusqu'en Campanie. En s'annexant le culte et les légendes de Calchas, les Rhodiens enrichissaient d'un acquis précieux leur patrimoine religieux. En Calchas, ils venaient de trouver un patron tout désigné pour les oracles qu'ils rencontreraient dans leurs courses et dont ils désireraient incorporer l'histoire à la leur. Qu'ils abordent en Apulie les terres d'Elpiai, en Campanie, peut-être, aux antres prophétiques de la région napolitaine, désormais plus d'embaras à considérer ces oracles comme étant tout leurs : en tous ces lieux, Calchas sera passé faisant jaillir du sol la vertu prophétique, tandis que, dans son rôle de fondateur, lui-même aura préfiguré avec grandeur la venue future des siens.

Ce n'est peut-être pas seulement sur le Gargano qu'il nous est possible de joindre, en Italie, les Rhodiens porteurs de Calchas. La XII^e *Narration amoureuse* de Parthénios évoque, en effet, les démêlés

1. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 331.

2. Hiller von Gaertringen, *R. E.*, Suppl., V, 755-756.

3. Strab., XII, 570.

de Circé avec un certain Calchos daunien qui pourrait bien avoir quelques rapports avec notre héros. Certains critiques sont même allés jusqu'à échafauder sur ce texte tout un système destiné à rendre compte de la présence de Calchas en Italie. A une hypothèse de si grandes conséquences, le texte de Parthénios ne nous paraît pas offrir une base suffisante, aussi l'écarterons-nous sans hésiter¹. Mais nous ne voulons pas, pour autant, nous résoudre à ne voir plus dans la notice de Parthénios qu'une œuvre de pure imagination². Sans doute ne peut-on pas absolument exclure la possibilité que Parthénios ait procédé d'une manière absolument gratuite en créant son personnage de Calchos. Mais, le plus souvent, ces mythographes érudits ont leurs raisons, et le risque de se tromper n'est pas moindre à en négliger l'existence vraisemblable qu'à essayer de les discerner. Le petit drame de Parthénios se déroule aux environs du palais de Circé, non loin de cette Naples³ où l'on sait que Parthénios lui-même habita longtemps. Une saine méthode exige au moins qu'on se demande si le rôle et le nom de Calchos — mis à part certains traits évidemment romanesques — n'auraient pu être empruntés à quelque rare et particulière tradition locale. Faut-il penser, puisque Calchos est qualifié de Daunien, à une figure de la mythologie indigène, préhellénique? Mais Parthénios écrit après huit cents ans de colonisation grecque : si son Calchos n'est pas un être de pure fantaisie, il est sans doute plus raisonnable de se demander si son « héros daunien » ne serait pas un démarquage ou un reflet de notre Calchas. Est-ce possible?

1. Stoll et Immisch (*Roscher's Lexikon*, II, 923-924), Beloch (*Hermes*, XXIX, 1894, p. 606 et suiv.), Giannelli (*Culti e miti*, p. 110), Heckenbach (*R. E.*, X, 1554) tiennent pour authentiques toutes les données de Parthénios : ils ne doutent pas qu'ait existé dans la légende indigène des « Dauniens » un héros du nom de Calchos ; c'est ce héros qui aurait été adoré sur le Gargano, et voilà qui explique que les Grecs y aient plus tard vénéré leur Calchas. Ce dernier point nous paraît tout à fait invraisemblable : les faits attestés par Lycophron et Strabon nous semblent s'expliquer beaucoup plus aisément par l'influence des Rhodiens d'Elpiat que par la préexistence d'un héros « daunien » dont la réalité est au moins sujette à caution et qui, dans le seul texte où il soit nommé, est solidement localisé, par le fait même de ses rapports avec Circé, sur les bords de la mer Tyrrhénienne.

2. C'est le point de vue de M. Ciaceri (*Storia della Magna Grecia*, I, 2, p. 136, n. 2).

3. On s'explique assez mal que Beloch et Giannelli (cf. *supra*, p. 43) aient vu dans l'infortuné partenaire de Circé un héros apulien ou iapyge. Sans doute est-il « roi des Dauniens ». Mais ce terme présente une certaine élasticité, surtout chez les poètes et les mythographes, où il désigne, parfois sans référence bien précise, les populations primitives de l'Italie et, d'une façon particulièrement fréquente, celles de la Campanie. Cf. Polyb., III, 91, 5 ; Dion. Hal., VII, 3, 1 (avec la discussion de Pais, *Italia Antica*, II, p. 277-293, et M. Mayer, *Philologus*, LXV, 1906, p. 541) ; Vergil., *Aen.*, X, 616 (cf. Ritter, *Dissert. Philol. Hal.*, XIV, 1901, p. 392-393). Sur l'explication de ces faits, cf. Pais, *Sicilia*, p. 286 et 588-589.

Ce ne sont pas les occasions de venir en ces lieux qui risquent de lui avoir fait défaut. A Cumes et sur les bords de l'Averne fonctionnent deux oracles illustres qui ont bien pu l'attirer et dont il n'est certes pas impossible qu'il ait pu être effectivement le titulaire quelque temps¹. Le « tombeau de la Sibylle » qu'on montrait encore à Cumes à l'époque romaine² n'aurait-il pas été primitivement un « tombeau de Calchas » analogue à ceux qu'on montrait en Daunie, à Colophon, à Argos ? Dans la fable de Parthénios elle-même, les démêlés de Calchos avec Circé sont peut-être l'écho d'une lutte pour le patronage d'un oracle, analogue à celles que nous avons restituées à Colophon, à Mallos, à Grynéion : on sait que Circé passa plus tard pour avoir été la mère de la Sibylle de Cumes³ ; Calchas aurait-il, là encore, essuyé d'obscurités défaites ? On conçoit, en tout cas, assez bien que, supplanté dans son rôle original par quelque prophète nouveau (peut-être par notre Sibylle classique) et devenu sans emploi, bientôt inintelligible à des gens qui n'arrivent plus à reconnaître en lui le vrai Calchas, réduit à l'ombre de son nom et à de vagues attaches topographiques et légendaires, ce fantôme déraciné de la mythologie locale ait pu tenter Parthénios, qui, l'habillant en roi daunien, lui refit une situation et un destin.

Mais, si, derrière Calchos, nous entrevoyons Calchas, voici qui nous oblige encore de penser aux Rhodiens. Ce sont eux qu'on retrouve à Naples⁴. On notera sans doute avec intérêt que le premier oracle cuméen dont le souvenir soit parvenu jusqu'à nous se réfère précisément à des démêlés survenus, sans doute au VII^e siècle, entre les Rhodiens de Parthénopé et les gens de Cumes, et finalement conclus par la paix grâce à l'intervention de l'oracle⁵.

1. La chose est moins paradoxale qu'il ne semble et même pour Cumes : l'oracle n'a pas dû de tous temps appartenir à la célèbre Sibylle dont nous entendons parler pour la première fois par Timée (cf. Geffcken, *Timaios' Geographie des Westens*, p. 96). C'est seulement, on le sait, à l'époque alexandrine que la sibylle primitivement unique s'est multipliée, fractionnée en une multitude de sibylles locales (cf. Buchholz, *Roscher's Lexikon*, IV, 792) que l'on voit un peu partout se glisser auprès des oracles préexistants, à Colophon, à Delphes, à Dodone, pour en confisquer la gloire à leur profit (cf. Bouché-Leclercq, *Histoire de la Divination*, II, p. 156, 159, 175, 183). Dans la plupart des cas, ces tentatives d'usurpation sont demeurées sans conséquences, parce que l'innovation s'est heurtée à des traditions très solidement établies. A Cumes, il a pu n'en être pas de même, par suite, notamment, des bouleversements consécutifs aux invasions sabelliques de la fin du V^e siècle.

2. Bouché-Leclercq, *Histoire de la Divination*, II, p. 169.

3. *Carm. Sibyll.*, III, 814.

4. Strab., XIV, 654. Cf. Steph. Byz., s. v. Παρθενόπη.

5. Lutat. Daphn., ap. Serv. *Georg.*, IV, 564 ; cf. Ciaceri, *Storia*, I^a, p. 338-340.

CALCHAS, DIEU D'ARGOS ET DE MÉGARE

Nous avons précédemment établi que les localisations de Calchas en Asie Mineure reflètent les étapes de la colonisation achéenne au ^{xiv}^e siècle : il nous est apparu que c'est de la région rhodienne que les Achéens porteurs du culte de Calchas avaient gagné, vers le Nord, Colophon, Erythrai, Gryneion, vers l'Est la Pamphylie et la Cilicie. Nous avons vu ensuite que les localisations italiennes de Calchas s'expliquaient par la colonisation des Doriens de Rhodes, héritiers au ^{vii}^e siècle des traditions de la Rhodes achéenne du ^{xiv}^e. C'est donc de Rhodes qu'il nous faut repartir pour une nouvelle étape à la recherche des origines de Calchas.

Les Achéens qui, au ^{xiv}^e siècle, convergent vers la grande île paraissent avoir été originaires de régions assez diverses : nous avons trouvé parmi eux des Thessaliens, des Argiens, des Crétois. Entre ces divers éléments, est-il possible d'en discerner un auquel attribuer plus spécialement la présence et l'implantation de Calchas sur les rivages du Nouveau Monde? En d'autres termes, est-il possible de reconnaître dans la Grèce propre un pays où le Calchas achéen que nous avons appris à connaître à Rhodes aurait eu des attaches spéciales?

Nous étudierons spécialement de ce point de vue les traditions relatives à sa généalogie et celles qui proprement se réfèrent à ses localisations.

Le père de Calchas s'appelait Thestor¹. Ce Thestor, qui n'est pas dans la légende une figure de premier plan, y apparaît du moins, sans doute possible, comme un homme d'Argos². Certains font de lui un Argonaute; d'autres, plus précisément, le mettent en rapports avec Idmon, un des devins de l'expédition, soit que, très anciennement déjà, Thestor et Idmon aient été identifiés l'un à l'autre, confondus dans la même personne, soit aussi qu'on ait fait de Thestor — et non sans quelques difficultés chronologiques³ — un fils d'Idmon⁴.

1. *Iliad.*, I, 69.

2. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 640.

3. Gruppe, *Ibid.*, p. 553, n. 8.

4. Phérécyd., *ap. Schol. Apoll. Rhod.*, I, 139. L'interprétation de ce texte est, il est vrai, contestée; pour certains, Phérécyde aurait indiqué Apollon lui-même comme père de Thestor (Seeliger, *Roscher's Lexikon*, II, 105; Bubbe, *Ibid.*, V, 782; Scherling, *R. E.*, XII, 761). Nous croyons plutôt, avec Gruppe (*Griech. Myth.*, p. 553, n. 8, et 640) et Heckenbach (*R. E.*, X, 1552), que c'est la paternité d'Idmon qui ressort le plus naturellement du texte.

Quelques critiques ont voulu voir en cet Idmon un Thessalien¹; à l'appui de cette thèse, Gruppe² donnait comme argument le fait que, d'après Phérécyde³, Idmon était par sa mère, Astérie, le petit-fils d'un certain Coronos, à identifier sans doute à l'illustre roi Lapithe. Mais cette identification est certainement fautive : ayant participé lui-même à l'expédition des Argonautes, le Lapithe Coronos appartenait à la même génération qu'Idmon ; le Coronos que Phérécyde indique comme le grand-père maternel d'Idmon est donc certainement à distinguer⁴ de cet illustre homonyme ; peut-être, au lieu de Coronos, faut-il lire Coiranos ; ce nom nous ramènerait dans le cycle des héros argiens⁵. En réalité, Idmon, en sa qualité de fils ou, en tout cas, de fils adoptif d'Abas, le fils de Mélampe, se rattachait bel et bien à la grande famille des devins Amythaonides : dans l'expédition des Argonautes, il représente, sans doute possible, la mantique argienne : c'était sur les rives du Pont qu'il avait trouvé la mort, dans ce pays des Mariandyniens que la colonisation mégarienne avait depuis longtemps fait sien ; plus précisément, on montrait sa tombe dans la colonie mégarienne d'Héraclée⁶. On ne saurait donc douter que, par Thestor et Idmon, Calchas se rattachât directement au complexe des traditions argivo-mégariennes.

Une autre indication sur la parenté de Calchas nous est donnée par l'*Iliade*. Il est question, au chant XII, d'un Thestoride, Alcmaon, qui est tué par Sarpédon⁷. Les scolastes hésitent à admettre que cet Alcmaon soit frère de Calchas⁸. Mais il n'y a aucune raison d'en douter ; quelle qu'ait pu être la pensée d'Homère, il n'est pas illégitime de voir là, à tout le moins, le vestige d'une tradition qui s'est conservée par survie dans un nom. Or, par la forme de son nom et par l'issue funeste de son destin, ce frère de Calchas nous ramène encore une fois au même cycle des légendes argiennes. Son combat malheureux avec le Lycien Sarpédon semble refléter, comme l'a vu M. Gruppe⁹, des luttes réelles livrées sans doute par les Argiens de Rhodes contre les occupants antérieurs du rivage continental, tandis que, par ailleurs, son nom évoque

1. Cf. Seeliger, *Roscher's Lexikon*, I, 553.

2. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 553.

3. Phérécyd., *ap. Schol. Apoll. Rhod.*, I, 139.

4. Quandt, *R. E.*, XI, 1435 ; Seeliger, *Roscher's Lexikon*, II, 1391.

5. Stoll, *Roscher's Lexikon*, s. v.

6. Références dans Seeliger, *Roscher's Lexikon*, II, 105.

7. *Iliad.*, XII, 394.

8. *Schol. Ven. A et Schol. Townl.*, *ad loc.*

9. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 640.

celui d'un homonyme beaucoup plus célèbre, Alcméon, fils d'Amphiaraos, père ou frère de cet Amphiloque déjà rencontré aux côtés de Calchas sur les côtes méridionales de l'Asie Mineure.

Ce que nous savons des localisations de Calchas dans la Grèce continentale concorde avec les indications qu'a pu nous fournir l'examen des généalogies où il paraît s'insérer : nous croyons, en effet, pouvoir y atteindre Calchas en deux endroits : en Argolide et à Mégare.

Nous avons déjà rencontré, dans notre étude généalogique, cette dualité argivo-mégarienne : elle n'a pas de quoi nous surprendre. On sait que les deux cités possédaient bien des traditions communes : Pausanias fait allusion à des poèmes épiques communs aux Mégariens et aux Argiens ; Mégare, qui possédait et honorait le tombeau d'Argiens célèbres, Adraste, Coroibos, s'illustrait particulièrement de traditions relatives aux Mélampodides argiens : à l'entrée du temple de Dionysos, on montrait le tombeau d'Astycratie et de Manto, deux prophétesses sans doute, qu'on disait descendre de Mélampe ; quand Alcathoos de Mégare avait tué son fils Callipolis, c'est un arrière-petit-fils de Mélampe, Polyeidios, qui était venu d'Argos pour purifier le roi meurtrier ; enfin, n'est-ce pas sur le territoire de Mégare que s'élevait, à Aigosthéna, le temple de Mélampe¹, berceau de toutes les légendes relatives à cette illustre famille de devins argiens à laquelle, nous l'avons vu, les généalogistes ont toujours rattaché Calchas ?

La localisation de Calchas à Mégare nous est attestée par Pausanias² ; les Mégariens montrèrent au Périégète le temple d'Artémis, bâti par Agamemnon, quand il était venu dans leur ville chercher le devin pour l'emmener à la guerre de Troie ; le texte est clair, sans ambiguïté, et a, d'ailleurs, généralement été pris en considération par les critiques.

Les témoignages relatifs à la présence de Calchas en Argolide se présentent dans des conditions toutes différentes : deux mots chez Hygin³ et un scolie obscur de Lycophron : « Podalire, dit le poète, mourra en Italie près du cénotaphe de Calchas, celui qui a été tué d'un coup de poing par Héraclès à Argos ; ainsi, Calchas est enterré à Argos, son cénotaphe est en Italie, et c'est là que Podalire est enterré⁴. » Ce texte nous paraît mériter une considération toute particulière : nous croyons que la tradition dont il se fait l'écho est authentique et antique. —

1. Paus., I, 43-44.

2. Paus., I, 43, 1.

3. Hygin., 97 : *Calchas, Thestoris filius, Mycenis augur*.

4. Schol. Lycophr., 1047.

Remarquons d'abord que, dans ce texte, Argos est bien sûrement l'Argos péloponésienne; Immisch¹ a voulu que le scoliaste ait pensé à Argos Hippiion, l'Arpi daunienne proche du lieu où était enterré Podalire². Mais le texte, en opposant nettement Argos à l'Italie, exclut cette interprétation. Sans doute, le scoliaste de Lycophron n'est pas infailible et il a souvent compris son poète à contresens; mais, précisément, rien ne pouvait, ni dans le passage même qu'il commentait de la sorte ni dans aucun autre passage du poème, l'induire à forger cette légende si curieuse. Il faut donc bien admettre qu'il l'a trouvée dans une de ses sources. Dès lors, n'avons-nous pas, en quelque manière, une garantie d'ancienneté et d'authenticité dans le caractère aberrant de cette légende, incompatible avec la légende universellement célèbre de Claros, incompatible avec la chronologie homérique elle-même? Il lui a sûrement fallu, pour survivre jusqu'à l'époque du scoliaste de Lycophron, l'appui d'autorités solides. D'ailleurs, au point où nous en sommes parvenus de notre étude, oserons-nous dire que cette légende ne nous paraît pas si difficile à interpréter? N'aurait-elle pas, en dépit de son décalage dans le temps, le même sens, précisément, que ces légendes tragiques qui racontaient les douloureux retours des héros achéens dans leurs foyers, les meurtres, les compétitions dynastiques qui les font disparaître ou les expatrient derechef³. Ces tragédies légendaires expriment des dépossessions, des changements de culte ou de peuple, consécutifs aux grandes invasions du XII^e siècle. Or, Calchas appartient lui aussi à cette race achéenne, glorieuse, douloureuse et sacrifiée. La singularité véritable est de trouver Héraclès mêlé à cette affaire: sa présence nous reporte, en effet, deux générations au moins avant l'époque des Retours. Mais Héraclès, lui aussi, avait lutté contre les Achéens; la légende d'Eurysthée en est une preuve, où l'on a reconnu à juste titre une expression de l'antagonisme de l'élément dorien avec l'élément achéen préexistant⁴. Calchas tué par Héraclès, ce sont les Achéens voués à disparaître devant les Doriens: la légende, apparemment si singulière, rentre, en fait, dans un schéma connu et commun.

Ces localisations, au nord du Péloponèse, ont, de toute manière, un très grand intérêt: elles nous permettent de nous représenter comment Calchas pénétra dans le cycle épique. M. Gruppe, qui n'a pas retenu le scolie de Lycophron relatif à la légende de Calchas à Argos et qui veut,

1. Immisch, *Neue Jahrb. f. Philologie*, Suppl. XVII, 1891, p. 159.

2. Cf. *infra*, p. 54.

3. Cf. Fougères, *Les premières civilisations*, p. 294.

4. Fougères, *Ibid.*, p. 296.

d'autre part, que la légende mégarienne soit originaire de Calchédon¹, postérieure, par conséquent, à 677², date où les Mégariens s'installent sur le Bosphore, s'est vu obligé de supposer que Calchas avait pénétré dans le cycle épique par l'intermédiaire des colonies doriennes de la région de Rhodes³. Mais Calchas paraît jouer dans l'*Iliade* un rôle si fondamental qu'il semble difficile de ne pas l'y faire entrer par la plus grande porte : « Il est en quelque sorte », écrit Bouché-Leclercq, « le moteur de cette vaste ligue dont Agamemnon est le chef nominal : pendant dix ans, il est le conseil et l'aiguillon des Achéens, qui, eux, sont près de se lasser à chaque revers⁴. » Son rôle, au premier chant de l'*Iliade*, lorsqu'il intervient entre Achille et Agamemnon, à l'occasion de la peste qui désole le camp des Achéens, témoigne de sa solidité aux parties les plus essentielles et les plus anciennes du poème. Il semble bien qu'un Rhodien n'aurait pu prétendre à une telle situation. La tradition ne doit pas nous induire en erreur lorsqu'elle nous dit qu'Agamemnon vint chercher Calchas à Mégare pour l'emmener à Troie.

Il est impossible de remonter plus haut dans l'histoire de Calchas, mais il est impossible aussi de ne pas tenter quelques hypothèses sur la préhistoire de notre devin.

La chronologie singulière que semble inclure son combat avec Héraclès donne à penser que, primitivement, Calchas n'était pas rivé dans le temps à une époque déterminée. Sa fixation dans la série des générations doit être consécutive à son entrée dans le cycle troyen. De fait, ses légendes pamphylienne, cilicienne, colophonienne n'incluent aucune chronologie ; il est trop évident qu'elles préexistaient à l'arrangement selon lequel c'est après la fin de la guerre de Troie que Calchas, prévoyant les désastres qui attendaient sur mer les Achéens, et désireux de ne plus voyager que par terre, serait passé en Asie, ici et là. Ce caractère

1. Gruppe, *Griech. Myth.*, XX, p. 640, n. 12. La légende de Calchas aurait été implantée à Calchédon par des Chalcidiens prédécesseurs des Mégariens sur les rives du Bosphore (Id., *Ibid.*, p. 63, n. 1, et p. 320). En fait, il n'existe aucun indice que la légende de Calchas ait existé à Calchédon. Svoronos (*Ἐφημ. ἀρχ.*, 1890, 165-170) a voulu reconnaître la tête de Calchas sur une des monnaies de la ville. Mais l'identification est purement arbitraire (cf. Drexler, *Roscher's Lexikon*, II, 923). Reste que, selon Hésychius de Milet (*F. H. G.*, IV, 150), Calchédon a reçu son nom d'un fils de Calchas. L'interprétation la plus obvie de cette légende, dans la mesure où elle n'est pas un jeu étymologique de quelque mythographe, serait d'y voir un corollaire et comme une dépendance de la légende mégarienne de Calchas, postérieure, par conséquent, à la fondation de Calchédon par les Mégariens en 677 (cf. Thucyd., IV, 75, 2 ; Strab., VII, 320 ; XII, 563).

2. Fougères, *Les premières civilisations*, p. 380.

3. Gruppe, *Griech. Myth.*, p. 640.

4. Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination*, II, p. 41-43.

intemporel paraît bien dénoter la nature primitivement divine de Calchas. Il ne fut pas originairement, comme cet Atrée et cet Étéocle dont nous retrouvons les noms aux archives hittites¹, un dynaste héroïsé secondairement par la légende ; il est plutôt un dieu-prophète où la légende, avec le temps, n'a plus voulu voir qu'un prophète². On peut se demander dans quelle mesure cette transformation n'est pas corrélatrice des progrès d'Apollon dans la religion grecque : aucune divinité spécifiquement prophétique ne peut avoir de place à côté de lui. Calchas, l'Achéen, deviendra un de ses inspirés, comme Iphigénie devra devenir prêtresse d'Artémis.

Si Calchas fut primitivement un dieu, et un dieu de ces Achéens tout pénétrés d'influences égéennes, nous voilà peut-être en mesure d'interpréter l'un des traits les plus curieux et les plus constants de sa légende : presque toutes les traditions relatives à ses localisations s'organisent autour d'un monument qu'on appelle son « tombeau ». Tombeau de Calchas à Colophon, tombeau à Argos, tombeau en Daunie³, tombeau peut-être à Cumès et à Grynéion ; ces tombeaux ont été, l'histoire aidant, souvent interprétés par la légende comme expressifs d'une mise à mort précédée de dépossession. Leur sens originel peut avoir été assez différent. A l'époque où nous avons maintenant remonté et où Calchas paraît vivre d'une vie divine, on ne peut manquer de faire le rapprochement avec ces autres tombeaux où disparaissent, périodiquement tout au moins, bon nombre de divinités contemporaines et compatriotes. Zeus avait son tombeau en Crète, Hyacinthos le sien à Amyclées. Les tombeaux de Calchas n'appartiennent-ils pas au même cycle religieux ? Nouvelle vraisemblance qui vient s'ajouter à celles qui déjà

1. Fougères, *Les premières civilisations*, p. 200.

2. Un miroir étrusque de Vulci (dont on trouvera une bonne reproduction dans Ducati et Giglioli, *Arte etrusca*, p. 253), qui paraît, d'après son style, devoir être daté du IV^e ou du III^e siècle, représente, sous le nom de Calchas (ΚΑΛΧΑΣ), un génie ailé occupé à examiner attentivement un foie qu'il tient dans sa main gauche et des poumons posés sur une table. Représentation fantaisiste ou souvenir de la divinité de Calchas ? A un examen rapide des documents que nous avons pu atteindre, il ne semble pas que de simples mortels ni même des héros épiques aient été jamais pourvus d'ailes (cf. F. Messerschmidt, *Archiv für Religionswissenschaft*, XXIX, 1931, p. 61). Sans parler des influences secondaires qui auraient pu introduire Calchas chez les Étrusques, on ne peut oublier qu'ils furent sans doute originaires de ces régions d'Asie où nous avons vu le dieu Calchas installé dès le XIII^e siècle.

3. Lycophron (v. 1048) n'a attribué à Calchas qu'un cénotaphe, tandis que Pédalire aurait, à côté, un tombeau véritable. Cette distinction ne doit pas être antérieure à Lycophron, qui a essayé d'éviter ainsi une contradiction directe avec la légende de l'inhumation de Calchas à Colophon (v. 424). En fait, Strabon (VI, 284) emploie le même terme pour désigner les monuments des deux héros ; c'était sans doute ce que faisait Timée. Une obscure tradition rapportée par Servius (*Aen.*, XI, 247) confirme l'existence réelle des deux tombeaux.

nous autorisaient à replacer les origines de Calchas dans l'univers de la religion égéo-mycénienne?

Les recherches poursuivies dans le domaine de l'histoire des religions nous apprennent que, le plus souvent, ces dieux qui meurent et ressuscitent personnifient l'esprit de la végétation et ont été reconnus dans une plante déterminée¹. Dans le cas particulier de notre héros, on ne peut s'empêcher de remarquer que le nom de Calchas se présente formellement comme un dérivé du nom de fleur *καλχη* et trouve dans ce rapprochement son explication la plus vraisemblable². N'y aurait-il pas eu anciennement entre Calchas et la fleur *calché*³ un rapport analogue à celui de Hyacinthos et de Crocon avec l'hyacinthe et le crocus? Calchas ne serait-il pas, à l'origine, un dieu floral, mourant et ressuscitant, plus tard devenu un héros? Aucun texte antique ne vient, il est vrai, appuyer cette conception de la nature originelle de Calchas. Mais cela peut tenir à la physionomie très particulière que la légende épique a donnée de si bonne heure à notre personnage et dont les traits conventionnels devaient inévitablement effacer le caractère premier,

1. Cf. Frazer, *Le Rameau d'or*, t. III, *passim* : « La jacinthe était née du sang répandu d'Hyacinthe comme l'anémone écarlate du sang d'Adonis et la violette pourpre de celui d'Attis ; comme la violette et comme l'anémone, elle annonçait la venue d'un nouveau printemps ; son apparition, présage d'une heureuse renaissance, réjouissait les cœurs des hommes » (*Ibid.*, p. 168). Sur Hyacinthos « esprit terrien », cf. Picard, *Amyclae et les Hyacinthies*, dans *Aeropole*, 1929, p. 210 et n. 3.

2. La dérivation de *καλχη* à *Κάλχας* est du type le plus régulier : le suffixe *-nt* paraît avoir été particulièrement productif de noms propres (cf. Kretschmer, *Glotta*, 1925, p. 84-106). Nous croyons tenir là l'étymologie la plus vraisemblable du nom de notre devin. Il convient, bien entendu, de repousser l'hypothèse de Maass (*Hermes*, XXIII, 1888, p. 619) suivant laquelle Calchas serait un hypocoristique de Calchédon. Les lexiques (même Boisacq, *Dict. étym.*, p. 401) rapprochent souvent le nom du devin et le verbe *καλχάω*, qui signifie proprement empourprer (Nicandr., *Theriaca*, 641 ; Schol. Nicandr., *Alexipharmaca*, 393) et, au figuré, méditer avec passion, s'enflammer pour... (Sophocl., *Antig.*, 20 ; Euripid., *Heracleid.*, 40 ; Lycophr., 1457). Mais on ne peut supposer que Calchas soit une épithète dérivée du sens figuré de *καλχάω* ; il ne peut, entre ces deux formes, y avoir de rapports que par la *calché*. L'origine de ce dernier mot est, d'ailleurs, obscure : on ne lui connaît pas de parallèle dans les langues indo-européennes (cf. Boisacq, *Dict. étym.*, s. v., p. 401).

3. D'un fragment de Nicolas de Damas (*ap. Athen.*, XV, 682 a), on peut conclure que la *calché* était une fleur « très agréable et vivement colorée » ; un vers d'Alcman (*Ibid.*) nous apprend qu'on tressait « des couronnes d'or avec ses tiges flexibles ». Dans un vers de Nicandre (*ap. Athen.*, XV, 684 c), la *calché* est associée à l'hyacinthe et aux violettes. Pline (*N. H.*, 25, 82) identifie la *chalca* avec le *buphtalmum*. Ces indications sont trop vagues pour permettre une identification certaine de la fleur. Mon ami Pierre Chouard, professeur à la Faculté des sciences de Rennes, m'écrit que « le célèbre érudit botaniste Baillon identifiait le *buphtalmum* de Pline avec le *Chrysanthemum coronarium* des modernes, un joli chrysanthème annuel (qu'on appelle parfois vulgairement *anthémis*) aux feuilles très finement découpées qui fleurit abondamment tout l'été dans tout le Midi, donnant une profusion de capitules jaune vif. Son nom indique qu'il sert aussi bien à décorer un jardin qu'à faire des bouquets ou des tresses de fleurs ».

quel qu'il pût être, de Calchas. Si l'on songe, par ailleurs, combien il s'en est fallu de peu que la tradition perdit tout souvenir du lien qui rattachait, par exemple, Hyacinthos à sa fleur homonyme¹, on sera peut-être moins enclin à s'exagérer la portée des silences qui entourent aujourd'hui les origines lointaines de Calchas².

CONCLUSION

Nous avons essayé de tirer des éléments de la tradition tout ce qu'ils pouvaient nous donner et nous voilà parvenus, si nous ne l'avons même un peu transgressé, au seuil de l'inconnaissable : de toutes façons, il nous faut faire halte. Chemin faisant, nous avons suffisamment marqué les résultats auxquels, grâce à Calchas, nous pensons être arrivés et qui, notamment, éclairent peut-être d'un jour nouveau et plus intense l'histoire des Achéens à Colophon et des Rhodiens en Italie. Nous voudrions, en manière de conclusion, faire maintenant bénéficier notre héros lui-même de ces clartés, dont nous lui sommes redevables, dégager les étapes et les caractéristiques de sa carrière.

Né, peut-être, dans la Crète amie des fleurs, au pays des divinités qui meurent et qui renaissent, Calchas a beaucoup voyagé : dans le cours du ^{xv}e siècle, il débarque sans doute au fond du golfe d'Argolide ; à Mégare, à Argos, il est honoré comme dieu. Quand les Achéens commencent, au siècle suivant, à se risquer sur les mers, Calchas, qu'ils ont adopté, s'embarque avec eux : le long des îles propices, les navires d'Argos progressent jusqu'à Rhodes, où les rejoignent des flottilles venues de Thessalie et de Crète. C'est un Calchas rayonnant et victorieux, n'en doutons pas, qui conduit leur course. Les « hommes de Calchas », comme dira plus tard Callinos, s'emparent du continent neuf : les uns s'installent en Pamphylie, où Calchas lui-même fonde Selgè ; ils gagnent la Cilicie, la Phénicie, Chypre, arrachant leurs oracles aux dieux barbares. D'autres hardis explorateurs ont choisi, à Rhodes, la route du Nord : nous les suivons à Claros, où Calchas s'empare d'un oracle souterrain, mais, plus au nord encore, on les retrouve à Érythrai

1. A tel point que G. Fougères (Daremberg et Saglio, III, 1, p. 305) s'est demandé si ce n'était pas seulement la fantaisie poétique des Alexandrins qui avait mis le dieu en rapport avec la fleur.

2. C'est sans doute le nom de la calchè qu'on retrouve dans le nom de Calchédon et dans celui du fleuve Calchas, près de Chalcis, en Triphylie (Strattis, ap. Hesych., s. v. Κάλχας; cf. H. H. Apoll., 425), dans une région où se sont multipliées les découvertes de sites et de cimetières mycéniens (cf. Picard, *Chronique de la religion minoenne*, dans *Revue d'histoire des Religions*, 1929, p. 4, et Karo, *R. E.*, Suppl. VI, 607). Faut-il voir dans ces noms l'indice d'une signification spéciale, peut-être religieuse, attribuée à la fleur calchè?

et jusqu'à Gryneion. Un peu partout s'élèvent ces « tombeaux de Calchas » où veille l'esprit toujours vivant du dieu.

Bientôt vient le désastre. Au ^{xii}^e siècle, sous les coups des barbares s'écroule la civilisation des Achéens et le règne de Calchas. En Europe, ces barbares sont les Doriens et Calchas périt à Argos sous les coups d'Héraclès ; à Gryneion, à Claros s'installent les Thraces ; les communautés de Cilicie sont barbarisées progressivement. Partout les dieux locaux reprennent l'avantage : Amphiloque, cousin de Calchas, meurt percé des flèches d'Apollon ; Calchas lui-même est vaincu par Mopsos. Son culte paraît à la veille de disparaître du monde. Il se conservera cependant vivant en Pamphylie, dans un petit canton maritime que le Taurus isole et protège.

Après une longue nuit, l'hellénisme, un jour, se réveille. Autour du siège de Troie, autour des noms de Ménélas, d'Achille, d'Agamemnon, des traditions cristallisent en épopée ; des souvenirs, épars sur plusieurs siècles, s'organisent en poèmes harmonieux ; le dieu prophète d'Argos et de Mégare y tiendra, mué en prophète inspiré d'Apollon, un rôle de choix. A peu près à la même époque et indépendamment de cette fresque brillante dont nul ne peut alors prévoir l'immortel succès, les traditions des sanctuaires s'organisent peu à peu. Les Ioniens, débarqués à Colophon à la fin du ^{xi}^e siècle, avaient adopté sur-le-champ l'oracle de Claros ; ils y honoraient Mopsos, le dieu-prophète indigène qu'ils avaient trouvé, lors de leur venue, en possession du lieu saint. Mais voici qu'ils vont s'aviser de Calchas et de son tombeau : des traditions en voie d'évanouissement se raniment, le souvenir confus de la rivalité qui avait existé, quatre ou cinq siècles avant, entre Calchas et Mopsos — et voilà que se constituent peu à peu dans la légende sacrée les singulières anecdotes dont la *Mélampodie* nous fait connaître la teneur. On pressent, à Grynéion, un travail d'élaboration légendaire tout à fait analogue. Mais les Colophonien ont fait encore plus : ils créent à Mopsos une généalogie hellénique ; ils le mettent en rapport avec Delphes, et, ce héros devenu désormais tout leur, ils savent le retrouver ou faire jaillir sa présence à toutes les étapes des routes d'Asie. De plus en plus, devant l'ascension de ce rival triomphant, Calchas s'efface.

Mais, en 691, les Doriens de Rhodes, nouveaux occupants de la grande île si glorieuse jadis, fondent Phasélis, à la lisière du pays pamphylien ; ils y découvrent vivante la gloire de Calchas, ils adoptent le héros ; et, quand ils s'élanceront sur les routes de l'Occident, ils l'emmèneront avec eux. Calchas, ainsi, s'installe en Daunie et il y rend

des oracles ; peut-être même y retrouvera-t-il un peu de son prestige de conquérant ; une tradition recueillie par Pline fait de lui le symbole de la colonisation grecque et évoque ses victoires sur les Iapyges. Mais les Rhodiens ont poussé plus loin leurs exploits : ils sont allés jusqu'en Campanie et, dans la région, Calchas encore a pris possession d'un ancre prophétique. Il connaît à nouveau, dans l'Occident lointain, cette gloire que ni l'Asie ni la Grèce ne lui reconnaissent plus. Hélas ! là aussi, la désaffection et l'oubli vont venir. Ébloui par la légende de Colophon, Lycôphron ne veut plus croire que Calchas soit réellement venu en Daunie ; aux environs de Naples évincé sans doute ou éclipsé par une sibylle frénétique, Calchas va mener une vie errante et semi-barbare jusqu'au jour où Parthénios imaginera de le travestir en amant transi de Circé.

L'histoire de Calchas est donc assez mélancolique. A partir du ^{xii}^e siècle, ce n'est guère que l'histoire de ses reculs et de ses humiliations. Le dieu-prophète qui avait guidé les Achéens à la première hellénisation du monde (et qui reprendra ce rôle avec l'expansion rhodienne en Occident au ^{vii}^e siècle) a été brutalement évincé par les Doriens à Argos ; en Asie, il a succombé régulièrement sous les coups des indigènes à Grynéion, à Colophon, à Mallos ; plus tard, quand les Grecs de l'époque post-dorienne reviendront en ces lieux, ils ne le reconnaîtront même pas comme leur, ils prendront contre lui le parti de ses ennemis indigènes, ils le ridiculiseront, ils achèveront sa défaite. C'est miracle que le souvenir de Calchas ait pu subsister jusqu'à nous.

Calchas — et c'est là un des intérêts de son histoire — symbolise pleinement à nos yeux le destin de ses dévots Achéens, de ce peuple si entreprenant, si glorieux, finalement si malheureux et si durablement méconnu qu'il a dû attendre une trentaine de siècles pour se voir restituer, dans la trame de l'histoire, la place qui lui convient. Durant cette longue nuit, Calchas, comme les Achéens, n'a guère plus eu d'existence que dans Homère ou grâce à Homère. Univers englouti qui n'a longtemps survécu aux désastres et aux oublis de l'histoire que par la poésie.

Jacques PERRET,

Maître de conférences à l'Université de Montpellier.

L'IDÉE D'ÉTAT SOUS LES CAROLINGIENS¹

Les historiens ont accoutumé d'employer le mot État pour désigner des ensembles politiques de nature extrêmement diverse. Ils parlent indifféremment de l'État romain, de l'État franc sous les Mérovingiens ou les Carolingiens, de l'État capétien, etc. Mais si l'idée d'État nous est aujourd'hui familière, le mot même et les notions qu'il recouvre ont été souvent étrangères aux régimes que l'histoire se donne pour mission de décrire. Comme dans bien d'autres cas, le recours à une expression toute faite et apparemment claire risque de nous rendre inattentifs aux conceptions que les hommes se sont formées des divers modes de vie, collective ou individuelle, auxquels ils ont participé. Faire l'histoire de ces conceptions est une des tâches les plus utiles et les plus urgentes pour qui veut ne pas se contenter des vagues approximations auxquelles trop d'historiens se résignent.

Ce qui, de toute évidence, ajoute à la difficulté du problème, c'est que l'idée d'État est et a toujours été une sorte d'idée implicite, dont le contenu échappe d'ordinaire à ceux-là mêmes qui s'abritent derrière elle, et que nous ne pouvons espérer en préciser l'évolution qu'en procédant d'abord à une longue série d'analyses menées avec prudence. Mais si des précautions s'imposent, on peut tenir, croyons-nous, pour assuré que les résultats récompenseront les efforts des chercheurs. L'histoire ne gagne rien à délaisser, comme elle le fait volontiers, l'étude des réalités profondes, et, en m'attaquant à l'une d'elles aujourd'hui, je souhaite, je l'avoue, que ma témérité trouve des imitateurs.

L'époque que j'ai choisie à titre d'exemple est l'époque carolingienne. On s'en étonnera peut-être ; car on dit communément que, ruinée en Occident lors de l'installation des peuples barbares à partir du ^ve siècle, l'idée d'État, que les Romains nommaient *respublica*, n'y devait reparaître qu'à dater du ^{xiii}e, non, d'ailleurs, sans mutilations ni défor-

1. Communication faite au huitième Congrès international des sciences historiques, à Zurich, en août 1938.

mations. Mais, avant cela, il y eut, en fait, dans l'Empire carolingien une reprise de conscience de quelques-unes des notions qui sont impliquées dans l'idée d'État et qui, sous la forme où elles se sont manifestées alors, n'ont pas été sans influencer fortement la pensée du Moyen Âge. En vérifier l'essence est l'objet que nous nous proposons.

* * *

Précisons d'abord en quelques mots, pour éclairer la route, ce qu'entendaient les Romains par ce mot de *respublica* dont ils usaient.

Nul, je pense, ne l'a exposé avec plus de vigueur et de netteté que Fustel de Coulanges lorsque, dans sa *Gaule romaine*¹, il a défini la *respublica* comme une sorte de composé vivant de tous les citoyens, auquel correspondait un « pouvoir supérieur », une « autorité maîtresse », incarnée, par délégation de la collectivité, en une ou plusieurs personnes chargées de veiller souverainement sur les intérêts du groupe tout entier. Fustel ajoute² — et l'observation est capitale — que, dans le monde romain, « l'Empire ne s'est jamais présenté comme un pouvoir personnel ». « Rien ici », note-t-il, « qui ressemble à la monarchie des peuples orientaux ou aux royautés européennes du ^{xvii}e siècle. L'empereur romain n'est pas le sommet de tout ; l'idée d'État plane au-dessus de lui. »

Rome croule en Occident. Les barbares s'installent : des conquérants, avec des chefs de bandes, dont l'autorité est toute personnelle. Et Fustel de Coulanges lui-même, tout partisan qu'il soit de la thèse romainiste, n'hésite pas à écrire dans un autre volume³ : « Le mot *respublica* disparaît. Si nous le trouvons encore quelquefois, c'est seulement pour désigner l'Empire romain qui a son siège à Constantinople. Il n'est jamais appliqué à l'État franc... Si le mot est sorti de l'usage, sans être remplacé par aucun équivalent, c'est qu'une idée est sortie de l'esprit. »

L'idée romaine, en effet, est sortie de l'esprit, mais celle de pouvoirs et de devoirs collectifs, qui est à la racine de la notion d'État, fait bientôt sa rentrée avec les Carolingiens, chez lesquels, sous l'action de l'Église, elle va se colorer de teintes nouvelles. Le prince n'est plus seulement, à l'exemple des premiers rois barbares, le possesseur d'un ensemble de territoires dont il tire des profits personnels : il parle au nom

1. P. 147 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 150.

3. *Les transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne*, p. 28.

de la communauté des peuples placés sous son autorité ; il veille sur leur salut matériel et spirituel. Si le mot *respublica* ne vient plus sous la plume de ses notaires, l'idée qu'il a des devoirs envers tous et que ses actes doivent répondre à l'intérêt public inspire ou sert à justifier de plus en plus fréquemment ses décisions.

L'atmosphère, toutefois, est bien changée. Chez les Romains, le prince n'agit que comme dépositaire de l'autorité déléguée par le peuple. Le Carolingien tient son autorité de Dieu. Le sacre a fait de lui le chef désigné par Dieu pour guider vers le salut le nouveau peuple élu, le peuple chrétien. Il est un autre Saül, un autre David, un autre Josias. Ainsi qu'au temps d'Israël, les limites de son royaume tendent à se confondre avec celles des territoires qu'occupent les fidèles de son Dieu, puisque tous ceux qu'il soumet sont tenus d'adhérer à sa foi si, lors de la conquête, ils y sont encore étrangers. Aussi, par une simplification qu'à la longue les faits viennent partiellement justifier, se persuade-t-on qu'il règne sur « tout le peuple chrétien » (*omnis populus christianus*) — du moins celui d'Occident — qui forme autour de lui un groupe compact, uni à son chef dans une même communauté de croyance et d'action.

* * *

Cette union de tous autour du roi responsable du commun salut, au sens matériel et spirituel du mot, trouve sa plus claire expression dans le serment de fidélité, tel que Charlemagne tient à le définir en 802, après la longue période de méditations qu'il s'est imposée au lendemain de son couronnement impérial. Les instructions qu'il adresse alors aux *missi* chargés de recueillir ce nouveau serment¹ portent qu'aucune méprise ne doit subsister sur l'étendue considérable des engagements que vont prendre, en le prêtant, les fidèles de l'Empire : beaucoup ont cru jusqu'alors, dit-il (art. 2), à un lien personnel, limité à la défense corporelle du prince et à la promesse de ne pactiser ni avec ses ennemis ni avec ceux qui rompraient le lien de fidélité (*non, ut multi usque nunc existimaverunt, tantum fidelitate domno imperatori usque in vita ipsius et ne aliquem inimicum in suum regnum causa inimicitiae inducat et ne aliqui infidelitate illius consentiant aut retaciat*) ; l'empereur veut écarter toute équivoque en énumérant les obligations principales qu'assume celui qui prête serment, et plusieurs de ces obligations sont significatives.

1. *Monumenta Germaniae. Capitularia regum Francorum*, éd. Boretius et Krause, t. I, n° 33, p. 91-93.

La première de toutes, lisons-nous (art. 3), est « de se maintenir pleinement au service de Dieu... parce que l'empereur ne peut en personne donner tous les soins nécessaires à chacun en particulier » (*quia ipse dominus imperator non omnibus singulariter necessariam potest exhibere curam et disciplinam*), ce qui revient à dire — et cela est dit en toutes lettres dans d'autres actes — que l'empereur, qui doit veiller sur la foi de tous, compte que chacun fera, en ce qui le concerne individuellement, tout le possible en ce sens. Autre devoir de solidarité que suppose le serment : ne rien entreprendre contre les églises, les veuves, les orphelins ou les étrangers (*peregrini*), « parce que l'empereur en est, après Dieu et ses saints, le protecteur et le défenseur » (art. 5) et qu'il ne saurait les protéger efficacement si tous les fidèles ne se trouvaient tenus de l'aider dans cette tâche. Par le serment de fidélité, chacun s'engage aussi à ne pas entraver l'exécution de ses ordres, à ne gêner en rien le plein accomplissement de ses décisions ou de ses volontés (art. 8) ; à ne pas faire sciemment dévier sa justice, à mettre toutes ses forces au service de l'empereur pour assurer le triomphe de l'équité (art. 9) — ce qui indique assez que la préoccupation essentielle du législateur est de substituer à la notion de devoirs envers la personne même du prince celle du dévouement obligatoire à la cause qu'il sert, c'est-à-dire aux intérêts supérieurs de la communauté ou, pour parler notre langage, aux intérêts de l'État.

Le contenu du serment de fidélité est, par suite, extensible à l'infini. Dans un capitulaire qui n'est sans doute postérieur que de peu de mois ou d'années au texte précédent¹, on lit (art. 2) que donner asile à un « larron » est manquer à la fidélité, car, explique l'empereur, « tout larron est infidèle, tant à nous qu'aux Francs, et quiconque lui donne asile lui est semblable » (*qui latro est infidelis est noster et Francorum, et qui illum suscipit similis est illi*). En d'autres termes, est réputé infidèle quiconque trahit les intérêts de la société franque, et il est à remarquer que, pour la première fois, les Francs et leur roi sont officiellement considérés, dans le texte que nous venons de citer, comme formant un bloc solidaire.

Nous étonnerons-nous, après cela, de voir inscrites dans les capitulaires d'autres règles de solidarité, telles que l'obligation imposée à chaque fidèle de pourvoir à l'entretien d'un pauvre, afin de mettre un terme au fléau du vagabondage ? ou encore des mesures contre l'accaparement des vivres, ou bien contre la hausse illicite des prix, etc.² Ces

1. *Monumenta...*, n° 67, p. 156.

2. Citons seulement le capitulaire de l'an 806, *Monumenta...*, n° 46, p. 132, art. 9, 17, 18.

prescriptions, prises entre beaucoup d'autres, soulignent qu'au service de l'empereur est de plus en plus étroitement associé le service de la chose publique.

Ce n'est guère, toutefois, qu'au temps de Louis le Pieux que l'idée est enfin clairement affirmée dans un document des années 823-825, expressément destiné, dans la pensée de l'empereur, à exposer d'ensemble les devoirs qui incombent à chaque catégorie sociale à l'intérieur de l'Empire. Après avoir reconnu (art. 2) qu'il lui appartient personnellement de veiller sur l'Église et de maintenir pour « toute la généralité de son peuple la paix et la justice »¹ (*ut... pax et justitia in omni generalitate populi nostri conservetur*), Louis le Pieux ajoute (art. 3) cette phrase d'une haute portée : « Mais, quoique le total de la charge paraisse reposer sur notre personne, elle est, en fait, de par l'autorité de Dieu et l'organisation des hommes, divisée de telle façon que chacun de vous, là où il est et au rang où il est placé, sache qu'il en a sa part ; d'où il appert que je dois être votre admoniteur à tous et que vous devez être tous mes auxiliaires » (*sed quamquam summa hujus ministerii in nostra persona consistere videatur, tamen et divina auctoritate et humana ordinatione ita per partes divisum esse cognoscitur ut unusquisque vestrum in suo loco et ordine partem nostri ministerii habere cognoscatur ; unde apparet quod ego omnium vestrum admonitor esse debeo et omnes vos nostri adjutores esse debetis*).

Et les articles qui suivent ne manquent pas de tracer à chacun son rôle en insistant avec prédilection sur cette « commune utilité » (*communem utilitatem*) à laquelle tous doivent l'aider à satisfaire et sur ces « communs dommages » (*commune damnum*) que tous doivent s'efforcer d'éviter avec lui², ce que l'empereur précise encore quand, dans un autre capitulaire³, il rappelle à ses *missi* qu'il compte sur eux pour travailler, déclare-t-il, « à notre commun salut à tous » (*pro nostra omnium communi salute*).

* * *

De pareilles déclarations prouvent qu'à défaut du mot *respublica*, quelques-unes des idées que ce mot évoque ont bien repris vie. Mais ce n'est plus la haute et froide abstraction des Romains : le long document des années 823-825 où l'empereur Louis croit bon de mettre chacun en

1. *Monumenta...*, n° 150, p. 303.

2. Voir notamment l'article 15, *Ibid.*, p. 305.

3. *Ibid.*, n° 152, p. 309, capitulaire que Boretius date très hypothétiquement de 826.

face de ses responsabilités est un document d'inspiration pieuse où, dans l'œuvre de coopération à laquelle tous sont conviés, le salut des âmes est proposé comme le but ultime. Et il n'est que d'ouvrir le recueil des capitulaires ou les traités politiques de la première moitié du ix^e siècle pour trouver à tout moment la preuve que cette préoccupation d'ordre supérieur est profondément ancrée dans l'esprit des dirigeants d'alors.

Dès 789, Charlemagne — que les lettrés du palais surnommeront David — invoquait le précédent des rois d'Israël pour se justifier d'intervenir dans la vie religieuse de son peuple. Dans une « admonition » adressée à ses sujets pour les rappeler à leurs devoirs envers Dieu comme envers les hommes, il disait, en un passage souvent cité¹, mais qu'il est bon de reproduire ici : « Que nul d'entre vous, je vous en prie, n'aille juger présomptueuse cette pieuse admonition... ; qu'il l'accueille plutôt avec une bienveillante charité. Car nous avons lu au *Livre des rois*² comment le saint roi Josias s'employa à rappeler au culte du vrai Dieu le royaume qu'il tenait de lui et qu'à cet effet il parcourut, corrigea et admonesta. Ceci soit dit non pour m'égaliser à sa sainteté, mais parce que nous devons en toutes choses suivre les exemples des saints et ramener tous ceux que nous pouvons à l'amour du bien... »

Jusqu'au bout de son règne, Charlemagne resta fidèle à cette attitude. Il ne croira jamais pouvoir mieux remplir son devoir de roi qu'en multipliant les capitulaires destinés, comme celui de 789, à dicter à tous, laïcs et clercs, leur ligne de conduite dans des domaines qui ne relèvent que de la conscience et de la foi, profondément persuadé, avec tous ses contemporains, qu'il n'était pas de meilleur moyen de se dévouer au bien public. La Bible ne lui enseignait-elle pas que le salut des royaumes dépend plus encore de leur bonne tenue morale et religieuse que de leur bonne gestion matérielle, et que les catastrophes qui s'abattent sur les peuples sont le châtement de leurs péchés ? Il appartenait aux rois de les préserver de ces dangers, s'ils ne veulent pas courir les mêmes risques que jadis Saül, précipité du trône pour avoir déçu la confiance que le Seigneur avait mise en lui. C'est ce que ne cesseront de rappeler à Louis le Pieux les prélats du royaume franc lorsque l'empereur leur paraîtra s'écarter du droit chemin ; c'est ce que lui rappelleront avec une insistance particulière les Pères du concile de Paris en 829.

A cette date, on le sait, les évêques de l'Empire sont assemblés, selon

1. *Monumenta...*, n° 22, p. 53-54.

2. II, 22 et 23.

la volonté même du souverain, afin d'aviser aux périls de l'heure. « Les ennemis de la sainte Église », lisons-nous dans la convocation officielle¹, menacent « le royaume confié par Dieu » à Louis. Or il est déjà symptomatique qu'à l'injonction de se tenir prêt à intervenir par les armes, au premier signal, contre des ennemis qui ne sont pas, tant s'en faut, que des ennemis de l'ordre moral², on joigne l'appel à un quadruple synode d'évêques — à Toulouse, Lyon, Mayence et Paris — chargés de détourner l'orage par une réforme d'ensemble de la société civile et religieuse. Mais le détail des résolutions dont le texte est ensuite soumis à l'empereur en dit plus long encore. C'est un véritable traité de droit public, que son rédacteur principal, l'évêque Jonas d'Orléans, devait d'ailleurs reprendre peu après sous une forme à peine différente dans son *De institutione regia*. Or aucun doute n'est possible : l'empereur, aux yeux des prélats, est lié envers son peuple et celui-ci envers lui par une même et commune obligation de servir la loi de Dieu. Sans doute, lit-on dans le document, un roi qui ne gouverne pas selon Dieu cesse d'être digne du titre royal et ne mérite plus que celui de tyran³; mais, « s'ils veulent être secourus par le roi selon ce que commandent la piété et la justice, les sujets doivent franchement et sans réserve lui prêter assistance, d'abord en ce qui concerne sa personne, afin d'assurer le salut de son âme; ensuite, à considérer l'intérêt général, afin de lui permettre d'agir et de gouverner pour le bien et l'utilité du royaume conformément à la volonté de Dieu ». Car se dérober à un tel devoir serait trahir « le divin précepte et la fidélité due au roi » (*fidem regi debitam*)⁴.

Aussi les Pères du concile de Paris se montrent-ils également sévères pour les rois et pour ceux de leurs sujets qui cesseraient de s'acquitter des devoirs auxquels les uns et les autres sont soumis en tant que serviteurs de la communauté religieuse. Ils agitent, à leur tour, le spectre de Saül, dont la désobéissance à Dieu eut pour sanction la perte d'un royaume, « qui lui fut enlevé pour être donné à un autre⁵»; ils évoquent, en outre, le cas du prêtre Héli et de ses fils⁶, dont « la négligence et l'ini-

1. *Monumenta Germaniae. Concilia*, t. II, publ. par A. Werminghoff, p. 601.

2. « Praecipimus atque iubemus ut omnes homines per totum regnum nostrum qui exercitales itineris debitores sunt bene sint praeparati cum equis, armis, vestimentis et victualibus, etc. » (*Ibid.*)

3. *Ibid.*, p. 649, § 55.

4. *Ibid.*, p. 659, § 62.

5. *Ibid.*, p. 661, § 63.

6. *Rois*, I, 4.

quité » valurent au peuple d'Israël la déroute et la perte de l'arche sainte. Ils n'oublient pas l'exemple d'Achan, fils de Carmi¹, qui, pour s'être approprié des objets interdits, attira la colère divine sur « tout un peuple » ; et ils en concluent² que l'on ne compte plus les cas où l'on a vu « un peuple s'effondrer ou un royaume périr par la faute ou la déobéissance soit d'un chef, soit d'un sujet ».

Le bien de tous exige donc le dévouement à la même œuvre de salut voulue par Dieu.

* * *

Qu'il y eût dans ces vues une grande part d'illusions, on ne devait pas tarder à s'en apercevoir ; et la fin du règne de Louis le Pieux marque à cet égard un tournant décisif.

Jusqu'à la tourmente des années 830-833, on peut dire, en effet, que les idées que nous venons d'exposer suffisent tant bien que mal à préserver l'équilibre politique de l'Empire, encore que, depuis l'avènement du fils de Charlemagne, la balance penche d'une façon de plus en plus nette en faveur de l'Église : si l'empereur continue d'être appelé et de se dire le chef du « peuple chrétien » d'Occident, les prélats lui répètent avec une insistance croissante qu'en matière de discipline morale et religieuse ils ont seuls qualité pour le guider lui-même ; et, puisque aussi bien la vie publique est toute imprégnée de religion, puisque le souverain, outre ses responsabilités d'ordre matériel, a de lourdes responsabilités d'ordre spirituel, puisqu'il a charge d'âmes et aime à souligner lui-même cet aspect de son pouvoir, on peut s'attendre à les voir, au moindre fléchissement de l'autorité royale, revendiquer pour l'Église un rôle de premier plan dans la direction des affaires publiques.

Mais, avant d'aller plus loin, dissipons tout de suite un malentendu. On a coutume de parler à ce propos de la mainmise de l'Église sur l'État, comme si vraiment ces deux notions d'Église et d'État pouvaient alors être opposées. C'est, à notre sens, une méprise complète. Ce qui nous paraît caractériser la période que nous étudions, c'est, tout au contraire, ce fait capital que l'Église et l'État ne font qu'un. Sans doute, nous voyons revenir sous la plume des clercs³ la comparaison, classique depuis le pape Gélase, entre les deux pouvoirs, celui des pontifes et celui des rois, le spirituel et le temporel, et l'intention de ceux

1. Josué, 7.

2. *Concilia*, t. II, p. 661, § 63.

3. Notamment au Concile de Paris de 829, p. 610, ch. 3.

qui y recourent est, comme au temps de Gélase, d'exalter le premier aux dépens du second ; mais, quelque hiérarchie qu'on adopte, les deux pouvoirs sont universellement tenus pour connexes ; ils sont tous deux intérieurs à l'État ; et la seule question qui se pose est de savoir dans quelle mesure l'un l'emportera sur l'autre.

Et là est le drame. Car, tandis qu'avec un Charlemagne la réponse est sans hésitation en faveur du roi, dont on a fait un roi-prêtre du même type que les rois bibliques, si souvent cités en exemples, elle est maintenant, et de jour en jour davantage, en faveur des prélats, qui ne manquent pas d'observer qu'ils ont seuls le pouvoir de « lier et délier » et que, de ce fait, les rois eux-mêmes leur sont soumis. Assemblés à Compiègne au mois d'octobre 833, après les tumultueux événements où Louis le Pieux, autre Saül, a perdu son trône, ils proclament que, « vicaires du Christ et portiers du royaume des Cieux », c'est pour eux un devoir inéluctable que d'appliquer à tous les fidèles de l'Eglise, si haut placés soient-ils, les sanctions qu'entraîne leur mépris des prescriptions divines, et ils en profitent pour exalter le rôle qui leur est dévolu dans l'Empire et affirment publiquement « la force et la puissance attachées au ministère sacerdotal », auquel nul ne peut désobéir sans être aussitôt frappé¹.

Ce pouvoir de correction entraîne, par voie de conséquence, un pouvoir de direction, si l'autorité du prince vient à fléchir. Or c'est ce qui se produit dès la fin du règne de Louis le Pieux, ce qui se confirme et s'aggrave après sa mort. L'émiettement du pouvoir royal, le désaccord qui éclate entre ceux qui en sont les détenteurs, leurs violentes luttes, la rupture de cette unité chrétienne avec laquelle on s'était imaginé que l'État avait fini ou finirait par coïncider, ont alors pour résultat de transférer au clergé la gestion des intérêts supérieurs de cette communauté de peuples où l'unité de croyances et l'unité politique se sont trouvées confondues. Puisque le pouvoir royal est désormais partagé entre plusieurs, l'Eglise, dans un État ainsi conçu, reste seule en situation de parler au nom du bien commun, au nom du salut de tous, avec la double signification que ce mot de salut comporte.

Les prélats sont donc dans leur rôle quand ils font des déclarations comme celles-ci, que nous extrayons des actes d'une assemblée tenue par eux à Thionville en octobre 844 pour répondre au désir des trois fils de Louis le Pieux, à la recherche d'un terrain d'entente : « Nous vous remercions d'avoir daigné vous enquérir auprès de nous, qui, mal-

1. *Monumenta Germaniae. Capitularia*, éd. Boretius et Krause, t. II, p. 51-52.

gré notre indignité, sommes les vicaires du Christ, de la manière d'éviter les périls qui nous menacent, vous et nous, et de pourvoir au commun salut de tout le peuple... en conformité des préceptes divins : *Interrogez les prêtres sur ma loi et Interroge tes pères : ils t'instruiront*¹. »

Ces deux références, l'une au prophète Aggée (2, 12) et l'autre au Deutéronome (32, 7), dont le texte, d'ailleurs dénaturé dans le second cas, est dans les deux cas détourné de son sens, nous prouvent à première vue que nous ne quittons pas le plan biblique. La suite de la consultation épiscopale est rédigée dans le même esprit. « Interroger les prêtres », tel est le conseil que, d'un bout à l'autre du document, les prêtres donnent aux rois ; « car vous savez bien », leur disent-ils², « par les enseignements de Celui qui seul a pu être à la fois roi et prêtre (*qui solus merito et rex et sacerdos fieri potuit*) que le peuple est régi par l'autorité pontificale et la puissance royale, et qu'il est écrit (dans les *Proverbes* de Salomon) : *Là où il n'y a pas de dirigeant, le peuple s'effondre* »³. Ils n'oublient pas d'ajouter que « l'âme est plus précieuse que le corps »⁴, ce qui les amène à réclamer l'appui des princes en faveur de « l'ordre ecclésiastique », dont les « admonestations » et les conseils pourront seuls conjurer les maux qui accablent les peuples en leur conciliant la miséricorde de Dieu⁵.

* * *

A dater de ce moment, en effet, l'élément ecclésiastique apparaît comme prépondérant dans l'État, et nul ne s'étonne quand, vers la fin du siècle, développant la doctrine de ses devanciers, l'archevêque de Reims Hincmar proclame hautement en toute occasion, et plus spécialement dans son *De ordine palatii*, à quel point le pouvoir royal est tributaire du pouvoir sacerdotal. Nouvel Ézéchiel, il se croit, comme lui, porte-parole de Dieu et ne prend, dit-il, la plume que parce qu'il se rappelle le mot du Seigneur au prophète : « Écoute, et tu leur annonceras ce que tu auras appris de moi »⁶. Or, Dieu lui enseigne que l'évêque est au point de départ de la puissance royale. N'est-ce pas lui qui consacre l'autorité du souverain au nom du Roi des rois ? « Nous lisons que les princes des prêtres, quand ils consacraient les rois par l'onction sainte,

1. *Monumenta...*, t. II, p. 113.

2. *Ibid.*, p. 114.

3. *Proverbes*, XI, 14.

4. *Capitularia*, t. II, p. 114, l. 4.

5. *Ibid.*, p. 116, art. 6.

6. *Ézéchiel*, III, 17.

posaient sur leur tête une couronne symbolisant la victoire et leur mettaient en mains le livre de la Loi, afin qu'ils sussent qu'il était de leur devoir de se gouverner eux-mêmes, de corriger les mauvais et de maintenir les bons dans le droit chemin¹. » Ce qui était vrai des rois d'Israël demeure vrai des rois carolingiens : par le sacre, ils reçoivent des évêques cette délégation de pouvoirs sans lesquels ils ne régneraient point.

Mais l'évêque est autre chose encore que le consécrateur des rois. Fidèle interprète de la pensée divine, il est aux côtés du prince pour le guider, le conseiller et, au besoin, donner l'alarme quand le péril menace. Le nom sous lequel on le désigne (*ἐπισκοπος*) ne signifie-t-il pas veilleur, guetteur (*speculator*) ? et Dieu même ne lui a-t-il pas dévoilé la nature de son office, tout en en fixant l'importance, quand, par préfiguration, s'adressant encore au prophète Ezéchiel, il lui a dit : « Je t'ai donné comme guetteur à la maison d'Israël » (*Speculatorem dedi te domui Israel*)² ? Les évêques veillent, à leur tour, sur la maison du peuple chrétien, instruisant, conseillant sans trêve fidèles et rois par leurs paroles et par leurs actes³. Ils sont, pour cette raison, comme le dit Grégoire le Grand, « au sommet de la hiérarchie » (*ad culmen regiminis*)⁴, et Hincmar l'entend, quant à lui, en ce sens que, dans l'organisation du gouvernement, tout lui paraît dépendre vraiment des évêques et des prêtres. On peut même dire que son traité ne semble avoir été écrit que pour en fournir la démonstration⁵.

Et pourtant, jusque sous la plume d'Hincmar, les principes posés au temps de Charlemagne transparaissent. Le roi demeure, à ses yeux, chargé de la lourde tâche de diriger le peuple chrétien dans les voies du Seigneur. S'il a besoin des lumières des évêques, c'est que Dieu, comme il est dit au traité *Des abus* du pseudo-Cyprien, compte sur lui pour « porter les fardeaux » de la communauté (*ad portanda multorum onera*)⁶ et que, d'après ce même auteur, « il a été mis à la tête des autres hommes » pour les détourner du péché et les conduire au salut⁷. Devoir essentiel, qui fait du roi aussi un guide plus encore qu'un chef.

Sous l'égide de ce roi ainsi épaulé et conseillé par les évêques, Hincmar compte que tous coopéreront dans l'État à cette œuvre de « salut »

1. Hincmar, *De ordine palatii*, § 5, éd. Prou, p. 13.

2. Hincmar, *Ibid.*, § 5, p. 15-17 de l'éd. Prou.

3. *Ibid.*, p. 17.

4. *Ibid.*, § 7, p. 18.

5. Cf. notre article sur le *De ordine palatii*, dans la *Revue historique*, t. CLXXXIII (1938), p. 1-9.

6. Hincmar, § 10, p. 28.

7. Hincmar, § 10, p. 18.

à laquelle tous les hommes, selon lui, sont appelés ici-bas. Et c'est pour-quoi le tableau que, d'un bout à l'autre de son opuscule, il nous trace du gouvernement et du palais carolingiens, nous transporte dans un monde de rêve où tous les titulaires d'offices, tous les collaborateurs du roi, du plus grand au plus petit, ne paraissent vivre que de dévouement à l'œuvre commune, ne paraissent rien concevoir d'autre que le service du bien public¹.

* * *

Chimères peut-être, mais dont la longue survie a de quoi retenir l'attention. Car, enfin, c'est de telles pensées que le Moyen Age s'est nourri. Même après le renouveau du droit romain au ^{xiii}e siècle, la tradition de la royauté sacerdotale, que les premiers Carolingiens avaient empruntée à la Bible, s'est transmise d'âge en âge, tout en s'altérant.

Il n'entre pas dans notre dessein d'étudier ici cette évolution ; mais quand un saint Louis, parlant et agissant au nom du « commun profit », s'emploie à rétablir chacun dans son droit ou à pourchasser le péché de blasphème, ou encore à redresser les mauvaises mœurs et l'irréligion, que fait-il, sinon prolonger au ^{xiii}e siècle, sans d'ailleurs en avoir conscience, l'action d'un Charlemagne ou d'un Louis le Pieux ? Même un légiste comme Beaumanoir, si féru soit-il de droit positif, ne peut s'empêcher, dans ses *Coutumes de Beauvaisis*², de noter pareillement, vers 1283, que le roi ne peut légiférer « contre Dieu ne contre bonnes mœurs » et que toute ordonnance royale qui ne s'inspirerait pas, sous ce rapport, du bien public serait d'avance caduque.

L'État médiéval restera longtemps imprégné de cet idéalisme moral et religieux qu'un commerce assidu avec l'Ancien Testament avait amené les hommes d'Église à ressusciter ; et il faut ajouter que, par delà le Moyen Age, l'État moderne lui devra quelques-uns de ses traits les plus caractéristiques, puisque c'est en plein ^{xviii}e siècle, dans la France de Louis XIV et à l'usage du dauphin, que Bossuet écrira dans sa *Politique tirée de l'Écriture sainte* des phrases comme celle-ci : « Les princes agissent comme ministres de Dieu et ses lieutenants sur la terre. »

LOUIS HALPHEN,
Professeur à la Sorbonne.

9 juillet 1938.

1. Voir notre article cité sur le *De ordine palatii*.

2. XLIX, n° 1515 de l'éd. Salmon.

CALVIN ET L'HUMANISME

(Fin^{1.})

V. — BONAVENTURE DES PÉRIERS²

Des Périers fut élevé à l'école de Robert Hurault, abbé de Saint-Martin à Autun, et lui doit son talent de poète grec et latin (« qui m'a montré rythmes, grec et latin ») et aussi la connaissance du Sauveur (« qui m'a montré quel est mon Rédempteur »). Hurault, s'il fut un des premiers à incliner vers la nouvelle doctrine, fut le dernier à la suivre³. Des Périers obtint par la protection de Hurault une place auprès de la reine Marguerite de Navarre. Il entra en contact plus étroit avec l'Évangile en collaborant à la traduction de la Bible d'Olivetan (*amanuensis interpres*). L'impression qu'il éprouva alors et qu'il décrit lui-même en vers latins⁴ persiste et perce dans ses poèmes : « *Victimæ pascalis laudes* », dans le *Cantique de la Vierge* et le *Cantique de Siméon*, ces deux derniers dédiés à la reine de Navarre. Tous « étaient chrétiens », tous louent avec humilité l'œuvre du « doux aigneau », qui a réparé par son innocence les fautes des pécheurs, vaincu la mort en roi tout-puissant et acquis aux hommes impuissants, par sa résurrection, la « grande

1. Voir *Revue historique*, t. CLXXXIII, p. 207.

2. Aucun représentant de la Renaissance française — à l'exception de Rabelais — n'a été l'objet de tant d'études, mais pour aucun non plus les opinions, en ce qui concerne sa doctrine, ne diffèrent autant que pour le poète, mort jeune, du *Cymbalum*. La raison en est qu'il n'existe aucune unité de vues sur les différents personnages des Satires, ni sur l'objet de l'attaque littéraire qui en forme le fond ; le *Cymbalum* est devenu une énigme. L'auteur de la présente étude expose, dans ce qui suit, une nouvelle conception basée sur l'étude des sources, et qui, à son avis, est capable de soulever le voile.

3. Chénevière, *Bonaventure Des Périers, sa vie, ses poésies*, p. 16, 18, 13, note 3.

4. « Vana refert (gallica lingua), Domini spernens oracula vatum, seria subtilibus post habet illa jocos... Accipe, volve die noctuque volumina sancta, non sine sollicito versa labore... Le Divin testateur, qui en testant ne ment, et ne voudroit frauder nullement sa partie, veult que de tous soit leu son double testament et qu'a chascun en soit la teneur départie... L'esprit Jésus qui visite et ordonne noz tendres mœurs, icy sans cry estonne tout hault reillard escument son odure. Remercions éternel nature. Prenons vouloir bienfaire librement, Jésus querons veoir éternellement... Les vouldoits, peuple évangélique, ont mis ce trésor en publique. » Dans Chénevière, *op. cit.*, p. 25 et suiv., 28 et suiv.

amitié » de Dieu¹. La louange de la Vierge et le cantique de Siméon sont des descriptions poétiques de la toute-puissance divine, pleine d'amour et de grâce².

Nous trouvons un tout autre esprit dans la célèbre satire *Cymbalum mundi*, parue au début de 1538. L'auteur y dénigre, avec une raillerie passionnée et alliée à une ironie mordante, les représentants de la religion chrétienne positive et de ses dogmes, et y montre un scepticisme, que nous rencontrons notamment dans le deuxième dialogue. Comment expliquer ce changement de tendance? Jusqu'ici, la critique n'a pas donné d'explication nette et pleinement satisfaisante. Chénevière, qui ne peut contester qu'« une révolution semble se faire dans l'esprit de notre poète », croit pouvoir l'expliquer par la tendance de Des Périers, « entre deux fanatismes opposés... rester neutre³ ». Lacroix⁴ admet « l'empire de certaines influences », sans les désigner plus exactement. Il est cependant possible d'en trouver l'origine, si l'on considère que Des Périers a séjourné à Lyon du printemps de 1535 à mai 1536, et, collaborateur de Dolet dans la rédaction de ses *Commentarii linguae latinae*, y vécu certainement en échangeant continuellement ses idées avec lui. En tout cas, le deuxième dialogue apparaît comme une reproduction satirique des idées de Dolet, exposées dans son *Dialogus de imitatione Ciceroniana, adversus Desiderium Erasmus Rotterodamum*⁵, sur Érasme et les principaux représentants de la Réforme. C'est ce que nous allons nous efforcer de mieux justifier.

Des Périers utilise l'idée du « *mercurius philosophorum* »⁶, qui régnait dans l'alchimie de l'époque et remontait aux Anciens, pour comparer le

1. Lacour, *Œuvres françaises de Bonaventure Des Périers*, I, p. 83 et suiv. (référence abrégée en « Lacour » dans la suite de notre étude).

2. *Loc. cit.*, p. 85 et suiv. : « Un très grand-bien, de grâce incomparable, m'a fait celui qui a tel puissance, que tout chascun luy rend obeysance pour son saint nom à toujours mémorable. »

3. *Loc. cit.*, p. 62.

4. Lacroix, *Le Cymbalum mundi*, I, p. 38 (référence abrégée : Lacroix).

5. Publié à Lyon chez Séb. Gryphius, 1535.

6. Des Périers relie ici le sens alchimiste du mot mercure — une sorte d'essence de vie, qui avait le pouvoir d'être transformée en or et en argent par un principe colorant, la « pierre philosophale » (voir, pour plus de détails, M. Berthelot, *Les origines de l'Alchimie*, 1885) — au nom de Mercure, messager de Jupiter, et devance ainsi le rattachement, qui ne se fera qu'au XVII^e siècle, du « mercure des philosophes » avec le nom du Dieu (cf. Sam. Marton, *Mercurius redivivus, sive modus conficiendi lapidem philosophicum*, 1630). Il est difficile de décider s'il doit sa connaissance de l'alchimie au *Roman de la Rose*, répandu en France depuis le début du XIV^e siècle, ou à l'ouvrage très lu de M. Ficin, *De lapide philosophorum*. En tout cas, son treizième conte des *Joyeux Devis* (Lacour, III, p. 58 et suiv. : « Du roy Salomon, qui fit la pierre philosophale, etc. ») montre qu'il était familier avec la littérature alchimique.

grand conflit des nouvelles doctrines avec les anciennes, à la vaine recherche de la pierre philosophale, que « Mercure » a brisée, réduite en poudre et dispersée ensuite dans toute l'arène du théâtre où ils se disputaient pour en obtenir chacun une partie. S'ils trouvaient la moindre parcelle de cette pierre, ils « accompliraient le vrai miracle », transmuteraient les métaux, « que ils romproyent les barres des portes ouvertes, gariroyent ceux qui n'auroyent point de mal, interpreteroyent les langages des oyseaulx, impetreroyent facilement tout ce qu'ils voudroyent des dieux, pourveu que ce fust chose *licite et qui deust advenir* ». Depuis cette époque, ils cherchent sans trêve dans le sable du théâtre, comme le raconte à Mercure son compagnon « Trigabus », et chacun se vante de posséder une « grande quantité » de la pierre et voudrait arracher à son voisin les grains de sable, ou montrer que sa « pièce » est fausse.

Les possesseurs des diverses « pièces » — on doit entendre par là les conceptions dogmatiques et éthico-religieuses des « philosophes » visés — appartiennent tous au camp de la Réforme nouvelle. A la vérité, certaines thèses isolées de l'Église catholique (les prescriptions du carême, le célibat, les formalités du culte)¹ sont aussi attaquées. L'attaque principale vise les grands représentants du mouvement nouveau, comme le montrent les anagrammes : Rhetulus pour Lutherus, Cubercus pour Bucerus, Drarig (le véritable nom d'Érasme : Girard — Gerhard — Geerts)². On reconnaît clairement dans la satire la prétention de Luther d'avoir compris la nature de l'Église (« qui ay trouvé la fève du gasteau »)³, sa condamnation du célibat (« à ceulx qui n'osoient n'a gueres regarder les Vestales, je fay maintenant trouver bon de coucher avec elles »), ainsi que son jugement sur la doctrine de Huss (« ceulx qui se souloient habiller à la Bouhemienne, je les fay acoustrer à la Turquie »)⁴, sa pensée du christianisme universel et l'idée, non entamée par cette théorie, de la différence sociale des diverses professions⁵. Il oppose les tendances de Bucer⁶ à l'unité, ainsi que sa doctrine, sui-

1. « Qu'il faut avoir de la chandelle, et fust-ce en plain midy. »

2. Cette indication, déjà donnée par Frank, *Le Cymbalum mundi, texte de l'édition princeps de 1537*, Paris, 1853 [p. 73]), sera confirmée plus loin par de nouveaux arguments.

3. Lacroix, *loc. cit.*, p. 430; croit avec raison que cette phrase signifie « trouver le mot de l'énigme », comme dans la phrase qu'il cite de Jean de Meung : « Tu treuves au gastel la ferbe », et l'expression de Clément Marot : « Trouver la ferbe en leur tourtel », qui n'étaient certainement pas inconnues de Des Périers.

4. C'est-à-dire : « Je les combats énergiquement. »

5. Lacour, *loc. cit.*, p. 34 et suiv.

6. *Ibid.*, p. 336.

vant laquelle l'action de la Parole n'est pas concevable sans la puissance de l'Esprit qui s'y ajoute¹, au dogme de Luther, pour qui la Parole est toujours efficace². Les commentaires des Évangiles de Bucer sont appréciés en ces termes par le satiriste : « Il y en a quatre (pour le moins) qui sont de la plus vraie qu'il est possible de retrouver³... » Il fait la caricature du combat de Luther contre Érasme en les opposant l'un à l'autre en un langage vigoureux. Luther appelle les idées d'Érasme « du sable », tandis qu'Érasme les qualifie avec orgueil de « trésor⁴ ». L'observation de Rhetulus : « Messieurs, il ne vous desplaira point si je prens congé de vous, car voylà Monsieur le sénateur Venulus avec lequel j'ay promis d'aller souper... m'envoyer querir de son serviteur », rappelle bien le colloque des religions à Marburg.

Il faut noter que les deux grands caractères du protestantisme, Luther, primitif et poussant de l'avant, et Bucer, inclinant à la conciliation, se meuvent selon Des Périers sur le même plan qu'Érasme, réservé et évitant anxieusement la rupture avec l'Église catholique, et que, malgré des différences de détail, ils sont apparentés dans leur essence. Ceci montre le lien intime entre le deuxième dialogue de Des Périers et le dialogue de Dolet. C'est, en effet, Dolet qui range Érasme dans la « sentine des théologiens modernes » : « *Quid Lutherus? Quid Zwinglius? Quid Ecolombardius? Quid Bucerus? Quid Erasmus? Quid Melancthon? Quid Lambertus? Quid Farellus? Quid recentiorum theologorum sentina suis tam acutis et luculentis in sacros liberos commentariis genti Christianæ attulit*⁵? » Bien qu'Érasme combatte en apparence Luther, ce n'est pas un secret, d'après Dolet, qu'il respire « le poison de Luther » et de la « secte luthérienne ». Pour Dolet, l'esprit de Luther se dissimule dans les ouvrages d'Érasme ; il y a chez Érasme une ambiguïté et une dissimulation déloyales, qui sont motivées par la crainte qu'une intervention ouverte en faveur du Réformateur allemand ne puisse nuire à l'immortalité de ses « élucubrations⁶ ».

1. Lacour, *loc. cit.*, p. 338 et suiv.

2. *Ibid.*, p. 339.

3. *Ibid.*, p. 337.

4. *Ibid.*, p. 337.

5. *Dialogus*, p. 36.

6. *Ibid.*, p. 185 : « Quibus invisa est Lutheri secta, Lutherum ipsum sub Erasmi scriptis latere, Erasmus totum Lutheri venenum exhalare asseret, neque alia causa dissimulenter et dubie pleraque locutum illum, nisi ut, qua invidia Lutherum oneratum videbat, eam sua dissimulatione et dubio ancipitique in omnibus sermone fugeret, consuleretque suarum lucubrationum immortalitati, qua a plurimis, sed a Gallis maxime, rejectum atque explosum iri prospiciebat, si eadem, quæ Lutherus, scripsisset. » — *Ibid.*, p. 111 : « Lutheri publice inclamet (Erasmus) et privatim Luthero omnia assentiat. »

Mais le jugement que Mercure prononce sur l'activité des « philosophes » chercheurs correspond aussi à la critique destructive que fait Dolet de l'œuvre de la Réforme. Mercure reproche aux Réformateurs¹ de n'avoir rien fait (« aucun acte digne de la pierre philosophale »), de sorte qu'il est forcé de douter qu'il s'agisse d'une véritable pierre, et, si elle est fausse, « elle n'a point tant de vertu que l'on dit, mais ce ne sont que paroles, et que la pierre ne sert que à faire des comptes² ». Dolet reproche, non au seul Érasme, mais à toute la « secte des Luthériens », (*non Erasmus solum, sed universam Lutheranorum sectam*) de vouloir éclairer et orner par leurs commentaires et leurs écrits contradictoires la doctrine du Christ et de croire qu'ils appuient le divin sur leurs forces purement humaines. Dans leur vanité insensée, ils se figurent être les associés de la puissance divine et mêler le divin à l'humain³. Ils admettent ainsi que le Christ et la divinité du Père Éternel ont moins de force que les travaux et les ouvrages d'Érasme et de quelques bavards théologiens, que l'Esprit divin doit céder à leur œuvre. Érasme doit sauver par son activité la négligence et l'inaction de l'Esprit divin et enflammer par ses écrits les hommes pour la religion⁴. Quand Mercure indique comme cause de l'action que Luther aurait exercée le « grand babil et hault caquet⁵ », c'est la reproduction de la thèse de Dolet, suivant qui les hommes de la Réforme (parmi lesquels Érasme) doivent leur succès à leurs discours « inouïs et orgueilleux », à la différence de ceux qui, comme Longueil, ont mieux aimé « se taire habilement que glisser sur ce qui pourroit déraciner et corrompre la religion⁶ ». A la phrase de Des Périers⁷ : « Ilz crient, ilz se demènent, ilz se injurient », correspondent celles d'Érasme : « *Convitia amet, rixas turbas, dissidia*⁸ » ;

1. Noter que ces paroles sont adressées à Luther.

2. *Ibid.*, p. 342.

3. Il est vraisemblable que cette expression : « *Sacris humana miscere* », a amené chez Des Périers son image de la pierre philosophale éparse dans le sable. Cf. aussi (p. 36) : « *Religio in rem vulgarem dilabitur atque dissipatur.* »

4. P. 35 et suiv. : « *Quæ est ista imprudentia atque arrogantia, sacris humana miscere? et in divinæ potentiae societatem venire velle? Ergo minus potens Christus, et patris æterni numen. Ergo fractior illa est, et debiliior vis cælestis ad conciliendas retinendasque hominum mentes et studia, nisi Erasmi, et theologorum quorundam blateronum opera deo tanquam supra vires conanti ferant... Ergo Erasmi commentariis et interpretatione opus. Ergo spiritus ille cessat, nobis omnia edocendis a patre præfectus. Illius fungitur officio, illius partes subit, illius negligentiam et desidiam sarcit sua loquacitate Erasmus, suis nos scriptis ad religionem inflammat. Sic igitur de hominum labore et autoritate pendet nititurque religio nobis hoc tempore restituta.* »

5. Lacour, p. 343.

6. *Dialogus*, p. 37.

7. Lacour, p. 333.

8. *Dialogus*, p. 111.

*convitiis oppugnat*¹. » A la formule de Des Périers : « Aussi contentez-vous tout le monde de belle pure parole », comparez Dolet : « *Erasmus sua qua omnes solet, garrulitate nos obtundat... gignatque sua sponte sexcenta controversiarum volumina, fructum nullum pariat... sua se sponte ad suam garrulitatem innovat, et, quæ illi pro loquacitatis materia et segete est, ex theologia deblaterandi argumentum ducit*²... *Gravissimas commentationes Lutherus proferat, luculentas paraphrases Erasmus emitat... stupenda Lambertus loquatur... flagitiosos a flagitio verbis non abduci*³. » La constatation, dans le *Trigabus*, que les chercheurs « entrebottent par terre, et ostent des mains l'ung de l'autre les myes d'areine qu'ilz trouvent et ilz rechignent entre eux, quant ilz viennent à confronter ce qu'ilz en ont trouvé⁴ », reproduit l'idée de Dolet que l'« *effrenata interpretandi audacia fructum nullum pariat, alios tantum in alios incendat et rixam sempiternam excitet*⁵ ». L'affirmation de Mercure : « Est bien difficile de les pieces d'icelle pierre philosophale cognoistre d'entre le sable, parce qu'il n'y a comme point de difference », est la reproduction de la thèse de Dolet, que le succès des tendances réformatrices de la *Lutheranorum curiositas* entraînait finalement la dévalorisation de la religion, l'abaissement du divin au niveau de ce qui est purement humain, en bref la sécularisation de la religion ; en d'autres termes, dans la langue de Mercure, ils étaient incapables de séparer la pierre du sable, le divin du terrestre⁶. Si, chez Des Périers, cette dévalorisation de la religion est expliquée par les tromperies de Mercure, qui a donné aux philosophes non la vraie pierre, mais « quelque aultre pierre des champs, ou, peult estre, de l'areine mesme⁷ », c'est là une paraphrase de l'idée de Dolet, que le mouvement de la Réforme a son origine non dans l'esprit du Christ, mais dans l'esprit humain, destructeur, qui se met au-dessus des mystères de la foi, affaiblit par ses recherches critiques la religion dans ses racines et sape la croyance en Dieu et en l'immortalité⁸. S'il adresse donc nettement au mouvement de la Ré-

1. *Dialogus*, p. 158.

2. *Ibid.*, p. 156.

3. *Ibid.*, p. 38.

4. Lacour, p. 332 et suiv.

5. *Ibid.*, p. 38.

6. *Ibid.*, p. 37 : « Hanc nostri seculi labem et maculam conflavit explodenda vel Lutheranorum curiositas, qui... religionis dignitatem labefactarunt... divina everterunt, humana introduxerunt. »

7. Lacour, p. 341.

8. *Ibid.*, p. 37 : « Errorum (quos vocant) dum fontes aperiant Christianæ persuasionis dum capita quædam discutiunt, et omnia ad suam sententiam nutumque revocant, dum religionem

forme le reproche d'avoir provoqué le scepticisme religieux, l'athéisme, on trouve en face de cela la description relativement brève des aberrations de l'Église catholique romaine par Des Périers et Dolet¹. Dolet trouve juste que les dégénéralions de l'Église catholique romaine soient supportées plus tacitement et plus passivement par ceux qui l'observent (*connivere, omnibus indormire*) et ne soient pas, comme l'ont fait les Réformateurs et Dolet, dénoncées en une critique violente et bruyante².

L'accord de Des Périers avec Dolet se manifeste donc non seulement dans la *description générale* du nouveau mouvement, mais aussi dans les éléments *isolés*. La remarque sarcastique de Trigabus, que les philosophes exécutent avec leur pierre les choses les plus merveilleuses, mais qui ne sont pas elles-mêmes des miracles, et qu'ils veulent sauver ceux à qui il ne manque rien³, se rattache à la réplique de Dolet, réfutant l'assertion de l'érasmien Morus : « *At non tanta est morbi acerbitas, quin medicinam se facturum speret, et polliceatur Erasmus* », en ces termes : « *Egregium certe medicum : medico tamen nihil opus est, ubi nullus neque morbus neque vitium. Insani esse potius putem, animo sanis et benevolentibus medicinam velle adhiberi*⁴. » Cette phrase : « l'ung dict que pour en trouver des pièces il se fault *vestir* de rouge et vert ; l'autre dict qu'il vaudroit mieulx estre vestu de jaune et bleu⁵ », est très vraisemblablement une allusion aux costumes variés des ordres monastiques, car elle se rattache aux autres déclarations sarcastiques sur la doctrine catholique. Mais, si nous considérons que Des Périers attaque surtout la Réforme et Érasme, il est cependant remarquable que Dolet utilise aussi cette comparaison des costumes et des couleurs pour réfu-

velut elimant et perpoliunt, fit profecto, ut introspectis mysteriis, quæ revereabantur antea, multi jam multa neglegant, vanaque et comentitia opinentur, Christi institutionem despiciant, Deum humana curare negent, animam corpori non superstitem prædicent, credantque omnia morte deleri, nec ullum sensum manere. »

1. On doit constater ici une petite différence entre Dolet et Des Périers. L'attaque de Des Périers est dirigée, comme nous l'avons dit, contre les manifestations essentiellement extérieures de la vie morale et religieuse. Dolet blâme, en outre, chez les moines et les évêques la « *flagitiosa vita* » ; il constate qu'il se passe à Rome beaucoup de choses qui ne sont pas chrétiennes et que la religion est souillée par le désir des jouissances, des biens et de l'argent (*Ibid.*, p. 39).

2. *Ibid.*, p. 39 : « *Quid Luthero Erasmove in Monachos, in Episcopos, in suum summum Pontificem acerbius? Quid ardentius?... Non tantas exercitatas et a Luthero et a Erasmo tragoedias, tot facta omnibus convitia, totque maculas aspersas probem.* » *Ibid.*, p. 39 et suiv.

3. Lacour, p. 231.

4. *Dialogus*, p. 54.

5. Lacour, p. 233.

ter l'affirmation d'Érasme que l'usage des expressions sacrées romaines dans la langue religieuse équivaut au pélagianisme¹. De même, certains traits de caractère sont soulignés dans Drarig (Érasme), que nous trouvons déjà chez Dolet et qui confirment que Drarig est une anagramme désignant Érasme. Si Luther est qualifié d'« envieux » par Drarig², cela correspond au jugement de Dolet : « *invidia Lutherum oneratum videbat*³ ». A cette phrase : « *Que males furies te puissent tourmenter* », on comparera : « *Eodem ore et impudentia non furiat*⁴. » « Si j'étais homme de guerre⁵ » est visiblement une allusion à l'*Enchiridion militis Christiani* d'Érasme. L'« outrecuidez et opiniastres... qui promettent rendre raison et juger du tout⁶ » s'applique surtout à Érasme, qui, dans ses *Colloquia*, a traité tous les sujets mentionnés par Trigabus. Dans le dénigrement des *Colloquia*, Des Périers rejoint Dolet⁷.

Ajoutons, enfin, que « l'arene du théâtre où ilz estoient disputants⁸ » est la reproduction d'une image fréquente du dialogue de Dolet⁹. Tout cela montre que Des Périers n'a pas seulement lu le *Dialogus*, mais que le texte de ce dernier trouve un puissant écho dans la deuxième partie de son *Cymbalum*.

Comme Dolet, Des Périers condamne dans la religion des contemporains l'intolérance qui se manifeste dans l'attachement intransigeant à certains dogmes et dans le respect de la lettre, qui s'épuise en disputes insupportables et témoigne peu de la puissance de l'esprit. Si Des Périers, comme nous l'avons dit, pense surtout ici aux réformateurs et à Érasme, son opinion aboutit à ce que, ou bien le protestantisme n'est pas en possession de la vérité, ou bien cette vérité ne possède pas en elle autant de force qu'on lui en attribue.

En quoi la vérité consiste, c'est-à-dire, en style figuré, ce qu'est la véritable pierre philosophale, n'est pas indiqué dans le deuxième dialogue. Sous ce rapport, Dolet est plus net. D'après lui, le christianisme est une pure religion de l'esprit, le Christ agit directement par

1. *Dialogus*, p. 174 et suiv., 181 et suiv.

2. Lacour, p. 337.

3. *Dialogus*, p. 185.

4. *Dialogus*, p. 40 ; cf. p. 185 : « furit ».

5. Lacour, p. 337.

6. *Ibid.*, p. 333.

7. *Dialogus*, p. 46 et suiv.

8. Lacour, p. 330.

9. *Dialogus*, p. 157 : « In arena... sua Erasmus versatur, in theatro suo est, cum de theologia sermonem alicunde aucupari atque arripere potest. » — P. 178 : « Aliud nos spectare theatrum, in hac rerum immutatione. » — P. 35 : « Sermonis campus. »

son esprit et son pouvoir divin¹. La religion réside dans la tendance naturelle du cœur, dans la crainte et la vénération, et n'est pas obtenue par des mots. Si l'on en discute ou en écrit trop, on affaiblit la vénération, on supprime peu à peu la crainte, on ébranle le renom du divin, on vulgarise et *disperse* la religion². Puisque le contenu de la religion nous est clairement exposé dans l'Écriture, il nous suffit de puiser à la source originelle, le Christ crucifié, et nous n'avons pas besoin d'autres interprétations, et surtout pas des jeux verbaux présentés par les Réformateurs et par Érasme³. C'est, en résumé, un *spiritualisme* rêveur, accompagné de la vénération de l'inconnu, que Dolet voit comme idéal de la vraie religion. Si ce spiritualisme ne s'accorde en rien avec le *naturalisme* affirmé dans le même dialogue⁴, cela ne fait que confirmer notre jugement antérieur, que Dolet a manqué de clarté et de rigueur de pensée systématique ; nous pourrions d'ailleurs admettre que cette imprecision existât aussi chez Des Périers. Nous pourrions nous attendre à juste titre à ce que le poète opposât le vrai modèle de la religion aux divers essais qu'il présente ironiquement comme incomplets, des religions positives pour trouver une vérité, d'autant plus qu'il avait décrit une telle religion idéale un an seulement avant la parution du *Cymbalum*. Des Périers avait envoyé à Marguerite de Navarre, par son ami Antoine du Molin, un poème satirique⁵, intitulé *Prognostication des Prognostications pour tous temps, à jamais, sur toutes autres véritable ; laquelle descœuvre l'impudence des prognostiqueurs*. Il y attaque les astrologues, qui profanent les secrets de Dieu avec leurs bavardages indiscrets et chimériques et leurs paroles vides⁶. Le seul horoscope est le Christ, la vérité :

Or, vois tu là Jesus Christ en ce lieu,
 Qui est assis à la dextre de Dieu.
 Lequel doit estre et est ton espérance,
 Ton seul appuy et ta ferme assurance ?
 Le vois-tu là le Vivant immortel,
 Lequel te peult rendre après la mort tel ?
 Cestuy te soit pour horoscope unique,
 Dont tu prendras tout certain prognostique

1. *Dialogus*, p. 35.

2. *Ibid.*, p. 36.

3. *Ibid.*, p. 38.

4. Voir t. CLXXXIII, p. 239.

5. Édité en 1537 par Jean Morin, qui a par la suite édité aussi le *Cymbalum*.

6. Lacour, I, p. 135, 136.

Pour l'advenir ; car Luy est vérité...
 Suffise nous si au Maistre plaisons,
 Lequel sçait mieux ce que nous faict besoing
 Que ne pourrions, avec tout nostre soing,
 Songer, prévoir, penser ne désirer...
 Car il t'a dict, le Vivant, qui faict vivre,
 Que renoncer il se fault pour l'ensuyvre,
 Sans prendre en soy soucy du lendemain,
 Ains seulement du temps qu'on a en main¹.

Il n'y a à cela que deux explications : ou bien Des Périers n'a pas voulu professer et conserver la valeur qu'il attribuait au christianisme dans sa lettre à la reine, ou bien il l'a abandonnée entre temps. Dans le premier cas, nous pourrions admettre de la duplicité, comme chez Dolet. Mais nous allons voir tout de suite que cette hypothèse n'est pas vraisemblable. Dans son *Cymbalum*, Des Périers a en tout cas tout fait pour permettre à ses adversaires de prétendre que son livre était un « ouvrage impie et détestable² ». En effet, le personnage de Mercure, derrière lequel les critiques, d'après tous les indices possibles, ont reconnu le *Christ*, présente des traits *païens*... Les évangélistes ne devaient-ils pas se mettre en fureur, quand Des Périers semblait, s'accordant avec Dolet, attribuer leur doctrine à l'inspiration d'un esprit étranger et antichrétien ? d'un esprit auquel le railleur Trigabus dit : « Je puisse mourir, Mercure, si tu es qu'un gabeur, et fusses tu filz de Jupiter, troys foyz ; afin que je te le dye, tu ez un caut varlet³ », et qui trouve lui-même sa joie à chercher, comme ceux qu'il trompe, la vérité parmi les fatigues et les combats. Ce Mercure est effectivement un *trompeur*, comme le Christ dans le livre *De tribus impostoribus*. C'est ainsi qu'on peut interpréter l'anagramme « Trigabus ». De même que l'on voit clairement dans ce mot le rappel du titre *De tribus impostoribus*, il est un triple « gabeur, trois fois moqueur⁴ ». Si nous considérons que Villanovanus était alors tenu pour l'auteur de l'ouvrage combattu *De tribus impostoribus*⁵, et que le même Villanovanus figure dans le dialogue de Dolet comme adversaire d'Érasme et de la Réforme, nous ne nous trompons guère en admettant que Villanovanus se cache sous cet anagramme.

1. Lacour, p. 137 et suiv.

2. Lacroix, p. LXXIV.

3. Lacour, p. 329.

4. C'est ce que dit à bon droit Falconet, reproduit dans Lacroix, p. 423, note.

5. Voir t. CLXXXIII, p. 241.

Dans le premier dialogue du *Cymbalum* également, Mercure présente des caractères païens. Cela ne peut nous étonner, car le deuxième dialogue est étroitement lié au premier. Dans celui-ci, Mercure n'apparaît pas, comme on l'admet généralement, comme le *Christ*, mais comme le *messenger de Jupiter*, avec tous les caractères imaginables, diamétralement opposés à ceux du Christ. Comment peut-on expliquer cela? Qu'est-ce qui forme le fond de l'action satirique du premier dialogue?

Mercure y ouvre le jeu; Jupiter lui a donné l'ordre de faire relier sur la terre un livre très ancien. Curtalius, qui l'a vu descendre du ciel sur la terre, le reconnaît pour le messenger des Dieux et est fortifié dans sa conviction, ainsi que son ami Byrphanes, lorsque Mercure les aborde directement pour leur demander si l'on peut trouver, dans la taverne où ils sont tous deux assis, un bon vin avec lequel il pourrait apaiser sa « grand soif¹ ». Tandis que Mercure se promène dans toute la maison avec des intentions de rapine, les deux compagnons, dans l'intention de « desrober non seulement ung larron, mais l'auteur de tous larrecins », tirent de son paquet un vieux livre des destinées. Reconnaisant la valeur de ce livre spécial, ils décident rapidement de l'échanger contre un in-folio d'apparence analogue. Comme le dit le troisième dialogue, il s'agit d'un livre qui contient « tous petits passe-temps d'amours et de jeunesse » de Jupiter, « lesquelz il pensoyt bien faictz à cachette de Juno, des dieux et de tous les hommes ». Une vive discussion s'élève avec Mercure, revenu entre temps dans la taverne, sur la qualité du vin servi par l'hôtesse et se termine sur la menace faite par Curtalius de faire poursuivre Mercure pour ses discours blasphématoires, s'il ne s'éloigne pas au plus vite. A l'hôtesse, de qui il apprend le nom de ses deux adversaires, Mercure promet que « sa vie sera allongée de cinquante ans en bonne santé et joyeuse liberté, oultre l'institution et ordonnance de mes cousines les destinées ». Après la disparition de Mercure, les deux compagnons veulent rechercher dans le livre volé, « dont il n'est point de semblable au monde », « si cestuy larcin y est predict et prognostiqué », mais doivent s'arrêter et cacher le livre, car ils voient venir entre temps un de leurs amis, Ardelio. Comme Mercure l'apprendra plus tard (dans le troisième dialogue) de Cupidon, les deux compagnons prédisent l'avenir à tout le monde et promettent à tous de les « enroler au livre d'immortalité pour certaine somme d'argent ».

Les hypothèses les plus diverses ont été émises sur les noms forgés de Curtalius et de Byrphanes. Tantôt ils sont une allusion « aux Grecs et

1. Nodier, *Notice sur Des Périers*, dans Lacroix, p. xli.

aux Latins, dont le Christ venoit renverser les autels¹ ; tantôt Curtalius désignerait le juriste lyonnais Benoit Court, auteur des commentaires sur les *Arrêts d'Amour* de Martial d'Auvergne, ou Hilaire Courtois d'Évreux, avocat de Mantes, ou enfin un peintre célèbre, Rosso². Indépendamment du fait qu'on ne peut nullement prouver que ces personnages aient été en rapports, on ne peut trouver dans les *Arrêts* de Benoit Court un seul passage qui se rapporte à la satire en question³. On aurait dû considérer *a priori* que l'objet principal de tout le premier dialogue, le « livre d'immortalité » (*fatorum præscriptum*, implique en tout cas des hommes qui s'étaient occupés d'assez près du problème de la prédiction. Partant de cette hypothèse en elle-même justifiée, Walser a cherché une nouvelle interprétation dans un court article : *Der Sinn des Cymbalum mundi von Bonaventure des Periers*⁴. Il voit dans la satire une vive attaque non contre la Bible ou l'Église, ou le Christ, mais contre Calvin et Lefèvre d'Étaples, leur doctrine et leur œuvre, surtout contre l'*Institution chrétienne* de Calvin, et une raillerie directe de la prédestination calviniste. Curtalius serait l'anagramme de Calvinus, où *n* aurait cependant été remplacé par *r* ; Byrphanes serait l'anagramme de Fabrinus, le petit Faber Stapulensis.

Mais des éléments importants parlent contre cette hypothèse. Dans l'*Institutio* de 1536 — car c'est la seule dont il puisse s'agir — Calvin a résumé la doctrine de la Providence en une seule phrase et en a souligné les avantages pratiques : « *Talem patrem grata pietate ardentique amore sic colamus, ut nos toto ejus obsequio devoveamus, illum in omnibus honoremus ; omnia, adversa quoque, æquis placidisque animis, quasi ex ejus manu suscipiamus, cogitantes ejus providentiam sic quoque nobis ac saluti nostræ prospicere, dum affligit et tribulat* »⁵. » On n'y trouve pas une syllabe de la polémique assez développée des éditions ultérieures avec les défenseurs du destin et des astrologues. La doctrine de la prédestination de Calvin, traitée dans le cadre de l'article : « *Credo sanctam ecclesiam catholicam* », ne fait, elle aussi, ressortir que cette doctrine de religion pratique que les élus sont confiés à la protection du Fils de Dieu et que, s'ils s'attachent à une foi confiante en lui, ils pourront, comme

1. Lacour, p. 318, note.

2. Lacour, *Ibid.*

3. Ses autres ouvrages : *Enchiridion juris utriusque terminorum et Hortorum libri triginta*, n'ont paru que plus tard (1547 et 1560) ; le premier est une encyclopédie à classement alphabétique des droits romain et canon ; le second ne donne que l'histoire de l'arboriculture.

4. *Zwingliana*, 1922, note 1.

5. *Op.*, 1, p. 63.

membres de son Église, atteindre aux délices futures qui leur sont promises¹. On ne trouve aucune indication des questions qui font l'objet du premier dialogue ; rien sur la façon dont les hommes doivent apprendre s'ils sont inscrits sur le livre divin des destinées. En outre, l'*Institution* de Calvin n'était pas encore connue en France à cette époque. C'est ainsi que Charles de Sainte-Marthe, professeur de théologie à l'Académie de Poitiers, écrit en 1537 à Calvin : « *Ego... multos optarim Calvinos, multas Calvini dotes, multos etiam qui Calvini imitatores tam benigne exciperent. Nihil tibi invideo : hoc doleo tantum quod præreptus nobis sis, quodque alter loquens Calvinus, nempe Institutio christiana, ad nos non perveniat. Invideo Germaniæ, quia, quod illa, adsequi non possumus* »².

La satire a un autre arrière-fond.

Dans son ouvrage dédié à François I^{er}, *De transitu hellenismi in Christianismum*, de 1534³, Guillaume Budé se plaint de l'esprit de l'hellénisme, qui s'était implanté en France et menaçait de dissocier le christianisme. Le principe de cet hellénisme, qui déterminait la disposition intime et la force extérieure de vie (*vitæ formæ*)⁴ du peuple, est la domination de la sensualité avec tous ses dérivés, parmi lesquels apparaissent surtout la convoitise, l'ambition et la soif des jouissances (« *campus ambitionis, stativa cupiditatis, diversoria voluptatis ; affectiones voluptatis avaritiæ atque cupiditatis, voluptas, ambitus cupiditatis* »)⁵. L'hellénisme est le *præputium* de la convoitise⁶. Cet *Hellenismi sensus*, qui domine l'opinion publique et se manifeste dans l'habileté générale (« *sensus communis, sensus communis magisterii mundi, magisterium sinistrum communis prudentiæ, præscriptum communis prudentiæ* »)⁷, on le trouve dans toutes les couches de la population, à la cour comme dans les maisons particulières et sur les places publiques (*civilis aulicaque prudentia*)⁸. Il est l'esprit de ce monde, qui, par des intrigues et des mirages variés (*sensuum prestigiæ*), éloigne l'esprit humain du monde idéal supérieur⁹ ; c'est un esprit qui livre l'homme et son destin au hasard (*fors aleatrix*,

1. *Opera*, p. 73 et suiv.

2. *Op.*, 2, p. 93.

3. Reproduit dans les *Opera omnia*. Basileæ, 1755.

4. *Opera*, p. 254.

5. *Ibid.*, p. 170, 219, 157, 164, 115.

6. *Ibid.*, p. 219, 238, 195.

7. *Ibid.*, p. 109, 145, 147, 157 et suiv., 160, 162, 193, 194, 197, 207, 233.

8. *Ibid.*, p. 185, 194 et suiv.

9. *Ibid.*, p. 170, 138.

quæ dicitur et creditur esse hominum fortunatrix), lui enlève un point d'appui solide et fait perdre à la vie le sérieux nécessaire¹. Les hommes qui sont complètement livrés à la sensualité et au monde présent vivent au jour le jour (*in diem vivere*)², ne pensent pas à la vie éternelle future et dorment du sommeil d'Épiménide³. Cependant, on ne peut prononcer sur la philosophie grecque un jugement de condamnation en bloc. Platon a déjà rappelé à l'homme d'ici-bas que l'essence de la philosophie est au fond de traiter de l'idée de la mort (*philosophia mortis est meditatio*), en ce sens que l'âme actuellement liée au corps se sépare de lui et revient au Créateur, dont elle porte l'image⁴. La grande qualité de Platon est qu'il estime peu les biens physiques ; ses dialogues pleins d'âme, d'art et de puissance montrent des doctrines magnifiques, que Platon a élaborées dans la nuit obscure du scepticisme de l'époque avec les moyens de la connaissance contemporaine (*ad lucernam tantum profanæ philosophiæ*), bien qu'il soit tombé dans des erreurs graves en ce qui concerne les vérités suprêmes⁵. Mais la simple considération de la mort ne suffit pas. A ce point de vue, la connaissance hellénique équivalait à l'embrasement d'une statue vaine (« *simulacrum inane amplexa est; Hellenismus errorum præceptor, simulacrorum cultor* »)⁶ et était donc maigre et illusoire. Il s'agit, au contraire, de la véritable immortalité bienheureuse ; il s'agit d'avoir une garantie sûre que la vie ne finit pas avec la mort, mais que l'homme acquiert dans l'au-delà une humanité nouvelle et durable — privilège qui lui est accordé par les décrets de la Providence céleste et divine (*cælestis ac divinæ providentiæ placito prærogativo*)⁷. Il s'agit d'envisager la théurgie divine, les actes admirables et multiples de Dieu, par lesquels l'immortalité sûre est assurée aux mortels et le bonheur éternel aux misérables. (*Non mortis tantum ut olim inanis est contemplatio, sed theurgiæ multiplicis potius et admirandæ contemplatio, quæ immortalitatem certam mortalibus, beatudinem sempiternam miseris fide non dubia pollicetur comparatque*.) A la croyance insolente en la chance (*temeritas fortunæ*) de son époque, qui équivalait en fait à un athéisme incrédule, ainsi qu'à l'astrologie,

1. P. 138.

2. P. 115, 159.

3. P. 136.

4. P. 134.

5. P. 139.

6. P. 141.

7. *Ib. id.*, p. 140 et suiv.8. *Ib. id.*, p. 130.

dont le bavardage impie (*nefaria vaniloquentia*)¹ a échoué, Budé oppose l'inébranlable croyance chrétienne en la Providence, dont les « *oracula sacrosancta* », les « *consilia mirabilia* » sont contenus dans les saintes Écritures qui exposent l'« *historia divinæ providentiæ* » et promettent à l'homme l'immortalité². Le but de Budé est de subordonner l'étude des arts libéraux à la question principale : *comment peut-on passer efficacement de l'hellénisme au christianisme?* (« *Cur litterarum admodum, aut supramodum fortasse, studiosi, non aliquando de Hellenismo trans-eundum efficaciter ad Christianum statuimus?*») Dans la préface du *Transitus*, Budé indique que le programme de son étude sera, sans négliger la « philologie mineure » (*philologia minor*), qu'il a jusque-là pratiquée avec amour, c'est-à-dire les recherches sur les formes des sciences, notamment sur l'éloquence (*ad formalem hominis rationem perficiendam*), de la mettre au service de la « *philologia major* », c'est-à-dire de l'étude de la philosophie chrétienne et de ses valeurs éternelles³. Ces valeurs éternelles se trouvent dans l'Écriture sainte, dans les « *monumenta actorum providentiæ* », dans la source inépuisable, dont l'eau fraîche rajeunit toujours le philosophe vieillissant. Si l'on pénètre dans les secrets de cette philosophie, on est amené à leur trouver toujours un sens nouveau. On voit apparaître des images pures et merveilleuses des choses célestes, et qui peuvent être comprises par l'intelligence ; de nouvelles connaissances s'offrent, vraies, uniques, et élevant l'homme vers les hauteurs, vers le sanctuaire de la vérité, de la divine Thémis. Si nous conservons avec un cœur ardent les notions et réponses célestes ainsi obtenues, nous y trouvons une compensation aux appâts mortels de l'hellénisme qui se manifeste dans l'urbanité et l'hypocrisie, dans le faux éclat, dans l'éloquence théâtrale, la souplesse et la faiblesse de raisonnement du sens commun⁴.

L'ouvrage de Budé fut bientôt après sa parution l'objet d'un grand intérêt même à l'étranger⁵. En raison de son programme tranchant, il doit avoir provoqué un grand émoi, surtout dans les milieux huma-

1. *Opera*, p. 125.

2. *Ibid.*, p. 137, 139 ; cf. aussi (*Ibid.*, n° 170) : « *Philosophia evangelica non alio vel solario titur vel nocturno horoscopo, quam tessera vigiliarum a Domino nobis data qui excubias et matutinas et vespertinas... edixit.* »

3. *Ibid.*, p. 13 et suiv.

4. *Ibid.*, p. 157 et suiv.

5. Cf. les lettres de Melanchthon à Johann Sturm du 28 août 1535 (*C. R.*, 2, p. 917) : « *Budæi etiam Transitus vidi* », et à Joach. Camerarius (*C. R.*, 2, p. 936) : « *Budæi transitum Hellenismi ad Christianum vidisse te spero.* »

nistes. En tout cas, ses idées fondamentales forment l'objet du premier dialogue du *Cymbalum*, comme nous allons le montrer.

Budé lui-même indique comme le trait essentiel de sa philosophie chrétienne la doctrine de la Providence, la foi assurée et l'espoir en l'immortalité de l'individu : « *ac in monumentis factorum providentiæ certa fides explorata spes, gestiens expectatio liberalium emeritorum atque conginarii id beatitudinis a Christo pronuntiati, monumenta conditi Christianismi fideique rerum divinarum et immortalitatis jactæ in terram novata disciplinaque salutaris cultam, duo sunt testamenta Dei*¹ ». Cet ouvrage est une chaîne d'or de la parole divine, constituée d'une abondante série d'actes de la Providence ; il contient la suite de la doctrine pendant de nombreuses générations, d'une doctrine que le ciel a fait descendre sur la terre pour préserver les mortels et les élever vers une vie éternelle². Ceux qui ont renoncé au « *sensus communis* » ont été inscrits de toute éternité sur le livre de la Providence déterminante (ab ævo in album relati destinatricis providentiæ... *sempiterna acta providentiæ, quos προορισμός theologia vocat; in album delatos divini prescientiæ... quoad numeros ascriptiorum celestisque coloniæ et sempiternæ destinatorum impleverit providentiæ*)³. Si l'on demande : « *Quis nostrum novit, quo loco homines apud Deum habeantur, in albumque destinatricis providentiæ relati sint* », ce n'est pas notre opinion (*existimatio nostra*), ni la sagesse du citoyen ou de la cour (*civilis aulicaque prudentia*), qui peut nous fixer, mais la parole devenue chair, qui éveille en nous non l'incroyance sceptique, mais une foi solide, axiomatique et dogmatique⁴. « *Ex actis tantum destinatricis providentiæ jus vitæ beatæ petendum habemus... quem sermonem si fide tenere, si studio colere, si amore complecti institerimus, docebit nos illa omnia quæ sint, quæ fuerint, quæ mox eventura trahantur*⁵. » « *Nihil ubique fieri, fore factum esse absque ejus ipsius auspiciis qui causarum omnis generis auctor jam inde ab initio fuerit*⁶. » Et, de cette façon, tout ce qui advient est contenu

1. *Opera*, p. 156, 157.

2. *Ibid.*, p. 131 : « *Mihi videtur catena quædam aurea verbi divini atque celestis argumentosissima serie apta atque conserta actorum providentiæ, quæ œconomia a priscis vocatur et theurgia, terram et mare in cælum tollere et attrahere : nempe mortales ipsos continentis et insularum incolas... nos eam esse credimus celestis disciplinæ multas per ætates seriem ad juvandos mortales ac servandos delapsam, sublimesque rapiendos ad vitam non occasuram* » ; *Ibid.*, p. 228 : « *Theurgia atque œconomia cardo Christianismi* » ; *Ibid.*, p. 666 : « *Theurgia mirifica*. »

3. *Ibid.*, p. 204, 171, 143, 144.

4. P. 159 et suiv.

5. P. 238.

6. P. 234.

dans le « destin de la Providence » (*si factum oportuit, itaque in fati fuit providentiæ*)¹.

C'est visiblement une allusion à ces idées fondamentales de Budé que fait Des Périers, lorsqu'il définit ainsi le contenu du vieux livre apporté par Mercure :

*Chronica rerum memorabilium, quas Jupiter gessit, antequam esse ipse*². (Comparez Budé : *Series factorum providentiæ, theurgia*.)

Fatorum præscriptum, sive eorum quæ futura sunt, certæ dispositiones. (Comparez Budé : *Fata providentiæ; actorum providentiæ certa fides*.)

Catalogus Heroum Immortalium qui cum Jove vitam victuri sunt sempiternam. (Comparez Budé : *In album destinatricis providentiæ relati*.)

Mais comment Des Périers arrive-t-il à faire équivaloir le contenu de la Bible à celui du *Livre des Destinées* de Jupiter? Il en aura trouvé le motif, et par suite la clef de son exposé satirique, dans l'affirmation de Budé, que la *series factorum providentiæ* de l'Écriture sainte est la σειρά χρυσεία de Jupiter qu'on trouve dans Homère (*quicquid Homerus æιράν illam χρυσείαν Jovis, esse ac significare cœnuerit, nos eam esse credimus cœlestis disciplinæ per ætates seriem... Hæc divinitus εν τη παλαιῇ xxi τῇ xxiivῇ contexta est mira varietate*³). Il a ironiquement transformé

1. P. 171.

2. « Antequam esse ipse » serait en soi absurde, si Des Périers ne voulait pas persifler par là l'idée de Budé que tous les actes des hommes sont fixés à l'avance dans les *fata providentiæ*, auxquels on ne peut faire échapper Jupiter, dont la suite de la satire racontera les gestes humains — trop humains.

3. *Opera*, p. 131. Budé se réfère ici au passage de l'*Iliade* (VIII, p. 185 et suiv.), où Zeus, pour interdire aux dieux et aux déesses d'assister les Achéens ou les Troyens, veut montrer sa toute-puissance et sa supériorité sur les autres dieux. « Si ceux-ci voulaient fixer au ciel une chaîne d'or et, en s'y suspendant, tirer Zeus sur la terre, il les soulèverait avec la terre et même avec la mer. » On sait que cette σειρά χρυσεία joue un grand rôle dans la mythologie antique, chez Platon et les néo-platoniciens, qui ont fait de la chaîne d'or le lien entre les diversités (A. F. Creuzer, *Initia philosophiæ ac theologiæ ex Platonicis fontibus ducta*, 1822, p. 389, au mot « series »). Budé aura utilisé la parabole de la chaîne d'or comme symbole de la dépendance intérieure dans l'Écriture sainte, dans le sens courant, au Moyen Âge. C'est ainsi qu'un recueil de Thomas d'Aquin sur les quatre Évangiles est appelé *Glossa continua sive catena aurea* (cf. Grasse, *Lehrbuch einer allgemeine Literaturgeschichte*, p. 245). Il serait admissible en soi que la mention de la σειρά χρυσεία homérique, qui fut citée plus tard, on le sait, dans le monde secret mystique, ait induit Des Périers à donner à cette image un sens *astrologique* et à présenter son *Catalogus* comme une sorte de raillerie de la « pronostication » des astrologues. Mais on ne peut démontrer que l'*aurea catena Homeri* ait fait partie, à l'époque de Des Périers, des idées des sciences secrètes de l'époque, comme ce fut le cas plus tard, notamment au temps de Goethe (cf. Athan. Kircher, *Sphinx mystagoga*, II, 1, et Lenglet du Fresnoy, *Histoire de la philosophie hermétique*, p. 133). Seul Agrippa von Nettesheim (*Opera*, II, p. 256) parle d'une « catena aurea qua unaquæque res aut causa alteri connexa, a superiori dependet, quousque deveniatur ad supremam omnium causam, a qua pendent omnia ». Il ne pense ainsi qu'aux liens entre les corps célestes et croit qu'on ne peut attirer (« attrahere ») sans

cette doctrine en l'affirmation que Curtalius et Byrphanes ont volé le livre de Jupiter et a substitué ainsi aux dissertations de Budé l'idée que celui-ci n'avait pas voulu donner, que la philosophie chrétienne a ses racines dans le monde antique.

Si donc Des Périers représente ainsi la Bible sous la forme du *Livre des Destinées* de Jupiter, Mercure, qui a apporté ce livre, ne doit pas non plus sortir de son rôle, mais conservera les traits du caractère païen. Tous les commentateurs du *Cymbalum* ont considéré, ainsi que nous l'avons dit, que le Christ se dissimule ici sous les traits de Mercure et n'ont d'ailleurs pu cacher leur surprise que le personnage historique de Jésus ait été défiguré en un personnage païen et ait été transformé avec impiété en un objet de risée. De là, on a conclu à juste titre : « Si ces soupçons avoient lieu, adieu la sainteté du *Cymbalum* et du pieux dessein de ruiner le paganisme¹. » Incontestablement, Des Périers a trouvé chez Budé l'idée que le Christ est Mercure descendu du ciel, qui doit communiquer aux hommes la connaissance des décisions divines : « *Deus optimus maximus... filium unicum... ad homines ipsos cum liberis liberoque imperio mandavit : tanquam Mercurium quendam futurum, interpretemque commercii cælestis et sempiterni... Ejus... adventu et magisterio factum est, ut enunciata divina, oraculorumque proloquia ac vatum sanctissimorum prædicta, cælitus olim edita, homines... intelligerent*². » Mais, tandis que pour Budé la mission de Jésus est de montrer que la philosophie orgueilleuse de l'hellénisme est usée jusqu'à la corde, et de détruire son empire immoral³, le Mercure du *Cymbalum* est chargé de tous les défauts que Budé dénonce comme les caractères principaux de l'éthique hellénistique. Il s'occupe volontiers des affaires de Vénus (« vous serez obéye vraiment »)⁴, de Cupidon, dont les travaux d'amour le rendent jaloux, car il veut vivre lui-même les temps dorés des amoureux (« voire, nous en sommes bien »)⁵. Il est un grand

l'aide de la lune la force des étoiles supérieures. Mais sa « Catena aurea » n'est pas la *σφαῖρα χρυσταῖα* d'Homère, mais l'« aurea Platonis catena ». Des Périers aurait donc eu en vue non la *σφαῖρα χρυσταῖα* comme idée astrologique, mais la signification que lui donne Budé, c'est-à-dire le symbole des dépendances entre les actions de Dieu dans l'Écriture sainte, lorsqu'il donne satiriquement au « vieux livre » le caractère d'un livre d'oracles (comparez Budé, p. 138 : « Quod si ad oraculorum mandata, monita, quasi ad libros olim *Sibyllinos*, adiremus in consiliis vitæ coplandis »).

1. La Monnoye, *Cymbalum mundi*, 1753, p. 175.

2. *Ibid.*, p. 147 ; cf. aussi p. 24 : « Cælestis Mercurius. »

3. P. 147, 225.

4. Lacour, p. 352.

5. *Ibid.*, p. 356.

artiste en transformations et un orateur disert, il dit de lui-même qu'il, « par ses belles raisons et persuasions, ferait bien entendre de vessies qui sont lanternes¹ ». En résumé, il représente le principe hellénistique antichrétien, auquel Budé donne les noms de : Mercurius Stygius², Mercurius funestus³, *Alius Locutius, autor vanissimus*⁴ et Proteus (« *Proteus inauspicatis iis, qui in regno Christi agunt, omnia transformans sese in miracula rerum circulatoriaque vanitate mentes avertens a rerum supradictarum* (du Christ et de son œuvre de rédemption) *animadversione* »)⁵, Stygius ille Proteus, omnia transformat sese in miracula rerum⁶. Voir à ce sujet Des Périers : « J'ay voulu adjouster à Proteus maistre Gonin, pour mieulx te déclairer ce que c'est que Proteus⁷. »

Nous pouvons donc nous permettre de dire que Des Périers veut transférer à son Mercure les caractères attribués dans Budé au Mercure hostile au Christ et représente en lui le transmetteur du système de vie hellénistique, rappelant ainsi le titre de l'ouvrage de Budé : *de transitu hellenismi in Christianismum*. Un pareil messenger païen mérite qu'on lui rende le livre païen qui correspond à ses qualités et dans lequel les vices de l'hellénisme s'expriment dans les actions immorales de Jupiter. Il y a là certainement un souvenir des *Métamorphoses* d'Ovide que Clément Marot avait traduites en français sur l'ordre du roi⁸. Le retour du livre à Mercure doit symboliser l'idée de Budé qu'il est indispensable pour le salut de la chrétienté de renoncer aux principes de l'hellénisme, d'abandonner les « *castra hellenismi*⁹ ».

Beaucoup d'autres détails nous montrent aussi que Des Périers avait présent à l'esprit le livre de Budé.

1. — Parmi les nombreuses tentations qui cherchent à détourner le chrétien, au cours de sa vie, de la contemplation des choses éternelles,

1. Lacour, p. 341.

2. *Opera*, p. 214.

3. *Ibid.*, p. 151.

4. *Ibid.*, p. 186, 175.

5. *Ibid.*, p. 229.

6. *Ibid.*, p. 184.

7. Lacour, I, p. 317. Voir aussi la remarque de Lacroix, *op. cit.*, p. 417 : « On appelle ainsi proverbialement un maître fourbe, un fripon, un faiseur de tours de passe-passe. Ce nom, devenu proverbial, était celui d'un magicien fameux, qui vivait à cette époque et qui fit de singulières expériences de son savoir-faire à la cour de François I^{er}... On voit que le nom de ce charlatan était déjà proverbial au moment où le *Cymbalum* fut écrit. Ce bateleur italien... est nommé Gonelle dans l'*Apologie pour Hérodoté*. »

8. Lacroix, p. 441.

9. *Opera*, p. 219.

qui forment l'essentiel de la philosophie chrétienne, figure surtout (« *una præsto sese sistens* ») l'érotisme malsain, avec toutes les manifestations qui le provoquent et l'accompagnent : « *Hæc omne Veneris sermocinationes, gestus, appellationes, tactus, affectiones, nutus, petitiones, lusus, protervitates novit : ejusdem disciplina ludibundos aspectus, oculorum conjectus, nictationum prolusiones, Veneris lacessendæ præludia compendit : omnes denique amoris licendi emerendique sermunculos, verborum velitantiunculas... discipulos suos docet, qui ad ludum ejus ventitant : ad summam, hæc Cupidinem ipsum ciconicum... ethicumque effingit et exprimit*¹. » De ces manifestations de l'érotisme, présentées en une énumération de termes brefs et saisissants, Des Périers fait des tableaux vraiment vivants², et il est frappant que, comme Budé, il cite successivement Vénus, Cupidon et Junon.

A cela s'ajoute que l'énumération de quelques objets en apparence insignifiants dans le monologue de Mercure³ peut être comprise comme une transposition satirique des symptômes que donne Budé de la *vie culturelle* française de l'époque. Si Mercure est chargé « d'apporter un perroquet qui sçache chanter toute l'*Iliade* d'Homère », c'est une allusion à la « philomeria » dont Budé est d'ailleurs animé, mais qui lui fut

1. *Opera*, p. 202.

2. Lacour, p. 351 et suiv. Voir aussi ces parallélismes frappants : chez Des Périers, « qu'elles appellent et recordent souvent toutes les chansons nouvelles ; qu'elles soyent gracieuses, courtoises et amiables aux amants ; qu'elles aient plusieurs ouyz aux yeux, et force Nenniz en la bouche ; et que surtout elles se fassent bien prier ; à tout le moins que par leurs dictes elles ne viennent point si tost à declairer leur volonté ains qu'elles la dissimulent le plus qu'elles pourront ; qu'elles ne se voyent pas coucher... qu'elles n'aient receu et donné bon soir à leurs amys » (Lacour, p. 353), et chez Budé : « Hujusmodi lenociniis actuum, vultuum ac verborum totiusque corporis affectuum... accessit rhythorum Italismi genius, lepos orationis amatoris. Hujusmodi cinctu virgines et mulieres complusculæ ornatæ atque ad certamen jucundissimum accinctæ... venditatione sui gaudent juvenum æmulatorum. Quod si oculi quorundam hominum fascino afficiuntur est, in quos incubuerint : limos illos aspectu, sub assentientes respectus, ne hebetes esse nec inertes sane credibile est (Clément Marot a décrit cette dernière particularité dans ses épigrammes 147 et suivantes (De Ouy et Nenny), et Des Périers y fait vraisemblablement allusion). Illos aspectus appellare debemus qui oculi sunt verius emissitii : secum deferentes partem animi vicisimque assensus non nihil referentes (p. 203)... Blandiloquentula comitas : ludibundis oculis ex mimo scite servientibus, quæ salutationum largitrix prolixarum et sesquipedalium, amplexus etiam arctos ingeminare solet, nec vero gravate se dedere, ut in quemque incurrit qui quidem aliquo sit in numero : cæterum captandæ magis, ut fit gratiæ cupida et artifex » (p. 195). Les mots mis dans la bouche de Celia (qui représente l'abbesse Claude de Bectode, aimée platoniquement par Des Périers ; cf. Harmand, *Revue d'histoire littéraire*, 1901-1902, p. 100) sont pour partie l'écho des phrases de Budé, qui peignent les besoins des amoureux ; comparez (Lacour, p. 375) : « en quelle peine est-il maintenant pour l'amour de moy », avec Budé, *Opera*, p. 203 : « *deperunte amatores simulans, animosque despondentes ecstatici amoris insania* ».

3. Lacour, p. 150 et suiv.

reprochée de certains côtés, ainsi qu'il l'indique ironiquement, comme un « crime¹ ». Si Mercure doit amener avec lui un corbeau, qui « puisse causer et haranguer à tous propos », c'est là les « *facundia et venustas in sermocinatione* » de Budé avec leur suite (ambition et orgueil)² ; la « pie qui sçache tous les préceptes de philosophie » est un symbole des caractères dénoncés par Budé comme manifestation de l'esprit hellénistique, « *communis prudentia* », « *sapientia sæculi* », « *lutum antiquæ sapientiæ* »³, qui, bien que pratiqués dans beaucoup d'écoles avec toutes les règles et disputes dialectiques, n'ont pas résolu les mystères profonds, mais n'ont apporté à l'humanité que fatigue et erreurs⁴. Le miroir, que Junon veut utiliser dans sa toilette, les « grandz parfumés » et le « carequent de pierrerie » appartiennent aux moyens des « *affectiones corporis ejusque habitus et cultus elegantia et lautitia* » blâmées par Budé⁵.

2. — Mais un point beaucoup plus important est que, chez Des Périers, Mercure apparaît comme un *partisan des Évangélistes*. Sa dispute avec Curtalius et Gryphones touche divers *dogmes et institutions*, qui formaient alors l'objet du conflit entre catholiques et adeptes de la nouvelle doctrine.

Curtalius appelle un blasphème honteux l'affirmation de Mercure, que le nectar de Jupiter n'est pas meilleur que le vin de Beaune, car aucun vin que l'on récolte en ce monde ne peut être comparé au nectar de Jupiter. Budé, qui se cache sous le nom de Curtalius, s'attaque ainsi à l'opinion des partisans du protestantisme, qui niaient la doctrine de la transsubstantiation, n'admettaient pas de changement de la qualité physique dans le vin de la communion⁶, et ne voulaient, d'une façon générale, admettre les sacrements que comme des symboles de la grâce divine. C'est pourquoi Budé appelle les « *novandarum rerum cupidi* » des φιλοσύμβολοι⁷. Lorsque Curtalius base la foi sur le témoignage écrit (allusion à la Bible) et la tradition humaine, c'est la reproduction d'une phrase du *Transitus* : « *Nisi vero putare debemus bono stomacho eos esse, qui esculentam carnem Christi veram, et potulentum sanguinem, auribus*

1. *Opera*, p. 205.

2. *Ibid.*, p. 194.

3. *Ibid.*, p. 156.

4. *Ibid.*, p. 103.

5. *Ibid.*, p. 194.

6. La comparaison du vin de communion avec le vin de Bourgogne se trouve aussi chez Rabelais, *Pantagruel*, V, p. 43 : « Par Dieu, c'est icy vin de Beaune, meilleur qu'onques jamais je beus ou je me donne à nonante et seize diables. » (Il ne faut pas oublier que Des Périers, natif d'Arnay-le-Duc, devait célébrer naturellement les crus célèbres du voisinage.)

7. *Opera*, p. 180 et suiv.

*admittere sine symbolo nequeunt, nedum scripturæ elogio renuunt, totque animarum sanctarum priscarumque auctoritati credere : quosque Christus ipse augustissimi sacramenti condito cum iis valere jussit, qui ipsum olim de hoc sermocinantem ferre non potuerunt*¹. » L'indignation devant les blasphèmes de Mercure et les menaces de punitions deviennent compréhensibles lorsqu'on considère que Budé critique sévèrement, dans le *Transitus*, les adversaires de la conception catholique de la communion. Il est pour lui *nefas* qu'ils détruisent la vénération du « *mysterium mysterum* », du « *sacramentum sacramentorum* »², qu'ils rapetissent les « *magnæ matris sacra* » par des « *putida verba* »³, qu'ils n'affaiblissent pas seulement, mais abolissent totalement, la « *sacrosancti chariterii majestas* »⁴. Il souhaite que les écrits publiés contre la doctrine catholique romaine « soient brûlés par un édit » et se félicite de ce que le « crime indicible » (« *deterrimæ hominum sectæ facinus infandum ac detestandum* ») des « placards »⁵, qui avaient déclaré que la « messe papiste » était un blasphème effroyable et haïssable⁶, ait été expié par la procession solennelle ordonnée par le roi⁷. La mention du « nectar de Jupiter » remonte certainement à l'image trois fois indiquée dans le *Transitus*, de la philosophie chrétienne qui nourrit ses élèves d'ambrosie et de nectar, tandis que la sagesse hellénistique et le « *sensus communis* » nourrissent leurs adeptes de détrit et ne peuvent apaiser leur soif (cf. l'allusion dans Des Périers⁸ : « J'ay grand soif »)⁹.

La violente hostilité à l'Église catholique s'est satisfaite non seulement par l'attaque contre ses doctrines, mais aussi par des attentats violents contre les *statues* et les *croix*. En 1528, une Vierge miraculeuse fut détruite à Paris, et cet acte de violence fut attribué à la secte luthérienne¹⁰, sur quoi le roi fit installer, dans la procession dont nous avons

1. *Opera*, p. 164.

2. *Ibid.*, p. 176.

3. *Ibid.*, p. 151.

4. *Ibid.*, p. 175.

5. Budé décrit en détail cet événement dans le *Transitus*, p. 178 et suiv.

6. *Acta Martyrum*, fol. 64 a et suiv.

7. *Opera*, p. 132 et suiv.

8. Lacour, p. 326.

9. *Opera*, p. 215 : « Illa interim Ambrosiæ et nectare alumnos suos alit : hæc fœno et stipulis et quisquilis animos pascunt... *siti semper aridos* » ; p. 156 : « Hunc in modum qui in solitudine philosophiæ sapientiam quærere statuerunt, et nihil *sitire* præter nectaream illam aquam oportet, quæ operantibus in vinea dominica plerumque funditur divinitus » ; p. 230 : « Preteritum erit opus, cum inter haurientium nectaream aquam laboremque studii theoretici exhauriendum libere ex ea licuerit. »

10. Baum, *Origenes Evangelii in Gallia restaurati*, p. 79.

parlé, une Vierge d'argent à la place d'une statue détruite. Cette iconoclastie provoque chez Budé une véritable fureur. Il éclate en termes violents contre les « *simulacrorum inimici et stauromastiges*¹ » : « *Has veritatis imagines et sanctitatis, utinam idolomastiges homines tantum censura sua notassent : non etiam Servatoris divæque ejus parentis simulacra ex æde Domini dejecissent contra mores majorum* », et recommande un châtiment sévère par la justice de cette foule qui insulte la légitime vénération des images (« *vereor ut lege evangelia jam liceat ad subsellia civilis judicii* »)². C'est visiblement à cela que se rapporte la phrase du *Cymbalum*³ : « Je croy qu'ils m'ont bien veu prendre ce petit ymage d'argent qui estoit sur le buffet en hault, que j'ay desrobé pour en faire un présent à mon cousin Ganymède, lequel me baille toujours ce qui reste en la coupe de Jupiter après qu'il a pris son nectar. » Le rapprochement de Mercure volant la statue et de Mercure buvant le vin de Jupiter est sûrement une allusion au jugement prononcé par Budé, que la conduite révolutionnaire des protestants est une « *crapula Ditis patris*⁴ ».

La conversation avec l'hôtesse reproduit les idées de Budé sur la *vitalité et l'avenir de l'Église*. Ici aussi, en effet, les expressions caractéristiques de sa satire concordent de façon frappante avec certaines phrases de Budé. Budé lui-même appelle l'Église des prêtres une hôtesse : « *Fuit olim et sæculis jam multi solenne doctæ aut ingenuosæ dicacitati in officinam sacerdotum declamitare ut canonicæ disciplinæ cauponatricem*⁵. » Ce terme est d'autant plus particulier que d'autres auteurs ont comparé le diable à un cabaretier et le monde à sa servante séductrice, qui cherche à attirer et à retenir les hôtes⁶. D'après la description de Budé, les Réformateurs croyaient avoir éveillé à une nouvelle vie, avec leur doctrine, l'Église gravement affaiblie et très chancelante⁷. Comme ils avaient supprimé l'autorité de l'ancienne Église, dans laquelle ils ne

1. *Opera*, p. 197, 232.

2. *Ibid.*, p. 197.

3. Lacour, p. 326.

4. *Opera*, p. 175.

5. *Ibid.*, p. 153. Nous n'avons pas besoin d'insister sur ce point que, d'après la conception de l'Église catholique, seul le clergé constitue l'Église : « *Laici sunt in ecclesia, sed non sunt ecclesia*. » D'après Budé, le combat contre l'Église est un combat contre ses conciles et contre le Pape (*Ibid.*, p. 181 et suiv.).

6. Cf. Walter von der Vogelheide, *Œuvres*, publiées par K. Lachmann, 6^e éd., 1891, p. 124 et 100 ; Luther (édition de Weimar, 28, 329) : « *Wir dienen hier in einem Gasthause, wo der Teufel Herr ist und die Welt Hausfrau*. »

7. *Opera*, p. 178.

voyaient qu'une vieille femme en démente¹, ses doctrines et ses ordonnances, et résolu d'égorger « la fiancée du Seigneur, la seule mère du christianisme et des croyants », ils ont fondé une communauté, dans laquelle le manque de lois (*exlex, licentia*) et l'arbitraire des divers commentateurs des dogmes servent de règle². Leur Église est devenue ce qu'ils voulaient préparer à l'ancienne Église, une grandeur douteuse avec une vérité imaginaire³, un asile de la convoitise et une auberge de l'envie, une collection de tous les péchés (« *officina quædam amplissima perditæ licentiæ, effrenis voluntatis asylum, vel libidinis potius, taberna voluptatis plena lenociniorum, contubernium collegium, et sodalitas omnium vitiorum*⁴ »). Avec l'attaque contre la doctrine, on devait aussi voir s'affaiblir la foi et apparaître la méfiance envers les promesses divines⁵. A la vérité, l'Église romaine s'était déjà exposée, avant la Réforme, au reproche d'avoir des prêtres plus actifs au marché des ambitions que dans la maison du Seigneur⁶. Budé ne veut nullement embellir les défauts présents de l'Église catholique et « ne s'étonne pas » du jugement de son temps : « *minus esse deformitatis et licentiæ in agricolarum ordinem quam in sacricolarum*⁷ ». Quelques prêtres considèrent leur fonction comme leur bien propre, ils voient dans leurs communautés non « leurs fiancées et leurs épouses », mais ce qui doit leur donner une riche dot pour les jouissances de la vie. Ce sont des jouisseurs et des parasites⁸. Mais il explique ces phénomènes par les conditions de l'époque, plutôt que par la faute personnelle des individus⁹. Quand les Réformateurs, sous l'influence des *machinæ Stygii grassatoris*, du *Stygii machinator*¹⁰ montrent qu'il n'est resté que des débris et des cendres de l'Église (*reliquiæ quædam ac cineres emortui instituti*)¹¹, il faut pourtant conserver ces restes de la foi¹²; car la foi, que l'esprit divin a autrefois appelée à la vie, ne peut périr entièrement (« *Aetate hac nostra fides emortuæ similis est. Quæ utinam ipsa singulis in nobis*

1. *Opera*, p. 180 : « anum et serio delirantem » ; p. 188 : « anus delira ».

2. *Ibid.*, p. 151, 180 et suiv.

3. P. 151, 181.

4. *Ibid.*, p. 163.

5. *Ibid.*, p. 176.

6. *Ibid.*, p. 153.

7. *Ibid.*, p. 188.

8. *Ibid.*, p. 190 et suiv.

9. *Ibid.*, p. 196.

10. P. 155, 180.

11. P. 152.

12. P. 188.

*tantum sit emortua, nam emori fides universim non possit*¹ ». L'Église du Christ, si on lui retire la foi, est comparable à une épave errant sur la mer agitée². Mais cette foi est complètement différente de la « *fides mercurialis* », qui ne s'adresse qu'au visible (« *oculata ac circumforanea* »)³; c'est une foi plus sûre, comme les principes de la mathématique⁴, une foi qui exclut le scepticisme (« *addubitando* »), qui dominait dans « la foi grecque, la foi de l'antique Académie »⁵. C'est une foi axiomatique en l'autorité⁶, la foi en les « *oracula et elogia Dei* », en les promesses de Dieu⁷. La foi grecque, académique, ne peut se concilier avec la foi chrétienne, de même que la foi en les « *oracula* » éternels de la Providence divine ne peut s'unir à la convoitise des biens terrestres. Dans le cœur où cette convoitise s'est implantée, il ne peut exister de confiance, même temporaire, en les biens éternels. Toute marche bolteuse (*ambigua et alternans*), à la fois vers la foi en la Providence et vers la convoitise, est un mal; vouloir servir à la fois le christianisme et l'hellénisme, c'est l'union impossible du polythéisme et de l'athéisme⁸. Celui qui mêle les choses éternelles aux choses temporelles agit contre la « *fides oraculorum* »⁹. La domination de l'hellénisme dans la chrétienté est si générale qu'il est difficile d'en enlever une partie quelconque¹⁰.

Des Périers s'occupe ensuite de l'idée fondamentale qui fait dépendre la vitalité de l'Église de la foi qui existe en elle, et l'apprécie ironiquement. Mercure, qui joue de nouveau ici le rôle de Stygius, promet à l'« hôtesse » que sa vie « sera allongée de cinquante ans en bonne santé et joyeuse liberté, outre l'institution et ordonnance de ses cousines les Destinées »¹¹. Il attaque donc la foi en la prédestination et promet à

1. P. 155.

2. P. 197.

3. P. 221, 116.

4. P. 221, 146.

5. P. 221, 146, 164 : « *Disciplina Academiæ, ne pro certo quippiam habemus, eorum quæ se superis inferisque oracula providerunt; non Græcæ alumna philosophiæ.* »

6. *Opera*, p. 161.

7. P. 236, 228, 234.

8. *Ibid.*, p. 146, 155 : « *Certe ut est in sana cupiditas bonorum possessionis temporariæ, aut nulla aut exilis est evanidaque fiducia in plerisque mortalibus æternorum bonorum... quomodo autem regnum Dei eodem in corpore tyrannisque voluptatis hærebit?* » ; p. 209 : « *Quid igitur Hellenismi profani transcriptio ad Christianismi circumcisionem profecit, si cupiditatem, si amorem, si sitim ardentissimam rerum placitis divinis damnatarum, æque ut ante in circumcisa habemus?* »

9. *Ibid.*, p. 236, 228.

10. P. 157 : « *Quotam partem nostrum eximere huic culpæ possumus?* » Cf. aussi p. 167.

11. *Ibid.*, p. 325.

l'« hôtesse » une vie purement mondaine, qui s'épuise en liberté et en plaisir. Mais c'est là une caractéristique de l'hellénisme, qui rassemble l'incroyance en la Providence divine et l'exposé des valeurs de la raison. La « joyeuse liberté » est la « *exlex, licentia et cupiditas* » que Budé reproche aux Réformés. Or, c'est un trait essentiel de l'éthique hellénistique, orientée vers la vie terrestre, d'éduquer les hommes dans l'insouciance avec ses illusions de « vie longue et saine » et de les dévier du raisonnement sérieux vers les objets les plus bas¹ (« *juventus aut firma valetudo, cum semel unicuique mortalium, caniciem seram et longos promiserit annos : cunctationi protinus homines sese dedunt... quam deinde incuria sequitur... rationumque subducendarum neglectio, ad impetrandum jus illud civitatis supernæ et æternæ. Ad hoc proprium munus est hujus philosophiæ (la chrétienne) non illius hallucinatricis, quæ veluti planus gentium ætatumque profanarum, verba Græciæ et Barbariæ dedit* »). Donc puisque Des Périers veut présenter Mercure, avec sa prétention d'assurer une vie plus longue de plaisirs contrairement aux décisions des *Destinées*, comme le type de la conception matérialiste et terrestre de la vie, il se rattache certainement ici à l'opposition constatée par Budé entre les *acta cælestium Parcarum* (*Destinées*) et les servantes de la « fortune », « *voluptas* » et « *cupiditas* », et à l'affirmation de Budé, que la foi en les promesses divines (*fides Dei promissorum*) exclut la convoitise (« *nec æmulam admittente cupiditatem* »)².

Mais l'« hôtesse » doute de la promesse de Mercure : « Je ne le puis croire ; pource que je suis bien assurée que cela ne pourrait jamais advenir. Je croy que vous le voudriez bien, aussi feroys je de ma part, car je seroys bien heureuse de vivre si longuement en estat que vous me dictes. Mais si ne s'en fera il rien pourtant³. » L'« hôtesse » témoigne donc vis-à-vis des promesses de Mercure, pour employer les termes de Budé, d'une foi académique, car elle ne peut croire à la violation de la loi des *Destinées*, elle n'abandonne donc pas la « *fides oraculorum* ». D'un autre côté, le monde de la « *voluptas et cupiditas* » lui plairait beaucoup. C'est là l'image de l'attitude peu nette, que l'Église d'alors observait, sous la domination de l'hellénisme : l'« *ambiguitas* », l'oscillation entre l'éternel et le temporel, entre la foi en les « *oracula* » et la soif des jouissances. La réponse de Mercure est caractéristique de la façon dont Des Périers transpose satiriquement les phrases de Budé.

1. *Opera*, p. 233.

2. *Ibid.*, p. 234.

3. Lacour, p. 235 et suiv.

Mercuré reprend sa promesse, parce que l'« hôtesse » ne veut pas le croire. L'hôtesse « ne vivra pas longtemps » et « sera tout le temps en servitude ». Des Périers souligne par là la thèse de Budé, que seule la foi peut sauver l'Église ; sinon, elle sera « *emortua, aut emortuæ similis* ». Mais, tandis que Budé a dans l'esprit la foi dogmatique et axiomatique en l'autorité, Mercuré témoigne d'une foi académique, ce qui est compréhensible avec son caractère hellénistique. On peut voir, par deux détails très caractéristiques, que Des Périers veut parodier les phrases de Budé. Le rire de l'« hôtesse » est une allusion au triste phénomène constaté par Budé, à savoir que l'humanité tombée dans les liens de la conception hellénistique de la vie, et vouée ainsi à la mort¹, rit de son destin (« *Nam in rebus hisce ridentes, eorum videntur esse mihi similes, quos aliquando in gladiatorum spectaculis aiunt... moriendo risisse* »)². La remarque de Mercuré : « Vous n'aurez jamais hoste qui vous paye de si riches promesses³ », reproduit sous une forme satirique l'affirmation de Budé, que les Réformateurs — dont Mercuré apparaît ici comme le porte-parole — sont prodigues de promesses (« *decoctrix pollicitationum domini* »)⁴.

3. — Le renseignement que Cupidon donne à Mercuré sur le sort du livre volé, ainsi que sur les affaires que les deux « gallants » veulent faire avec ce livre, est la présentation et la transposition satiriques de quelques assertions de Budé. Lorsque Cupidon annonce que Curtalius et Byrphanes, avec l'aide du livre, prédiront l'avenir beaucoup plus sûrement à tous les hommes que les autres astrologues, cela se rattache à l'affirmation de Budé, que nous ne pouvons apprendre *avec certitude* que par la parole de Dieu, si nos noms sont inscrits dans le livre des destinées et que seule la foi chrétienne donne une garantie *sûre* de vie éternelle, ce qui la distingue de toutes les assurances païennes (« *Ex actis tantum destinatricis providentiæ jus beatæ vitæ petendum habemus ; ea consulere oracula debemus, quibus adventantibus Delphica vaticinia aliaque cesserunt* »)⁵). Nous trouvons d'ailleurs un exemple éclatant de la transposition satirique des paroles de Budé dans le bruit que les deux compagnons « promettent de les (les hommes) enrôler au livre d'immortalité pour certaine somme d'argent⁶ ». Budé a fait de la croix du Christ

1. « Mors est enim, non vita, Hellenismi sensus », p. 235.

2. *Opera*, p. 323.

3. *Ibid.*, p. 326.

4. *Ibid.*, p. 176.

5. *Ibid.*, p. 238, 125 ; cf. p. 130, 314.

6. Lacour, p. 255.

le centre de l'Évangile. La vénération et l'adoration sincères de cette croix impliquent que l'on rejette les biens de ce monde et qu'on ne possède rien en « argent comptant », mais qu'on possède tout en espérance. Par allusion probablement aux termes connus de la parabole de l'argent prêté (Mathieu, 27, 27 ; Luc, 19, 23), Budé demande qu'on fasse l'usure pour le Seigneur avec les biens présents, pour se faire promettre à leur place les biens futurs, qui seront alors rendus au centuple et possédés définitivement dans le ciel, comme le disent les oracles. Ils seront très sûrement acquis par ceux qui ont conservé pendant leur vie la foi et la patience (« *Ob ipsius (de la croix) admirationem in numerato, in spe omnia habere velle : Præsentia Deo eidemque Domino fœnerari : pro iis futura ab eo stipulari, quæ centuplicato redeant, quæque optimo jure atque inusitato apud homines, in cælo possideantur, quod genus eos demum manet ut oraculis testatum est : aut eos quidem certe, certissime et copiosissime, qui tolerantiam philosophicam fixa fide nitentem per omnes vitæ actus approbaverint... Domino* »)¹. L'homme doit placer tout son trésor, toutes ses richesses au sein du Christ (« *suo cum omni thesauro, cum universis opibus in gremium Christi conjicere* »)². Or, Des Périers utilise le mot « *fœnerari* », visiblement pris dans un sens figuré, et le contexte que lui donne Budé pour cette observation malicieuse : « Il n'y a que danger, qu'ilz n'y escripvent (dans le livre des *Destinées*) des usuriers, rongeurs de pauvres gens, des bougres, des larrons³. » Quelle que fût sa compréhension pour la satire, Budé devait se sentir insulté par la façon dont le divin y est tourné en ridicule, d'autant plus que, dans un passage auquel Des Périers fait également allusion (comparez Des Périers : « qu'ilz en efacent de gens de bien, pour ce qu'ilz n'ont que leur donner », et Budé⁴ : « *in album etiam centuriarum cælestium referri eos vetuit, qui ad Honoris ædem... frequentius supplicatum irent, quem ad Themidis oracula consulenda* »), il affirme très nettement le contraire : « *Quo detestabilior est atque deploratior eorum vitæ ratio, qui in summa colligenda facultatum suarum, nec aliena quidem subducunt et malæ parta. Quasi vero non is demum inter Dei adoptivos locuples sit, qui auro probo puro, suo... dives est, indeque munificentiae misericordis sacrificium Deo facere solitus est... nisi vero juris prædatorii studium, nezorūque civilium atque mancipiorum hæreditatum... cum studio juris cœlestis consociari posse sine collisione credimus*⁵. »

1. Lacour, p. 142.

2. *Ibid.*, p. 314.

3. *Ibid.*, p. 355.

4. *Opera*, p. 208.

5. *Ibid.*, p. 208.

4. — Le fait frappant, que Des Périers ait doté son Mercure, partisan des Réformés, de traits hellénistiques et païens, s'explique par la position particulière prise par Budé à l'égard des Réformés. Budé voit en eux des collaborateurs de l'hellénisme qu'il condamne. Leurs théologiens dérivent de l'école de Lucrèce et des épicuriens (« *passim agminatimque prodeant e schola Lucretiana et Epicureorum* »)¹. La doctrine de la grâce sans action doit nécessairement conduire à la dépréciation de la morale et développer l'esprit libertin². Surtout, les Réformés ont ébranlé le respect des autorités vénérables et détruit l'unité de l'Église³. Comme ils permettent à leurs partisans de polémiquer sur les choses de la religion à la manière de l'antique Académie (*academici moris venia*), ils ont ramené la « religion du christianisme » au « chaos de l'Académie » (*religionem Christianismi ad chaos reduxerunt Academix*)⁴. Il faut toutefois faire une distinction, dans le groupe des Réformés, entre les savants prudents et les « *nebunculi illiterati, litterarum nescii* »⁵, l'« *imperitum vulgus* », qui prennent prétexte des discussions des savants pour niveler les différences sociales⁶. Budé regrette cet état de choses en tant que fils fidèle de l'Église et qu'humaniste, et espère qu'il restera un épisode et ne deviendra pas une époque⁷.

Comme nous l'avons vu, les idées, comme les phrases et les mots, montrent que Des Périers a en vue dans le premier et le troisième dialogues le *Transitus* de Budé. Toutefois, on trouve dans le troisième des passages qui n'ont aucun rapport avec l'étude de Budé ; par exemple, l'évocation de Minerve, qui est le masque de Marguerite de Navarre, et l'allusion qui s'y rattache au conflit entre le poète Marot et Sagon, ainsi que la scène des chevaux qui parlent. Mais tous ces passages sont sans importance pour l'histoire de la religion. Il en est de même pour tout le quatrième dialogue du *Cymbalum*, la conversation des chiens Hylactor et Pamphagus⁸. Ce qui est important, ce sont bien plutôt les paroles que Des Périers met dans la bouche de Mercure, de Curtalius et de Byrphanes. Nous avons déjà dit l'essentiel sur le personnage de Mer-

1. *Opera*, p. 151.

2. *Ibid.*, p. 153, 179, 180, 193.

3. *Ibid.*, p. 144 et suiv.

4. *Ibid.*, p. 181.

5. P. 151 et suiv.

6. P. 171 et suiv.

7. P. 154.

8. Les deux chiens sont Dolet et Rabelais, comme je le montrerai ailleurs. Le sujet est le problème de la rhétorique, que Budé traite dans son étude symbolique sur la chasse (*De philologia liber posterior*). L'expression de Budé : « *loquax canum agmen* » (*Opera*, p. 71), peut avoir incité Des Périers à écrire le quatrième dialogue.

cure. Curtalius, d'après ce que nous avons exposé, ne peut représenter que Budé. La place éminente qu'il occupait à la cour (Curia, Court)¹ de François I^{er} explique suffisamment le pseudonyme de Curtalius. Mais qui est Byrphanes? Certainement le célèbre imprimeur Robertus Estienne, dont Des Périers fait clairement apparaître le nom dans les dernières lettres du pseudonyme. C'était en effet Robert Estienne qui avait édité le *Transitus* de Budé sous le titre « *G. Budæi Parisiensis consiliarii Regii, supplicumque libellorum in Regia magistri, ad invictiss., et potentiss. Principem christianiss., Regem Franciæ de transitu Hellenismi ad Christianismum libri tres. Parisii ex officina Rob. Stephani MDXXXV. III Non. Mort.* »². En 1528 et 1532, Robert Estienne avait publié des éditions de la Bible avec commentaires, qui lui avaient valu d'être persécuté par la Sorbonne. Il écrit à ce sujet : « Premièrement qu'avoy-je fait, quelle était mon iniquité, quelle offence avoye-je faite pour me persécuter jusqu'au feu, quand les grandes flammes furent par eux allumées, tellement que tout estoit embrasé en nostre ville, l'an 1532, si non pour ce que j'avoye osé imprimer la Bible en grand volume, en laquelle toutes gens de bien et de lettres congnoissent ma fidélité et diligence »³. Des Périers pensait donc à Estienne, lorsqu'il le désignait comme le possesseur du livre « particulier »⁴. Le livre mis par Byrphanes dans le sac de Mercure à la place du livre des Destinées, c'est-à-dire les *Métamorphoses* d'Ovide, a été en vente chez Estienne en grand format (cf. Lacour⁵, « aussi grand »), et en petit format en 1541 seulement⁶. Nous savons qu'une étroite amitié unissait Budé et Estienne⁷, non parce que l'un et l'autre avaient eu une tendance au protestantisme, ni simplement pour des raisons scientifiques, comme l'admet E. Budé, mais parce que, comme en témoignent clairement les passages cités, c'était leur vénération commune de la Bible qui les unissait.

Si telle est la situation, nous nous expliquons la différence surprenante entre les jugements formulés immédiatement après la parution

1. Pour ce mot, cf. Herminjard, *Correspondance des réformateurs*, III, p. 117 : « de nostre dite Court ».

2. Renouard, *Annales de l'Imprimerie des Estienne*, Paris, 1837, p. 31 : « A la Bibliothèque royale un très bel exemplaire imprimé sur vélin qui fut présenté à François I^{er} dont le portrait est peint dans la riche bordière qui orne le second feuillet, et sur laquelle on voit aussi les armes, ses deux salamandres et sa devise : *morior et revivisco*. »

3. G. Doumergue, *Jean Calvin*, I, p. 599.

4. Lacour, p. 327.

5. P. 322.

6. Maittaire, *Annales typographici*, II, p. 502.

7. Eugène de Budé, *Vie de Guillaume Budé*, p. 224.

du *Cymbalum*, d'une part, par le roi et le chancelier et, d'autre part, par la Sorbonne. Comme le président Lizet le communiqua au Parlement, le roi lui avait déclaré avoir trouvé dans ce livre « de grands abus et hérésies ». Par contre, la Sorbonne, à laquelle le *Cymbalum* avait été soumis pour jugement, déclara : « Nous le supprimons, bien qu'il ne contienne pas d'erreurs expresses en matière de foi, mais parce qu'il est pernicieux¹. » On doit admettre que François I^{er} a subi ici, comme il le fit souvent, l'influence de Budé, qui devait voir un blasphème dans la déformation hellénistique de la figure du Christ, dans la raillerie de l'Église et dans les expressions bibliques, torturées et ridiculisées, que nous rencontrons dans le *Cymbalum*. Un fait caractéristique est que Marchand a voulu voir dans le *Cymbalum* une critique de « quelques personnes de la cour », « qui s'en soient offensées ». Mais il ne veut pas se donner le plaisir de « rechercher avec plus de soin les motifs de cette suppression² ». Nous ne pouvons oublier que Budé, malgré ses nombreuses relations avec les adversaires humanistes des abus de l'Église catholique, lui a cependant été et lui est resté sciemment fidèle. Il l'atteste dans son testament, « ayant aussi grande confiance en l'intercession de la glorieuse et unique mere et vierge, de saint Pierre et saint Paul, princes des Apôtres, et de la benoïcte Madeleine³ ». Mais les chefs du protestantisme n'ont pas jugé autrement Budé et son *Transitus*. C'est ainsi que Mélanchthon⁴ écrit : « *Budæi transitum Hellenismi ad Christianismum et Sadoleti Commentarios in Romanos vidisse te spero : sane tragice invehitur uterque ad nostros... laceramur hostiliter a Sadoleta et Budæo, quorum uterque ad Regem Galliarum hostiliter de nostris scripsit.* » L'attitude de la Sorbonne devient compréhensible, si l'on considère qu'elle a interprété en sa faveur les attaques satiriques du deuxième dialogue contre les représentants du protestantisme⁵. A cela s'ajoutait son hostilité ouverte et cachée contre Budé. Ce furent précisément Budé et l'évêque Jean du Bellay qui firent échouer sa proposition de supprimer pour toujours en France les imprimeries qui faisaient paraître les livres dangereux, soumise au roi le 7 juin 1533⁶. L'hostilité entre le syndic de la Sorbonne Beda et Budé avait pris des formes

1. Chénevière, p. 53 et suiv., 65 et suiv.

2. Lacroix, p. LXXVII.

3. E. Budé, *loc. cit.*, p. 263.

4. C. R., 2. p. 936 et suiv.

5. Le Duchat (*Note sur le 14^e chapitre de l'Apologie pour Hérodoté*, Lacour, p. Lxv) a pensé pour des raisons analogues : « Si Des Périers a écrit ce livre, il le fit étant enfant de l'Église Romaine. »

6. A.-F. Didot, *Essai sur la typographie*, t. XVI de l'Encyclopédie moderne, p. 60.

aiguës. Beda « objecta à feu Guillaulme Budé, conseillant au roy l'establisement des professeurs de ces langues, que l'hébreu et le grec seroient la cause de plusieurs hérésies, mais... Budé rembarra vaillamment le dit Beda, lui prouvant sur le champ qu'il étoit un bédier (un âne) auquel il n'appartenoit pas de juger de telles choses, où il ne connoissoit le blanc et le noir¹ ». La Sorbonne, au flair de laquelle il aura difficilement échappé que ses ennemis Budé et Robert Estienne se cachaient sous les noms de Curtalius et Byrphanes, aura sans doute ressenti une joie malicieuse de cette satire.

Si nous pouvons, pour toutes les raisons indiquées, espérer avoir donné une solution définitive à la question, résolue de manières si diverses par l'histoire de la littérature et donc non encore tranchée, de l'objet de la satire, base du *Cymbalum*, cette solution nous fournit aussi la clef du mystère qui nous intéresse particulièrement, celui de la conception religieuse de l'âme chez Des Périers. Nous avons déjà signalé le fait incompréhensible et troublant que Des Périers s'incline avec vénération devant le Rédempteur du christianisme et ne montre cependant dans le *Cymbalum* aucune trace de cette vénération. L'explication que nous en avons trouvée est que le poète, représentant — dans l'interprétation logique de l'idée (que lui avait donnée le titre de l'étude de Budé) que le porteur du livre des Destinées de Jupiter devait aussi avoir les caractères païens — un Mercure qui n'a absolument rien de commun avec le Rédempteur du christianisme, veut apparaître dans le premier dialogue comme apparenté spirituellement aux Réformés, mais raille dans le deuxième les opinions contradictoires des maîtres protestants. Pour être équitable envers le *Dialogus* de Dolet et le *Transitus* de Budé, qui sont à la base de sa satire, il aurait dû opposer, sous une forme quelconque, le Jésus historique au Mercure hellénistique. S'il ne l'a pas fait, cela montre qu'il n'avait pas, ou, si nous tenons compte de sa conception du Christ de 1536, qu'il n'avait plus de sympathie pour le Jésus des Évangiles avec ses exigences morales rigoureuses, que Budé avait particulièrement fait ressortir à l'occasion du Sermon sur la Montagne², ni par suite pour le christianisme sévère, hostile à l'« hellénisme ». Il voit maintenant « le plus gentil enseignement pour la vie » dans le « *bene vivere et lætari* ». « Pensez-vous que je loue ceste grande sévérité, rusticité, téticité, gravité? Je loueroy beaucoup plus celui de nostre temps qui ha esté si plaisant en sa vie... on l'ha appelé le Plai-

1. Henri Estienne, *Apologie pour Hérodote*, cité par E. Budé, *loc. cit.*, p. 44.

2. Cf. en particulier p. 142 et suiv.

santin¹. » Des Périers n'a pu réaliser son idéal de la vie, en lui-même louable, à savoir qu'on doit traiter la vérité en « liberté et loisir » et qu'on peut ainsi obtenir un point d'appui solide « à perpétuité² ». Sa tendance visible vers le naturel et la liberté consciente n'est pas générale, mais se rattache à une sensualité raffinée et un goût égoïste du plaisir. Son aspiration à l'amour apparaît dans beaucoup de ses *Nouvelles*, sous la forme des obscénités et des lascivités obsédantes d'un érotisme sans frein. Comme toutes les relations humaines apparaissent chez lui surtout sous la forme sensuelle et que toute vie personnelle reste enfermée dans les conditions des sens, la question de la réalité ne s'épuise chez lui qu'à l'intérieur du cercle de la vie terrestre. Si ce cercle montre des « fascheries » quelconques, ce n'est pas le signe d'un sentiment naturel et sain de la vie, lorsqu'il recommande comme « médecine » le rire effréné (« rions... de la bouche, du nez, du menton, de la gorge et de tous nos cinq sens de nature »). Son zèle pour la vérité, sa lutte contre le dogmatisme aveugle, l'ont poussé, comme beaucoup de ses contemporains, à déprécier les valeurs dogmatiques. Il a oublié que les différentes empreintes confessionnelles appliquées à la vérité ne la suppriment pas, mais la confirment ; que la lutte menée dans l'intérêt de la tolérance contre les obligations traditionnelles ne signifie pas l'abandon de toute autorité ; que la critique des systèmes qu'on prétend déformer la doctrine du fondateur de la religion doit satisfaire à un postulat nécessaire : le respect de la personne du fondateur lui-même et du mystère de son action. Calvin, selon qui Des Périers avait abandonné l'Évangile et était tombé dans cet aveuglement comme Dolet et d'autres auteurs, a vraisemblablement rapporté cet aveuglement du poète aux « *exsecrabiles blasphemix in filium Dei* ».

Cet irrespect devant le Fils de Dieu ne permet cependant pas de qualifier Des Périers d'athée, comme l'ont fait, à son époque, Postel et, par la suite, un grand nombre d'auteurs³. En effet, on ne trouve rien chez lui qui fasse penser à la négation de Dieu. Les jugements de ses adversaires sont compréhensibles, car, à cette époque, le sentiment de la vie essentiellement orienté vers le monde terrestre et l'eudémonisme, l'« épicurisme », était considéré comme athéisme⁴, de même qu'on

1. Lacour, II, p. 8, 12.

2. Lacour, I, p. 169.

3. Voir l'énumération déjà dans la lettre de Prosper Marchand, dans Lacroix, I, p. LXIV et suiv., et Lacour, I, p. LXIII et suiv.

4. Cf. Melanchthon, *Epistolæ*, éd. Bindseil, p. 242 : « Multi sunt athei, qui eam (sa sagesse) ex canticis Epicureorum libellis excerptam passim nunc edunt. »

voyait dans l'astrologie le germe de la magie et de la négation de Dieu¹. Néanmoins, Des Périers a eu lui-même le sentiment que ses discours s'écartaient de la religion traditionnelle, ainsi que cela transparait dans sa préface : « Thomas du Clevier à son amy Pierre Tryocam » (anagramme de : Thomas incrédule à son ami Pierre croyant). C'est un *scepticisme* à l'égard de toutes les manifestations positives de la religion, accompagné par la *raillerie*, aspiration de ceux qui cherchent Dieu, signe de l'« esprit inquiété », qui certes n'est « moysit » pas, mais dont le rire ne l'aide pas à passer par-dessus les troubles de sa propre vie abrégée par le suicide : triste fin de l'individu, symbole de l'incapacité de la culture, qui, nourrie par son scepticisme, aurait dû se dissoudre elle-même, s'il ne lui avait été administré comme « remède » un système en soi démesurément sévère, mais absolu, de vénération inconditionnelle envers Dieu et sa majesté.

J. BOHATEC,

Professeur à l'Université de Vienne.

1. J. Burckhardt, *Die Kultur der Renaissance*, 1908, p. 230 et suiv.

MÉLANGES

L'INSCRIPTION TRIOMPHALE DE XERXÈS

Au cours de ses fouilles de Persépolis, l'Institut oriental de Chicago découvrit, le 26 juin 1935, sur la terrasse du palais royal, un groupe d'inscriptions cunéiformes : c'était l'original perse accompagné, suivant l'usage de la chancellerie achéménide, des traductions babylonienne et élamite d'une longue proclamation du roi Xerxès. Ernst Herzfeld reconnut aussitôt l'importance du texte et ses publications¹ n'ont pas tardé à mettre le document à la disposition des iranisans, dont plusieurs (H. Hartmann, Kent, Nyberg) ont corrigé sur quelques points le travail très méritoire du pionnier. Il ne semble pas que, jusqu'à ce jour, aucun historien étranger au cercle restreint des connaisseurs du perse ancien ait apporté sa contribution à l'étude d'un document qui n'intéresse pas seulement le monde iranien.

Résumons rapidement l'inscription :

§ 1 (l. 1-6) : hommage à Ahuramazda, qui a créé la terre, le ciel et l'homme et a donné la royauté à Xerxès.

§ 2 (l. 6-13) : titulature de Xerxès.

§ 3 (l. 13-28) : liste des régions qui payaient tribut au roi Xerxès, exécutaient ses ordres, observaient ses lois. L'énumération² comporte trente noms de pays ou de peuples couvrant l'Asie de la Mer Égée jusqu'au Gandara et

1. Herzfeld a édité en transcription, traduit et commenté le texte dans *Archaeolog. Mitteilungen aus Iran*, VIII (1937), p. 56-77 (transcription et traduction sont reproduites, celle-ci avec de légères modifications de forme, dans *Altpersische Inschriften*, Berlin, 1938, n° 14). Dans la *Revue de l'Histoire des Religions* de 1936, I, p. 35-37, il avait exposé son interprétation des données relatives aux religions iraniennes, sommairement ébauchée dans le *Recueil des communications présentées au Congrès [de l'histoire des religions de Bruxelles]*, Bruxelles, 1935, p. 25. On trouvera d'autres détails bibliographiques chez Roland G. Kent, dans la revue de Baltimore *Language*, XIII (1937), p. 292.

2. Voisine de celles de Naqš-i-Rustam (vingt-neuf noms) et de Suse (vingt-six noms), les deux dernières en date des listes des domaines de Darius.

au Sind¹, le nord-est de l'Afrique avec l'Égypte, Kuš et Putaya² et le coin d'Europe auquel appartiennent les « Ioniens d'outre-mer ».

§ 4 (l. 28-41) : annonce d'une victoire remportée sur des rebelles, adorateurs de certains *daivās* (dieux non reconnus par Xerxès, démons) et destruction du *daivadāna* (repaire des *daivās*) ;

(l. 41-56) : nouveau remerciement à Ahuramazda et invitation solennelle aux hommes futurs d'observer la loi et le culte d'Ahuramazda.

§ 5 (l. 56-60) : invocation finale à Ahuramazda, qui veuille protéger du mal le roi, sa maison et le pays.

Non sans raison, les critiques ont attaché une importance particulière à la quatrième partie : en dehors des versions intégrales du texte dues à Herzfeld et à Kent³, nous disposons pour les lignes 28-41 des traductions de H. Hartmann⁴ et de Nyberg⁵. En tenant compte des amendements que ces critiques ont apportés à l'interprétation première, on peut rendre ainsi ce morceau, qui est la partie essentielle de l'acte royal, celle en vue de laquelle le texte a été rédigé :

Ainsi parle le roi Xerxès : Quand je devins roi, il y eut des troubles dans les pays indiqués plus haut. Ahuramazda me vint en aide ; par sa grâce, je battis ce pays⁶ et y rétablis l'ordre. Et dans ces pays il y avait un endroit où auparavant les *daivās* étaient adorés. Par la grâce d'Ahuramazda, je détruisis ce repaire de *daivās* et je proclamai : Qu'on n'adore plus les *daivās* ! Où auparavant les *daivās* étaient adorés, j'adorai Ahuramazda *ariātā barzmaniya*⁷.

Nous avons ainsi la relation officielle d'un épisode historique assez considérable pour être proclamé dans les formes les plus solennelles, commémoré sur des tablettes en pierre couvertes d'une écriture monumentale, enseigné dans leur langue aux gens de Perse, d'Élam et de Babylonie. Événement glorieux pour le roi, si nous l'en croyons (mais les bulletins de victoire ne sont pas toujours parfaitement véridiques), glorieux aussi pour la religion d'Ahuramazda. Événement, enfin, qui nous est révélé dans les conditions les plus singulières, car, alors que rien n'indique le nom des ennemis et de leurs fausses divinités, une parfaite clarté préside au déroulement des faits : une rébellion qui semble remonter au moment de l'avènement est réprimée, le roi s'empare du temple (ou du territoire sacré qui peut

1. Sur la valeur de ces noms dans les inscriptions de Darius, voir A. Foucher, *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions*, 1938, p. 339 et suiv.

2. Ce pays n'a rien à faire, quoi que pensent Herzfeld et Kent, avec le Punt des Égyptiens ; voir Posener, *La première domination perse en Égypte*, p. 186.

3. Roland G. Kent, *The Daiva-Inscription of Xerxes*, dans *Language*, t. XIII, p. 292-305.

4. H. Hartmann, *Oriental. Literaturzeitung*, 1937, p. 159.

5. Nyberg, *Die Religionen des alten Iran* (*Mitteil. vorderas.-ägypt. Gesellsch.*, t. XLIII, 1936), p. 364.

6. Le mot est au singulier (Hartmann, Kent).

7. Mots intraduisibles ; cf. *infra*, p. 109, n. 4 et p. 120.

avoir contenu plusieurs temples) qui est le centre religieux des vaincus ; il fait détruire ce foyer d'idolâtrie et, à la place du culte prohibé, y célèbre le culte d'Ahuramazda.

De quel adversaire est-il question ? L'inscription ne livrant aucun nom de peuple ou de *daivā* qui oriente la recherche, elle laisse le choix, pour la définition du pays dompté, entre les trente régions qui constituent l'immense empire en Asie, Afrique et Europe. Elle ne comporte, d'autre part aucune date, et les indices chronologiques qu'elle fournit sont assez vagues. Herzfeld, avec raison¹, a attiré l'attention sur les ressemblances du texte avec l'inscription du tombeau de Darius ; en particulier, il a fait remarquer l'emploi de la formule : « Ainsi parle le roi », qui, héritée de Darius, céda ultérieurement la place à cette autre, que reprit Artaxerxès : « Ainsi parle le grand roi Xerxès »². Mais nous ne savons à quel moment précis se produisit le changement et tout ce qu'on peut retenir de la remarque de Herzfeld, c'est que l'inscription appartient au commencement du règne de Xerxès plutôt qu'à la fin. On arriverait à une précision plus grande s'il était certain, comme le dit ensuite Herzfeld, que les événements commémorés sont immédiatement consécutifs à l'avènement. En réalité, on ne peut déduire de l'expression « quand je suis devenu roi »³ que toute la chaîne des faits a suivi de très près l'avènement, car rien n'indique la durée de l'intervalle qui a pu séparer la rébellion de l'expédition punitive. C'est donc sur des bases peu solides que repose la datation de Herzfeld, « plus près de 486⁴ que de 480 », qui s'est imposée à tous les exégètes du texte perse⁵ (nous verrons plus loin⁶ quelle conclusion erronée, au point de vue de la chronologie, Herzfeld a tirée de la présence des « Ioniens d'outre-mer » dans la liste des populations soumises au roi).

Imparfaitement datés, sans autre localisation que celle qui résulte de la qualité de province perse attribuée par Xerxès à la région dissidente, les faits visés dans l'inscription ont fait l'objet d'interprétations assez divergentes. Voyons s'il en est une qui puisse être retenue⁷.

1. *Archaeol. Mitteilung.*, t. VIII, p. 64.

2. Herzfeld, *Alpersische Inschriften*, n° 13 et 16.

3. Cette formule se retrouve, mais dans des conditions telles qu'elle ne peut servir à préciser le sens de notre texte, dans un autre monument de Xerxès à Persépolis, l'inscription du harem (Herzfeld, *Alpersische Inschriften*, n° 15, l. 36-37).

4. Date assez communément admise, depuis un quart de siècle, pour la mort de Darius, qui a eu lieu en automne. L'an I officiel de Xerxès partirait, en ce cas, du printemps de 485 (San Nicolò et Ungnad, *Neubabylonische Rechts- und Verwaltungsurkunden*, t. I, 1935, p. 757). Tout récemment, Olmstead, *American Journal of Semitic Languages*, 1938, p. 412-416, a proposé de fixer l'avènement de Xerxès à l'automne de 484 et le point de départ de l'an I au printemps de 483.

5. Kent, *l. l.*, p. 305, se rallie explicitement à la chronologie de Herzfeld, que supposent aussi les hypothèses de Hartmann et de Nyberg.

6. *Infra*, p. 118.

7. Il n'y a pas lieu d'insister sur l'interprétation que Fr.-W. König vient de donner du

IRAN?

Herzfeld¹ croit que c'est au cœur même de l'Empire perse que se serait produit, en 486 ou peu après, l'événement, par ailleurs ignoré, dont Xerxès exalte l'heureuse issue. L'interdiction du culte des *daivās* marquerait, le savant iranisant le dit encore avec force dans son plus récent travail², une date décisive de l'histoire du zoroastrisme³.

Étant donné, pense-t-il, le caractère religieux du mouvement réprimé par Xerxès (le culte des *daivās* est à l'origine du soulèvement), le théâtre de la rébellion doit être cherché dans une des régions iraniennes où Darius avait toléré le culte des anciens dieux proscrits par le zoroastrisme. Il doit s'agir de la Médie, domaine du culte de Verethragna, d'Anāhitā et de Mithra (Behistoun), de l'Atropatène, où Ganzaka avait aussi un sanctuaire de Verethragna, de l'Élam, où l'on retrouve Anāhitā. L'insurrection fut dirigée par les Mages qu'avait combattus Zoroastre; après la défaite, le culte des anciens *daivās* fut aboli et ne fut rétabli officiellement que par Artaxerxès II.

Le souvenir de ces faits aurait subsisté, déformé, dans la tradition iranienne: ni le nom de Xerxès ni les connexions historiques n'apparaissent plus dans le récit de *Dinkert*, où c'est le roi mythique Kai Khosrau qui détruit le temple du lac Caeacast, repaire de l'idolâtrie.

Il n'est pas excessif de qualifier de simple roman⁴ cette singulière reconstitution. Le point de départ est imaginaire: le texte de Xerxès n'indique aucunement que le soulèvement ait eu pour cause une question d'ordre religieux; la destruction du sanctuaire des *daivās*, opéré à la suite de la répression, ne saurait prouver que les prêtres avaient eu la responsabilité ou la conduite de l'insurrection. Il n'y a donc nulle raison de supposer que la rébellion ait été dirigée par les mages de Médie ou aucun groupement comparable, nulle raison d'imaginer qu'après la mort de Darius un mouvement puissant (dont il serait très surprenant qu'aucune trace ne subsiste ni chez Hérodote ni ailleurs) souleva l'Iran occidental depuis l'Atropatène

membre de phrase relatif à la suppression du culte des *daivās* (*Der Falsche Bardija*, p. 345). König comprend que l'interdiction s'étend à tout l'Empire achéménide et vise indistinctement Babyloniens, Égyptiens et Juifs. La traduction de Herzfeld pouvait, à la rigueur, suggérer pareille interprétation, d'ailleurs inacceptable, mais, depuis que Hartmann et Kent ont montré qu'il s'agit de la rébellion d'un seul peuple et de la destruction d'un sanctuaire déterminé, il est devenu évident que la condamnation ne frappe que la cité vaincue.

1. E. Herzfeld, *Revue de l'Histoire des Religions*, I. I., et *Archaeol. Mitteil. aus Iran*, VIII, p. 74-75.

2. E. Herzfeld, *Altpersische Inschriften*, p. 35.

3. Herzfeld croit que Darius et Xerxès furent zoroastriens (opinion très contestée, à juste titre) et ses thèses relatives à l'inscription se rattachent à toute une théorie sur l'histoire religieuse de l'Iran que je ne puis exposer en tous ses détails.

4. Nyberg, I. I., p. 365.

jusqu'à la Susiane. La liste des soi-disant *daivās* d'Atropatène, Médie et Élam est établie à l'aide de documents disparates et sans rapport avec l'époque de Xerxès ; l'idée que Xerxès a persécuté les fidèles des *daivās* Mithra, Verethragna et Anāhitā est une conjecture invraisemblable et le prétendu rétablissement décrété par Artaxerxès II est imaginé sur la foi d'un texte de Bérose qui dit tout autre chose¹.

Quant à l'histoire contée par le *Dinkert* (rédigé au x^e siècle de notre ère) de la destruction d'un sanctuaire idolâtrique sis près du lac d'Ourmia, son fabuleux héros, le dernier de la lignée des Kayanides, n'a pas le moindre rapport avec Xerxès.

Il nous paraît inutile d'insister sur une hypothèse qui n'a guère rencontré de partisans : Kent² et Hartmann³ l'ont repoussée comme Nyberg.

ÉGYPTÉ? BABYLONE?

A l'interprétation du déchiffreur, H. Hartmann⁴ en opposa une autre toute différente. L'inscription ferait allusion aux incidents relatifs à la statue du Bel babylonien, qui marquèrent l'abandon de la politique tolérante de Darius. A partir de ce moment, Xerxès cessa d'avoir égard au sentiment religieux de ses peuples : en Égypte, il confisqua les biens des temples.

Plus récemment, Nyberg a également évoqué l'Égypte et Babylone, mais en assignant aux faits un ordre différent. A son avènement, le roi aurait trouvé l'Égypte en pleine révolte ; il aurait repoussé le soulèvement, non sans atteintes à la religion. A peine l'ordre rétabli, il eut à sévir contre Babylone, où il fit à la religion indigène une guerre à mort.

L'histoire de l'Égypte, celle de Babylone surtout ont-elles réellement comporté, Xerxès régnant, les événements associés aux lignes 28-41 de l'inscription : révolte, répression, sac d'un sanctuaire, substitution (au moins temporaire) du culte d'Ahuramazda à celui des « démons », le tout accompli en présence du Roi des Rois?

En Égypte, aucune des conditions supposées n'est réalisée.

Xerxès trouva-t-il à son avènement une Égypte soulevée et qu'il fallait

1. Bérose (Clément d'Alexandrie, *Protr.*, 57 = *Fragm. Hist. Graec.*, II, p. 508, n° 16) dit seulement qu'Artaxerxès innova en élevant à Anatis des statues dans les villes de Babylone, Suse et Ecbatane, et que son exemple recommanda en des lieux lointains le culte de la déesse.

2. *Journal of Amer. Or. Soc.*, 1936, p. 214, et *Language*, 1937, p. 305.

3. *Oriental. Literaturzeit.*, 1937, p. 158.

4. H. Hartmann, *Zur neuen Inschrift von Persepolis*, *Orientalist. Literaturz.*, 1937, c. 145-160. Comme l'indique le sous-titre *Arta und brazman bei den Achämeniden*, Hartmann se propose principalement d'élucider le sens des deux mots controversés qui terminent le passage traduit plus haut. Les considérations historiques sont brièvement exposées à la fin de l'article.

réduire? Hérodote, à la vérité, l'affirme¹, et il a généralement trouvé créance²: les Égyptiens se seraient révoltés, Darius régnant, au cours de la quatrième année après Marathon; Darius étant mort après avoir occupé le trône trente-six années pleines, Xerxès, en l'an II, aurait reconquis le pays et l'aurait rendu plus esclave qu'il n'était sous son père.

Les monuments égyptiens confirment la chronologie d'Hérodote plus que son histoire d'insurrection. Ils montrent qu'en l'an XXXVI du vieux roi, la Perse gardait la haute main sur l'Égypte; c'est cette date que porte un papyrus démotique au moins³, et que fournissent encore trois inscriptions hiéroglyphiques gravées à Ouâdi Hammâmât, sur la route de Coptos à la mer Rouge, par le haut fonctionnaire perse Atiyawahi⁴. Or, Atiyawahi, évidemment toujours en fonction, a repassé à Ouâdi Hammâmât en l'an II de Xerxès⁵. On ne peut guère échapper à la conclusion que la révolte de l'an IV après Marathon n'a pas été très grave et que, si des troubles locaux ont éclaté et persisté jusqu'au début de Xerxès, ils n'ont pas dû avoir grande importance⁶. Pour ce qui est des mesures prises par Xerxès contre la religion égyptienne, H. Hartmann et Nyberg ne les connaissent manifestement que de seconde main. Hartmann⁷ ne cite pas sa source; Nyberg confesse qu'il s'est inspiré du récit de Hall paru dans le *Cambridge ancient History*⁸. Il ne pouvait plus mal choisir son informateur: car Hall s'est contenté de copier, en forçant le trait, le récit un peu trop romanqué que jadis Maspero⁹ donna des événements qui, d'après la *Stèle du Satrape*, se seraient passés dans la vallée du Nil sous Xerxès.

Cette curieuse inscription hiéroglyphique¹⁰ raconte, comme savent tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'Égypte sous les Lagides, comment Ptolémée I Sôter, encore satrape, reconnu après le Pharaon Habbas (Habbas) les droits du temple de Boutô sur un domaine dont l'avait frustré l'infâme Xerxès. Les observations de Wilcken, de Bouché-Leclercq, de Spie-

1. Hérodote, VII, 1, 4, 7.

2. De Maspero, *Hist. ancienne de l'Orient classique*, III, p. 713-715, à Moret, *Histoire de l'Orient* (coll. Glotz), II, p. 792.

3. Voir les papyrus démotiques Loeb (éd. Spiegelberg) cités par G. Posener, *La première domination perse en Égypte*, p. 190, n. 6.

4. Posener, *l. l.*, nos 24, 28, 30.

5. Posener, *l. l.*, n° 25.

6. Cf. Posener, *l. l.*, p. 190.

7. Hartmann paraît très peu compétent en matière de choses d'Égypte: il place (c. 149) Syène en Basse-Égypte.

8. T. III (1925), p. 314.

9. Maspero, *Hist. ancienne de l'Orient classique*, III, p. 713-715. Le volume porte la date 1899, mais le texte a été rédigé deux ans plus tôt, car il n'est pas fait mention de l'étude de Wilcken.

10. Brugsch, *Zeitschr. f. äg. Sprache*, 1871, p. 1-13; traduction française ap. Bouché-Leclercq, *Histoire des Lagides*, I, p. 105.

gelberg, de Struve¹ ont conduit à une interprétation de la *Stèle du Satrape* toute différente de celle qui prévalait à la fin du dernier siècle² : l'inscription est une forgerie sacerdotale, la donation de Ḥabbaš (dont le règne éphémère est postérieur d'un siècle et demi à la fin du règne de Darius) est fictive ; la spoliation du temple par Xerxès est une imposture³.

Et même si, par impossible, la critique avait fait fausse route et s'il fallait revenir à l'idée que l'administration perse d'Égypte a injustement revendiqué un terrain qui appartenait aux dieux de Boutô, on ne pourrait évidemment pas déduire de cet acte de spoliation vulgaire que Xerxès a fait la guerre aux divinités d'Égypte, prohibé leur culte et ruiné leurs temples. Les monuments qui portent son cartouche et nous révèlent au moins en partie sa titulature pharaonique ne laissent rien paraître de pareils desseins ; dans une inscription de l'an XIII⁴, le préfet de Coptos, Atiyawahi, donne à son roi l'épithète de « fils de Râ », et l'année d'avant⁵ ce haut fonctionnaire, Perse authentique, avait manifesté sa dévotion au dieu Min de Coptos ; dans le texte hiéroglyphique de l'an II déjà cité⁶, il place parmi les épithètes de Xerxès celle de « seigneur exécutant les rites », ce qui indique un souverain dévot et fidèle à la politique de Darius plutôt qu'un persécuteur. Dans la bilingue araméenne et hiéroglyphique du Musée de Berlin, un Sémite converti à la religion d'Osiris n'hésite pas à dater de l'an IV de Xerxès, roi des rois, le monument funéraire de ses parents⁷.

Pour achever de mettre l'Égypte hors de cause, il suffit d'indiquer que, malgré l'assertion contraire assez fréquente, Xerxès n'a à aucun moment de sa vie pénétré dans la vallée du Nil⁸.

A Babylone, les conditions historiques sont assurément plus favorables qu'en Égypte à un rapprochement avec le § 4 de Persépolis : il y a eu là une révolte organisée dont les chefs, Bel-šimanni et Šamaš-eriba, ont pris le titre de « roi de Babylone », et certains récits anciens prêtent à Xerxès le rôle d'un ennemi avéré du dieu principal de la vieille capitale, Bel-Marduk. Mais les thèses de Hartmann et de Nyberg, sur ce point encore, s'appuient sur une documentation capricieuse et surannée.

1. Wilcken, *Zeitschr. f. äg. Sprache*, 1897, p. 81 ; Bouché-Leclercq, *I. I.*, p. 109 ; W. Spiegelberg, *Pap. Libbey*, 1907, p. 4-6 ; Struve, *Bull. de l'Acad. des Sciences de l'Union des Républiques socialistes*, VII^e série, *Classe des sciences hist. et phil.*, 1928, p. 202-212.

2. Erman reste fidèle à l'interprétation surannée de la *Stèle du Satrape* (*Religion des Égyptiens*, trad. Wild, p. 411).

3. I. Lévy, *Bull. de l'Inst. français d'arch. orientale*, t. XXX (le Caire, 1930), p. 539.

4. G. Posener, *I. I.*, n° 30.

5. G. Posener, n° 28.

6. G. Posener, n° 25.

7. *Corpus inscr. semit.*, Ar., n° 122 ; cf. I. Lévy, *Journal asiatique*, 1927, II, p. 281, et W. von Bissing, *Zeitschr. Deutsch. Morgenland. Gesellsch.*, 1930, p. 230.

8. Posener, *I. I.*, p. XIII.

Hartmann croit retrouver dans deux actes hostiles du roi contre Bel deux événements significatifs énumérés à Persépolis : 1^o de la destruction du *daivādāna* il rapproche le texte d'Hérodote (I, 187) sur l'enlèvement de la statue de Bel par Xerxès et le meurtre du prêtre ; 2^o de la phrase où Xerxès déclare avoir adoré Ahuramazda à la place même où les ennemis fêtaient leurs divinités, il croit rendre compte en supposant qu'en l'an 484 le nouveau souverain accomplit en l'honneur du dieu des Aryens une cérémonie destinée à remplacer la solennité de la « prise de la main de Bel-Marduk », qui eût dû être célébrée à l'*Akitu* (Nouvel An) et à laquelle il s'était refusé.

Nous reparlerons de la statue de Bel : le texte d'Hérodote ne fournit aucune date, et il n'y a aucune raison de placer en 484 le rapt, qui est, comme on verra, sujet à caution et n'équivaut pas à la destruction du sanctuaire. Notons seulement que l'image divine, en or massif, haute de près de six mètres, ne saurait être identifiée avec la petite statue portative de la procession de l'*Akitu*.

L'hypothèse relative à la cérémonie suppose démontrées les combinaisons que Lehmann-Haupt a répétées et renouvelées sans se lasser au sujet de la politique que Xerxès aurait inaugurée¹ : Xerxès aurait peut-être négligé en 484, lors de l'*Akitu* (fête du Nouvel An, célébrée vers l'équinoxe de printemps), de « prendre la main de Bel », c'est-à-dire dédaigné le sacre babylonien et manifesté par un changement de titulature son orgueil d'Achéménide et d'Iranien. Lehmann-Haupt n'osait affirmer que Xerxès ait, en effet, refusé de « prendre la main », mais ceux qui l'ont suivi² n'ont pas tardé à considérer comme fait établi l'abolition par Xerxès de la « prise de la main », acte qui marquerait la rupture avec la politique de Cyrus et de Darius. Mais l'idée que la « prise de la main de Bel » était un rite d'intronisation est périmée, et, dès 1921, Thureau-Dangin a montré que c'est simplement un geste régulier de la fête de l'*Akitu*, le signe rituel de départ pour l'image quittant le temple³. Il n'y avait aucune raison de remplacer par une solennité aryenne ce modeste épisode du Nouvel An. Il est à peine besoin d'ajouter que, dans l'inscription de Persépolis, la cérémonie en l'honneur d'Ahuramazda suit la destruction du sanctuaire des faux dieux et que Hartmann néglige ce fait essentiel. Sa construction est sans consistance, et il est surprenant qu'il se soit trouvé un assyriologue⁴ pour l'approuver.

Nyberg se distingue, comme on a pu voir, de son devancier en ce qu'il

1. Lehmann-Haupt, *Samāšumukin*, p. 45 ; *Wochenschr. f. Klass. Phil.*, 1900, c. 961 ; *Oriental. Studien Th. Noeldeke gewidmet*, p. 1001 ; *Klio*, 1907, p. 447.

2. Ed. Meyer, *Forschungen*, t. II (1899), p. 476, et *Gesch. des Altertums*, t. III (1901), p. 130-131 ; Prašek, *Gesch. der Meden und Perser*, t. I, p. 148-151 ; Obst, *Feldzug des Xerxes*, p. 38, cf. p. XIII.

3. Thureau-Dangin, *Rituels accadiens*, p. 146, n. 3 ; cf. p. 86 et 117.

4. Bruno Meissner, *Sitzungsber. Ak. Berlin*, 1938, p. 18, n. 5.

place après la campagne d'Égypte la révolte babylonienne (qui serait celle de Šamaš-eriba), la répression et une offensive contre Bel-Marduk comportant le refus de reconnaître les dieux de la ville, le pillage du temple, la confiscation du trésor, le rapt de la statue d'or et le meurtre du prêtre. N'insistons pas sur ce qu'a de factice la liste de ces cinq griefs, empruntée à une page vieillie, et du premier jour contestable, d'Ed. Meyer : le premier est déduit du prétendu refus de la « prise de la main », le second et le troisième sont des corollaires supposés du quatrième, qui lui-même, avec le dernier, repose sur le témoignage d'Hérodote que nous examinerons tout à l'heure. Cette mosaïque disparate, et où rien ne résistera en somme à l'examen, est dessinée autour d'un fait réel, mais imprudemment daté. La révolte de Šamaš-eriba, sans doute successeur immédiat de Bel-šimanni, reste difficile à situer dans le temps en raison de la courte durée des deux dominations (le premier règne est attesté pour une quinzaine de jours, l'autre pour un peu plus d'un mois) et l'accord est loin d'être fait à ce sujet : Ungnad, après avoir supposé les deux prétendants contemporains de la fin du règne de Darius¹, s'est rallié à la thèse de San Nicolò qui envisage la seconde année de Xerxès². Mais les contrats babyloniens datés de Xerxès, sans offrir un réseau aussi serré qu'on voudrait, semblent indiquer que, pendant ses quatre ou cinq premières années, il ne se heurta pas à Babylone à des difficultés particulièrement graves, de sorte qu'on peut estimer probable l'opinion qui abaisse à 480 au plus tôt³, et sans doute à un moment quelque peu postérieur, la révolte de Bel-šimanni et Šamaš-eriba⁴, en sorte que la reprise de la ville ne doit pas être antérieure à 478. La chronologie de Nyberg ne concorde avec aucune de ces thèses, et le tableau fort arbitraire qu'il présente des actes plus ou moins sacrilèges de Xerxès n'a de toute manière qu'un rapport lointain avec les faits énumérés dans l'inscription trilingue⁵.

1. *Oriental. Literaturzeitung*, 1907, c. 464.

2. San Nicolò et Ungnad, *Neubabylonische Rechts- und Verwaltungsurkunden*, t. I, p. 757.

3. C'était la thèse d'Oppert, *Zeitschr. f. Assyriologie*, VIII (1893), p. 59.

4. Cf. Olmstead, *American Journal of Semitic Languages*, LV (1928), p. 412-416; cf. Unger, *Reallexikon der Assyriologie*, I, s. v. Babel, 335.

5. Hartmann et Nyberg ont du moins été bien inspirés en n'invoquant pas, pour prouver que Xerxès scandalisa dès le début de son règne les Babyloniens dévots, le conte merveilleux, trop souvent traité en document historique, de Ctésias (p. 50, § 21, à compléter par Elien, *Hist. Var.*, XIII, 3) : venu à Babylone quelque temps avant la campagne de Grèce, Xerxès pénétra dans la sépulture du personnage fabuleux nommé Bêlitanas, et il vit dans un cercueil de verre le cadavre plongé dans une huile qui n'atteignait pas tout à fait le haut de la cuve ; une inscription placée auprès menaçait de grands malheurs le témoin oculaire de cette scène qui aurait négligé de refaire le plein d'huile. On eut beau déverser des flots d'huile dans le cercueil, le niveau, par miracle, ne monta pas, et le roi repartit pour Ecbatane, navré du funeste présage. Il n'est pas question là-dedans, quoi qu'on en ait dit, de mystères du dieu Bel que Xerxès aurait violés (de tels mystères n'ont pas existé) et le sépulcre de Bêlitanas (nom d'un héros qui n'est sûrement pas identique au dieu Bel) n'est pas (comme a supposé Lehmann-Haupt, *Orient. Studien*, p. 995) la partie occidentale d'Esagila, le temple de Bel.

Il est cependant possible de plaider la thèse babylonienne, mais à la condition de renoncer au *terminus ante quem* de l'an 480, formulé par Herzfeld et respecté par ses critiques, et d'envisager pour la lutte contre Bel-Marduk une date postérieure à Salamine et même à Platées.

Il existe bien une tradition antique — nullement méprisable, à en juger par la qualité de sa source — qui reproche à Xerxès la destruction des sanctuaires de Babylone, et en particulier du temple de Bel-Marduk, le plus important des monuments religieux de la cité.

Cette tradition nous est connue par Arrien¹ (Alexandre le Grand, arrivant à Babylone, ordonne la reconstruction des temples qu'avait détruits Xerxès revenant de Grèce, et notamment de celui de Bel) et par Strabon² (Alexandre décide la restauration du tombeau de Bel)³.

Ces informations s'accorderaient bien, chronologiquement, avec ce que nous savons par les monuments babyloniens du soulèvement qui, sous la direction de Bel-šimanni, puis Šamaš-eriba, agita Babylone au plus tôt, autant qu'on sache, vers le moment où Xerxès arrivait en Grèce et qui dut être réprimé après le retour de Xerxès en Orient. Elles n'ont rien d'in vraisemblable en elles-mêmes ; si elles sont exactes, Xerxès fut l'auteur, à Babylone, de la destruction d'un « repaire de *daivās* ».

Strabon et Arrien sont séparés de l'époque de Xerxès par un intervalle de plusieurs siècles. Mais leur source première est d'une honnête antiquité : on admet généralement que l'histoire d'Alexandre réparant les méfaits de Xerxès remonte à Aristobule, auteur du IV^e siècle finissant, et l'opinion semble s'accréditer qu'elle a pour garant un des plus notoires compagnons d'Alexandre, Ptolémée I^{er} en personne⁴.

Et cette vieille information sur Xerxès destructeur du temple de Bel n'est-elle pas corroborée par le récit déjà indiqué d'Hérodote, qui fait du roi le spoliateur de ce même temple, le meurtrier de son prêtre ? C'est le témoignage qu'ont invoqué Hartmann et Nyberg, non sans atténuer quelque peu la vive couleur du morceau⁵ : « Il y avait en ce temps-là⁶ dans l'enclos sacré une statue en or massif haute de douze coudées⁷ (je répète ce que

1. Arrien, III, 16, 4, et VII, 17, 2-3 (ce dernier passage précise seul que c'est au retour de Grèce que Xerxès fit détruire le temple).

2. Strabon, XVI, 1, 5. La divergence entre le « temple » d'Arrien et le « tombeau » de Strabon n'est qu'apparente ; il s'agit de l'Esagila.

3. Diodore de Sicile, XVII, 112, est plus vague ; le tombeau de Bel est détruit par les Perses.

4. E. Kornemann, *Die Alexander Geschichte des Königs Ptolemaios*, I, p. 130 (à la suite d'A. Jacoby).

5. Hérodote, I, 183.

6. Il faut sans doute comprendre, avec Ph.-E. Legrand, « à l'époque de Cyrus », qui est nommé I, 178 et 188 (autre explication chez Lehmann-Haupt = *Wochenschrift für Kl. Philologie*, 1900, c. 964, n. 6).

7. Nyberg a laissé de côté l'indication de la taille du colosse en or, omission assurément

disent les Chaldéens). Darius, fils d'Hystaspe, projeta de l'enlever, mais n'osa; Xerxès l'enleva et fit tuer le prêtre qui s'opposait au rapt. »

Concluons-nous qu'Hérodote raconte un incident indiscutable des relations de Xerxès avec le sanctuaire et que la notice que nous devons à un vieil historien d'Alexandre nous donne une idée complète des suites de la guerre que Xerxès, revenu de Grèce, fit à Bel-Marduk? Et avons-nous là les éléments d'un tableau historique que confirmerait le § 4 de l'inscription de Persépolis? Il faudrait, pour l'admettre, accuser d'imposture cette inscription, au moins pour ce qui est des « Ioniens d'outre-mer » du § 3 : il n'était plus guère possible, après Platées et Mycale, de les faire figurer sur une liste de tributaires. Et il serait assez singulier, si les *daivās* sont les dieux de Babylone, qu'on ait évité le nom de la ville dans un acte royal que l'administration faisait traduire en babylonien. L'expression même « quand je suis devenu roi » s'expliquerait mal dans une pièce rédigée longtemps après l'avènement et traitant d'une révolte récente et sans nul rapport avec le début du règne. Bref, les détails de l'inscription cadrent médiocrement avec les événements narrés par les Grecs.

On se résignerait à passer outre à ces objections si les faits racontés d'un côté par Hérodote, et de l'autre par Arrien et Strabon étaient certains. Mais dans quelle mesure sont-ils établis?

Recherchons d'abord quelle est la valeur du renseignement conservé par Arrien et Strabon. Le compagnon d'Alexandre auquel nous le devons sans doute a pu contempler les décombres du temple de Bel, et peut-être voir au travail les terrassiers chargés du déblai. Mais, pour établir la cause de la ruine de l'édifice, nous savons (et nous l'aurions deviné) qu'il n'a pas consulté un document écrit. Strabon nous révèle en deux mots (*ὡς εἶπεν*) la provenance et la portée de l'accusation de vandalisme portée contre Xerxès : c'est un on-dit.

Sachant quel souvenir Xerxès a laissé aux Grecs, il n'est pas surprenant qu'un propos défavorable à l'Achéménide ait été accueilli sans plus ample enquête par les contemporains d'Alexandre, et il serait permis de douter de la vérité de ce bruit, même s'il n'avait pas été contredit dès l'antiquité. Or, il se trouve que la version qui accuse Xerxès d'avoir volontairement détruit le temple n'est pas la seule qui ait eu cours : une variante heureusement conservée assigne à la ruine du sanctuaire une autre raison que la barbarie perse. Le Pseudo-Hécatée (faussaire juif qui a placé sous le couvert du nom d'Hécatée d'Abdère une apologie du judaïsme, sans doute composée à Alexandrie vers le début du 1^{er} siècle avant J.-C.), sait¹ qu'Alexandre vou-

propre à accroître la confiance du lecteur dans la vérité du fait rapporté. Hartmann pousse l'habileté encore plus loin et ne signale pas que la statue est en or.

1. Josèphe, *Contre-Apiion*, I, § 192 (=Th. Reinach, *Textes d'auteurs grecs et romains relatifs au judaïsme*, p. 230). L'inauthenticité du fragment conservé par le *Contre-Apiion* est généralement reconnue.

lut rebâtir le temple de Bel et ce projet lui est prétexte à exalter la piété et l'héroïsme des soldats juifs de l'armée macédonienne : fidèles à leur foi, ils refusèrent de coopérer au déblaiement du sanctuaire idolâtrique. C'est à propos de cette fiction que le faux Hécatee reproduit un détail auquel il n'attache pas la moindre importance (il l'indique d'un mot : *καταπτώς*) : le temple s'était effondré. Diodore de Sicile¹ a gardé la même information en appuyant sur la cause de l'effondrement ; l'édifice avait cédé aux outrages du temps (*τοῦ κατασκευάσματος διὰ τὸν χρόνον καταπτώτος*). A côté de la version qui accuse Xerxès, il y en a donc eu, chez les Grecs mêmes, une autre qui rejette sur les intempéries et le manque d'entretien la lente dégradation d'un monument construit en matériaux fragiles². Tout invite à préférer, avec de bons critiques³, la tradition qui innocente Xerxès et à l'appui de laquelle on peut invoquer le témoignage fourni par Hérodote lui-même au début du long rapport qu'il a laissé sur le Temple de Zeus Bêlos⁴. Quelle que soit l'idée que l'on se fasse de la provenance des éléments associés dans cette mixture (authentiques souvenirs personnels ? informations livresques ou orales ?), il est certain que l'écrivain parle du temple aux portes d'airain (Esagila) et de la tour massive (Entemenanki) comme de monuments existant de son temps. Il ne savait donc rien d'une destruction dont aurait été coupable le fils de Darius⁵.

L'histoire plus haut citée de la statue en or reste ainsi seule à fournir un chef d'accusation qui remonte au siècle de Xerxès et prétende s'appuyer sur des témoignages babyloniens. Faut-il y croire ? Il n'y a jamais eu en Babylonie de statue en or de six mètres de haut, et celle que convoita le despote n'a pas de pendant plus proche que le colosse, haut de soixante coudées, que Nabuchodonosor fit élever dans la plaine de Doura et que refusèrent d'honorer les compagnons de Daniel, dignes frères des soldats juifs d'Alexandrie. Ne cherchons pas à réduire à ses véritables proportions un incident qui a servi aux conclusions les plus hasardeuses⁶. Il serait peut-

1. Diodore, II, 9, 4.

2. Le déblaiement se poursuivit pendant des années et il semble, d'après un bilingue accadien-araméen jadis interprété par Oppert (v. L. Delaporte, *Épigraphes araméennes*, n° 99), que ce soit aux frais des fidèles qu'en l'an VI d'Alexandre on travaillait encore à l'enlèvement des décombres (poussières) de l'Esangil.

3. Ed. Meyer, *Gesch. des Altert.*, III, p. 131 ; Br. Meissner, *Babylonien und Assyrien*, I, p. 315.

4. Hérodote, I, 181-3.

5. Cf. Ph.-E. Legrand, *Hérodote*, I, p. 118-120.

6. En 1899, Ed. Meyer, sous l'influence des premiers travaux de Lehmann-Haupt, écrivait (*Forschungen*, t. II, p. 477-478) ces lignes qui étonnent sous la plume d'un historien d'ordinaire si pénétrant : « L'enlèvement par Xerxès de la statue d'or signifie proprement que le roi rendit impossible la « prise de la main de Bel » et, par là, supprima la possibilité d'acquiescer la dignité de roi de Babel. Il est vraisemblable que cette mesure fut prise dès le début du règne. » — Unger, *Babylon*, p. 39 (1931), assure que le texte d'Hérodote, combiné avec trois autres, indique qu'en 481 Xerxès a détruit la statue de Bel ; les trois références qui étayent cette affirmation sont : Oppert, *Zeitschr. f. Assyriol.*, t. VIII, p. 59 ; Élien, XIII, 3, et Arrien,

être imprudent de prétendre disculper Xerxès ou ses troupes de toute atteinte aux richesses de Bel et de toute violence contre ses prêtres ; mais, dans ce que nous pouvons savoir ou conjecturer des excès commis par les Perses à Babylone, il n'y a rien qui ressemble à la destruction systématique du sanctuaire et à l'interdiction du culte¹. En tout cas, la reconquête de la ville vers 478 est trop éloignée de l'avènement pour que la sédition réprimée pût être mise en rapport avec le moment où Xerxès devint roi, et trop postérieure au désastre d'Europe pour qu'on ait osé insérer parmi les peuples soumis les « Ioniens d'outre-mer ».

Herzfeld reprend donc l'avantage, et il a eu raison de nier² que les paroles de Xerxès puissent s'appliquer à une persécution des religions d'Égypte et de Babylone.

ATHÈNES

Ce n'est pas au nord de Persépolis, avec Herzfeld, ni vers l'ouest et le sud-ouest, avec Hartmann et Nyberg, qu'il faut chercher le repaire des *dai-vās*, mais bien loin au nord-ouest, à la limite extrême des terres qu'ont foulées les armées perses.

Tout invitait à regarder du côté de la Grèce et, devant la proclamation de Xerxès respirant la haine contre des dieux abhorrés des fidèles d'Ahura-mazda, l'esprit des philologues devait se reporter vers la seconde guerre médique. Les savants qui ont étudié le monument de Persépolis y ont bien songé : mais Kent³, après Herzfeld, n'a évoqué Salamine que pour déclarer que l'inscription est nécessairement antérieure au jour où fut livrée la bataille ; Hartmann⁴ n'a rappelé les vers des *Perses* où Eschyle flétrit les sacrilèges de l'envahisseur qu'afin de montrer où aboutit la politique fanatique à laquelle aurait préludé le conflit avec Bel-Marduk.

Si tous ceux qui jusqu'à ce jour ont traité de l'inscription ont donné des réponses illusoire à la question historique qu'elle pose, c'est qu'aucun ne s'est affranchi des erreurs initiales de Herzfeld. Nous avons signalé⁵ celle qu'il a commise en déclarant immédiatement consécutifs à l'avènement les faits dont l'enchaînement commence au moment où Xerxès devint roi, comme si, dans quelque province lointaine de l'Empire, une « révolte » et

VII, 7. Mais Oppert dit seulement que Šamaš-eriba parut au plus tôt en 480 ; Arrien parle de la destruction du temple, non d'une statue ; la date 481 est fournie par le Conte du cadavre dans l'huile, *supra*, p. 113, n. 5. — L'année suivante, le même Unger écrivait (*Reallexikon der Assyriologie*, I, p. 335) que, vers 478, Xerxès a fait détruire Entemenanki, de sorte que la possibilité de saisir la main de Marduk disparut de ce moment : cette fois, c'est Arrien qui fixe la date.

1. C'est par une exagération manifeste qu'Olmstead (*l. l.*, p. 414) parle d'une destruction de Babylone en 478 ou 477.

2. *Archaeol. Mitteil. aus Iran*, VIII, p. 74.

3. Kent, *Language*, XIII, p. 305.

4. *Oriental. Literaturz.*, 1937, p. 160.

5. *Supra*, p. 107.

ses conséquences n'avaient pu se prolonger pendant des années. Plus lourde encore, car elle n'intéresse plus seulement la chronologie, mais aussi la carte de la guerre, est la faute où il est tombé en définissant les « Ioniens » — c'est-à-dire Grecs — « d'outre-mer » du § 3.

Ils seraient identiques aux « Ioniens porteurs de taka » de Darius, c'est-à-dire les Macédoniens ; et leur mention prouverait que la liste des peuples a été écrite avant Salamine¹.

Mais Salamine n'a pas eu d'influence immédiate sur l'extension territoriale de l'Empire, et c'est seulement deux ans plus tard que l'issue de la guerre dut forcer à réviser le catalogue des sujets et tributaires du Grand Roi. D'autre part, l'assimilation des « Ioniens d'outre-mer » aux « Ioniens porteurs de taka » et de ceux-ci aux Macédoniens constitue une solution simpliste d'un problème complexe que nous ne pouvons qu'effleurer.

Les « Ioniens porteurs de la coiffure *taka* » (sans doute le pétase) figurent dans une seule inscription de Darius, celle de Naqš-i-Rustam, sûrement postérieure à la campagne contre les Scythes, qui fut suivie vers 511 de l'organisation par Mégabaze de la province perse d'Europe². Ce ne peuvent guère être que les Grecs de Propontide et de Thrace, y compris sans doute les Macédoniens³.

Le nom des « Ioniens d'outre-mer », révélé en 1935 par le monument persépolitain, a été retrouvé depuis dans un texte un peu plus ancien, l'inscription de Suse⁴ qui paraît contemporaine des dernières années de Darius. La population ainsi désignée ne saurait différer essentiellement des « porteurs de taka », mais les deux termes ne sont pas, suivant toute apparence, rigoureusement synonymes : à la veille de Marathon, le domaine « d'outre-mer » débordait les frontières de la province fondée vingt ans plus tôt. Mardonios avait reculé les limites de la région d'obédience directe jusqu'au voisinage de la Thessalie, les hérauts de Darius avaient reçu la soumission de nombre de cités insulaires et continentales⁵. Comment ne pas penser que la langue de la chancellerie achéménide a tenu compte de l'extension de l'autorité et des ambitions du Grand Roi et que « Grecs d'outre-mer » désigne tout simplement, suivant le sens évident du mot, l'ensemble des habitants de la Grèce continentale?

Et, s'il en est ainsi, si les Hellènes européens figurent dans le dénombrement des peuples soumis au Roi des Rois, n'est-ce pas parmi eux qu'il faut chercher le séditieux anonyme qui, dès le début du règne, refusa d'obéir? Et comment, dès lors, ne pas considérer que les énigmatiques péripéties du § 4 sont celles du conflit qui a abouti à l'expédition de 480?

1. *Archaeol. Mitteil. aus Iran*, VIII, p. 65.

2. Leuze, *Die Satrapieneinteilung in Syrien*, p. 97.

3. Cf. Prašek, I. I., t. II, p. 107.

4. Weissbach, *Zeitschr. für Assyriologie*, 1938, p. 165 et 168.

5. Hérodote, VII, 108 ; VI, 49.

Mais aussitôt une objection surgit : Xerxès a-t-il pu considérer qu'à ses débuts la Grèce libre lui appartenait ? A-t-il pu oublier que, lorsque Darius avait voulu soumettre à son autorité effective la rive occidentale de la mer Égée, il s'était heurté à une résistance acharnée et avait essuyé à Marathon un assez rude échec ?

L'objection tombe sitôt qu'on tient compte, comme il se doit à Persépolis, de l'optique achéménide. Il était permis à Xerxès, sans excès de forfanterie, de prétendre à la suzeraineté sur la majeure partie du territoire des Hellènes ; obéi des Grecs septentrionaux, il pouvait, à son propre point de vue, s'attribuer des droits sur la Thessalie des Aleuades¹, l'Attique des Pisistratides², la Sparte de Démarate³, les États qui avaient donné la terre et l'eau aux envoyés de Darius⁴ ou s'étaient ralliés depuis (Argos⁵ et, sans doute, nombre des cités qui, en 480, furent de connivence avec l'envahisseur). Il n'en fallait pas tant à un monarque d'Orient pour se déclarer souverain légitime d'un pays parfaitement indépendant : la prétention de Xerxès n'est assurément pas plus surprenante que celle de Nabuchodonosor (dont la chancellerie légua beaucoup d'exemples aux Achéménides) qualifiant de satrape révolté, sans le nommer, le roi d'Égypte Nekao⁶.

Il n'est donc aucune raison d'éliminer a priori du champ des possibilités la plus importante des entreprises de Xerxès. Et un dernier indice nous oriente vers le coin de terre auquel sont attachés les noms de l'Acropole et de Salamine.

Herzfeld a du premier jour remarqué combien il est frappant que Xerxès ne nomme pas les provinces révoltées, et il fournit coup sur coup deux explications du fait : le roi aurait été empêché par une sorte de pudeur de mentionner, à propos d'un conflit de religion qui le touchait de près, des régions patrimoniales comme l'Élam, la Médie et autres pays d'Iran ; sa réserve serait un aveu dissimulé de l'échec de sa tentative⁷. Il faut plutôt se rappeler que taire le nom d'un ennemi méprisé est un fait bien connu dans l'antiquité sémitique. On sait qu'Isaïe ne fait pas à Peqah, le roi d'Israël qui s'allia à Damas contre Jérusalem, l'honneur de le nommer, mais l'appelle « fils de Remalyahu⁸ », et on a vu plus haut que, lorsque Nabuchodonosor rappelle sa campagne contre Nekao, il ne prononce pas le nom du « satrape révolté ». Toutefois, les réticences d'Isaïe et de Nabuchodonosor

1. Hérodote, VII, 6, 130.

2. Hérodote, VII, 6.

3. Hérodote, VI, 70 ; VII, 3.

4. Hérodote, VI, 49.

5. Hérodote, VII, 150-152.

6. Bérose, ap. Josèphe, *Contre-Apiion*, I, 135. Cf. H. Winckler, *Die Keilinschr. und das Alte Testament*, p. 106, n. 1 ; sur l'original, voir Julius Lewy, *Mittel. vorderas.-aeg. Gesellsch.*, t. 29, 2, p. 34.

7. *Archaeol. Mitteil.*, VIII, p. 75.

8. Isaïe, VII, 5, 8.

sur sont bien légères en comparaison de l'anonymat rigoureux qui pèse sur les rebelles adorateurs de démons, sur leur pays et leur sanctuaire : on n'a dû procéder ainsi que contre un ennemi particulièrement exécré, contre des dieux voués à une inimitié capitale.

Dès lors, le problème est résolu. Tous les indices convergent sur Athènes, que Xerxès pouvait traiter de tributaire indocile, car elle avait rejeté les Pisistratides, féaux du roi. Elle fut, suivant la tradition grecque que tout confirme, l'objet principal de la haine de l'Achéménide. En représailles du sacrilège que les Athéniens avaient commis à Sardes en brûlant les bois sacrés et les temples, il ne s'arrêtera pas avant d'avoir pris et incendié Athènes¹. Il prépare longuement une guerre de revanche qui est une guerre sainte : la ville conquise, il incendie l'Acropole et ses temples — le *dai-vadāna*.

Hérodote nous a conservé une information précieuse qui lève le dernier doute. Le pieux Xerxès de Persépolis se vante d'avoir, à la place même où les vaincus adoraient les *daiivās* (la traduction babylonienne précise le sens du verbe, rendu par « célébrer une fête solennelle »), adoré Ahuramazda *artācā barzmaniya*. Or, après la narration de la prise de la citadelle, nous lisons² dans un récit encombré par la légende³, et surchargé d'une interprétation tendancieuse⁴, que, le surlendemain de l'incendie, Xerxès ordonna à ses clients athéniens, les exilés qui accompagnaient l'expédition⁵, de monter à l'Acropole et d'y offrir un sacrifice conforme à leurs usages. Dégagé de ses éléments adventices, ce récit concorde si complètement avec le texte de Persépolis qu'on ne saurait hésiter à identifier la solennité prescrite par le roi en l'honneur d'Ahuramazda et le « sacrifice » offert à une divinité qu'Hérodote ne nomme pas, mais qui sûrement n'était pas de celles dont fumaient encore les sanctuaires incendiés l'avant-veille.

Sur un point seulement, il y a désharmonie. D'après le texte de Persépolis, la solennité fut exécutée *artācā barzmaniya*, ce qui, quel que soit le sens exact des mots — le traducteur babylonien les a translittérés, faute de pouvoir les traduire, et les efforts des iranisans n'ont pas réussi à résoudre

1. Hérodote, VII, 8 ; cf. Paul Perdrizet, *Revue des Études grecques*, 1921, p. 57.

2. Hérodote, VIII, 54-55.

3. Miracle de l'olivier sacré qui, calciné par l'incendie, donna naissance à un rameau haut d'une coudée.

4. Hérodote se demande si Xerxès n'a pas agi sur l'ordre d'un songe ou sous l'influence du remords.

5. Hérodote mentionne (VIII, 52) leurs chefs, les Pisistratides, comme conduisant les négociations avec les défenseurs de l'Acropole et (VIII, 65) fait de l'un des émigrés, Dikaïos, le témoin d'un miracle encore plus fameux que celui de l'olivier, celui de la procession de Jakkhos. Il est évidemment tentant de supposer que c'est Dikaïos (reparti pour l'Asie après la défaite, suivant toute apparence) qui a été le garant, vrai ou supposé, du miracle de l'olivier (cf. Trautwein, *Hermes*, XXV, p. 559, et Ed. Meyer, *Gesch. des Altertums*, III, p. 245). En tout cas, seul, à ce qu'il semble, un des émigrés a pu transmettre le souvenir du sacrifice sur l'Acropole.

l'énigme¹ — signifie évidemment qu'elle fut conforme à la loi religieuse de l'Achéménide ; suivant Hérodote, les Athéniens, vassaux de Xerxès, reçurent l'ordre de se conformer à leurs propres rites nationaux. L'antinomie n'est peut-être pas irréductible. La cérémonie, unique dans l'histoire, que virent les ruines de la vieille Acropole dut être conforme aux règles du sacrifice perse, que nous ne connaissons, à la vérité, que par Hérodote². Le premier article au moins du cérémonial décrit au 1^{er} Livre des *Histoires* a été obéi : il prescrivait de sacrifier au Zeus perse, en plein air, au plus haut des montagnes³, et l'esplanade ravagée répondait aux conditions requises de l'emplacement. Sur les autres points, les officiants se sont conformés, assurément, aux exigences de leur rituel. Les enfants du pays, associés par le jeu des événements à la fortune de Xerxès, n'eurent guère à intervenir dans le sacrifice iranien, mais ils marquèrent sans doute leur participation à la cérémonie en s'acquittant des gestes qui incombaient au Grec sacrifiant (port des bandelettes, libations, etc.) et dont l'inobservance par les Perses paraissait si surprenante à Hérodote⁴. Et, si l'on adressa à « Zeus » la prière « pour tous les Perses et le roi⁵ », ils avaient tout motif de s'y associer.

On approchait, en effet, d'une heure qui pouvait être décisive : le jour même où avait lieu le sacrifice, suivant certains calculs⁶, quelques jours plus tard suivant d'autres⁷, s'engageait la bataille de Salamine, qui marqua l'arrêt de l'invasion. Peu après, Xerxès repartait pour Sardes, pouvant se glorifier « d'avoir pris le chemin du retour après avoir incendié Athènes, ce qui était le but de l'expédition⁸ ». Un an plus tard, Platées vit la défaite définitive des Perses.

La proclamation de Xerxès ne peut être postérieure au désastre de Platées, rapidement suivi de l'évacuation de toute la Grèce d'Europe⁹ ; elle suppose accompli le sacrifice sur l'Acropole. Elle a donc été rédigée au plus tôt fin septembre 480, au plus tard vers le 27 août 479. On peut préciser davantage. La manière dont est annoncée l'interdiction du culte des *daivās* paraît indiquer qu'au moment où le document a été composé, Athènes était aux mains des Perses : or, la ville fut occupée pendant les quelques semaines de

1. Cf., en dernier lieu, Nyberg, *Die Religionen des alten Iran*, p. 365.

2. Sur ce texte capital pour la connaissance du sacrifice perse, cf. Benveniste, *The Persian Religion*, p. 23-31, et Nyberg, *l. l.*, p. 370.

3. Hérodote, I, 131.

4. Hérodote, I, 132.

5. Hérodote, I, 132.

6. Busolt, *Griech. Geschichte*, t. II, p. 167, n. 1 et p. 174 n. 3, fixe la prise de l'Acropole au 25 ou 26 septembre, deux jours avant la bataille de Salamine (27 ou 28). Le sacrifice, célébré le surlendemain de l'incendie, serait donc également du 27 ou 28.

7. Glotz, *Histoire grecque*, t. II, p. 73 et 77, admet le 21 septembre pour la prise de l'Acropole et le 29 pour Salamine. Cf., sur les controverses relatives à la chronologie, Rados, *La bataille de Salamine*, p. 221-232.

8. Hérodote, VIII, 102.

9. Sauf pour le petit Calais achéménide de Doriskos.

l'automne de 480 qui suivirent Salamine, et un espace de temps sans doute moindre vers juillet 479. Il semble très vraisemblable que la première date doit être préférée à la seconde. Les cunéiformes de Persépolis perpétuent donc, suivant toute apparence, une version officielle des événements de Grèce élaborée, vers octobre 480, au moment où le roi allait se réinstaller à Sardes. A ce moment, nonobstant la déconvenue de Salamine, la chancellerie pouvait publier un bulletin de victoire : à part le Péloponèse, le pays des « Ioniens d'outre-mer » était conquis, et Athènes avait durement expié sa participation au sac de Sardes. Conformément à la loi du genre, le communiqué dissimulait l'échec récent (d'ailleurs subi par la flotte vassale¹), que la suite des opérations, Mardonios l'espérait fermement², réparerait.

L'inscription triomphale commémore ainsi le souvenir des journées, assurément glorieux aux yeux de ceux qui considéraient l'heure présente, où le soldat perse s'avança jusqu'à l'isthme de Corinthe, elle perpétue l'instant où parut réalisé le rêve si longtemps caressé de la revanche de Sardes et de Marathon.

L'Acropole d'Athènes brille dans l'histoire d'une telle lumière qu'on éprouvera peut-être quelque peine à reconnaître la colline sainte de Palas dans le repaire sans nom où Xerxès proclama la déchéance des dieux ennemis et célébra Ahuramazda. Mais aucune autre interprétation ne paraît possible. L'historien devra ranger la trilingue de Persépolis parmi les chefs-d'œuvre de l'illusion qui, oubliant que les destins sont changeants, voue des monuments impérissables à des victoires sans lendemain ; elle trouvera place à côté de la stèle triomphale de Mesa, roi de Moab, annonçant, vers 840 avant J.-C., qu'Israël a péri pour toujours³.

Isidore LÉVY,

Professeur au Collège de France.

1. C'était la racaille de Phénicie, d'Égypte, de Chypre, de Cilicie, non les guerriers de l'Iran, qui s'était fait battre à Salamine (discours de Mardonios, Hérodote, VIII, 100).

2. Hérodote, VIII, 100.

3. On peut se demander si le bulletin de victoire que nous ont rendu les fouilles de Persépolis a laissé quelque trace en pays d'Iran dans la mémoire de la postérité. En effet, un texte bien connu de Dion Chrysostome (XI, p. 367) met en scène un « Mède » qui résume ainsi la seconde guerre médique : « Xerxès, ayant fait campagne contre tous les Grecs, vainquit les Lacédémoniens aux Thermopyles et tua le roi Léonidas, puis prit et saccagea la ville des Athéniens et réduisit en esclavage tous ceux qui n'avaient pas pris la fuite. Après avoir imposé un tribut aux Grecs, il retourna en Asie. » Voilà qui peut sembler rappeler d'assez près la proclamation de Xerxès, mais que nous sommes loin de la forte saveur du texte gravé sur les tablettes de Persépolis ! Rien ne rappelle, dans l'arrangement grec, frivole et facile exercice de rhétorique (cf. A. Hauvette, *Hérodote, historien des guerres médiques*, p. 84), le puissant accent religieux du monument authentique et son ton de mépris souverain. Et il est bien douteux que la tradition d'Iran ait gardé le nom des Thermopyles et de Léonidas.

RICHELIEU ET LE FRONT DE MER DE PROVENCE

La série « Mémoires et documents, France », des archives des Affaires étrangères comprend des volumes précieux pour l'étude de la marine au temps de Louis XIII. L'exposé qui suit et prétend n'être qu'une esquisse de la situation maritime de la Provence sous Richelieu, s'appuie surtout sur les volumes de documents nos 781, 787, 792, 796, 797, 825 et 1700 à 1707 inclus. Ils contiennent de nombreuses pièces concernant la Marine et le Commerce qui permettent de voir dans quelle mesure le « front de mer » de la Provence entrait dans les préoccupations politiques du ministre. Sans prétendre ajouter un chapitre au tome IV de l'*Histoire de la marine française* de M. de La Roncière, nous chercherons à montrer l'intérêt que portait le cardinal au littoral méditerranéen et le réel effort qu'il fit dans un domaine où tout était à créer.

Nous verrons tout d'abord la situation maritime du pays en 1624, et dans quelle mesure Richelieu put s'y intéresser jusqu'en 1631, le duc de Guise étant gouverneur de Provence. Une seconde phase, de 1631 à 1637, nous montrera, sous le gouvernement du maréchal de Vitry, l'activité navale fébrile, et parfois désordonnée, des agents du cardinal, grand maître de la navigation. La dernière période, de 1637 à 1642, sous le gouvernement du comte d'Alais, montrera quelle fut la part de la Provence dans la guerre espagnole.

* * *

I. — RICHELIEU ET LA PROVENCE MARITIME DE 1624 A 1631

Quand Richelieu prit le pouvoir en 1624, la situation maritime du pays était vraiment peu brillante. Séguiran, qui l'étudiera scrupuleusement en 1633, à une époque où Richelieu aura déjà pu commencer à y travailler, avoue que tout y est « en voie de ruine » et dans le plus grand port, Marseille, le « commerce en descheance ». Tout d'abord, du fait des pirates barbaresques qui règnent en maîtres le long des côtes. Puis, faute de fortifications et d'argent pour organiser la défense côtière et la protection des vaisseaux. Nombreuses devaient être les tours et forteresses comme celle de Cassis, que Séguiran, le matin du 24 janvier 1633, ne trouve occupée que par un concierge, ou comme la Grosse-Tour du port de Toulon, où Sourdis, en juin 1637, ne trouvera... « qu'un bonhomme de gouverneur qui n'a pour toute garnison que

sa femme et sa servante... y ayant 20 ans qu'il n'a reçu un denier¹ » ! Les pirates n'avaient donc pas grand mal à être le fléau de cette côte qu'ils écumèrent à volonté. En arrivant à Cassis, Séguiran apprend des habitants « que le négoce y est entièrement détruit à cause des pirates qui leur ont enlevé depuis 20 ans environ 40 barques et 3 ou 4 vaisseaux ». A la Ciotat, il trouve les malheureux contraints à entretenir une logette avec un guetteur pour les alerter, de jour ou de nuit, par des signaux convenus. Dernier exemple, saisissant : « Enfin », dit Séguiran, « nous sommes arrivés au Martigues, communauté qui avait subi de grandes pertes es personnes de ses habitants, estimés les plus courageux et meilleurs marins de la Méditerranée, plusieurs d'iceux ayant été fait esclaves par les corsaires d'Alger et de Tunis... et depuis 4 mois, il y en a 80 qui ont été pris esclaves. »

Déjà, de Brèves, le même qui fut ambassadeur à Constantinople et à Rome, disait, dans son rapport de 1626², que, si l'on faisait rapidement le nécessaire en munissant la côte de sérieuses fortifications, « les corsaires de Barbarie n'entreprendroient plus rien sur les sujets du Roy ». Il est vrai qu'un Mémoire du Commerce de Marseille³, qui énumère les principales denrées de ce trafic, dit que ledit commerce peut monter tous les ans à 2 millions de piastres. Mais le péril était réel. En effet, le 27 mai 1631⁴, l'intendant de Provence, d'Aubray, annonce au cardinal « qu'un des plus beaux vaisseaux de M. de Guise, la *Notre-Dame*, a été pris par les corsaires... ce qui a causé grande rumeur dans Marseille, la perte monte à 500,000 livres, non compris le corps du vaisseau ». Le péril barbaresque n'était d'ailleurs pas le seul. Le 9 juin 1629⁵, les consuls de Marseille, dans un style très patriotique, implorent l'aide de Richelieu pour protéger la navigation : un navire allant à Alger échange des esclaves contre quelques Turcs, obligé par la tempête de relâcher en Catalogne, a vu son équipage maltraité et son pavillon remplacé par celui d'Espagne, malgré son passeport en règle : la perte est de 50,000 livres.

Mais, si la marine marchande, bien que le négoce fût pénible et ralenti, pouvait encore, ainsi que nous le montre Séguiran, visiter chaque année les Échelles du Levant, la flotte de guerre, elle, était nulle. Des quelques galères qui pourrissaient en rade, il ne peut être question. Seuls, trois vaisseaux de Guise, d'ailleurs désarmés, la *Vierge*, la *Salamandre* et la *Sainte-Marie* dite la *Pélicorne*, formaient encore en 1633 toute l'escadre du Levant. Les pirates avaient beau jeu, le roi d'Espagne également.

Dès qu'il fut ministre, Richelieu voulut remédier à cette lamentable situation qu'il jugeait si néfaste à la grandeur extérieure du royaume. Il lui

1. *Correspondance de Sourdis. Doc. inéd. Hist. France*, t. I, p. 409.

2. *Aff. étr., Mém. et doc.*, France, 1700, fol. 317 et suiv.

3. *Ibid.*, 1701, fol. 68.

4. *Ibid.*, 1701, fol. 254.

5. *Aff. étr., Mém. et doc.*, France, 1701, fol. 129.

fallait au préalable concentrer dans sa main toute l'administration maritime ; il racheta l'Amirauté de France à Montmorency et se fit nommer en octobre 1626 grand maître, chef et surintendant de la Navigation et Commerce de France. Dès novembre, il envoyait à Marillac un Discours sur la Marine¹ que le garde des sceaux devait lire à la prochaine Assemblée des notables et que celui-ci déforma d'ailleurs totalement en l'atténuant. Mais tout le Mémoire exprime la volonté de restaurer la grandeur française sur mer.

De toutes les amirautés provinciales, c'est l'amirauté de Provence qui, pour son rachat, donna le plus de mal à Richelieu : ce n'est qu'en 1633, après le départ de Guise, que Séguiran fit son inspection, tandis que Le Roux d'Infréville avait fait la sienne en 1629 sur l'océan. Guise se considérait comme amiral-né du Levant, protestait par écrit² contre les prétentions du ministre et soutenait que les deux charges de gouverneur et d'amiral lui étaient comme « deux perles apariées ».

Le duc se défendait si bien à la Cour, où la reine mère et les dévots le soutenaient, que Richelieu ne put, tant que celui-ci fut gouverneur, agir utilement en Provence, où du reste les provisions du grand maître ne furent enregistrées qu'à la fin d'août 1632³. Mais il faut noter que le cardinal put s'intéresser déjà quelque peu à la marine. On a vu qu'en cette période où son pouvoir n'était pas reconnu légalement dans le pays, les consuls de Marseille s'adressaient volontiers à lui.

Le rapport de Brèves de 1626⁴ porte la mention « Pour donner à Mgr le Cardinal », il prouve que Richelieu, à peine maître de l'amirauté, voulait déjà procéder à des enquêtes sur l'état des côtes. Ledit Mémoire, plein d'intérêt, souligne dans la position de la Provence l'importance éventuelle du fait de couper l'Espagne de l'Italie par laquelle elle communique avec l'Allemagne et les Pays-Bas. Il va sans dire qu'il déclare la côte absolument ouverte aux descentes espagnoles et barbaresques. Il marque les lieux à fortifier : la tour de Bouc, qui pourrait protéger 25 galères et sert actuellement d'escale à celles d'Espagne qui vont en Italie ; Marseille, « port admirable » où 200 galères au moins pourraient mouiller et qui pourrait abriter 40 vaisseaux dans sa rade ; la Ciotat, qui, fortifiée, pourrait protéger 20 galères ; Toulon, dans le « gouffe » duquel plusieurs escadres seraient en sûreté ; enfin, les bonnes rades d'îles comme Porquerolles, qui servent aux pirates et aux Espagnols. Il représente au roi l'importance stratégique de la côte provençale dont le dénuement seul rend le roi catholique seigneur absolu de toute l'Italie. Il insiste même sur Marseille où il y a ni gouverneur ni citadelle, et qui peut par désespoir se jeter dans les bras de l'Espagne. De la perte de cette ville « ensuivroit celle de toute la province ». De Brèves suggère enfin,

1. Avenel, *Corresp. Richelieu* [Doc. inéd.], t. II, 18 novembre 1626.

2. Bibl. nat., coll. Dupuy, 464, fol. 66.

3. Aff. étr., Mém. et doc., France, 1702, fol. 96-106.

4. Ibid., 1700, fol. 317, etc.

pour compléter la défense, la construction d'une quarantaine de galères pour la protection en haute mer. Dans un autre Mémoire de 1628¹, il estime que 50 galères sont nécessaires.

Richelieu élaborait en 1628² un « Règlement pour la navigation et la sûreté du Commerce », qui, publié en 1630, projetait l'entretien de 45 vaisseaux de guerre, la création d'écoles de canonniers et de pilotes-hydrographes, défendait aux propriétaires côtiers et aux gouverneurs de places maritimes de s'intituler amiraux ; c'était en un mot une ordonnance de police navale qui ne sera appliquée en Provence qu'en 1633, avec Séguiran, après la fuite du duc de Guise.

Richelieu, sous le gouvernement du duc, ne put faire que des enquêtes, et non des réalisations. Après le Mémoire de Brèves, un Mémoire de 1628³, attribué au maréchal de Vitry, le renseignait sur l'amirauté de Provence, lui révélait que M. de Guise avait créé de nombreux lieutenants de l'amirauté au Martigues, à Toulon, à Saint-Tropez, à Antibes, pour en tirer de l'argent. De nombreux abus s'ensuivaient du fait que ces lieutenants avaient droit de visite et taxaient les vaisseaux sortants. Plus tard, la sévère police maritime de Séguiran sévira contre l'improbité de ces officiers.

Mais Richelieu, Guise étant gouverneur, put-il intervenir directement en Provence ? Oui, et, il est curieux de le noter, dans un temps où leur hostilité personnelle devenait très aiguë. Il intervint d'abord au début de 1629, au moment de l'expédition de Suze, quand il envoya un commissaire, Sanguin, maître d'hôtel du roi, au duc avec des instructions⁴. Il ne semble d'ailleurs pas que le duc, malgré des rapports où il vante son zèle et sa diligence, ait pris une part active dans cette campagne, peut-être, comme il l'assure, à cause du mauvais temps. D'autre part, le 18 septembre suivant, Richelieu, et c'est le grand maître qui parle à l'amiral, lui annonce le retour de Sanguin pour lui faire savoir ce qu'il veut faire aux côtes de Provence.

Sanguin, de son propre aveu⁵, ne reçut pas mauvais accueil, s'entendit même avec Guise, le gouverneur et les consuls de Toulon, pour conclure avec l'ingénieur Bonnefous le marché des fortifications.

Il voit loin et, dans son enthousiasme, s'écrie que « ce port sera la plus belle chose du monde ». Il assure de son zèle le cardinal, « sachant combien vous affectionnez cette œuvre⁶ », dit-il, preuve de l'importance qu'avait aux yeux de Richelieu la fortification rapide des côtes. Il annonce son retour à Paris pour le 6 juin [1630], après avoir mis « Toulon en très bon estat et fait munir le reste des places ». De fait, il ne pourrait avoir en sept mois fait grand chose.

1. *Aff. étr.*, 792, fol. 106.

2. *Ibid.*, *Mém. et doc.*, France, 792, fol. 196, et *Ibid.*, 797, fol. 52.

3. *Ibid.*, 1701, fol. 67.

4. *Ibid.*, 1701, fol. 85, etc.

5. *Ibid.*, 796, fol. 123 et 133.

6. Lettre du 13 mai 1630. *Ibid.*, 796, fol. 123.

Et, deux mois après son départ, M. de la Barben, premier consul d'Aix, représentait à Richelieu le délabrement de la place d'Antibes¹. Séguiran, trois ans plus tard, montre assez la détresse maritime. C'était du moins une entrée en matière, et Sanguin n'aurait d'ailleurs pas eu le loisir d'exécuter quelque chose de solide ni d'envergure, alors qu'en Provence allaient surgir de graves difficultés : la peste de 1629, les troubles politiques de 1630 après l'essai d'introduction du système fiscal des Élections et la quasi-trahison du gouverneur. En effet, le 22 juillet 1630², le sieur de Lisle, commis de Richelieu à la Marine, écrivait de Toulon au cardinal : « Je me trouve obligé de vous donner avis qu'il me semble que ce soit ici un crime de parler bien des affaires du Roy, que le gouverneur, autant qu'il peut, diminue l'éclat de la bonne fortune de ses armes, et aboie après les plus saintes résolutions qui se prennent pour la grandeur de l'État. »

De fait, Guise s'exilera en Italie en août 1631, quand la preuve sera faite que le parti de la reine mère est bien mort.

* * *

II. — GOUVERNEMENT DU MARÉCHAL DE VITRY (1631-1637)

Après la répression des troubles, l'action du grand maître de la navigation, soucieux de la sûreté des côtes provençales et pénétré du rôle qu'elles doivent jouer dans une « guerre ouverte » et jugée inévitable avec l'Espagne, va avoir libre cours. L'activité de ses agents va s'exercer de façon souvent fébrile et inexperte, comme hâtée par l'urgence. Richelieu est insatiable, questionne inlassablement, entre dans les moindres détails techniques. Aussi les rapports abondent-ils, qui lui exposent la situation et l'accablent de conseils, souvent divergents, et l'on a bien l'impression que, dans ce domaine où tout était à créer, on a travaillé au hasard, pressé par le danger espagnol, démolissant, construisant, ici, puis là, hésitant sur les lieux à « munir », cherchant à parer au plus menaçant. Bref, travail hâtif, au jour le jour, sans plan d'ensemble : les rapports se succèdent, proposant de nouveaux plans, soulignant chacun l'importance d'un point différent.

Dès qu'il fut débarrassé de Guise, Richelieu se mit à l'œuvre. Il tenta de protéger la côte contre la piraterie en arrêtant le mal à sa source. Il n'y réussit pas du reste, comme le montre une lettre des consuls de Marseille du 21 décembre 1631³, où ceux-ci représentent au cardinal que le traité de paix projeté avec Alger ne sert de rien si Tunis et Tripoli n'y sont pas compris, « qui ne sont pas moins abondants en corsaires... ».

Richelieu, d'autre part, avait donné à Vitry, en l'envoyant en Provence,

1. Lettre du 31 août 1630. *Aff. étr.*, 796, fol. 248.

2. *Ibid.*, 796, fol. 197.

3. *Ibid.*, 1701, fol. 305.

des instructions précises, car celui-ci lui annonce, dès le 29 novembre 1631¹, qu'il monte à cheval pour aller visiter les places de la côte et « en rendre raison au Roy ». Le 26 décembre, il envoyait à Richelieu un rapport qui, en fait, ne contenait que de vagues considérations géographiques sur les places côtières et signalait les « abus et voleries » des officiers des sièges de l'amirauté, « ce qui est pour ruiner le commerce et donner un grand mescontentement aux estrangers », qui « fuiront nos costes ». Le 18 avril 1632, Vitry assure à Richelieu qu'il a mis la côte en défense contre toute surprise éventuelle des Espagnols ; le 13 mai, qu'il a garni de vivres et de munitions la place de Toulon. On se demande d'ailleurs ce qu'il a bien pu faire au juste, puisque Séguiran allait trouver la côte complètement ouverte et dégarnie. Il repart fin mai pour la côte et demande le 14 juin à Richelieu de porter de 59 hommes à 120 la garnison de Saint-Tropez, « attendu son assiette ». Ce seul exemple montre le chiffre dérisoire des garnisons. Le 8 août, il rapporte que des galions chargés d'infanterie sont arrivés de Naples à Barcelone, et « cet avis est certain, car il m'est confirmé de Toulon et de Marseille² ». C'est à cette époque que se place l'enregistrement des provisions du grand maître au parlement d'Aix.

Après avoir participé à la répression de Montmorency en Languedoc, Vitry rentre en Provence. Le 15 décembre 1632, il inspecte Saint-Tropez, qui est « au plus mauvais estat qu'il se puisse dire » : 100,000 livres y seraient au plus tôt nécessaires. Le 25 janvier 1633³, il attire l'attention de Richelieu sur le fait que les places de la côte sont mal gardées, sans garnison. Il donne ainsi, lui aussi, cette impression de pénurie et de délabrement que va laisser le Journal de Séguiran.

C'est, en effet, en cette année 1633, du 12 janvier au 17 mars, que Henri de Séguiran, seigneur de Bouc, premier président de la Cour des comptes, aides et finances de Provence, allait, par ordre du grand maître qui l'avait institué son « Lieutenant... ès mers du Levant », visiter minutieusement d'un bout à l'autre, « de Nice en Arles », les côtes dudit pays.

Sur l'importance de la mission de Séguiran, on ne peut mieux faire que citer un contemporain, l'historien provençal Honoré Bouche, l'ami et le correspondant du pape Urbain VIII, de Gassendi, de Descartes, de Peiresc, et dont la belle *Histoire de Provence* parut en 1664 : « Le Card. de Richelieu, dont le principal soin n'était que d'abaisser l'orgueil d'Espagne, ne doutait point de ses attaques contre la France plus apparemment que du côté de Provence... et pour pourvoir à son assurance, envoya au Sr de Bouc, P.^{ais} de la C. des Comptes... pour faire dresser une vue figurée de toute la côte maritime, afin que sur cette figure il pût ordonner les fortifications néces-

1. Aff. étr., 1701, fol. 319.

2. Ibid., 1702, fol. 80.

3. Ibid., 1702, fol. 171.

saires... Ce Président visita toute la côte... menant avec soi Jacques de Maretz, professeur ès-mathématiques de la ville d'Aix, qui dressa le plan de toutes les villes et de tous les villages le long de la côte... de laquelle il fit encore une très longue carte en vélin, bien peinte, enluminée en lettres d'or, où l'on voyait en perfection représentés les ports, les plages, les caps, les îles... et autres choses remarquables à 2 ou 3 lieues en terre..., carte que je vis en ce temps-là en l'étude dudit S^r Président qui l'envoya au Cardinal-Duc, qui, ensuite de ce, fit faire ses fortifications... dont les unes ont puis après été démolies comme inutiles et à charge au Pays, et les autres subsistent encore. Mais, nonobstant toutes ces fortifications, les Espagnols ne laissaient pas de se venir saisir d'ici à deux ans des îles de Saint-Honoré et de Sainte-Marguerite... La Provence a trop de ports de mer pour penser à faire partout des oppositions à une descente ennemie¹. »

Comment est composé le Journal de Séguiran? Il relate au jour le jour sa visite dans chacun des ports et places de la côte, où il signale tout ce qui lui paraît intéressant. Il donne avec complaisance l'interminable détail de l'armement et des munitions de chaque tour ou forteresse. Les munitions sont dérisoires. Quant aux rares pièces d'artillerie, la plupart sont « éventées ».

Il a commencé par visiter Marseille et rapporte longuement les particularités de son commerce, énumère les Échelles du Levant et les ports méditerranéens avec qui elle est en relations, ainsi que les produits importés (épices, tapis, soieries, etc.). Il fait dresser la liste des vaisseaux, polacres et tartanes, qui ont Marseille comme port d'attache, avec, pour chaque bateau, son nom, celui du capitaine, le tonnage et l'armement de guerre. Il visite les principaux qu'il trouve assez bien armés et dans un état satisfaisant, tandis que, comme on le sait, la marine de guerre est inexistante. Il fait dresser le plan des défenses : château d'If, forts des îles Ratonneau et Pomègue. Il relate de même le résultat de son inspection tout le long des côtes et dresse partout le même inventaire détaillé.

Puis, il résume les principales mesures qu'il a prises de son chef, « soubz le bon plaisir de Mgr le Grand Maître ». Il a taxé les officiers de l'amirauté de Marseille qui prennent un droit de visite triple de ceux que prennent les officiers des autres ports de Provence. Il a ordonné à ces officiers de se transporter en personne à bord des navires entrants, fixé le montant des droits de visite à acquitter pour chaque catégorie de navires. La visite devra être faite par le lieutenant de l'amirauté assisté du procureur du roi près l'amirauté et d'un greffier. Ces droits de visite ne doivent en aucun cas excéder 30 sols pour chacun des deux premiers et 25 pour le greffier. Il a réduit les droits pour les petits bateaux qui font la navette entre les Antilles et Nice et ceux des barques de pêche et de cabotage. Il ne doit pas être fait de différence entre bâtiments français et étrangers.

1. Bouche, t. II, p. 895.

Il a enfin ordonné (et il semble y apporter un soin jaloux) aux patrons et capitaines, quels qu'ils soient, de ne prendre la mer qu'avec le « congé » du grand maître : la police maritime est ainsi centralisée. Il a enjoint également, à peine de 500 livres d'amende, à tout navire d'arborer sous le pavillon royal l'étendard dudit grand maître.

Quels furent les résultats de cette mission? Elle apporta quelque amélioration dans l'administration maritime, et surtout elle fit connaître au ministre, par la précision des inventaires et des plans, l'état matériel de la côte provençale et ce qu'il en pouvait attendre. Il savait qu'il n'était que temps de parer à la situation, devant les signes d'activité des Espagnols en Méditerranée.

L'année 1634 allait voir s'amorcer les grands travaux. Le 28 mars¹, Vitry rapporte qu'il a exhorté les consuls de tous les ports de la côte à les entretenir en bon état et jeté une quinzaine de soldats dans l'île Sainte-Marguerite. Il rapporte, le 11 avril², qu'il a appris de Gênes et de Languedoc que les galères espagnoles transportent quantité d'infanterie en Italie, et averti Marseille, Toulon, Antibes, etc., d'avoir à parer à toute surprise. Le 22 juillet, M. de Corbeil, commandant un régiment en garnison à Toulon, avertit Richelieu que le port est très mal gardé par le gouverneur de la Tour de l'entrée³, place qui doit avertir la ville quand des navires sont en vue et les pourrait utilement canonner s'ils approchaient de la chaîne. Il y faudrait des munitions et des soldats. Et Corbeil expose minutieusement au cardinal que le parapet de l'enceinte du port est insuffisant, qu'il faut remplacer les plates-formes de pierre où la chaîne de l'entrée du port est attachée, que les canons des bastions sont tous démontés parce qu'on a laissé les affûts sous les pluies, etc.

A la même époque se place une anecdote piquante sur l'ordre de Malte : le 28 août⁴, les consuls de Marseille se plaignent au surintendant Bouthillier de ce que deux navires de leur ville, d'une valeur de 300,000 livres, pris par les Barbaresques, ont été repris par les galères de Malte, mais que le grand maître ne les veut point rendre, sous prétexte qu'ils ont été pris aux ennemis. Le lendemain, nouvelle lettre, nouvelles plaintes des consuls : le grand maître de Malte a bien voulu restituer les navires, mais a gardé tout ce qu'il y avait de précieux dans la cargaison (tapis, soieries, etc.), « prenant pour prétexte que lesdites soyes se sont égarées ». On supplie le roi d'intervenir.

Le 28 septembre⁵, Vitry annonce que les bruits d'une expédition espagnole sur les côtes provençales se confirment : « Qu'il vous plaise, Mgr, faire que le

1. Aff. étr., 1702, fol. 226.

2. Ibid., 1702, fol. 230.

3. C'est ce même Martin, dont la femme et la servante étaient toute la garnison et que Sourdis retrouvera en 1637.

4. Aff. étr. Ibid., 1702, fol. 243 et 245.

5. Ibid., 1702, fol. 253 et suiv.

Roy me mande promptement de quelles forces je pourray faire estat si les Espagnols veulent faire effort... et, pour les Isles, quel ordre j'auray à y donner précisément... » Tout en se félicitant de l'arrivée des recrues des régiments de Vaillac et de La Tour, il demande donc des ordres précis. Il venait, en effet, de recevoir du bailli de Forbin un avis du 26 que 44 galères et 8 galions d'infanterie étaient concentrés à Naples sous le marquis de Santa-Cruz. Cet avis corroborait les dires d'un capitaine marchand de Marseille, et Vitry n'était pas très sûr de la capacité défensive de ses ports. Il le montre bien dans un Mémoire¹ du même mois de septembre 1634 « sur les choses à quoy il est nécessaire de pourvoir en Provence » :

« Qu'il faut... pourvoir à la seureté nécessaire, en cas que les ennemis de cet Estat, qui sont à notre porte en Sardaigne et à 18 heures seulement de cette coste, y entreprissent, il est à propos et absolument nécessaire selon mon advis, et pour pouvoir empescher les premiers efforts desdits ennemis, d'envoyer 5 ou 6 régiments icy promptement, et 200 Maistres qui, avec ma Cie de gendarmes suffiront pour cavalerie... Estant à considérer qu'il n'y a ville en Provence, hors celles de la Coste où il y a garnison et fortifiées comme places du Roy, *non encore guères bonnes*, qui ne soit prise d'emblée... n'y ayant en aucune desdites villes, fossé, pont-levis, ny aucun rempart, mais de simples murailles faibles et sans aucuns flancs, tours ny défenses... de sorte que les ennemis pouvant forcer et piller sans hasard toute la campagne, où il n'y a pas seulement un chasteau qui résiste un moment, et prenant Grasse, Draguignan, Brignoles... et jusques à Aix en 10 ou 12 journées. Le pis qui leur peut arriver, ne trouvant point de résistance, est de se retirer après avoir saccagé toute une province, chargés de butin... Ainsy, pour mon devoir... je supplie très-humblement le Roy vouloir donner ses ordres et croire qu'avec lesdits ordres et la diligence des troupes à venir icy, je feray tout ce que peut un homme de bien... à quoy j'ajouteray qu'il faut faire fort peu d'estat des soldats de ce pays. »

Le 3 octobre, il annonce avoir tant bien que mal muni la côte de troupes. Il venait d'être momentanément rappelé pour s'expliquer devant le Conseil du roi sur ses démêlés avec le Parlement d'Aix, et c'est le 8 octobre qu'étaient signées les Instructions² au marquis de Saint-Chamond, lieutenant général, qui allait le remplacer en Provence. Saint-Chamond avait une mission bien déterminée : « aller droit à la coste » pour visiter les villes et remédier à toutes les nécessités, car le roi est averti que les Espagnols projettent de descendre aux îles d'Hyères, ou à Fréjus, « en mauvais estat et mal gardée ». Les régiments de Vaillac et de La Tour feront 2,400 hommes à distribuer dans les lieux où il le jugera nécessaire. Le duc de Retz, général des galères, devra quitter Marseille pour Toulon, mettre ce port en état de défense et garnir

1. Aff. étr., 1702, fol. 263.

2. Ibid., 1702, fol. 278 à 283.

d'hommes Fréjus et les îles d'Hyères. Les gouverneurs des places devront être sur leurs gardes et M. de La Meilleraye, grand maître de l'artillerie, leur fournira des munitions. Le lieutenant général devra renforcer avant tout les garnisons de Toulon et Fréjus, travailler aux fortifications côtières, faire un exact dénombrement de tous les bateaux pour s'en servir de transports en cas de besoin, envoyer un « Mémoire bien exact des fortifications qu'il estime devoir être faites à Toulon et aux îles d'Hyères ».

Ainsi, le cardinal veut se rendre compte. Après Séguiran et Vitry, qui l'ont renseigné sur la situation, Saint-Chamond suggérera les améliorations à y apporter, avisera aux travaux les plus pressés. Richelieu sait le zèle de Séguiran et de Vitry, mais il aime mieux avoir un avis autorisé supplémentaire. C'est peut-être la seule raison de l'envoi du marquis, le seul motif qui ait porté Richelieu à affronter les risques de cette dualité qui devait provoquer un grave conflit entre le gouverneur et le lieutenant général. Ce qui trahit même l'inquiétude du cardinal, le souci qu'il a de la défense des côtes, c'est, en même temps qu'il expédie Saint-Chamond, le contre-ordre qu'il envoie le 17 octobre¹ à Vitry, lui enjoignant de répartir toutes ses troupes le long de la mer avant son départ. Mais Vitry, prompt et avisé, rédigeait dès le 15² un Mémoire des garnisons qu'il avait distribuées un peu partout. Le 19³, il annonce à Richelieu que 40 galères et 10 galions d'Espagne croisent près de la Corse : il a mis 500 hommes dans Toulon.

Le 27⁴, le bonhomme Martin, le gouverneur abandonné de la Grosse Tour du port de Toulon, écrivait au cardinal des plaintes abondantes et détaillées. Il y a beau temps qu'il n'est plus payé, et on lui a dit que sa forteresse, jugée inutile, serait rasée. Comme il la commande depuis trente ans et voudrait y finir ses jours, il indique les moyens de l'utiliser et, tout comme M. de Corbeil, les réfections à y apporter.

Le 30⁵, Rabut, consul de France à Livourne, envoyait au cardinal l'inventaire de la flotte espagnole à Cagliari. Le même jour, les consuls de Toulon écrivaient à Richelieu qu'ils avaient fourni des hommes au sieur Martin, ainsi que des canons donnés par le gouverneur de la place, M. de Soliès. Ils joignaient à leur lettre un schéma des fortifications du port.

Cependant, les affaires du roi vont mal en Provence, du fait de la rivalité Vitry-Saint-Chamond. Vitry reste à Toulon dans l'impuissance, ayant soulevé contre lui l'hostilité du Parlement d'Aix et les députés du pays, tandis que Saint-Chamond, à Hyères, puis à Marseille, se débat avec les autorités locales, ne pouvant leur faire accepter l'augmentation du prix du sel, imposée

1. Aff. étr., 1702, fol. 310.

2. Ibid., 1702, fol. 289.

3. Ibid., 1702, fol. 301.

4. Ibid., 1702, fol. 320.

5. Ibid., 1702, fol. 329.

par le Conseil. L'intendant Talon¹ rapporte que les travaux commencés par Vitry ont de ce fait partout cessé. On n'obéit plus et on ne sait à qui obéir. Le 6 novembre, M. de Corbeil signale de Toulon au cardinal l'urgence de la mise en défense de l'entrée du port, à laquelle le fameux Martin ne saurait suffire.

Le 7 novembre², Séguiran annonce que la flotte espagnole s'est dispersée. Dans cette lettre, Séguiran parle du « dessein que S. M. et Son Emin. ont de pourvoir une bonne fois à la seureté de cette coste », et dit aussi « que le Cardinal y veut entreprendre des ouvrages durables... ». En ce même 7 novembre, Saint-Chamond³ annonce qu'à Marseille il travaille avec Séguiran à lire les cartes du pays ; qu'il trouve inutiles certains travaux commencés par Vitry, qu'il faut par contre construire à Port-Cros et à Porquerolles. Mais, en attendant, l'inaction est complète.

Le 22 novembre⁴, le sieur Martin envoie un Mémoire dans lequel il cherche à démontrer l'inutilité de fortifier ces mêmes îles, car celui qui sera maître de la mer pourra toujours les prendre. Cependant, Séguiran avait reçu de Richelieu une lettre du 19 octobre lui donnant mission de s'informer auprès des gens de mer « de quelle qualité et importance les Isles d'Yères sont à la France et quels endroits en icelles on trouveroit necessere ou à-propos de fortifier ». Le président répond le 29 novembre⁵ qu'il a en conséquence écrit dans la plupart des lieux de la côte « plus tost pour obeir à Vos commandemens que pour aucune espérance d'en recouvrer des instructions ny des mémoires considérables ». Les personnes consultées l'ont bien peu renseigné et il se fie surtout à son inspection d'il y a bientôt deux ans.

Vers le même temps, le gouverneur de Toulon, Soliès, dit qu'il fait activement travailler au port et, le 18 décembre, Saint-Chamond mande qu'il revient de visiter la côte et enverra bientôt son rapport. Il l'envoya le 26^e. Ce rapport de Saint-Chamond est tout aussi intéressant et laisse la même impression que le Journal de Séguiran ; on y retrouve à peu près les mêmes descriptions topographiques. Il fait tout d'abord part à Richelieu d'une lettre qu'il a reçue de Gênes d'où M. de Sabran lui annonce une entreprise possible et même probable des Espagnols sur la Provence pour le prochain printemps. Puis, sur chaque port ou place, un chapitre détaillé nous apprend son assiette, son état, ses ressources, ses points vulnérables et les constructions et réparations qui y sont nécessaires. Il a quelques craintes pour Toulon, montre l'importance de Fréjus, Saint-Tropez et Antibes. Quant aux îles d'Hyères, il ne conclut pas : on peut les fortifier, car elles peuvent servir

1. Aff. étr., 1702, fol. 346.

2. Ibid., 1702, fol. 387.

3. Ibid., 1702, fol. 389.

4. Ibid., 1702, fol. 408.

5. Ibid., 1702, fol. 416.

6. Ibid., 1702, fol. 440-458.

d'escale aux galères qui vont d'Espagne en Italie, et, si l'ennemi s'en emparait, le roi devrait s'être rendu d'abord maître de la mer pour l'en pouvoir déloger. D'autre part, les fortifier serait assez inutile, car elles ne peuvent être d'aucune défense à la côte¹.

Le 5 janvier 1635, puis le 16, il demande pour les travaux de l'argent et un ingénieur. Le 9 janvier², Séguiran signale un projet datant de 1608 pour l'élévation d'une ville dans la presqu'île de Giens. Il démontre longuement l'avantage qu'il y aurait à y bâtir un arsenal fortifié, nécessaire en Provence : les bois de l'intérieur serviraient pour les fonderies. Il envoie aussi un Mémoire à lui adressé par le viguier d'Hyères sur les préparatifs de la flotte espagnole à Cagliari d'après des rapports de patrons. Il reçoit bientôt une lettre du cardinal du 18 décembre déclarant que, pour les fies d'Hyères et la côte, il faudrait choisir l'un des trois moyens suivants :

1^o Ou fortifier les fies et entretenir 25 galères ;

2^o Ou « gaster » tous les ports de la côte pour les rendre inabordables et maintenir 25 galères ;

3^o Ou laisser les ports en l'état et conserver les 25 galères.

Dans sa réponse du 23 janvier³, Séguiran pense qu'il faut s'en tenir au premier ou au troisième moyen ; le deuxième nécessiterait une trop grande dépense pour combler et raser le tout.

Ce même mois de janvier 1635 eut lieu une conférence entre MM. Servien, d'Argencour et du Plessis-Besançon sur les fortifications à faire en Provence⁴. Leurs conclusions ont été « d'achever en diligence les fortifications du port de Toulon... fortifier Giens, Langoustier et Portecros, et raser Ribaudas [où Vitry avait fait travailler]. Ledit s^r du Plessis-Besançon qui aura la conduite de tous ces travaux aura soin particulier des lieux qu'il voudra choisir pour y faire travailler en sa présence, et laissera les autres sous la direction du s^r Bonnefous ».

Et le mémoire ajoute avant d'entrer dans le détail des descriptions techniques : « Il faut avoir en tous lesdits travaux deux desseins à la fois s'il est possible, l'un de mettre promptement en défense les lieux que l'on veut fortifier pour empêcher une descente au cas que les ennemis soient en état de l'entreprendre dans la fin d'avril, l'autre de commencer des ouvrages solides pour une fortification durable aux lieux que l'on a résolu de garder. » La question des fies d'Hyères tenait fort à cœur au cardinal : un Mémoire de Vitry⁵ et deux rapports de Séguiran⁶ répondent manifestement point par

1. Cf. le mémoire de Martin. *Aff. étr.*, fol. 408.

2. *Ibid.*, 1703, fol. 8 et suiv.

3. *Ibid.*, 1703, fol. 15.

4. *Ibid.*, 1703, fol. 23.

5. *Ibid.*, 1703, fol. 25 et suiv.

6. *Ibid.*, 1703, fol. 17 et suiv.

point à un questionnaire de Richelieu : il est à remarquer qu'ils débattent le pour et le contre, mais n'osent fermement conclure.

Saint-Chamond, le 13 février¹, annonce l'arrivée de du Plessis-Besançon, avec qui il s'est aussitôt concerté : « Il seroit à désirer que M. d'Hémery (le nouvel Intendant de Provence) fût desja sur les lieux pour faire commencer les travaux... Toutes les troupes demandent de l'argent pour leur subsistance, comme aussy tous les gouverneurs des places de ce Pays qui ont avancé toute l'année passée à leurs garnisons et ne voyent point venir de trésorier. » Lui-même demande de l'argent. D'Hémery arrive le 20, ce dont, dès le 22, Séguiran se félicite. La correspondance de tous ces hommes², Saint-Chamond, Séguiran, du Plessis-Besançon, d'Hémery, nous les montre passionnément dévoués à cette entreprise : ils se louent mutuellement, ce qui est à signaler pour la rareté du fait, dans leurs lettres au cardinal de leur zèle et diligence. On a l'impression d'une activité fiévreuse sur toute la côte.

Une lettre de M. de Corbeil au ministre, du 26 février³, nous apprend que Richelieu a un vaste service d'espionnage en Italie : d'abord Sabran à Gênes, puis le P. Saqui, recteur des Minimes de Toulon, qui « entretient des intelligences secrètes pour le service du Roy à Messine, Naples, Florence, Livourne, Milan, Venise ». Il est connu de Vitry et a donné autrefois des avis aux anciens premiers présidents d'Aix, MM. du Vair et d'Oppède.

Cependant, partout on travaille malgré le manque d'argent : Saint-Chamond dit que les gouverneurs des places sont tous « à la faim ». Enfin, conformément à la dépêche du roi du 10 mars, il a fait ordonnance à la noblesse de se monter, aux habitants de se fournir d'armes, aux officiers de se rendre en leur charge dans les quinze jours. Puis, par ordre du 28 mars, il est rappelé, et Vitry est de retour en Provence le 25 avril⁴.

Pendant le printemps et l'été de 1635, Vitry, Séguiran, d'Hémery, du Plessis-Besançon et le bailli de Forbin, lieutenant général des galères, allaient travailler consciencieusement à ces préparatifs. Tous se plaignent du manque d'argent et du manque de troupes⁵. Fin juin, d'Hémery est rappelé à Paris. En juillet, d'après un mémoire de Vitry, il y a 118 compagnies⁶ réparties en Provence. Mais déjà le péril espagnol menaçait ; dès juillet, Sabran criait gare. En août, la flotte espagnole arrivait à Monaco...

« Quelque diligence que cet esprit d'ange, le Card. de Richelieu, eût su apporter à fortifier la côte... il ne put pourtant empêcher que 22 galères, 5 vaisseaux et quelques chaloupes d'Espagne... n'abordassent le 13^e de sep-

1. Aff. étr., 1703, fol. 58.

2. Ibid., 1703, *passim*, fol. 64 et suiv., 81, 91, 101, 163 à 166.

3. Ibid., 1703, fol. 70. Cf. fol. 95 et 124.

4. Ibid., 1703, fol. 107, 119 et 136.

5. Ibid., 1703, fol. 284 et 311.

6. Ibid., 1703, fol. 329.

tembre à l'île de Sainte-Marguerite¹... » Dans une lettre du 17 septembre, Vitry, pessimiste et désolé, relate ces faits à Richelieu : le 14, à six heures du matin, le gouverneur, capitaine Marignac, avec deux compagnies, s'est rendu « sans que le canon eust tiré ». Le 15, Saint-Honorat s'est rendue « à la vue de l'ennemy », qui attend encore 12 galères et 8 galions²...

Cette prise des îles de Lérins bouleversait et précisait à la fois la situation du pays qui, dès maintenant, allait prendre pour quelques années une physiologie guerrière, imposée par cette proximité de l'ennemi jusqu'à sa défaite tardive, en mai 1637. Cette situation nécessita l'envoi de Ponant en Levant d'une grande armée navale de 59 gros vaisseaux, commandée par le comte d'Harcourt, lieutenant général, et l'archevêque de Bordeaux, d'Escoubleau de Sourdis, chef des Conseils du roi en l'armée navale, pour l'administration. Cette escadre n'arriva en Provence qu'en juillet 1636 et se réunit à la flotte du Levant commandée par le nouveau général des galères Pontcourlay et son actif et avisé lieutenant général, le bailli de Forbin. La flotte, du golfe Jouan, observe les îles, et le maréchal de Vitry, commandant l'armée de terre, avait son quartier général à Cannes.

Cette occupation des îles de Lérins avait été une surprise, car l'on craignait plutôt pour les îles d'Hyères ; aussi avait-on négligé de les fortifier.

On ne se découragea pourtant pas. Richelieu s'intéressait à tous les détails. Déjà, au mois d'août 1635, Forbin, dont Séguiran disait « ce gentilhomme ayant si bien mérité de la France en ce qui est des galères », accablait le Cardinal du récit de tous ses actes, aussi bien de l'inventaire des pièces nécessaires à la construction des galères que du biscuit dont il avait ravitaillé les places³. Et l'infatigable Séguiran enverra de Fréjus, le 24 septembre⁴, un rapport sur sa nouvelle tournée le long des côtes, qu'il fera suivre des rôles de toutes les embarcations de chaque port de Provence. On ne peut qu'admirer le soin et la minutie de cet homme dans le Journal de sa dernière tournée, qu'il envoie le 3 octobre⁵.

Dans un rapport du 8 octobre⁶, du Plessis-Besançon se montrait très dur pour les garnisons qui n'avaient pas su défendre les îles, mais il incriminait surtout « la mauvaise intelligence et l'adversion de la noblesse et de la plupart de tous les Corps contre leur Gouvernement (Vitry) et qui va jusques à un point capable de produire de sinistres événements... ». Pourtant, dès le 2 octobre, le Parlement d'Aix avait patriotiquement déclaré coupables de lèse-majesté ceux qui entraveraient les armements.

On comprend d'autant mieux la prise des îles, malgré la grande activité des ingénieurs, que l'on se rappelle une phrase de Bouche : « La Provence a

1. Honoré Bouche, t. II, p. 899 ; Carte, p. 902.

2. Aff. étr., Mém. et doc., France, 1703, fol. 363.

3. Ibid., 1703, fol. 337 et 348.

4. Ibid., 1703, fol. 380.

5. Ibid., 1704, fol. 23.

6. Ibid., 1704, fol. 49.

trop de ports de mer pour penser à faire partout des oppositions à une descente ennemie¹. » Vitry lui-même, le 5 octobre, blâmait, ce qui est caractéristique, la quantité de fortifications que l'on a construites, « qu'il faut une armée entière pour garder²... ». Il a, en effet, sept régiments et se plaint de ne pouvoir en conserver que trois pour la campagne et parer à toute descente éventuelle. Il y a alors en Provence 12,000 hommes sans compter les régiments de Vaillac, La Tour et Cornusson. De plus, la milice à 2 ou 3 hommes par feu fut convoquée et bientôt commandée par le nouveau lieutenant général en Provence, comte de Carcès.

Au début de janvier 1636, l'évêque de Nantes, Beauvau, homme de confiance de Richelieu, arriva, se mit tout de suite en rapport avec Vitry, Forbin et Séguiran³. Sa mission était de pousser l'armement de la flotte du Levant qui, partie du néant, comptait déjà 14 galères dont 8 armées, grâce à Forbin⁴. L'évêque, dans ses vivants rapports à Richelieu sur la situation militaire⁵, conclut à la diminution des garnisons au profit des troupes de campagne, ce qui était aussi l'opinion de Vitry. Grâce à Forbin et à Beauvau, Sourdis et d'Harcourt, venus avec la flotte du Ponant en juillet 1636, trouvent l'escadre du Levant forte de 13 bons vaisseaux, 3 tartanes, sans compter 20 galères qui ne sont pas toutes armées⁶. Il y a à cette date sur les galères une chiourme de 3,582 forçats dont 219 malades. Tout est prêt pour la lutte, mais elle s'éternisera...

Ce qui caractérise cette campagne de Provence qui devait durer jusqu'à l'automne de 1637, c'est la lenteur des opérations, cette quasi-inactivité de la flotte dont se plaignent si amèrement Richelieu et Sublet de Noyers dans leurs admonestations à Sourdis, d'Harcourt et Pontcourlay. Ces retards sans cesse apportés à l'attaque sont dus à deux causes primordiales : le manque d'argent, dont gémissent sans cesse les chefs de la flotte et de l'armée⁷, et les rivalités entre les chefs, qui sont nombreux : d'Harcourt et Vitry haïssent Sourdis. Le cardinal dut rappeler Beauvau en septembre 1636 tant il était jaloux. Dans toutes ses lettres⁸, Vitry accuse Sourdis d'incapacité, d'imprévoyance et d'atermoiements, ce qui a laissé le temps aux Espagnols de se fortifier dans les îles. Devant les exhortations répétées de Louis XIII, Richelieu et Sublet de Noyers, l'on s'entendit pour tenir au château de Cannes un conseil de guerre le 25 novembre⁹, où assistèrent Vitry,

1. Bouche, t. II, p. 895.

2. Aff. étr., Mém. et doc., France, 1704, fol. 36 et 62.

3. Ibid., 1704, fol. 162, 202 et 210.

4. Ibid., 1704, fol. 184.

5. Ibid., 1704, fol. 217, 219, 241, 368 et 371.

6. Ibid., 1704, fol. 379.

7. Ibid., 1704, fol. 159, et 1705, fol. 385.

8. Ibid., 1704, fol. 462, 469, 477, 513, etc.

9. Et non le 6 décembre, comme l'a dit M. Mariéjol, in Lavis, *Hist. de France*, t. VI^e, p. 364.

Sourdis, d'Harcourt, Séguiran, du Bernet, premier président du Parlement d'Aix, et le commis de la Marine Féraut.

Ce fut au cours de cette conférence que le maréchal frappa dans un accès de colère l'archevêque de Bordeaux. Vitry envoya deux habiles et solides mémoires pour justifier sa conduite et prouver toute la responsabilité de Sourdis dans les lenteurs qui empêchaient d'attaquer les îles ; ces mémoires sont d'une précision accablante et paraissent d'un ton relativement peu violent, avec plutôt du mépris pour l'impéritie de Sourdis¹.

Tout était à recommencer. On fit de nouveaux préparatifs et les îles de Lérins furent enfin reprises au début de mai 1637. En cette même année, Sourdis envoya deux mémoires sur la situation des îles et de la côte, le premier en mai, le deuxième en juin². D'après lui, la situation est peu brillante : des cinq places importantes de Provence, « il n'y en a pas une en état de tenir deux jours devant une armée qui les voudra attaquer, excepté Sainte-Marguerite », à cause des solides retranchements qu'y ont construits les Espagnols pendant leurs deux ans d'occupation. A part Antibes, Toulon et les îles de Lérins, la plupart des fortifications en sont de « meschantes toutes faites depuis peu » qui ne peuvent servir à rien. Telle est, en cette conclusion, l'oraison funèbre de la laborieuse entreprise à laquelle s'étaient dévoués des hommes de conditions diverses comme Vitry, Saint-Chamond, Séguiran, d'Hémery, du Plessis-Besançon et tant d'autres, avec si peu de ressources. La flotte, du moins, gardait sa valeur et son utilité...

Le 15 juin, les Espagnols échouaient dans une attaque contre Saint-Tropez et, dès lors, la Provence fut délivrée de la guerre, détournée vers le Languedoc, à Leucate. Le conflit de Vitry avec Sourdis, prince de l'Église et ami du cardinal, avait irrité celui-ci. Ce qui le décida à rappeler le maréchal fut l'affaire suivante : le sieur Guitaud, nouveau gouverneur de Sainte-Marguerite, se plaint à Richelieu, en septembre 1637³, de ce que Vitry fait tout au monde pour lui rendre la place intenable, soit en lui refusant des vivres, soit en encourageant les séditions et désertions dans sa garnison : « Je vous supplie très-humblement, Mgr, d'avoir égard à notre misère et aux mauvais traitemens que nous recevons que mondit Sr de Vitry, qui n'a d'autre envie que de me perdre et de voir ces places entre les mains des ennemis, ce qui n'arrivera pas tant que j'auray de vie... Par là, vous jugerez, Mgr, en quelle extrémité nous sommes et que ce seroit perdre le respect que l'on doit à un M^{al} de France, s'il estoit permis de dire que c'est le plus meschant homme du monde, je le diray de M. de Vitry. » Naturellement, de son côté, Vitry accusait ce gouverneur d'être une créature de Sourdis⁴. Toujours est-il que le roi

1. *Correspondance de Sourdis. Doc. inéd. Hist. France*, t. I, p. 195-226.

2. *Ibid.*, t. I, p. 381 et p. 403.

3. *Ibid.*, t. I, p. 498.

4. *Aff. étr., Mém. et doc., France*, 1705, fol. 392.

écrivait à Vitry le 18 septembre¹ pour le rappeler, et, le 29 octobre, Sublet de Noyers écrivait à l'archevêque : « Le Roy a fait arrêter M. le M^l de Vitry, et il est à présent dans la Bastille... »

En décembre, le roi choisissait comme gouverneur de Provence Louis-Emmanuel de Valois, comte d'Alais (fils du duc d'Angoulême). En attendant l'arrivée du nouveau gouverneur, qui ne fit son entrée à Aix que le 14 janvier 1638, M. du Bernet, premier président du Parlement d'Aix, était chargé de l'intérim et de la confiance du roi et du cardinal pour « régler la conduite » de M. de Carcès, lieutenant général en Provence.

* * *

III. — LA PROVENCE ET LA GUERRE SOUS LE COMTE D'ALAIS

Le pays eut une vie plus calme, étant moins menacé. La grande flotte était retournée dans le Ponant. On ne peut guère signaler qu'une rencontre, assez vive du reste, entre galères de France et d'Espagne, le 1^{er} septembre 1638, devant Gênes. Ce ne fut que l'année suivante que la Provence entendit quelques échos de la guerre. Honoré Bouche, l'historien provençal contemporain, nous dit que la duchesse mère de Savoie voulait mettre une garnison française dans Nice et que, sur le refus des habitants, le comte d'Alais leva le ban et l'arrière-ban de la noblesse provençale pour aller contraindre la ville à la recevoir, mais se contenta de l'assurance des Niçois qu'ils « ne voulaient tenir ny pour France ny pour Espagne, mais bien pour leur prince légitime² ».

En cette année 1640, la Provence revit Sourdis, chargé de faire diversion autour de Nice pour soutenir d'Harcourt, qui menait la guerre autour de Casal et de Turin. L'archevêque ne fit rien, car les Espagnols ne se montrèrent pas, et ce qui fait l'intérêt de la présence de Sourdis en Provence, ce sont les relations qu'il eut avec le pays en tant que chef de l'armée et de la flotte. Le roi, sans doute pour éviter l'anarchie de 1636, l'avait, en effet, nommé seul commandant de toutes les forces de terre et de mer et écrivait au comte d'Alais, le 5 février 1640³, pour l'exhorter à le soutenir et à vivre avec lui en bonne intelligence.

Le roi semble d'ailleurs devenir plus ferme devant le particularisme provençal : le 22 mars, il écrit lui-même au trésorier du pays (dépendant de l'Assemblée des communautés) pour lui ordonner de payer les troupes suivant l'ordonnance de Sourdis « à peine de répondre en son propre et privé nom du préjudice que le service de S. M. pourrait souffrir ... ». Et même, le 18 mai, le roi engageait le gouverneur à passer outre aux remontrances des

1. Bibl. nat., coll. Dupuy, 501.

2. H. Bouche, t. II, p. 920.

3. *Correspondance de Sourdis. Doc. inéd. Hist. France*, t. II, p. 144-145.

consuls d'Aix, procureurs du pays, si elles devaient nuire au bon entretien des gens de guerre.

Un Mémoire de Sourdis¹ au secrétaire d'État Sublet de Noyers, du mois de juin, nous montre l'état des forces du roi en Provence. Sur mer, 18 galères et 17 vaisseaux, en bon état, et bien fournis. Les forces de terre, par contre, commandées en second par MM. de Castellane et du Plessis-Besançon, sont en mauvaise posture, n'ayant pas même « poudre, mèche, plomb », ni outils, ni chevaux, ni argent. Elles comprennent 4 à 5,000 hommes de pied en 4 régiments : Normandie, Galères, La Couronne et Royal-Vaisseaux, avec 800 cavaliers.

Un fait curieux montre à quel degré le pays avait les troupes en horreur ; le gouverneur lui-même ne voyait pas leur présence d'un bon œil.

En mai, Richelieu s'inquiète, dans un billet à Sourdis, d'une épidémie de peste qui se propage en Provence et met l'armée en grand péril. En juin, Sourdis répond : « La peste n'est que dans la pensée de ceux qui ne veulent pas qu'il aille de troupes en Provence... », et se plaint du comte d'Alais, qui, sous prétexte de contagion, retient ses troupes au delà du Rhône, tandis que d'Harcourt, devant Turin, s'impatiente. Sourdis précise, le 24 : « Le bruit de la peste est si faux, excepté à Arles, qu'il n'y a fondement du monde que dans l'appréhension de recevoir des troupes et de payer cinquante mille écus de quartier d'hiver... ce qui a été fomenté sur les bontés de M. le C^{te} d'Alais qui croit tout ce que lui disent les gens du pays... » Enfin, dans son Mémoire à Sublet de Noyers, l'archevêque, humoriste à l'occasion, conte ainsi l'affaire : « Jusques à cette heure, vous ne m'aviez pas cru dans ce point de sainteté que je fisse des miracles, mais maintenant vous n'en pouvez plus douter, puisque mon arrivée en Provence a banni la peste... C'est vous, Monsieur, qui avez mis la peste partout, en ordonnant qu'on levât 50,000 écus pour le quartier d'hiver, ce qu'on n'a pas fait. » Il s'est fait confirmer par de nombreuses villes que la santé était excellente, et il ajoute, sur le même ton : « Il y a bien une peste plus fâcheuse pour le Régiment de la Chapelle, contre lequel les habitants de Fréjus et Draguignan ont fait sédition et ont tué force cheveu-légers²... »

Il faut croire que ces gens de guerre étaient une plaie pour le pays où ils vivaient, puisqu'en juillet le gouverneur, très « provincial » aux dires de Sourdis, écrit à Sublet que ses quatre régiments sont « une gangrène qui dévore cette province³ ».

Tout cela montre bien l'attitude des Provençaux, et, puisqu'ils ne peuvent empêcher la présence des troupes, leurs Assemblées du moins continuent à défendre leur bourse tant bien que mal. La « gangrène » dont parle le comte

1. Aff. étr., Mém. et doc., France, 1707, fol. 94.

2. Ibid., 1707, fol. 94.

3. Ibid., 1707, fol. 50.

d'Alais, c'est peut-être moins la présence que l'entretien de l'armée par la province.

Dans les années 1638-1642, le pays est assiégé et harcelé par la fiscalité royale sans répit et avec un âpre acharnement : on sent le gouvernement déterminé à faire supporter par la province l'entretien des troupes et des fortifications. Le 8 février 1639 s'étaient réunis à Aix les États-Généraux, pour la dernière fois. Ils accordèrent en bloc, après discussions, 620,000 livres. Ensuite, on verra les Assemblées de communautés, tout en protestant pour la forme contre les gens de guerre et leurs désordres, capituler peu à peu devant les exigences du nouvel intendant, Caset de Vautorte, homme à poigne ou habile diplomate.

L'Assemblée de Fréjus, de novembre 1639, accorde 617,048 livres ; celle de Brignoles, en juillet 1640, n'en accorda que 140,000 ; mais celle de Draguignan, en décembre, accorda tout ce qu'on lui demandait : 618,776 livres pour les troupes et fortifications, et 200,000 pour le quartier d'hiver. Les mêmes sommes seront accordées à peu près par l'Assemblée d'Antibes de janvier 1642¹.

Jusqu'à la fin, Richelieu se soucia de la défense maritime. Par son ordre, le nouvel intendant et le gouverneur inspectèrent les fortifications de Toulon, qu'ils trouvèrent en bon état, en septembre 1640² ; et le cardinal prescrivait à Sourdis de pousser l'armement en 1641 pour la seule escadre du Levant à 15 vaisseaux et 20 galères. Tel était l'état des choses quand il mourut, comme dit le Provençal Bouche, « grandement regretté du Roy, de tous les gens doctes et de tous les bons François³ ».

Des efforts constants, des tâtonnements multiples, des obstacles innombrables et toujours renaissants, tels que la routine et le laisser-aller des officiers, la pénurie d'argent, l'attachement aux privilèges particularistes, les jalousies stérilisantes des serviteurs les plus zélés, mais, somme toute, à la longue, des résultats : telles sont les scènes que nous voyons donc se dérouler sur ce théâtre particulier de l'activité du cardinal.

En Provence, ce qui intéresse Richelieu, grand maître de la navigation, c'est plus la côte que l'intérieur ; ou, mieux, le pays ne l'intéresse qu'en fonction du littoral, dans la mesure où le premier subvient à la mise en défense du second. C'est pourquoi cet équipement du front de mer fut lié à la réduction à l'obéissance des résistances locales, et l'œuvre ne fut efficace que dans les dernières années, lorsque le pays, malgré ses protestations verbales et écrites, fut peu à peu pratiquement dompté, financièrement docile et soumis aux assauts répétés des édits fiscaux : pour Richelieu, la Provence n'est qu'un atout qui doit jouer son rôle dans le jeu de la guerre espagnole.

H. MÉTHIVIER.

1. Bibl. nat., 500 Colbert, t. 288.

2. Aff. étr., Mém. et doc., France, 1707, fol. 62.

3. H. Bouche, t. II, p. 928.

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

L. BITTNER. *Gesamtinventar des Wiener Haus- Hof- und Staatsarchivs*, Bd. I. Vienne, Ad. Holzhausen, 1936. Gr. in-8°, 608 pages. (*Inventare des Wiener Haus- Hof- und Staatsarchivs*, V.) Prix : 66 s.

Le travailleur étranger qui désirait se rendre compte de ce qu'il pouvait trouver dans les archives d'État viennoises ne disposait jusqu'ici que de peu de moyens d'information. Aucun inventaire n'ayant été imprimé, il n'était guère possible de se renseigner qu'en s'adressant à l'administration des archives. Un guide précieux avait été cependant publié à Bruxelles en 1924 : Laenen, *Les archives d'État à Vienne au point de vue de l'histoire de Belgique*. En dépit de son titre, il n'intéresse pas seulement les territoires belges, mais aussi les provinces françaises ayant appartenu jadis au Saint-Empire ; les historiens de la Lorraine, notamment, peuvent y trouver beaucoup à glaner. Si bien fait qu'il soit, cependant, un travail de ce genre ne peut servir que d'initiation ; il ne peut suppléer à l'absence d'un répertoire systématique. Ce répertoire, nous le possédons maintenant. La direction de l'Haus- Hof- und Staatsarchiv a compris qu'elle ne pouvait en différer plus longtemps la publication. Le premier volume, le seul qui nous soit parvenu, a paru en 1936. Deux autres étaient annoncés pour 1937, et le dernier, un index général, pour 1938. Ainsi l'Autriche aura été enfin dotée d'un inventaire de ses archives d'État au moment même où elle cessait de former un État.

Ce gros volume s'ouvre par une introduction de 200 pages, dans laquelle M. Bittner, directeur des Archives, fait l'historique du dépôt depuis le XIV^e siècle jusqu'à nos jours. Les archives de la maison de Habsbourg ne sont devenues que peu à peu celles de l'État autrichien. Le processus de centralisation des papiers des différents corps de l'État a été très lent ; et la centralisation n'a jamais été aussi poussée qu'en France ; le rôle de l'Haus- Hof- und Staatsarchiv, même depuis la dernière guerre, n'était pas comparable à celui de nos Archives Nationales. La première organisation d'ensemble, avec deux dépôts, un à Vienne, l'autre à Innsbrück, remonte au XVI^e siècle, à l'époque où Ferdinand de Habsbourg administrait les pays patrimoniaux au nom de son frère Charles-Quint. Puis, en 1749, il y eut réunion à Vienne des dépôts de Prague, de Graz et d'Innsbrück. Et un nouveau régime fut institué, qui ne devait plus subir de sérieuses modifications, bien qu'il ne s'inspirât que très imparfaitement des principes d'une organisation rationnelle telle que le XIX^e siècle et surtout le XX^e ont pu la concevoir ; aux yeux de Marie-Thérèse et de ses ministres, les Archives n'étaient qu'un arsenal, où l'auguste maison d'Autriche était assurée de trouver en toute occasion des armes pour la défense de ses droits. Les papiers de la maison de Lorraine y furent réunis à la mort de l'empereur François I^{er}, après que la France eut réussi à en récupérer une partie. Ce fut

ensuite, en 1806, au tour des archives belges, apportées de Bruxelles en 1794, d'y être incorporées ; ce nouveau fonds fut d'ailleurs réduit, à partir de 1850, par une série de restitutions à la Belgique. De nouvelles et plus graves mutilations devaient atteindre, au xx^e siècle, les archives de l'Empire d'Autriche. Après 1918, les États successeurs élevèrent des revendications qui ne tendaient à rien moins qu'à un partage et une liquidation générale du dépôt de Vienne. De longues négociations, menées avec chacun d'eux en particulier, permirent d'éviter ce qui, du point de vue archivistique, eût constitué un véritable désastre. Qu'advient-il de ce dépôt maintenant que Vienne n'est plus capitale ? Peut-être les maîtres de la Grande-Allemagne n'ont-ils encore pris aucune décision à ce sujet. Tous ceux qui ont fréquenté l'aimable bâtiment de la Minoritenplatz souhaiteront que, pour une fois, les vicissitudes politiques de l'Autriche ne condamnent pas à de nouveaux voyages les papiers qui paraissaient avoir trouvé là un asile définitif.

L'introduction apporte également les renseignements les plus circonstanciés sur le fonctionnement de l'administration des archives, les différents services, les travaux de classement et d'inventaire, le régime des communications, les précautions contre les divulgations inopportunes ou prématurées ; la limite en deçà de laquelle les documents ne sont plus, en principe, à la disposition des travailleurs demeurait fixée ces temps derniers à l'année 1894. Le lecteur étranger sera moins intéressé par les biographies des directeurs et principaux fonctionnaires des archives depuis 1749, œuvre de F. Huter. Signalons cependant la notice relative à Arneth, l'historien de Marie-Thérèse, qui appartient à cette administration depuis 1860 jusqu'à sa mort, en 1897.

La seconde moitié du volume est consacrée à l'inventaire proprement dit, qui se continuera dans les deux volumes suivants. MM. Lothar Gross et J. K. Mayr se partagent les premiers chapitres. M. Gross, archiviste général, avait donné en 1931, dans la même série de publications, une histoire de la Chancellerie d'Empire de 1559 à 1806, dont nous avons rendu compte ailleurs¹. Aussi est-ce à lui qu'a été confié l'inventaire des archives de la Chancellerie, celles du Conseil aulique, des actes des empereurs, des actes des Diètes, de la correspondance avec les différents membres de l'Empire, etc. La section intitulée *Kleinere Reichstände* est de celles qui peuvent être le plus utiles à l'histoire de nos provinces de l'Est. Elle conserve de précieux documents sur Metz, sur Toul et sur Verdun, d'autres sur Strasbourg et diverses autres villes d'Alsace, sur Besançon, etc. Les papiers d'ordre diplomatique devront être cherchés ailleurs. On en trouvera une partie dans les archives du ministère des Affaires étrangères (*Staatskanzlei*) et celles des ambassades, inventoriées par M. J. K. Mayr ; mais la majeure partie, du moins en ce qui concerne les pays non allemands, figure dans le fonds intitulé *Staatenabteilungen*.

Je n'ai pu que parcourir le second volume, paru en 1937. Les archives de la maison de Habsbourg-Lorraine, divisées en deux sections (*Familienarchiv* et *Kabinettsarchiv*), y sont inventoriées par F. von Reinöhl, ce qui subsiste du fonds de Lorraine par M. Otto Brunner, enfin les archives de la cour d'Autriche par M. Wilhelm Kraus.

G. ZELLER.

1. *Bulletin d'histoire d'Allemagne. Époque moderne (Revue historique, t. CLXXXIV, 1938, p. 405).*

Wilhelm ERBT. *Weltgeschichte auf rassischer Grundlage. Urzeit, Morgenland, Ostasien, Mittelmeer, Abendland und Nordland*, 4^e éd. Leipzig, Armanen-Verlag, 1936. In-8^o, xi-427 pages, 16 figures.

De ce livre paru en 1924, et dont voici la quatrième édition, on voudrait parler avec la sérénité que mérite un ouvrage d'histoire. On voudrait s'abstenir de tout recours à la « psychose » politique. Mais cela est-il possible, lorsque l'ouvrage entier est pénétré, saturé de cette psychose, lorsqu'il n'a été écrit, évidemment, que pour soutenir une thèse politique? Nous nous bornerons à le laisser parler lui-même, à donner quelques citations essentielles et révélatrices.

Ce livre était conçu dès 1900 sous l'influence de Houston Stewart Chamberlain et de l'orientaliste Hugo Winkler, complétés par Günther et Clauss. Le but? Relever cette vérité que « les hommes ont fait l'histoire », vérité, paraît-il, sacrifiée par « le matérialisme et l'âge des machines ». Car le sens profond du drame historique, c'est l'opposition entre la conception nordique du *Volkstum* et la détestable conception « occidentale » des démocraties enjuivées, qui « considèrent l'ensemble de la terre sous le signe de la machine et pour qui tout, y compris la mission héroïque pour l'honneur et la liberté des peuples, est une affaire, une grandeur exprimable en chiffres ». Aux déterminismes géographique, économique, etc., il faut substituer celui de la race. — On oublie de rappeler que les historiens romantiques lui avaient déjà fait une belle part.

L'histoire des races commence avec les dernières glaciations. Une utilisation habile et même agréable des résultats de la préhistoire et de la protohistoire doit le prouver, quoique l'auteur admette qu'il y eut dès lors des brassages de population et qu'il s'agit de « groupes humains » plutôt que de races pures. Mais l'essentiel est de fixer en Thuringe le berceau des Aryens et de définir le judaïsme « un mouvement social se raidissant en une société superétatique », bref une préfiguration de Genève. On découvre dans l'Israël des temps bibliques, dans le premier millénaire avant le Christ, une aristocratie d'argent où les grosses entreprises et les banques dominent l'économie. La Palestine est le lieu de mélange des races. Les prophètes sont des internationaux, qui se rendent maîtres de tous les empires et, en 620, sous Josia de Juda, le fameux « mouvement social » s'empare du temple de Iahvé. « Ce que cela signifie, un phénomène de notre temps peut nous le rendre intelligible : de la même manière, le marxisme a conquis pour soi en Moscou une capitale et un sanctuaire. » Comme le cadavre de Lénine en son mausolée, tel Iahvé dans l'Arche est le dieu protecteur. Déjà Mommsen (p. 62) ne dénonçait-il pas dans le judaïsme « un ferment actif de cosmopolitisme et de décomposition nationale »?

Quant à Jésus, il est deux façons de se le représenter : ou bien comme un anti-juif, « une apparition nordique » venue pour abolir la loi juive, ou bien celui qui vient pour l'accomplir.

Ces conceptions rivales dominant et expliquent l'histoire des peuples. Celle de l'Angleterre? Un mélange du sentiment vital nordique et du méditerranéen. Entre ces deux tendances, l'équilibre a été détruit par le « méditerranéen » Lloyd George, aidé par les efforts plus ou moins voilés des Juifs. Et l'Angleterre ne s'aperçoit pas du péril auquel elle s'expose en s'associant à la France, car, ne vous y trompez

pas (p. 221), « Londres est sous la menace des canons français et des attaques sérieuses françaises ». Qui l'eût cru?

Inutile de dire comment M. Erbt envisage le rôle de la France, le pays de « sainte Guillotine » et qui, dès 1871, essayait d'« une république communiste ». Malgré les efforts de l'Allemagne pour éviter la guerre, elle ne songe qu'à l'encercler. Elle a inventé contre elle le « corridor » et l'Est silésien.

L'Italie sera-t-elle mieux traitée? On relève un éloge de Mussolini qui est dans la *Stimmung* de 1936. Mais il semble qu'on ait négligé d'effacer des phrases écrites en 1924, comme celle-ci (p. 184) : « Dans la guerre mondiale, l'Italie a rompu l'alliance avec l'Allemagne et l'Autriche. Son armée n'a réussi à franchir la frontière que lorsque ses adversaires furent à bout de forces. Le Sud-Tirol fut le butin de cette expédition de brigandage. » Malgré le fascisme, l'Italie reste un État « occidental », ce qui est la tare suprême. Preuve en soit le traitement qu'elle inflige aux minorités dont elle essaie de faire des Italiens « par la contrainte » — ce qui n'advient jamais, comme l'on sait, dans les pays qui ont l'honneur d'être nordiques. D'autre part, l'Italie (ceci était écrit avant l'*Anschluss*) cherchait par-dessus le Brenner l'amitié de l'Autriche, qu'elle avait si vivement haïe, pour mieux dominer le Danube et lutter contre les Allemands, qui ont vaincu la première Rome et combattu la seconde. La troisième se tourne (en 1935) vers l'Abyssinie pour faire échec à l'Angleterre (la sollicitude de M. Erbt est décidément bien grande pour cet État nordique) : « La liaison entre Libye et Abyssinie est le but lointain de la politique romaine. » Le rôle que joue le Japon dans le grand océan, l'Italie y aspire dans la Méditerranée.

On devine ce que peut être l'histoire de l'État nordique par excellence, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'avènement du Troisième Reich, qui doit donner la paix au monde. M. Erbt, d'ailleurs, ne recule pas devant les contradictions. Traitant de la candidature de 1870 au trône d'Espagne (p. 373), il commence par dire qu'« elle ne concernait que la maison de Hohenzollern, mais ni la Prusse ni les Allemands », ce qui ne l'empêche pas d'ajouter : « Bismarck ne se promettait pas seulement d'un roi Hohenzollern en Espagne des avantages économiques ; il avait dû aussi penser qu'ainsi pourrait se dresser dans le dos de la France un État ami. » Voilà qui est, pour une fois, parler en historien.

Henri HAUSER.

Augustin FLICHE et Victor MARTIN. **Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours. T. IV : De la mort de Théodose à l'élection de Grégoire le Grand**, par P. DE LABRIOLLE, G. BARDY, Louis BRÉHIER, G. DE PLINVAL. Paris, Bloud et Gay, 1937. In-8°, 612 pages. — T. VI : **L'Église carolingienne, 756-888**, par E. AMANN. Ibid., 1937. In-8°, 541 pages.

Le premier de ces volumes couvre, en gros, une période d'histoire de deux siècles, le ^ve et le ^{vi}e, du lendemain de la mort de Théodose (395) à la mort de Justinien (565), d'une part, et à l'avènement de Grégoire le Grand (590), d'autre part. Il enferme une matière historique copieuse et riche, puisqu'il retrace les épisodes essentiels de la destruction réelle du paganisme, théoriquement condamné

au temps de Théodose ; qu'il mesure l'activité capitale d'un saint Augustin, d'un saint Jean Chrysostome et d'un Justinien ; qu'il nous met en présence de querelles doctrinales dont la solution a, peut-on dire, orienté et constitué l'orthodoxie dogmatique après 381 : l'*origénisme*, où s'affirment le talent et le mauvais caractère de saint Jérôme ; le *pélagianisme*, qui émeut l'Occident, d'ordinaire si lent à comprendre en matière de grande théologie, mais qu'en l'espèce instruit saint Augustin ; le *nestorianisme*, dont il se peut bien que Cyrille d'Alexandrie ait fait, pour des raisons de prestige personnel et d'influence égyptienne, beaucoup plus qu'il n'était chez Nestorius lui-même ; le *monophysisme*, dont les complications ont singulièrement aggravé la dissidence du vieux moine qu'était Eutychès. Nous assistons au développement passionnant de l'entreprise, au fond toute politique, des trois redoutables *Pharaons*, des trois patriarches d'Alexandrie, Théophile, Cyrille et Dioscore, décidés à tout pour se subordonner le patriarche de Constantinople et dominer l'Église orientale ; de fait, ils ne reculent pas devant grand chose. Dans le même temps, parmi plus d'une difficulté et plus d'une contestation, commence à s'asseoir la Papauté. Après Léon le Grand, l'autorité du Siège romain est un fait dont les plus récalcitrants des Orientaux sont bien obligés de tenir compte, quelque dépit qu'ils en aient.

L'exposé, qui, d'ensemble, se conforme à l'ordre chronologique, se présente suivant une division quadripartite : 1° De la mort de Théodose au concile de Chalcedoine (395-451). — 2° Du concile de Chalcedoine à l'avènement de Justin I^{er} (451-518). — 3° De l'avènement de Justin I^{er} à l'élection de Grégoire le Grand (518-590). — 4° Vue d'ensemble sur la culture et la vie chrétiennes aux v^e et vi^e siècles.

Les collaborateurs se sont partagé la besogne selon leurs compétences particulières. M. de Labriolle s'est chargé de nous présenter la fin du paganisme, l'*origénisme* et la carrière de saint Augustin, d'une part ; le développement sur l'Église et les barbares, l'étude sur la culture et la vie chrétiennes en Occident, d'autre part : exposé sobre, précis, élégant, nuancé, étayé d'indications bibliographiques bien mises au point et d'utilisation commode. Sans doute, je serais tenté de taxer d'excessive bienveillance son chapitre sur saint Augustin ; mais il est incontestablement bien venu et très attachant. Je comprends bien qu'étant donné l'ampleur du sujet et l'étroitesse des limites imposées à l'auteur, la méthode de l'*échantillonnage* s'imposait au regard de l'œuvre immense du grand docteur ; et c'est bien celle que M. de Labriolle a pratiquée, d'ailleurs, avec adresse. Je ne suis pas sûr qu'elle ne déçoive pas plus d'un lecteur et ne le conduise pas à se poser plus d'une question d'importance, qui restera sans réponse. On ne peut pas tout dire ? Évidemment. — M. de Labriolle est disposé (p. 63) à faire confiance à saint Augustin quand ce dernier affirme n'avoir adhéré qu'assez mollement et sans grande conviction au manichéisme. Qu'il s'en soit persuadé à distance, je n'en veux pas douter ; mais que ce soit vrai, je ne le crois pas. Avec le tempérament que nous lui connaissons, qu'il soit resté neuf ans sans s'informer à fond de ce qu'était la doctrine à laquelle il avait adhéré, c'est invraisemblable et, de fait, ce n'est pas l'impression que nous donne Fauste de Milève. J'ai vu avec quelques regrets M. de Labriolle glisser sur les ragots du *de moribus Manichaeorum* : alors qu'il venait de louer le sens critique de saint Augustin (p. 64), c'était peut-être le moment d'y constater une défaillance. — Le tableau tracé par M. de Labriolle de l'entrée des barbares dans l'Église est bref, mais suggestif et plein d'intérêt.

J'ai particulièrement goûté de très pénétrantes remarques sur les sentiments de l'élite des Romains de ce temps (p. 456). C'est certainement Salvien qui est responsable de l'installation dans les *clichés* courants du type « bon barbare », cher aux historiens allemands, et de la théorie de la régénération de la décadence romaine par les Germains. C'est une tout autre impression qui ressort de la réalité. Du reste, nous comprenons bien, à lire M. de Labriolle, comment la conquête religieuse s'est faite sur ces mêmes barbares, sans plan préconçu, chaque cas particulier étant considéré à part et réglé pour lui-même, souvent avec beaucoup d'adresse (p. 366). — Je confesse que je ne crois guère au manichéisme des priscillianistes, dont, aussi bien, M. de Labriolle ne parle qu'avec prudence : en ce temps-là, l'accusation de sympathiser avec l'esprit manichéen devait tomber inévitablement sur toutes les tendances ascétiques et elle ne manquait pas de trouver des oreilles complaisantes dans le monde épiscopal du *v^e* siècle. — La vingtaine de pages sur la *vie chrétienne en Occident*, qui ferment le volume, donne, à la vérité, l'impression d'être comprimées à la façon d'une *liquidation* quelque peu hâtive. Les sujets différents y voisinent et sont peut-être surpris de se trouver ensemble. Chacun d'eux, encore que présenté en bref, garde pourtant son intérêt.

M. de Plinval s'est chargé, dans la ligne de ses propres études, de nous présenter la question pélagienne (p. 79-128) et d'étudier *l'activité doctrinale dans l'Église gallo-romaine*. Son double exposé, bien *situé* historiquement, très clair et très *allant*, intéresse et instruit. Il nous met bien au fait de ce que peut donner, en théologie, le pragmatisme occidental, au fond antipathique à la virtuosité dogmatique des Grecs et bien plus attiré par les problèmes immédiats de la grâce et du salut que par les déductions dialectiques touchant l'essence ou la nature du Christ, où s'affrontent les contradictions orientales. Le tableau du mouvement des idées, suivant la même orientation, dans l'Église gallo-romaine, est, si je puis dire, brossé en raccourci, mais je ne rends pas l'auteur responsable des obligations qu'il a subies. Il a, bien entendu, consacré quelques pages à Césaire d'Arles ; je m'étonne de n'avoir point trouvé dans les notes la moindre mention — n'aurais-je pas su l'y voir ! — de l'important travail de Paul Lejay sur *Le rôle théologique de Césaire d'Arles* (1906), qui se présente précédé d'une *note bibliographique* particulièrement recommandable.

C'est à M. Bardy qu'a échu la mise au point des plus gros problèmes de théologie historique que comportait le livre ; il a mis à leur service une information étendue et une solide compétence. J'aurais, pour ma part, souhaité qu'il imposât à sa narration, plus communément, un relief et une couleur, une concision aussi, qu'elle n'atteint pas toujours ; du moins reste-t-elle claire et lisible, même quand elle donne l'impression de déborder un peu et d'avoir été rédigée avec quelque hâte. Elle se ponctue, d'ailleurs, de réflexions fort judicieuses qui frapperont le lecteur. La triste aventure où sombre Jean Chrysostome est appréciée comme il convient et la responsabilité de Théophile d'Alexandrie n'est pas atténuée (p. 148). A mon sens, il n'en va pas tout à fait de même de celle de Cyrille, dans la crise nestorienne, et j'ai du mal à m'associer à M. Bardy pour louer la modération et l'esprit de concession du patriarche d'Alexandrie (p. 191 et suiv.). Je ne suis pas aussi sûr que lui du nestorianisme de Nestorius (p. 198). D'autre part, je trouve trop discrète la condamnation de l'effroyable violence de Dioscore et de la honteuse « exécution » de Flavian de Constantinople (p. 222). Pourtant, M. Bardy n'a pas

accoutumé de reculer devant les constatations pénibles : il sait dire, par exemple, quelle occasion d'intrigues fâcheuses et, quelquefois, de vénalité est l'élection du pontife romain au ^v^e siècle (p. 339).

Il convenait de demander à M. Bréhier, es chapitres qui se rapportent à l'histoire religieuse de Byzance, autour de Justinien. Il les a traités avec sa grande expérience des choses et des hommes du temps, dans un esprit de solide pondération et en mettant les faits dans leur juste relief. Nous voyons bien (p. 440) comment Justinien prend parti en théologien dans les débats théologiques ; comment il se permet de définir le dogme à son idée et sans en référer à une autorité théologique quelconque ; comment, enfin, il impose ses conclusions aussi bien à l'Église qu'à ses propres sujets. Au grand respect qu'il affiche pour le Saint-Siège ne répondent pas, dans la pratique courante de sa politique, les égards qu'on attendrait : il s'en faut du tout. Il ne recule devant rien pour réaliser le rêve d'unité dans son orthodoxie, qu'il a construit. — Le petit chapitre (p. 535-558) sur *la vie chrétienne en Orient* semble un peu compact et il gagnerait, sans doute, à recevoir quelques développements ; mais, tel qu'il est, il enferme beaucoup d'indications essentielles et il rendra service.

Au total, si je ne m'étonne pas que le livre ne cherche pas à tout dire et qu'il n'oublie pas que c'est essentiellement d'histoire de l'Église qu'il s'agit, je suis tenté de ne pas le trouver parfaitement équilibré entre ses rédacteurs et de penser que sa mise au point aurait gagné à prendre un peu plus largement son temps ; je regrette particulièrement qu'il ait réduit, comme il l'a fait dans son récit, la part de *la vie ecclésiastique*. Il va de soi qu'au long de ces 600 pages un érudit pose légitimement quelques points d'interrogation : l'ouvrage n'en paraît pas moins conçu et n'en est pas moins écrit dans un esprit historique très louable et il mérite la confiance que lui accorderont certainement, après quelques retouches, les travailleurs qui auront recours à lui.

Je ferai moins de réserves encore en face du livre de M. Amann sur *l'Époque carolingienne*. Je n'ai, en vérité, à peu de chose près, que du bien à en dire. L'information en est solide ; la composition a considéré toutes les questions qu'on attend et le plan, s'il n'est peut-être pas très raffiné, reste du moins très net. Tout au plus exprimerai-je le regret qu'il ne comporte pas une conclusion générale, qui nous aiderait à en lier les parties, à rassembler et à ordonner les impressions que nous laisse l'exposé. Nous partons de l'année 757, date de la mort d'Étienne II (26 avril), et, en ce qui regarde le monde carolingien proprement dit, le récit nous conduit jusqu'à la déposition, suivie, deux mois après, de la mort de Charles le Gros (13 janvier 888). Deux chapitres *excentriques*, formant complément, ont trait aux missions scandinaves et à la Moravie, vers le milieu du ^x^e siècle, d'une part, à *l'affaire de Photius*, d'autre part, et aux problèmes assez complexes qui tournent autour d'elle. Les centres du développement sont constitués par : 1^o la vie de l'Église d'Occident au temps de Charlemagne, avec une parenthèse relative à la Querelle des Images ; 2^o l'Église au temps de Louis le Pieux, jusqu'au plein de la décomposition de l'Empire d'Occident ; 3^o la vie intellectuelle, du milieu du ^{ix}^e au milieu du ^x^e siècle ; 4^o la reprise de la fortune pontificale avec Nicolas ¹^{er} et Hadrien II, et la liquidation de l'Empire carolingien. Le grand mérite du livre, c'est de nous donner une mise au point exacte, précise, immédiatement utilisable, des divers problèmes historiques que déroule sa trame et de s'accompagner d'un

appareil bibliographique très bien présenté. — C'est là, en somme, un instrument de travail de premier ordre et auquel j'ai plaisir à souhaiter bonne chance.

Ch. GUIGNEBERT.

Henri PIRENNE. *Mahomet et Charlemagne*. Paris, Félix Alcan, et Bruxelles, Nouvelle Société d'éditions, 1937. In-8°, x-264 pages.

Ce grand livre, dont nous ne saurions parler sans émotion, est le fruit d'une longue expérience et se présente pourtant avec le ton et l'accent d'une conviction si ardente, si entraînant — si jeune, devrions-nous dire — que quiconque l'ouvrira ne le refermera qu'après s'être laissé emporter jusqu'au bout.

Depuis 1922, date d'un premier article retentissant publié sous ce même titre : *Mahomet et Charlemagne*, la thèse ici développée par Pirenne n'avait cessé de s'imposer à son esprit avec une force croissante : pas de rupture entre le monde antique et ce que nous appelons communément le haut Moyen Age ; « les invasions germaniques n'ont mis fin ni à l'unité méditerranéenne du monde antique, ni à ce que l'on peut constater d'essentiel dans la culture romaine, telle qu'elle se conservait encore au ^v^e siècle, à l'époque où il n'y a plus d'empereur en Occident ; malgré les troubles et les pertes qui en ont résulté, il n'apparaît de principes nouveaux ni dans l'ordre économique, ni dans l'ordre social, ni dans la situation linguistique, ni dans les institutions ; ... en 600, le monde n'a pas pris une physionomie qualitativement différente de celle qu'il avait en 400 » (p. 260). Au ^{vii}^e siècle, au contraire, tout change, tout change brusquement : la civilisation méditerranéenne prend fin ; « l'axe de la vie historique est repoussé de la Méditerranée vers le Nord » (p. 260) ; l'Occident, coupé de l'Orient, qui jusqu'alors l'a fécondé, s'isole : le Moyen Age commence. La raison de ce brusque changement ? L'islam, dont la force d'expansion est telle que toute la Méditerranée tombe bientôt sous son contrôle. « Embouteillé », l'Occident est désormais « forcé de vivre sur lui-même, en vase clos » (p. 260), et c'est de cette nécessité que naît le monde nouveau que nous appelons médiéval. « Sans Mahomet, Charlemagne est inconcevable » (p. 210).

Telle est, en gros, la thèse soutenue par Pirenne avec une vigueur, une verve que l'allure même d'une rédaction de prime jet a tout entière gardée : car Pirenne est mort avant d'avoir pu se relire et remanier un texte écrit au courant de la plume. Mais c'est bien là toute sa pensée, telle qu'il aimait à l'exprimer dans ses conférences, dans ses conversations, étonnantes de feu et de vie, qui mettaient l'esprit des auditeurs en fête.

La démonstration est éblouissante, comme l'était sa parole même, dont eile a mainte fois conservé le mouvement. Les faits sont accumulés méthodiquement en deux séries successives de chapitres destinés à souligner le contraste entre les deux périodes où, selon Pirenne, se place la coupure décisive : faits d'ordre politique et administratif, faits d'ordre économique, faits d'ordre intellectuel et social. Chaque fait est indiqué en peu de mots, car Pirenne allait droit au but et aimait les formules nettes.

Partout, dans la première partie, réservée au temps des invasions, revient comme un leitmotiv l'idée de la continuité romaine : après les invasions, « la *Romanie* s'est conservée intacte » (p. 18), alors que, « des institutions germaniques, il

ne subsiste rien » (p. 35) ; « l'économie antique continue » (p. 87), la vie économique reste, dans ses modalités essentielles, ce qu'elle était aux temps romains (p. 98) ; la tradition intellectuelle survit aussi (p. 101) ; la langue demeure la même, l'écriture la même ; « l'aspect de l'Europe change, mais sa vie ne change pas en son fond » (p. 123).

Puis, quand la page est tournée et qu'une deuxième période commence avec l'islam, vient le leitmotiv de la rupture : « l'islam a rompu l'unité méditerranéenne que les invasions germaniques avaient laissé subsister » (p. 143) ; « les épiques, comme le papyrus, disparaissent des textes après 716 » (p. 149) ; « la tradition antique se brise parce que l'islam a détruit l'ancienne unité méditerranéenne » (p. 163) ; l'Occident est séparé politiquement de l'Orient (p. 153) et le pape lui-même doit rompre avec Byzance (p. 201) ; « l'empire de Charlemagne est le point d'aboutissement de la rupture par l'islam de l'équilibre européen » (p. 210) ; du point de vue économique, « c'est une rupture complète » d'avec les relations commerciales antérieures (p. 213), « une rupture complète du système monétaire » (p. 223), « une rupture nette avec la tradition financière romaine » (p. 245) ; du point de vue intellectuel enfin, il y a un « renversement des choses » qui est « la confirmation la plus éclatante de la brisure provoquée par l'islam » (p. 254).

Ces formules ramassées, frappant à coups redoublés l'esprit du lecteur, s'y ancrent profondément et l'entraînent, bon gré mal gré, vers les conclusions tranchantes que l'implacable logique de Pirenne cherche à lui imposer.

Le doute ne vient qu'après, quand on reprend les faits et les textes. Car telle critique dirigée contre M. Dopsch (p. 218), accusé, non sans raison, de tirer trop volontiers et trop vite des conclusions générales de quelques faits épars, ne pourrait-elle parfois se retourner contre Pirenne lui-même ? Et que valent quelques dizaines de textes comparés à l'impression d'ensemble qui se dégage de la lecture suivie des principaux documents de chaque époque considérée ? La civilisation urbaine des temps antiques se poursuit, nous dit-on, sous les Mérovingiens. Mais les documents mérovingiens ne nous mettent-ils pas en présence d'une civilisation de caractère de plus en plus rural ? Ne laissent-ils pas apercevoir un recul de plus en plus marqué du commerce méditerranéen et de la vie urbaine bien avant le VIII^e siècle ? N'est-il pas évident que l'afflux des Francs a précipité sur ce point, en Gaule, une évolution entamée antérieurement au règne de Clovis et de ses premiers successeurs ? Et le commerce dont Pirenne souligne la survie ne va-t-il pas s'amenuisant sans cesse, pour n'être plus, de fort bonne heure, qu'un commerce de luxe ? De rupture totale à l'époque des « grandes invasions » nul n'a jamais parlé ; mais le recul, dans tous les domaines, paraît indéniable et constant.

Inversement, il est peut-être difficile de parler de rupture au VII^e siècle et d'en rendre l'islam à lui seul responsable. D'abord, parce que les conquérants n'ont pas fait tout d'un coup de la Méditerranée et n'ont même jamais fait d'elle cette « mer musulmane », ce « lac musulman » dont parle Pirenne, leurs conquêtes étant espacées sur de longues années et la Méditerranée centrale et occidentale n'étant tombée sous leur contrôle — et encore — qu'au cours des IX^e et X^e siècles. Dire, comme l'a fait Pirenne quelque part (p. 163), que l'empire des Carolingiens est « purement terrien », par opposition aux royaumes des âges antérieurs, est sans aucun doute excessif : Charlemagne, en son palais d'Aix-la-Chapelle, n'est ni plus ni moins terrien que Chilpéric dans son domaine de Berny. A force de vouloir

marquer des contrastes là où d'autres exagéraient peut-être la continuité, on risque, croyons-nous, de déformer la vérité tout autant, quoique en sens inverse.

On nous excusera de ne pas pousser plus loin dans la voie de la contradiction — et de n'avoir point cependant, devant une si grande et si chère mémoire, voulu nous abstenir de toute critique. Que de fois, à nos objections, alors que sa thèse prenait corps, Pirenne a répondu oralement avec sa verve coutumière, sans jamais se déclarer ébranlé — sans jamais non plus nous convaincre entièrement. Mais qu'importe? Le bienfait d'un livre ne se mesure pas toujours à la somme des vérités incontestables qu'il rassemble, mais à celle des points de vue nouveaux qu'il propose. *Mahomet et Charlemagne* est un de ces maîtres livres dont, si l'on peut dire, on ne revient jamais les mains vides. Lors même qu'il se rapproche de ses devanciers, les idées qu'on y trouve exposées y prennent un tel relief, elles sont présentées d'une façon si personnelle, si saisissante, qu'on a toujours le sentiment de la découverte et d'un enrichissement pour l'esprit. Il n'est pas un historien digne de ce nom qui ne voudra l'avoir lu¹.

LOUIS HALPHEN.

N. IORGA. *Histoire des Roumains et de la romanité orientale*. Bucarest, Imprimerie de l'État, 1937. In-8°. Publication de l'Académie roumaine. Vol. I, t. I : *Les ancêtres avant les Romains*, 317 pages ; t. II : *Le sceau de Rome*, 411 pages ; vol. II : *Les maîtres de la terre jusqu'à l'an 1000*, 427 pages ; vol. III : *Les fondateurs d'États*, 424 pages ; vol. IV : *Les chevaliers*, 537 pages.

Cette nouvelle Histoire des Roumains, de proportions colossales, puisque les cinq premiers volumes ne recouvrent que la période qui va des origines au xiv^e siècle, correspond au grand ouvrage écrit récemment en roumain par le même auteur et qui ne nous est point parvenu. Aucune étude d'ensemble de cette taille n'avait été tentée depuis l'*Istoria Românilor* de Xenopol. Le lecteur y verra mis en œuvre tout le fruit d'actives recherches personnelles et d'une immense lecture. M. Iorga ne s'en tient d'ailleurs pas à l'histoire des peuples habitant le territoire qui s'appelle aujourd'hui la Roumanie ; il nous présente un tableau de toute la civilisation pré et protohistorique de la péninsule des Balkans, puis celui des destinées de ces *Romaniae* qui ont prolongé dans cette région, avec des vicissitudes diverses, l'esprit de Rome jusqu'à nos jours.

Les *origines antiques* sont décrites dans le premier volume, dont le tome I est consacré à l'époque préromaine. L'Introduction s'attache, sous le morcellement géographique de la péninsule et la diversité des noms de peuples, à saisir l'unité des races primitives et des relations économiques, où se révèle avec persistance une même empreinte thraco-illyrienne. Dans les chapitres suivants, M. Iorga met à profit toutes les ressources de sa prodigieuse érudition pour faire revivre l'époque

1. En le rééditant, on fera bien d'en collationner le texte sur le manuscrit original. La comparaison de la page 261 avec le fac-similé donné dans le prospectus permet de relever quelques erreurs, qui faussent le sens.

paléolithique (un peu succinctement peut-être), l'époque néolithique déjà si riche, la brillante civilisation du bronze et du fer. La permanence millénaire des motifs décoratifs indique-t-elle une permanence ethnique (p. 51) ou simplement celle d'un état d'esprit local? C'est ce qu'il est peut-être malaisé d'affirmer à coup sûr; de même qu'il peut être illusoire de tenter de découvrir le mode de cheminement de thèmes aussi universels que les représentations solaires (p. 25) ou le décor géométrique (ibid.); mais l'on sera séduit par le tableau des survivances préhistoriques, jusqu'à l'heure actuelle, dans le costume, les coutumes, la langue, etc. Suivent des descriptions détaillées de la vie, des institutions, du commerce thraces, cimmériens, scythes, sarmates, ainsi que des cités grecques des régions danubiennes; puis une savante reconstitution des principaux agrégats politiques recouvrant, sous l'identité d'un même nom, une réalité ethnique composite, comme les dominations des Scythes, des Macédoniens, des Thraco-Macédoniens, des Celtes, des Illyriens, pour finir par les empires d'Alexandre et de Mithridate. L'auteur admet l'identité ethnique des Sarmates et des Scythes (p. 174) et voit dans l'Empire dace une résurrection de celui des Agathyrses (p. 223). Admettra-t-on que l'expédition d'Alexandre n'ait été qu'un exutoire pour un excédent de population (p. 268)? Il ne semble pas douteux, par contre, que cette formidable saignée ait affaibli la force de résistance de la Macédoine à l'égard de l'attaque romaine (p. 268). Quelques coquilles sans importance : *church* dérivé de *κυριακή* (p. 129, n. 1), lire *κυριακόν* (le féminin désignant le « dimanche »); p. 146, le Strymon (Vardar), lire : (Struma); p. 154 et 209, Chersonèse du genre masculin. — D'abondantes notes bibliographiques renvoient continuellement le lecteur aux sources.

Le tome II est consacré à l'*empreinte romaine*, depuis les premières infiltrations jusqu'à l'abandon d'Aurélien. Il relève l'importance de l'émigration romaine vers les pays barbares voisins et l'ancienneté de ce phénomène en Dacie comme dans toutes les régions rhénanes et danubiennes, confirmant ainsi l'opinion d'après laquelle le légionnaire a suivi le colon (p. 14). Il nous met ensuite en face des grandes confédérations de la rive gauche du Danube, celles de Burebista, puis de Décébale, « représentant de la barbarie libre » (p. 122), et à propos duquel l'auteur ne craint pas de rappeler le souvenir de Mithridate (p. 121). L'affirmation de la présence de Slaves dans cette coalition (p. 122) suscitera sans doute des discussions, de même que la distinction précise que l'auteur tente d'établir entre Gètes et Daces. M. Iorga, très favorable à Domitien, croit à une victoire authentique de cet empereur sur Décébale et explique le « tribut » consenti par les Romains par l'octroi d'un simple subside à un client (p. 130-131). Puis il s'efforce de nous faire voir en Trajan l'Espagnol, l'empereur et l'admirateur d'Alexandre. Le récit des deux guerres est fort court : devons-nous considérer comme définitive l'opinion quelque peu désabusée de M. Iorga sur le caractère illusoire de toute recherche des détails précis? Nous aimerions tout au moins son opinion sur les diverses reconstitutions proposées, depuis Xenopol, de ces importantes campagnes. A noter leur caractère fréquent de *guerrilla* (p. 164) et le parallèle intéressant entre l'organisation de la Gaule et celle de la Dacie, avec leurs différences spécifiques, surtout du point de vue social (p. 202 et suiv.). L'assimilation d'*Ulpia Trajana* et de la *Sarmisegethusa* préromaine ne sera sans doute pas admise sans discussion (p. 243 et 247). Vient ensuite une description fort vivante de la Dacie romaine, si bigarrée, où la population indigène subsiste en face des colons et où, en regard de leur

opposition, la collaboration des deux éléments à l'intérieur des « collèges » municipaux facilite leur fusion. Mais la discussion que l'on attend est celle que le livre IV consacre au recul d'Aurélien, base de tant d'affirmations passionnées. Or, nous dit l'auteur, l'attaque extérieure, tout d'abord, est moins celle des Goths que celle des Carpes ou Daces libres, qui met aux prises les « loyaux » et les « insoumis » ou « irréconciliables » (termes préférables à celui d'« irrédentistes », p. 361) ; ensuite, les dévastations qui sévissent également dans les Balkans (Novae, Nicopolis, Philippopolis) suffiraient à inspirer un certain scepticisme à l'endroit du « refuge » offert par la Mésie aux colons en retraite (p. 367). L'abandon lui-même, au début, n'avait pas un caractère définitif : les légions, et en leur absence les villes elles-mêmes, sous la garde des provinciaux, se défendaient vaillamment contre des invasions qui étaient moins le fait de migrations que de raids de pillards (p. 374 et suiv.) ; l'on pouvait donc retirer momentanément les troupes en confiant aux habitants eux-mêmes la défense de la province. La correction proposée du texte de Vopiscus : *provinciam... sublato exercitu et provincialibus, reliquit in sublato exercitu provincialibus reliquit* (p. 381), serait à cet égard bien tentante, si elle pouvait s'accorder avec la suite : « *abductos populos in Moesia collocavit* ». — Dans un autre ordre d'idées, les quelques chroniqueurs qui nous ont transmis le fait même de l'abandon n'ont qu'une autorité historique très relative et il y aurait péril à prendre leurs expressions au pied de la lettre. Passant, enfin, en revue les opinions des divers historiens modernes, M. Iorga présente sa propre hypothèse : le nom de *Dacie* donné à la Mésie est dû à une colonisation dace et n'est jamais entré dans l'usage populaire courant ; il fut moins question d'un abandon formel que de fluctuations du front militaire, et il n'y eut, en tout cas, jamais cession officielle : Aurélien comptait sur la défense spontanée pour maintenir la possibilité d'un retour ultérieur des légions, retour que, malgré des incursions au siècle suivant, les circonstances empêchèrent de réaliser de façon durable (p. 404-408).

On pourrait relever quelques coquilles, dont une seule offre un intérêt : *ἐν καινῷ ποταμῷ* ne peut signifier « un château désert » (p. 376), mais un « château nouveau », et ce sens n'est pas sans rappeler le nom même de la forteresse, *Novae*.

Le troisième tome (vol. II) guide le lecteur à travers les innombrables *peuples barbares* qui dévalèrent sur le Proche-Orient jusque vers l'an 1000. Les deux idées fondamentales du livre sont, d'une part, la fréquence d'une entente entre les envahisseurs et l'Empire ; d'autre part, la permanence, sous ces dominations successives à caractère surtout militaire, du fond roman des populations danubiennes et balkaniques. Les premiers barbares apparus en nombre, les Goths, sont des fédérés, dont la présence ne détruit nullement le sentiment romain, et la guerre gothique qui aboutit à la bataille d'Andrinople semble avoir des dessous sociaux (p. 80 et suiv.). L'on nous décrit ensuite la diffusion du christianisme, la formation progressive de la langue romane orientale, l'organisation de la vie locale. Le rôle croissant de l'élément barbare dans le gouvernement de l'Empire ne détruit pas davantage l'idée latine, soutenue par les masses romanisées, capable encore de s'affirmer même politiquement, par exemple lorsque Justinien rétablit l'autorité impériale sur les deux rives du Danube (p. 284). Les Avars favorisent inconsciemment l'élément roman de la rive gauche en repoussant les Slaves sur la rive droite (p. 294) ; alors se forme dans les Balkans une association ethnique slavo-romane qui se propage

jusqu'en Grèce, mais sur laquelle l'Empire continue à affirmer sa souveraineté. Les Bulgares eux-mêmes apparaissent d'abord comme des auxiliaires de Byzance, malgré des luttes intermittentes, et, sous cette domination d'une couche supérieure turque, l'on devine la persistance de la population romane, ne fût-ce que dans le maintien des évêchés danubiens à un moment où les Bulgares ne sont pas encore chrétiens (p. 396). Cependant, le contact semble rompu dès le VIII^e siècle entre la région du fleuve et Byzance, puisque aucun de ces évêques ne paraît aux synodes : peut-être y faut-il voir, comme M. Iorga nous y invite, un effet des luttes iconoclastes (p. 397). A partir de Syméon, les nouveaux envahisseurs se présentent en alliés de l'un ou l'autre camp, Hongrois contre Byzantins, Petchénègues contre Hongrois et Bulgares, Russes contre Bulgares ; les Petchénègues, vaincus, se fixent sur la rive gauche du Danube, les Russes sont expulsés par Tzimiskès, les Hongrois (nouvel amalgame à direction turque) finissent par s'organiser assez rapidement dès qu'ils se sont installés dans une Pannonie qui leur rappelle leur Turkestan originel. Sous toute cette bigarrure de races, la vie pastorale vlaque des Balkans, transhumante, mais nullement nomade, représente vers l'an 1000 la permanence de l'ancien élément thrace romanisé.

Malgré la « nuit » qui recouvre l'histoire de cet élément roman au cours du Moyen Age, il n'est pas impossible de saisir de temps à autre les manifestations de sa constante présence. C'est à quoi s'attache le quatrième tome (vol. III), qui s'efforce de nous faire sentir l'action de ce *substratum populaire* au nord et au sud du Danube. Des guerriers romans soutiennent l'épopée tragique du tsar Samuel. On en retrouve dans la steppe vlaque en symbiose avec les Petchénègues (chap. IV) ou les Coumans (chap. VI). La question est particulièrement brûlante en Transylvanie, puisqu'elle touche au fameux débat sur la permanence ou la réimmigration des Roumains dans l'ancienne Dacie. Nulle part ce problème n'est traité par l'auteur dans son ensemble ; il est facile, cependant, de réunir en un faisceau les arguments qui l'engagent à se rallier sans hésitation à la thèse de la perennité roumaine dans les Carpathes. Il nous montre, en effet, cette population assurant la défense de la Transylvanie avant l'arrivée des Hongrois (p. 39) ; son organisation lui aurait peut-être permis d'y fonder un royaume si son caractère orthodoxe ne l'avait empêchée de se voir attribuer une de ces couronnes apostoliques que la papauté accorda si libéralement (comme jadis à Charlemagne) en Hongrie, en Pologne, en Bohême (p. 31) ; elle fournit, en tout cas, les garnisons des places fortes, approvisionne les marchés urbains, impose des noms roumains à la montagne transylvaine ; si elle ne transmet pas son christianisme aux Hongrois, c'est qu'elle n'est pas en mesure, comme Byzance, de leur fournir une hiérarchie ecclésiastique (p. 52). Au XIII^e siècle, lorsque paraissent des noms de knèzes (Litovoi) et que les progrès politiques des Roumains s'accroissent, la vie sociale qui se révèle dès lors, avec ses boyards et ses serfs roumains, témoigne d'un ordre de choses ancien (p. 179), sans lequel la Transylvanie n'eût pu prendre l'aspect d'un « vrai royaume voévodal » (p. 182) ; l'histoire même de la fondation de la principauté de Moldavie nous montre un Maramures trop peuplé et trop organisé pour s'accorder avec la théorie d'une immigration récente (p. 241). D'ailleurs, l'arrivée d'une importante population des Balkans (et dont aucun document ne porte la trace) n'aurait pu se réaliser sans l'octroi aux nouveaux venus d'un statut édicté par l'État magyar, comme ce fut le cas pour les Tziganes ou les Saxons, et ce statut n'existe pas (p. 57).

L'auteur rappelle, naturellement, le duché de Paristrion (au nord de Silistrie) cité par Anne Comnène et qui permet d'apercevoir l'existence au XI^e siècle d'une population romane sur la rive gauche du Danube ; il maintient le caractère roumain de chefs comme Tatos, Satzas ou Sestlav : rappelons que la science historique se montre plus réservée sur ce point depuis quelques années. Il nous guide ensuite à travers l'empire vlacho-bulgare des Asénides ; à son sens, la révolte est partie non seulement de l'Hémus (Balkans), mais du Pinde et de toute la Macédoine (p. 109) : cette opinion est à noter, Nicétas, notre principal informateur, parlant exclusivement de l'Hémus.

Avec Basarab paraît le premier État roumain à direction roumaine ; ce prince s'établit dans une Valachie où Teutoniques et Hospitaliers au service du Royaume apostolique se sont déjà rencontrés avec des Roumains et où se vérifie, par l'extension même de la nouvelle principauté, cette « collaboration des deux grandes individualités géographiques » (Danube et Carpathes) dont parlait feu Vâlsan (p. 196). Basarab serait moins un fondateur qu'un continuateur et un libérateur ; il a groupé des organisations existantes et la fameuse « descente » à travers les Carpathes ne serait qu'un mythe (p. 197). La différence d'attitude entre les Arpadiens et les Angevins à l'égard de la steppe valaque se définirait par le fait que les premiers considéraient les Roumains et les Coumans comme une masse amorphe soumise à leur autorité apostolique, tandis que les seconds reconnaissaient l'existence d'un véritable État, mais en en réclamant l'hommage (p. 201). Le récit de la lutte contre Charles Robert paraît court à notre curiosité (p. 215 et suiv.) ; les débuts des deux principautés et le développement de leurs institutions, jusqu'à Mircea en Valachie et Alexandre le Bon en Moldavie, sont exposés en détail, ainsi que l'organisation ecclésiastique à laquelle le moine macédonien Nicodème a attaché son nom. M. Iorga se rallie à l'opinion de ceux qui rejettent le règne de Iurg Koryatowicz (p. 307) ; il ne croit pas à la présence d'un corps moldave à la bataille de Tannenberg en 1410 (p. 340) et guère à celle de Mircea à la bataille de Kosovo (p. 345) ; il serait intéressant de connaître ses arguments. On trouvera aussi un récit très détaillé des premières relations, courtoises ou hostiles, entre les Ottomans et les principautés.

Le tome V (vol. IV) porte le titre, à première vue un peu énigmatique, de « Les chevaliers ». Il faut entendre par là ces princes plus guerriers parfois que diplomates (sauf Étienne le Grand), mais dont l'activité est mise au service d'une idée (généralement celle de la Croisade) et qui ont nom Jean Hunyadi, Étienne le Grand, Vlad Tepeș, Pierre Rareș, Neagoe Basarab, etc. C'est grâce à eux que le XV^e siècle roumain brille d'un si vif éclat, même lorsque, comme les Corvin, ils ont pris place dans les fastes hongrois. L'on trouvera sur eux dans ce livre les détails les plus suggestifs. Les événements de cette période — les guerres de Valachie, l'aggravation de la pression turque, les efforts diplomatiques des princes de Valachie et de Moldavie entre les ambitions magyares, polonaises et ottomanes, la complication croissante des affaires transylvaines, enfin, après les brillantes années des Corvin et d'Étienne le Grand, la décadence de l'indépendance — sont sensiblement mieux connus que ceux de l'époque précédente et leur récit ne soulève guère d'observations. Est-il permis, cependant, de regretter, pour ceux des lecteurs occidentaux qui ne sont pas familiarisés avec tous ces noms, l'absence d'une chronologie précise, notamment des divers règnes, qui les guidât dans les recoins de ce dédale ?

De même, l'appareil critique reste prodigieusement abondant ; mais, en attendant la bibliographie systématique qui ne saurait manquer de compléter le dernier volume de la collection, l'on peut s'étonner de ne point voir figurer la référence de certains ouvrages classiques, et non des moindres, concernant l'histoire ou l'art de cette période — et cela d'autant plus que leurs conclusions ne sont pas toujours celles de l'auteur. Dans le récit même, émaillé de tant d'idées neuves et d'aperçus ingénieux, le lecteur aimerait s'arrêter parfois et demander au savant professeur de traiter plus à fond certains points qu'il se contente d'esquisser : ainsi cette conception du caractère « paysan » de Jean Hunyadi (p. 79), qui ne manquera pas de surprendre les visiteurs du majestueux château des Corvin à Hunedoara (Vajda Hunyad) ; le contraste si intéressant (p. 118) entre l'éloignement ressenti par la Hongrie officielle à l'égard de la continuation de la guerre sur le Danube et les héroïques efforts de ce même Jean Hunyadi, son représentant ; l'opposition entre la politique de Vlad Tepeş et celle d'Étienne le Grand : est-ce indifférence du Moldave pour des raisons de « race » à l'égard d'une entreprise hungaro-valaque (p. 163), ou tout simplement la conséquence des mauvaises relations qui existent entre Étienne et Matthias Corvin, allié de Vlad ? On aimerait aussi que la politique du roi Matthias, auquel l'auteur paraît hostile, fût l'objet de quelques lignes d'étude particulière. Pierre Rareş (p. 442, n. 2) est déchargé de la responsabilité de l'assassinat de Gritti : il serait intéressant de connaître les motifs d'une assertion contraire à l'opinion traditionnelle. L'on eût aimé, enfin, voir traiter plus à fond par le grand érudit, si qualifié pour le faire, quelques-uns de ces grands problèmes qu'il rappelle en passant : la nécessité de la politique transylvaine des princes roumains (p. 399) ; le caractère byzantin de la monarchie de Soliman le Magnifique, et les limites dans lesquelles cette affirmation reste vraie (p. 364) ; et encore plus l'état social de toute cette partie de l'Europe, à propos de l'aggravation du servage qui se dessine dans presque tout l'Orient, à cette date, et dont l'Ardeal donne un exemple illustre au temps de Dozsa (p. 351), ou à propos des oppositions de classe qui ne sont peut-être pas étrangères à certaines révolutions de palais en Moldavie (cf. p. 478), ou tels autres problèmes intéressant l'histoire générale.

Ces regrets ne naissent que du prodigieux intérêt qu'éveille la lecture de ces pages nourries et suggestives. L'ensemble de l'ouvrage, une fois terminé (une dizaine de volumes, dit-on), constituera un monument grandiose à la gloire des Roumains et de l'action de la civilisation latine en Orient.

P. HENRY.

Émile LESNE. *Histoire de la propriété ecclésiastique en France*. T. III : *L'inventaire de la propriété. Églises et trésors des églises, du commencement du VIII^e à la fin du XI^e siècle*. Lille, Facultés catholiques, 1936. In-8°, VIII-286 pages. (Fasc. 44 des « Mémoires et travaux publiés par les professeurs des Facultés catholiques de Lille ».) Prix : 45 fr. — T. IV : *Les livres. « Scriptoria » et bibliothèques, du commencement du VIII^e à la fin du XI^e siècle*. Lille, ibid., 1938. In-8°, VIII-849 pages. (Fasc. 46 de la même collection.) Prix : 120 fr.

L'*Histoire de la propriété ecclésiastique en France* de Mgr Lesne prend un tour et

une ampleur imprévue. Après avoir, dans les 1,500 et quelques pages de ses deux premiers tomes, traité, avec la science sûre et précise que l'on sait, de la formation du temporel ecclésiastique aux époques romaine et mérovingienne, puis du droit que s'est arrogé le pouvoir séculier sur les biens d'Église et de l'usage qu'il en a fait au temps de Charles Martel et de ses descendants, Mgr Lesne se propose maintenant de dresser un inventaire aussi complet que possible de la propriété ecclésiastique, au sens le plus étendu du terme, et, pour débiter, consacre deux volumes, dont un de dimensions considérables, à l'étude des édifices religieux, des mobiliers et trésors d'églises, enfin et surtout des bibliothèques et de leur formation pour la période des VIII^e-XI^e siècles.

Le cadre chronologique est donc élargi ; le cadre logique aussi : car on voit du premier coup d'œil que les biens des églises ou des monastères désormais considérés nous mènent insensiblement vers d'autres horizons. Ce que l'ouvrage perd peut-être en harmonie, il le gagne en intérêt, puisque Mgr Lesne paraît décidé à ne reculer devant aucune des conséquences de cet élargissement, et son tome IV, qui est en réalité le premier travail d'ensemble sur le livre en France au cours des quatre siècles envisagés, lui vaudra, sans aucun doute, la gratitude de nombreux lecteurs. Il est, en tout cas, d'une telle importance que nous n'avons pas voulu attendre, pour en parler, notre prochain *Bulletin* sur l'histoire de la France médiévale.

Disons d'abord en quelques mots la valeur et la nouveauté du volume qui le précède. Il s'ouvre par une sorte d'introduction consacrée aux anciens inventaires ou polyptyques des biens d'Église à l'époque carolingienne : analyse lumineuse d'une catégorie de documents dont M. Ch.-Edmond Perrin a récemment souligné l'immense intérêt dans un remarquable ouvrage sur la *Seigneurie rurale en Lorraine* auquel Mgr Lesne a pu encore se reporter avant d'achever l'impression du sien. Mais c'est, comme de juste, aux biens inventoriés plus qu'aux inventaires que va la curiosité de Mgr Lesne. L'étude en est divisée en deux sections : les édifices sacrés et leurs annexes (atrium, narthex, tours et clochers, sacristie, cimetière, etc.), les biens meubles. Cette deuxième section est la plus développée. Mgr Lesne s'est employé à relever dans les textes des VIII^e-XI^e siècles, qu'il a dépouillés avec beaucoup de soin, tout ce qui a trait aux offrandes des fidèles, aux « approvisionnements liturgiques » (pain et vin du sacrifice, encens, cire et huile), à l'encaisse des établissements religieux, enfin aux objets rassemblés dans leurs trésors : pièces d'orfèvrerie et de joaillerie, ivoires, tissus précieux, parures d'églises et d'autels, vêtements liturgiques, etc. Depuis les autels portatifs jusqu'aux reliquaires, boîtes et coffrets, croix et crucifix, couronnes, lampes, chandeliers, vases sacrés, tables, pupitres, tout est passé en revue. La technique même de l'orfèvre, du fondeur ou du sculpteur d'ivoire est illustrée par des textes habilement mis en valeur. Ainsi se trouve éclairée la provenance même des objets dont maint trésor s'enorgueillit.

Mais c'est surtout au tome IV, à propos des livres, qui constituent, eux aussi, une notable fraction du « mobilier » ecclésiastique, que Mgr Lesne se pose résolument ces questions de provenance, avec beaucoup d'autres au surplus, dont voici quelques-unes. Comment se présentent les volumes qui garnissent les rayons des bibliothèques conventuelles ou épiscopales ? Où ont-ils été transcrits ? Comment étaient organisés les divers ateliers de scribes, ou *scriptoria*, d'où ils sont sortis ? Comment, par qui, avec quel outillage le travail a-t-il été exécuté ? Comment se

sont constituées les bibliothèques mêmes et quels ouvrages renfermaient-elles? A chacune de ces questions, Mgr Lesne cherche à donner des réponses précises en tirant parti de tous les éléments d'information dont nous disposons aujourd'hui grâce aux belles études publiées, tant en France qu'en Allemagne, en Amérique, en Belgique, en Suisse, etc. A cet égard, son livre est avant tout une mise au point — des plus précieuse et faite de main de maître — des innombrables études de détail qui ont vu le jour dans ces dernières décades; et, pour en mesurer l'importance, il suffira de dire que ses chapitres sur les *scriptoria* occupent à eux seuls plus de 360 pages et ceux qui concernent les anciennes « bibliothèques ecclésiastiques et monastiques » sensiblement autant.

Quelle bonne fortune pour quiconque souhaite connaître avec exactitude comment s'est faite en Gaule la transmission du savoir antique à partir de l'époque carolingienne et ne pas se contenter de phrases vagues sur l'activité intellectuelle des clercs du Moyen Age! Les *scriptoria* sont classés par régions: Provence et Aquitaine, Bourgogne, Orléanais, Touraine, région parisienne, Lorraine, etc.; chaque atelier est caractérisé aussi nettement que le permet l'état actuel de nos connaissances (les ateliers tourangeaux ou ceux de Corbie, par exemple, reçoivent, du fait des travaux dont ils ont été récemment l'objet, un traitement de faveur); puis les procédés communs à l'ensemble d'entre eux sont dégagés en une série de chapitres où sont examinés successivement le matériel d'exécution (parchemin, encres, couleurs, etc.), la formation et le recrutement des scribes, leur mode de travail, l'art de la calligraphie, l'enluminure, le travail de révision, les collaborations entre ateliers, etc. Cette synthèse, dont l'auteur lui-même a conscience qu'elle n'est pas sur tous les points également sûre, aura du moins l'avantage incontestable d'aiguiller les chercheurs vers les problèmes les plus importants à résoudre et de leur fournir des moyens de comparaison qui jusqu'alors n'étaient nulle part réunis.

Pour les bibliothèques, l'étude n'est ni moins méthodique ni moins instructive. Elle est faite aussi par régions et, pas plus, d'ailleurs, que pour les *scriptoria*, ne se limite aux territoires proprement français, puisqu'elle englobe les pays de la Meuse et du Rhin avec Liège, Gembloux, Stavelot, Prüm, Trèves, Cologne, Mayence, Reichenau, Saint-Gall, Einsiedeln... La formation des bibliothèques, les anciens catalogues que nous en possédons, la composition même de ces bibliothèques, l'intérêt particulier que présente telle ou telle d'entre elles sont l'objet d'un examen attentif. Pour chaque collection, Mgr Lesne s'applique à établir un classement des volumes par catégories: livres liturgiques, textes de l'Écriture, Pères de l'Église, histoire profane ou religieuse, vies de saints, droit canon ou civil, règles conventuelles, traités de grammaire, poètes chrétiens ou païens, classiques en prose, rhétorique et dialectique, sciences, ouvrages en langues grecque, hébraïque, romanes, etc. Ce répertoire n'est, en général, dressé que de seconde main: une vie entière n'y eût point suffi, autrement; mais, tel quel, il souligne par ses lacunes mêmes la nécessité de recherches nouvelles, car il serait vain de prétendre mesurer avec quelque exactitude le degré de culture des clercs à la veille de la réforme grégorienne tant que des études plus poussées n'auront pas été menées à bien. Et, d'autre part, une double question reste en suspens: jusqu'à quel point ces bibliothèques, presque toujours d'une extrême pauvreté, permettent-elles de se faire de l'activité propre des moines ou des clercs qui vivent dans son voisinage

une idée suffisante? Et quel usage faisait-on des livres réunis pour l'instruction des futurs clercs ou des écoliers du dehors? Sans doute, Mgr Lesne voudra-t-il le préciser ultérieurement, ajoutant encore d'autres services à ceux de premier ordre qu'il vient de rendre à nos études.

LOUIS HALPHEN.

Jeanne VIELLIARD. *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle*. Maçon, Protat frères, 1938. In-8°, xix-150 pages, 7 planches.

M^{lle} Vielliard a publié, avec une présentation très élégante, le *Guide du Pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle*, qui forme la cinquième partie de la compilation dite *Liber sancti Jacobi*, dont aucune édition critique n'a encore été donnée. Le *Guide* seul avait été publié à part, en 1882, par le P. Fita et M. Vinson, dont l'édition est devenue introuvable. On se félicitera donc de la bonne idée qu'a eue M^{lle} Vielliard de fournir aux historiens une nouvelle édition, établie d'après deux manuscrits, l'un de Compostelle et l'autre de Ripoll, et accompagnée d'une bonne traduction et de notes. Comme l'expose une préface brève et précise, le *Guide* est certainement antérieur à 1173, date à laquelle fut écrit le manuscrit de Ripoll. Quant à l'auteur, M^{lle} Vielliard se range à l'opinion qui attribue l'ouvrage à Aimery Picaut de Parthenay-le-Vieux. Il est certainement Français. A en juger par la véhémence avec laquelle il invective les moines de Corbigny, qui prétendaient posséder le corps de saint Léonard, on peut se demander s'il n'était pas Limousin. Il dit avoir été à Constantinople et se vante de savoir le grec, assez pour traduire en latin une passion grecque de saint Eutrope. Voilà à peu près tout ce qu'on peut savoir de lui (bien entendu, il a certainement été à Compostelle). L'ouvrage peut intéresser un peu tout le monde ; après avoir, en son temps, rendu des services aux pèlerins, auxquels il indiquait le chemin, signalait les étapes, les auberges, les bons et les mauvais fleuves (curieuses traditions sur la nocivité de quelques-uns d'entre eux), les dangers du voyage, les travers et la méchanceté des habitants. Comme il convient que les pèlerins prient pour ceux qui leur ont facilité le voyage, un court chapitre énumère les gens qui ont contribué à améliorer les routes ; et, comme il ne convient pas moins que les pèlerins soient bien reçus partout, un chapitre final cite quelques exemples de miracles pour ou contre des gens qui avaient bien ou mal mérité des voyageurs. Ces traits de mœurs amuseront tout le monde. Mais les hagiographes s'intéresseront au chapitre qui donne la liste des corps saints que l'on peut avoir l'occasion de vénérer sur la route de Saint-Jacques et les traditions qui s'y rattachent. Et l'archéologue étudiera la longue description de l'église de Compostelle.

Deux légères remarques. P. 34, saint Trophime, évêque d'Arles, l'a-t-il été vraiment au 1^{er} siècle? P. 91, l'auteur du *Guide* dit que les gens de Cornouailles sont *caudati*. M^{lle} Vielliard traduit : pusillanimes. Ne pourrait-on pas traduire littéralement : pourvus d'une queue? Ce serait un exemple de la plaisanterie qui a couru en France, au Moyen Age, contre les Anglais.

E. JORDAN.

Ch. PETIT-DUTAILLIS et P. GUINARD. *L'essor des États d'Occident (France, Angleterre, péninsule ibérique)*. Paris, les Presses universitaires de France, 1937. In-8°, viii-403 pages. (*Histoire générale*, publiée sous la direction de G. Glotz : *Hist. du Moyen Age*, t. IV, 2^e partie.) Prix : 50 fr.

Nous sommes très en retard pour rendre compte de l'important volume de MM. Petit-Dutaillis et Guinard ; mais de tels ouvrages se recommandent d'eux-mêmes à l'attention des historiens, et l'unique objet de cet article est d'en faire ressortir l'intérêt et la nouveauté.

Il se compose de deux parties inégales, et qui portent sur des périodes distinctes : M. Petit-Dutaillis a traité en 286 pages de l'histoire, tantôt parallèle, tantôt conjuguée, de la France et de l'Angleterre depuis l'avènement d'Henri Plantagenêt au trône d'Angleterre (1154) — ou depuis le mariage d'Henri avec Aliénor (1152), car il y a quelque flottement sur ce point — jusqu'à la mort de saint Louis (1270) et d'Henri III (1272), tandis que M. Guinard présentait, en quelque 90 pages, un résumé de l'histoire ibérique, de 1031 à 1252. Il faut ajouter que, si les deux auteurs ont fait chacun œuvre excellente, ils n'ont aucunement cherché à établir entre leurs exposés un lien qui, étant donné le cadre du volume, eût, de toute évidence, été factice. Aussi peut-on se demander, dès l'abord, si le titre sous lequel leurs deux œuvres réunies était primitivement annoncé — *L'Europe occidentale de 1125 à 1270* — n'était pas, dates mises à part, mieux adapté au but poursuivi que celui qu'ils ont finalement choisi par analogie avec le titre d'un volume parallèle, dans une série voisine. Seules les dates, qui se raccordent, de toute façon, assez mal avec celles qui figurent en tête du tome dont celui-ci est la suite partielle (*Histoire du Moyen Age*, t. II : *L'Europe occidentale de 888 à 1125*), faisaient difficulté ; mais, pour n'être plus soulignée par le titre, la difficulté a-t-elle, pour autant, disparu ? En fait, nous avons devant nous, non un livre à proprement parler, mais deux œuvres nettement distinctes et qu'il convient d'examiner indépendamment l'une de l'autre.

L'exposé de M. Petit-Dutaillis n'est pas sans rappeler sur plus d'un point son volume récent de la collection *L'évolution de l'humanité*¹, dont le cadre chronologique était un peu plus large, mais dont l'objet était analogue : l'histoire comparée de la France et de l'Angleterre jusqu'à la fin du XIII^e siècle. Aussi, entre les deux livres, les coïncidences sont-elles nombreuses. Mais, alors que, dans son précédent ouvrage, M. Petit-Dutaillis se proposait essentiellement de « montrer comment la monarchie s'est conservée et développée en France et en Angleterre à l'époque où la réorganisation de la société politique dans les formes seigneuriales et féodales semblait la condamner à dépérir », ce sont cette fois les deux royaumes et les deux sociétés, beaucoup plus que les deux monarchies, qui sont au premier plan. Certes, la royauté n'est pas absente ; les rudes conflits entre Capétiens et Plantagenêts sont largement évoqués ; mais la vie même des deux peuples retient de préférence l'attention.

La table des matières le souligne. C'est seulement après avoir étudié la bour-

1. *La monarchie féodale en France et en Angleterre, X^e-XIII^e siècles*. Paris, 1933, in-8°. Cf. notre compte-rendu, *Rev. hist.*, t. CLXXIII (1934), p. 587-589.

geoisie et les paysans, la noblesse, l'Église et « le mouvement religieux », alternativement en France et en Angleterre, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles (p. 1-87), que M. Petit-Dutaillis en vient à l'organisation de l'« empire angevin » et de la royauté anglaise sous les Plantagenêts (p. 88-108), puis aux luttes entre les rois de France et d'Angleterre jusqu'à ce fameux traité de Paris qui marque la fin de ce que M. Petit-Dutaillis appelle « la première guerre de Cent ans » (1152-1259). Les derniers chapitres ont trait à l'histoire intérieure de l'Angleterre depuis Jean Sans-Terre (p. 164-217) et de la France depuis 1152 (p. 218-284) ; et, encore que le plan suivi semble parfois un peu indécis et que le cadre chronologique choisi ne soit peut-être pas toujours le mieux adapté aux exigences d'une étude méthodique et complète de l'évolution sociale, cette suite de chapitres forme un ensemble fort instructif, riche en vues personnelles et en suggestions heureuses.

On ne peut ici que donner un ou deux exemples. Nous citerons comme particulièrement digne d'être retenu le chapitre II sur la noblesse française aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles. La constitution d'une classe noble, se fermant peu à peu, la tendance de plus en plus marquée à la hiérarchisation des éléments qui la composent, sa situation sociale sont analysés d'une façon intéressante, qui devrait inciter les chercheurs à revenir sur un sujet dont M. Petit-Dutaillis n'a pu évidemment tracer qu'une esquisse, mais pour lequel, dès le ^x^e et le ^{xii}^e siècle, les documents abondent. Le tableau de la féodalité anglaise que M. Petit-Dutaillis oppose aussitôt à celui de la féodalité française suggère lui aussi, par contraste, bien des questions que l'historien aurait tort de négliger : les deux hiérarchies, les deux systèmes de tenures, les conditions générales de vie sont à la fois si voisins et si différents que cette incessante comparaison apparaît hautement instructive. La mise au point de M. Petit-Dutaillis aidera à poser, de chaque côté du Déroit, des problèmes qui attendent encore leur solution.

Les pages de M. Guinard apportent au lecteur français un exposé lumineux — et qui, ainsi ramassé, manquait même en langue espagnole — de l'histoire de la péninsule ibérique depuis les débuts de la « reconquête » chrétienne jusqu'à la mort de saint Ferdinand. Grâce à lui, l'étudiant verra clair désormais dans cette suite, en apparence confuse, de luttes ininterrompues pour la libération du sol espagnol et pour l'établissement des grandes monarchies qui, dès le milieu du ^{xiii}^e siècle, ont pris définitivement corps. Ce qui manque le plus — chose curieuse de la part d'un historien de l'art espagnol — c'est une étude de la civilisation. Des problèmes capitaux comme ceux qu'ont agités un Menendez Pidal, ou, surtout, un Puig i Cadafalch, un Gomez Moreno, un Kingsley Porter, un Paul Deschamps, un Georges Gaillard, un Élie Lambert, et qui peuvent se ramener, somme toute, à celui des influences subies ou exercées par la civilisation de l'Espagne au Moyen Âge, ont été ici entièrement laissés de côté. Mais, dans aucun autre livre, on ne trouvera présenté avec autant de précision et de clarté les faits de l'histoire politique et le double problème du peuplement et de l'organisation intérieure de l'Espagne reconquise.

Louis HALPHEN.

Roberto LOPEZ. *Studi sull'economia genovese nel medio evo*. Turin, Latte, 1936. In-8°, VIII-270 pages. (*Documenti e studi per la storia del commercio e del diritto commerciale italiano*, t. VIII.)

Ce recueil comprend trois études distinctes sur les Génois en Afrique occidentale au Moyen Age, les origines de l'industrie génoise de la laine, la composition des patrimoines privés dans la première moitié du XIII^e siècle.

L'action des Génois en Afrique fut essentiellement individuelle et commerciale. Elle recourut souvent aux armes ; elle fut aussi inspirée par le souci de la conversion des infidèles.

Leurs premiers contacts avec les côtes du Maghreb et même avec la façade atlantique du continent africain datent au moins du XII^e siècle ; au XIII^e, ils y ont multiplié les contacts de toute nature — y faisant même de la piraterie. Ils avaient dans les ports une organisation stable, dont le *scriba* était la cheville ouvrière. Ils traversèrent le Sahara et fréquentèrent le Soudan, peut-être dès la fin du XIII^e siècle, couramment au XV^e.

Ils jouaient le rôle d'intermédiaires entre le Levant et les pays de l'extrême Occident, d'une part, et les pays africains de l'Ouest.

Ils y importaient les tissus de drap ou de toile — d'Espagne et surtout de France — le coton et les métaux ; ils en exportaient la laine, les peaux et le cuir, l'indigo, la cire, le corail ; les esclaves permettaient de faire la balance d'un trafic qui, sans eux, eût toujours été déficitaire ; l'or était particulièrement recherché. Le commerce génois dans l'Afrique du Nord était très actif quand les grandes découvertes, portugaises et espagnoles, ouvrirent des voies commerciales nouvelles.

L'industrie de la laine n'apparaît à Gênes que bien après le développement de l'activité maritime et restera toujours d'une importance secondaire.

Les documents les plus anciens qui la concernent datent de 1224. Pendant assez longtemps, elle est exercée surtout par des immigrés, soit des régions avoisinantes, soit, plus encore, par des Français, Auvergnats et autres, même Picards et Flamands — bientôt aussi par ces *Umiliati*, mi-moines, mi-laiques, qui trouvent facilement des crédits et peuvent créer des entreprises importantes que l'on rencontre aussi aux origines de l'industrie drapière dans d'autres villes, en particulier à Florence. Ses progrès sont en rapport avec ceux du commerce international, en particulier avec la prospérité des foires de Champagne ; vers 1253-1255, elle atteint son apogée.

Au XIII^e siècle, l'industrie génoise n'a pas la forme capitaliste de celle de Florence : les entreprises ne comptent qu'un petit nombre de salariés. Les teinturiers sont les premiers organisés en corps : c'est que, pendant longtemps, Gênes avait importé des tissus écrus et une industrie de la teinture avait précédé la fabrication proprement dite, qui, limitée d'abord sans doute à la production de tissus à bon marché, dut se perfectionner pendant le blocus de la ville pendant le conflit avec Frédéric, lors de sa lutte contre le pape génois Innocent IV. Les *lanaioli* (drapiers tisserands) sont organisés sans doute en 1244 ; mais les statuts les plus anciens que nous connaissons ne datent que du XV^e siècle.

L'auteur étudie la technique du métier et, de plus près encore, la condition des différentes catégories de travailleurs, qui ne se distinguent que par des nuances de

ce qu'elle était dans les autres centres drapiers ; — les *sociétés* d'artisans caractérisent un centre où il n'y avait pas de grands entrepreneurs et dont l'organisation légale n'était pas encore sévère ; les *lanerii-tabernarii*, par le cumul de leurs occupations disparates, renforcent cette impression.

Une crise grave, liée étroitement à des événements politiques importants, marquée par une action des *popolari*, sinon par leur prédominance, interrompit le cours de l'histoire de cette industrie après 1255.

La note sur les patrimoines privés montre surtout la distinction, déjà sensible au XIII^e siècle, entre les fortunes fondées sur la possession de la terre et celles qui le sont sur l'exercice du commerce, le développement de la commende, la faible quantité d'argent liquide, des aperçus sur le mobilier, les bijoux, le vêtement, la possession d'armes par chacun.

Les deux dernières études sont suivies chacune d'un choix copieux de documents du plus grand intérêt.

La plus importante, du moins la plus nourrie, est celle qui traite de la draperie. Elle est d'autant plus précieuse qu'elle résulte d'un long et patient dépouillement d'archives notariales. Les documents de caractère officiel font totalement défaut : c'est grâce à une poussière de détails d'ordre « réel » que M. Lopez a édifié cette remarquable reconstruction. Parmi les études d'histoire industrielle parues depuis plusieurs années, celle-ci est peut-être celle qui nous donne de la façon la plus directe le sentiment de la vie économique et sociale dans un centre drapier au XIII^e siècle : elle nous met en contact avec les hommes, avec la vie quotidienne. Certains des documents publiés en appendice montrent les tâtonnements de l'organisation précorporative : ainsi les deux actes de 1244 par lesquels de nombreux *lanaioi* prennent, les uns à l'égard des autres, l'engagement de ne pas travailler la nuit ; les tableaux des achats de laine et autres matières premières donnent des idées assez nettes de l'activité des artisans et entrepreneurs du temps. Industrie récente, relativement modeste, encadrée et dominée par une activité maritime dont les entreprises africaines sont une illustration, la draperie de Gênes apparaît comme un type original dans l'ensemble des centres textiles du Moyen Âge. L'ensemble de ces trois études (qu'un index rendrait plus maniable) est une œuvre vivante, solide et neuve.

E. COORNAERT.

Myles C. RONAN. *Erasmus Smith Endowment*. Dublin, The Talbot Press, 1937. 80 pages.

Un de ces interminables, ruineux, anachroniques procès, comme on n'en voit plus qu'en pays britannique, est l'occasion de ce petit livre. Une certaine Fondation Erasmus Smith, remontant à l'époque de Cromwell, avait été jusqu'ici employée à soutenir les écoles protestantes. Le Rév. David Humphreys, curé de Killenale, intenta une action judiciaire à la fin de prouver le droit des catholiques à profiter de la Fondation. Après de longs et compliqués débats, où les deux parties s'épuisaient, leurs conseils respectifs se réunirent, à la fin, hors cour, et convinrent à l'amiable de diviser, à parts égales, les revenus en litige. Le Rév. Ronan, vicaire, expose ici la thèse catholique.

Pour nous, l'intérêt — très vif — de sa brochure est de nous faire comprendre,

à propos d'un cas-type étudié à fond, le mécanisme des confiscations qui ont laissé à l'Irlande ce problème encore incomplètement résolu : la coexistence d'une aristocratie étrangère, et des possesseurs anciens aux dépens desquels elle a été nantie.

Smith, né en 1611, apprenti chez un marchand de dindons en 1628, est reçu dans la corporation des épiciers de Londres en 1635. Son père, marchand de Londres, alderman, chevalier, souscrit 375 livres pour financer la campagne qui doit écraser l'insurrection irlandaise de 1641 — les dits fonds devant, suivant l'usage, être remboursés, avec usure, par concession de terres confisquées aux vaincus. On appelle ces avances, assez caractéristiquement, *adventures*, et ces prêteurs, *adventurers*. En 1643, le père a transféré au fils son *adventure* de £ 375. Cependant, Erasmus, avisé commerçant, est devenu fournisseur aux armées d'Irlande, manie des sommes de plus en plus grosses. Naturellement, comme certains prêteurs ne désirent pas recevoir de terres en Irlande, une bourse s'est établie des certificats de prêts qui donneront droit aux dites terres : Erasmus en achète peu à peu pour la somme, énorme à l'époque, de £ 13,082. Le coup est beau. Deux millions et demi d'acres (= un million d'hectares) des meilleures terres d'Irlande avaient été réservés d'avance par le Parlement pour récompenser les prêteurs. Les propriétaires antérieurs, de Leinster, Ulster ou Munster seraient refoulés en Connaught, la plus pauvre province d'Irlande, où les *adventurers* ne pourraient recevoir de concessions. Mais voici maintenant que les sommes avancées ne seraient point suffisantes, aux conditions du prospectus, pour justifier la distribution du million d'hectares envisagé. Alors intervient la *Doubling Ordinance*, laquelle dispose qu'en ajoutant un quart de plus à leur prêt originel, les prêteurs recevront le double des terres originellement prévues en leur faveur. Cependant, notre Erasmus, tout en approvisionnant Cromwell, n'a pas laissé de se ménager d'utiles relations dans le camp adverse : il est l'*agent* du comte d'Ormond, le chef royaliste, et administre les immenses domaines de la comtesse, pendant l'exil de Sa Seigneurie. C'est pourquoi, à la restauration de Charles II, appuyé d'une part sur ses anciens amis les Cromwelliens, qui tiennent encore, à Dublin, toutes les hautes places dans la judicature, de l'autre, sur ses nouvelles connaissances royalistes, il est encore traité avec une faveur spéciale par le nouveau régime. Même, il a été envoyé, je ne sais par quel tour de passe-passe, en possession de près de 6,000 acres en Connaught, province pourtant interdite, en principe, aux *adventurers*. Entre temps, il a établi la fameuse Fondation Erasmus Smith en faveur des écoles ; et, sous le couvert de ce pieux et philanthropique emploi de son argent, il défend pied à pied, à coups de pétitions victorieuses, ses immenses possessions, des contre-attaques que lancent, on s'en doute, les anciens propriétaires évincés. Ronan cite un cas où, sur la dépouille du marquis d'Antrim, Smith et quelques autres acquièrent 107,000 acres (plus de 40,000 hectares) pour £ 7,000, quand cette somme n'aurait dû leur valoir que le tiers de cette étendue.

Il est impossible de suivre ici la fortune de Smith l'*adventurer* à mesure qu'elle fait boue de neige. Qu'il suffise de dire que, grâce à cette utile monographie, l'éviction des Irlandais par les confiscations successives apparaît bien œuvre de la conquête et de la force, mais plus encore œuvre de la chicane et de la loi. De tels souvenirs font comprendre ce trait fondamental — et aujourd'hui regrettable — du caractère irlandais : la défiance invétérée, la haine incurable pour tout ce qui touche ou ressemble à la justice, à la police, à la loi.

Roger CHAUVIRÉ.

Hélène METZGER. *Attraction universelle et religion naturelle chez quelques commentateurs anglais de Newton*. 1^{re} partie : *Introduction philosophique*; 2^e partie : *Newton, Bentley, Whiston, Toland*; 3^e partie : *Clarke, Cheyne, Derham, Baxter, Priestley*. Paris, Hermann et C^{ie}, 1938. In-8°, 222 pages. Prix : 12, 15 et 25 fr.

Il est très difficile de faire l'histoire des idées, car cette histoire requiert des qualités bien différentes : il faut, d'une part, posséder l'objectivité de l'historien, qui doit considérer non la valeur logique d'une théorie, mais son retentissement, sa puissance contagieuse; d'autre part, il faut comprendre en philosophe le mécanisme interne des théories pour pouvoir imaginer comment elles ont agi. Ces qualités, nous les trouvons dans l'étude d'Hélène Metzger. Elle a su se pénétrer de l'atmosphère intellectuelle au milieu de laquelle s'est produite la découverte de Newton et, par là, elle a pu découvrir les causes psychologiques qui ont fait de l'attraction universelle le fondement de la religion naturelle.

Le milieu scientifique du temps était imprégné de cartésianisme, et la réduction des phénomènes physiques au mécanisme paraissait à tous l'idéal. On n'avait pas, d'ailleurs, gardé la pure doctrine de Descartes. Elle avait subi une sorte de « dégradation matérialiste » (p. 4). Elle s'alliait, en Angleterre, à des « théories corpusculaires », suivant le nom que le chimiste Robert Boyle avait donné à l'atomisme. Or, l'atomisme implique l'existence du vide, ce qui est en contradiction formelle avec les principes de Descartes. Il résultait de là qu'on considérait un phénomène comme intelligible quand il était expliqué par des actions de choc ou de contact de particules élémentaires les unes sur les autres. Il paraissait d'autant plus impossible de réduire à un mécanisme de cette nature l'attraction universelle qu'elle s'exerçait à toute distance, même à travers le vide. On y vit une action directe de Dieu et, par suite, une preuve de son existence.

Dans sa section II, Hélène Metzger suppose qu'elle est replacée dans l'état d'esprit des contemporains de la découverte. Elle est ravie d'admiration par une physique qui rattache à une même loi une variété prodigieuse de phénomènes; mais cette loi lui pose un problème insoluble si elle ne fait intervenir Dieu. Ce sera le thème fondamental. Elle essaie d'imaginer suivant les indéterminations de ce thème les variations théologiques possibles, et sa section III sera comme une vérification historique des idées qu'elle nous propose.

Elle limite très étroitement son sujet. Négligeant le côté scientifique du problème de l'attraction, elle n'en étudie que l'aspect philosophique et religieux. Peut-être une telle coupure a-t-elle quelque chose d'arbitraire et est-elle à l'origine de certaines affirmations contestables. Ainsi elle dit : « Nous ne parlerons donc pas... des recherches astronomiques de Newton, de l'utilisation des lois de Képler, de leur élaboration mathématique, qui aboutit à leur altération simplificatrice » (p. 55). Plus loin, elle voit l'origine de l'idée d'attraction dans une tendance de l'esprit qu'elle croit fondamentale, qui a inspiré la théorie du magnétisme, qu'on retrouve chez les néo-platoniciens de la Renaissance, l'action du semblable sur le semblable qu'elle appelle « l'analogie agissante » (p. 56). L'analogie agissante, dit-elle, « semble avoir suggéré non pas la formule de Newton, mais la possibilité d'engager des méditations dans la direction de la formule ». Le rôle primordial attribué à l'analogie agissante nous paraît très douteux. On sait, en effet, que les lois de

Képler, énoncées en termes de cinématique, sont presque équivalentes à la loi de Newton quand on les exprime sous forme dynamique. Il suffit, pour concevoir l'attraction universelle, d'étendre à tous les corps la propriété qu'elles donnent pour le soleil. Cette extension est naturelle, car, sous l'influence de Copernic, de Galilée et surtout de Descartes, la distinction que faisaient les anciens entre les corps célestes et les corps terrestres s'est effacée : on les considère comme ayant tous les mêmes propriétés. Donc, à notre avis, l'idée d'attraction est enveloppée de façon très obscure dans la pensée de Képler, et c'est par son travail scientifique sur les lois de Képler que Newton l'a découverte. Mais, ce qui est probable, c'est que « l'analogie agissante », si elle n'est pas à l'origine de la théorie, a aidé les contemporains de Newton à accepter ses idées, comme on le voit par l'étude de Georges Cheyne (p. 140-141). Cette tendance de l'esprit qu'Hélène Metzger rattache à l'appétit organique (p. 68) aurait été une sorte de contrepoids aux tendances intellectualistes du cartésianisme et aurait ainsi aidé les newtoniens et Newton lui-même, sa découverte une fois faite, dans leur lutte contre l'esprit cartésien.

De ce point de vue, l'attitude de Newton est analysée avec beaucoup de pénétration. Ses tentatives pour donner une explication mécaniste de l'attraction au moyen de l'éther ne doivent pas masquer son état d'esprit théologique, en accord avec son empirisme scientifique. Ses points de départ ne sont pas des principes *a priori* reçus par la raison. Il veut les prendre dans l'expérience et ses découvertes sont pour lui des révélations, comme une action directe de Dieu sur son esprit. Alors que le Dieu des philosophes se manifeste par l'ordonnance intelligible du monde, pour les empiristes c'est dans le monde la part d'irrationnel, d'inassimilable à la raison humaine qui sera la preuve de l'existence de Dieu. Il en sera ainsi de toutes les données contingentes, par exemple de la quantité de matière qui existe, du mouvement de cette matière, de l'organisation du monde. Cette organisation du monde ne peut se maintenir que grâce à la création par Dieu, à chaque instant, d'une certaine quantité de mouvement (p. 41 et 83-90). Les contemporains de Newton ramènent tout à une action personnelle de Dieu, qui devient ainsi un Dieu architecte, un Dieu providence.

Nulle part, l'opposition entre le Dieu raison et le Dieu providence n'éclate aussi nettement que dans la polémique qui mit aux prises Samuel Clarke et Leibniz. « Tous les auteurs », dit Hélène Metzger, « sont d'accord pour déclarer que le Dieu de Newton est basé sur l'irrationnel, le contingent, le finalisme, que l'on peut parler de lui comme l'on parle d'un artiste admirable, alors que le Dieu de Leibniz est, comme le Dieu de Descartes, la garantie et le soutien de la raison universelle » (p. 125). Une controverse entre des auteurs d'idées si différentes ne pouvait aboutir qu'à mettre en lumière les oppositions irréductibles de leurs principes, et Hélène Metzger le montre par une analyse d'apparence objective. Il n'est pas sûr, pourtant, qu'à force d'étudier les partisans de la religion naturelle, elle n'ait pas contracté quelque préférence pour eux. Ainsi, par la manière dont elle fait allusion à un texte de Clarke, il semble qu'elle veuille fermer les yeux sur le paralogisme qu'il contient. « Nous n'insisterons pas », dit-elle, « sur ce que Clarke dit du temps » (p. 133). Si l'on se reporte au passage visé (§ 4 de la 3^e réplique de Clarke), on constate que, dans la même phrase, le temps est pris tour à tour dans le sens newtonien de temps absolu et dans le sens leibnizien d'ordre des successifs : « Si le temps », dit Clarke, « n'était qu'un ordre de succession dans les créatures, il s'ensuivrait que,

si Dieu avait créé le monde quelques milliers d'années plus tôt, il n'aurait pourtant pas été créé plus tôt. »

On voit que Clarke était incapable de se placer au point de vue de l'adversaire. Plus généralement, les apologistes de la religion naturelle ne supposaient pas qu'on pût mettre leurs principes en question. Ils ne cherchaient pas à résoudre des problèmes philosophiques, ils tendaient seulement à convertir des indifférents. Tel était l'objet de la fondation faite en 1691 par Robert Boyle. Tous les ans, un pasteur ou un savant devait prononcer huit sermons « pour prouver la religion chrétienne contre les infidèles notoires, soit déistes, soit athées, soit païens, soit juifs, soit mahométans, sans jamais entrer dans une controverse qui puisse diviser les chrétiens eux-mêmes » (p. 80). Beaucoup de ceux qui eurent à faire ces conférences se servirent de la nouvelle physique : Bentley, qui les inaugura en 1692 ; Samuel Clarke, Berham, John Clarke, qui les firent respectivement en 1704, 1715, 1719. Nous ne suivrons pas Hélène Metzger dans l'étude de ces auteurs et des autres adeptes des mêmes théories. Nous dirons seulement quelques mots du dernier d'entre eux, le chimiste Priestley.

On se rappelle que certaines indéterminations du thème fondamental permettaient des variations théologiques. L'une des conceptions les plus flottantes de la nouvelle physique est celle des atomes. Ils sont imposés non par l'expérience, mais par une nécessité dialectique. « De même que l'on a dit plaisamment, à propos de la théorie de la lumière formulée par Fresnel, que l'éther est le sujet du verbe onduler, on pourrait dire avec autant de justesse que, dans la cosmologie de Newton, l'atome est le sujet du verbe attirer » (p. 34). L'attraction qui s'exerce entre les atomes est d'autant mieux déterminée qu'on fait l'atome plus petit. En passant à la limite, Boscovitch réduit cet atome à un point géométrique qui est le centre d'un champ de forces. Une telle conception bouleverse profondément la notion de matière. Celle-ci n'est plus impénétrable. Ce n'est plus une substance inerte : son essence réside dans un pouvoir d'attraction ou de répulsion. Comme c'était l'impénétrabilité et l'inertie de la matière qui la faisaient opposer à l'esprit, Priestley supprimera la dualité de la matière et de l'esprit. Il édifiera un monisme audacieux, qu'il appelle un matérialisme ; l'essence de sa matière est la force et « chaque chose est un pouvoir divin ». De là, Priestley déduira un déterminisme rigoureux. Il niera l'immortalité de l'âme. Pour lui, la foi n'exige pas qu'on croie à l'immortalité de l'âme ; il suffit qu'on croie à sa résurrection. La théorie de Priestley souleva une réprobation telle qu'il fut obligé de quitter l'Angleterre. Mais elle montre mieux que toute autre le mouvement dialectique des cosmogonies successives issues de l'attraction universelle. Alors que, dans les théories de Newton et de ses successeurs immédiats, on reconnaissait à chaque pas la marque du cartésianisme, on aboutit avec Priestley à une théorie où il ne reste plus trace du mécanisme cartésien.

La doctrine de Priestley n'eut pas d'influence notable. Déjà, de son temps, la séparation entre la science et la religion était accomplie. Hélène Metzger indique, dans son étude sur Derham, comment avait commencé cette séparation. A partir du moment où, au lieu de chercher les lois fondamentales, il ne s'était plus agi que de montrer leurs conséquences, la science avait été étudiée pour elle-même. Les preuves qu'elle fournit de l'existence de Dieu si intimement liées chez Newton à l'émotion de la découverte se transforment en « effusions sentimentales ». Ainsi

commença un changement d'attitude « qui parvint peu à peu à éloigner la pensée savante de toute spéculation sur la religion naturelle » (p. 162).

D'autre part, un certain nombre de théologiens, dont le plus connu est Hutchinson, opposent « l'autorité de l'écriture sainte à celle de la science moderne » et dénie toute valeur aux preuves de l'existence de Dieu indépendantes de la révélation. Leurs opinions sont conciliables avec la théorie de l'attraction universelle, à condition d'enlever à cette théorie toute valeur métaphysique. John Scott se propose d'établir « que, bien que la philosophie newtonienne soit formellement et mathématiquement vraie, elle est cependant matériellement et physiquement fausse » (p. 129).

La réaction des théologiens contre la religion naturelle n'eut de succès que parce qu'elle se produisit dans un état « d'indifférence de la pensée religieuse à l'égard des découvertes scientifiques primordiales » (p. 202). Cette indifférence n'est pas accidentelle. « Si nous pensons d'abord », dit Hélène Metzger, « au grand public cultivé..., nous ne serons pas étonné que sa curiosité, si vive devant les révélations nouvelles et inattendues sur l'univers matériel, s'émeusse cependant rapidement sous l'effet des habitudes acquises ; nous ne serons pas surpris que l'attraction universelle ne produise plus, après un certain nombre d'années, ni admiration, ni révolte. Nous trouverons cela d'autant plus admissible que nous nous rendrons compte que de jeunes générations avaient succédé aux aînées, qu'elles avaient été bercées dans leur enfance à l'étude de la science newtonienne qui leur avait été littéralement *donnée* et que, ayant toujours possédé la vérité, elles ne pouvaient aucunement mentalement réaliser la joie enivrante qu'avaient ressentie leurs aînées à participer à la découverte de la beauté comme de la grandeur du monde, prouvant la sagesse infinie de son créateur tout-puissant.

Une semblable érosion de l'admiration, si l'on ose s'exprimer ainsi, est à même de gagner les philosophes et les savants, car ... le climat mental des recherches varie singulièrement au cours des progrès de la théorie. Ce qui était conquête extraordinaire se réduit avec le temps à un point de départ seulement » (p. 200-201).

Hélène Metzger nous montre ici comment les points de vue changent et pourquoi se fait l'évolution des états d'esprit. Toute son étude est dominée par le sentiment de cette évolution. On le perçoit d'un bout à l'autre de son œuvre. Il sert de fil conducteur et donne à son travail une grande valeur historique. Elle a réalisé une véritable reconstruction d'un des aspects les plus caractéristiques de la pensée anglaise.

Pierre POUMIER.

Roberto C. SIMONSEN. *Historia económica do Brasil, 1500-1820*. São Paulo, C¹a Editora nacional, 1937. 2 vol. in-12, 374 pages, 10 cartes et gravures et 371 pages, 10 cartes et gravures.

Nous manquions d'un ouvrage d'ensemble sur l'économie brésilienne entre l'époque de la découverte et celle de l'indépendance. Les lumineuses analyses de Lucio de Azevedo dans *Epocas de Portugal economico* visaient naturellement, tout en faisant large place au Brésil, les diverses parties de l'empire lusitanien ; les travaux de Varnhagen et de Capistrano de Abreu ne pouvaient que toucher les questions économiques ; ceux de Pandia Calogeras, d'ailleurs très vigoureux, restaient

fragmentaires. Comme l'explique, dans une préface humoristique et profonde, le docteur Afranio Peixoto, il manquait à l'histoire du Brésil « l'infrastructure décisive et fondamentale ». Il fallait illuminer « les historiettes mal contées, politico-administratives, esquissées, en style de notaire, dans des résumés, sans explication... listes des *donatarias*, l'évêque mangé par les Indiens, de minuscules révolutions sans raison d'être... »

À la suite d'une de ces « révolutionnettes », en 1933¹, se créa à São-Paulo une École libre de sociologie et de politique, pourvue d'une chaire d'histoire de l'économie nationale. C'est le cours professé dans cette chaire à partir d'avril 1936 qui est reproduit dans ces deux volumes.

L'ouvrage a les avantages et les inconvénients d'un cours dont les leçons ont été transformées en chapitres. L'ordre est incertain. L'auteur paraît avoir hésité, ou plutôt le besoin d'éclairer son auditoire le poussait à hésiter entre deux méthodes : la méthode des tranches chronologiques, qui aurait été théoriquement la meilleure ; une méthode plus réaliste, plus près des faits, qui consiste à étudier chacun des grands produits de culture, d'élevage, d'extraction qui ont caractérisé les diverses époques de l'activité brésilienne ; en vérité, un mélange des deux méthodes, puisque chaque produit donne sa marque aux époques successives et détermine ce que Lucio de Azevedo a si heureusement appelé les « cycles » économiques. La faiblesse de cette méthode, c'est d'amener des répétitions. L'inconvénient est secondaire ; il se tourne presque en avantage dans un cours oral ; il est plus choquant dans un livre. Après tout, en une matière neuve et aussi complexe, et s'agissant d'ouvrir des perspectives nouvelles, le procédé pouvait très bien se défendre.

L'auteur paraît s'être préparé à sa tâche par des études générales très poussées. L'insuffisance des rapports intellectuels entre l'Amérique du Sud et l'Europe fait que son information en matière d'histoire économique universelle est inégalement au point, très récente en certains cas, retardataire en d'autres et parfois même discutable, notamment en ce qui concerne les listes de prix. Il connaît d'Avenel, mais pas Simiand ni, pour l'Amérique espagnole, Clarence Haring et Earle Hamilton. Il attache une importance inquiétante à la traduction des anciennes monnaies en valeurs actuelles et surtout à la notion vaine et dangereuse des variations du pouvoir d'achat. Là encore, il était peut-être nécessaire de donner quelques précisions pour intéresser le public à l'aspect économique de cette histoire. M. Simonsen a au moins eu le mérite de commencer l'utilisation des documents d'archives qui, malgré leur mauvais état de conservation, ne sont dépourvus ni d'importance ni d'intérêt².

Le tome I^{er} retrace les débuts de l'exploitation de la « Terre de Santa Cruz », en particulier le rôle du bois de teinture — *pau-brasil* — dans les luttes entre Portugais et Français. Après un exposé du régime colonial fondé sur les *donatarias* (et que nous aurions souhaité plus exhaustif), il entre dans l'histoire du « cycle du sucre » qui eut pour conséquence la création du Brésil hollandais. Des considérations d'opportunité ont-elles empêché M. Simonsen d'accorder toute son importance à cet épisode, où beaucoup d'historiens brésiliens voient comme un coup de foudre donné à la mise en valeur de leur pays ?

1. « En 1932 », écrit-il, « le Brésil accumula les injustices sur São-Paulo, qui réclamait une constitution. »

2. Quelques annexes au cours des deux volumes.

D'une façon un peu discursive et dispersée, pour les raisons que nous avons dites, l'auteur passe ensuite en revue les diverses parties du sujet : le rôle de l'esclavage, tant de l'esclavage indien que de l'esclavage noir ; celui de l'or, du diamant et des pierreries ; celui du bétail et de l'élevage, l'âge du cuir et l'âge de la viande séchée et salée, ce qui entraîne une étude de la production du sel ; l'expansion peuliste et les mouvements migratoires des *bandeirantes*. Il montre très bien qu'il faut traiter à part l'occupation de l'Amazonie, région excentrique, dont les axes de pénétration et d'écoulement sont perpendiculaires à ceux des autres pays brésiliens et qui fut d'abord disputée entre les deux bénéficiaires du traité de Tordesillas. Suit une étude d'ensemble sur le commerce du Brésil à l'époque coloniale, et spécialement sur le commerce luso-brésilien sous Pombal, puis sur l'importance du règne de Jean VI, c'est-à-dire du transfert à l'ouest de l'Atlantique du siège de la monarchie des Bragance. Ce transfert s'est opéré sous le contrôle de l'Angleterre, et l'ouverture des ports, en 1808, est une sorte de novation du traité de Methuen. Plus que jamais, à la veille de l'indépendance, le Brésil est intégré dans le système économique qui était, depuis cent ans, celui du Portugal et de ses dépendances d'outre-mer.

Au cours de ces deux volumes, l'auteur se trouve souvent aux prises avec des questions générales singulièrement obscures et irritantes, comme celles (rappelées plus haut) de la monnaie et des prix. Nous ne dirons pas qu'il les ait résolues, ni même qu'elles soient toutes solubles. Abordant une matière immense et en grande partie neuve, il ne pouvait faire plus et mieux que ce qu'il a fait : ouvrir des voies, dessiner des programmes. Lui-même, dans des ouvrages qu'il annonce, et d'autres à sa suite, « fixeront le rôle prépondérant qu'ont exercé les facteurs économiques dans la formation de cette trame, le Brésil comme nation ». Il aura « contribué », comme il en exprime l'espoir, « à la compréhension du Brésil, coopérant, de cette façon, à la formation de la conscience collective de ses nécessités, conscience qui sera génératrice des efforts que tous doivent réaliser, sans défaillance, pour l'essor et pour les progrès de leur pays ».

L'illustration de ces deux volumes a une valeur documentaire. Une carte du Brésil (de Jean Blaeu, témoignage de l'activité scientifique des conquérants hollandais) aux premiers temps du XVII^e siècle est un vivant résumé de la mise en valeur des territoires ; d'autres, en couleurs, montrent l'expansion de l'élevage, le rôle des métaux précieux, l'état de la colonisation minière et pastorale vers 1750. Les gravures retracent le travail des sucreries, les voyages d'exploration (signaux, p. 172, un dessin de Debret, le chef, de la mission artistique française de 1816, qui nous a laissé tant de notations précises), la recherche de l'or et des diamants, etc. Une illustration ainsi comprise, de valeur réellement historique, fait honneur à la fois à l'auteur et à la maison éditrice.

Henri HAUSER.

Ch. W. CLARK. *Franz Joseph and Bismarck. The diplomacy of Austria before the war of 1866* (Harvard Historical Studies, 36). Cambridge, Harvard University Press, 1934. In-8°, xvii-635 pages.

M. Clark nous présente un récit détaillé des deux années décisives (1864-1866)

pendant lesquelles les relations austro-prussiennes ont passé de l'entente à la guerre. L'originalité de cette étude est d'être faite du point de vue autrichien, alors que l'on s'est généralement attaché jusqu'ici à la politique bismarckienne ; elle s'appuie sur une bibliographie abondante et sur les archives de Vienne. On y trouvera une analyse approfondie du rôle et des idées des principaux conseillers de François-Joseph, Rechberg, Mensdorf, Esterházy, Biegeleben — personnel d'hommes pleins de mérite, qui n'ont pas pu toujours donner leur mesure parce qu'ils n'occupaient pas toujours le poste le mieux en rapport avec leur tempérament, parce que leurs conceptions divergentes se sont parfois heurtées, parce qu'aucun n'a pu avoir la confiance entière de l'Empereur, qui combinait plus ou moins fâcheusement leurs conseils, enfin parce que personne, en Europe, n'était de taille à tenir tête à Bismarck. Celui-ci, patiemment, avec des retours en arrière qui ne compromettaient jamais le but fixé, a poursuivi pendant ces deux années un double objectif : l'annexion des duchés, l'hégémonie prussienne en Allemagne. La convention de Gastein marque un court répit sur sa route, une halte imposée plutôt qu'un acte sciemment calculé pour en faire sortir la guerre ; Bismarck n'a pas, à proprement parler, cherché pour elle-même la guerre austro-prussienne, aussi odieuse à Guillaume I^{er} qu'à François-Joseph, mais l'hégémonie, à laquelle il ne croyait pas que l'Autriche se résignât sans guerre, ce qui est un peu différent. La cour de Vienne paraît avoir eu pleine conscience de cette ambition, qu'elle a contre-carrée à plusieurs reprises ; elle a brisé la propagande prussienne dans le Holstein, tant par l'excellente administration de Gablenz que par une censure d'ailleurs moins sévère que celle que Manteuffel imposait au Schleswig ; elle a, par sa note conciliatrice du 31 mars 1866, forcé une première fois la Prusse à cesser ses préparatifs militaires ; elle a poursuivi une longue campagne diplomatique en France et en Allemagne, voire en Russie et en Angleterre. Mais François-Joseph, préoccupé des négociations avec la Hongrie, foncièrement hostile à une guerre fratricide, inquiet des ambitions de Napoléon III, ne s'est guère départi d'une attitude défensive, alors que Bismarck marchait au but avec toute la célérité que lui permettaient les circonstances et les scrupules de Guillaume I^{er} ; d'autre part, plusieurs facteurs ont joué contre lui : la supériorité de l'armée prussienne, que seuls quelques rares initiés soupçonnaient en Europe ; les hésitations de l'Allemagne du Sud, où seuls la Saxe, la Hesse, le Wurtemberg se sont rangés sans hésiter aux côtés de Vienne, alors que Bade et Bavière étaient beaucoup plus réticents et ne se décidèrent qu'au dernier moment, et par-dessus tout une méconnaissance grave des conditions réelles de la lutte qui s'engageait, conditions beaucoup plus difficiles qu'en 1848, où déjà Vienne n'avait triomphé qu'avec l'aide étrangère. François-Joseph s'est fait beaucoup d'illusions ; il a cru d'abord pouvoir provoquer la chute de Bismarck par une « offensive de paix », d'ailleurs très bien menée par Mensdorf en mars 1866, et par des intrigues de cour ; il a cru ensuite pouvoir, à lui seul, tenir tête à la Prusse et à l'Italie, et son refus d'abandonner (ou de vendre) la Vénétie avant une guerre victorieuse laissa passer l'occasion, qui ne se retrouva plus, d'affronter la Prusse avec la neutralité de l'Italie et l'amitié de la France. M. Clark voit dans cette *Erhaltungspolitik* (qui fut la politique personnelle de François-Joseph, quand certains membres de son entourage lui conseillaient de faire la part du feu) la faute capitale de l'Autriche, la raison la plus forte de sa défaite. La guerre de 1866 était-elle fatale ? C'est une question délicate. Impopulaire en Prusse, elle fut voulue

par Bismarck dès qu'il ne vit plus d'autre moyen d'écarter l'Autriche ; populaire en Autriche, elle ne fut acceptée qu'à contre-cœur par François-Joseph et presque tous ses conseillers, à l'exception de Biegeleben, rapporteur des affaires allemandes, Éminence grise du Ballplatz, et qui la croyait inévitable si Bismarck restait aux affaires. La défaite de l'Autriche était-elle certaine ? Il semble que, certaines fautes évitées, la situation eût pu être entièrement retournée. Mais, pour éviter ces fautes, il eût fallu à François-Joseph une liberté d'esprit et une hardiesse politique que les traditions des Habsbourgs rendaient fort improbables. Livre plein d'intérêt et de suggestions, auquel la récente disparition de l'Autriche donne une résonance encore plus dramatique.

P. HENRY.

Raffaele CIASCA. *Storia coloniale dell'Italia contemporanea. Da Assab all'Impero*. Milan, U. Hoepli, Collezione Storica Villari, 1938-XVI. In-8°, 570 pages, 9 cartes. Prix : 38 l.

Important ouvrage qui, après des chapitres d'introduction sur l'évolution générale du problème colonial et les premières tentatives du jeune royaume (dès 1859, des missionnaires pénètrent et négocient chez les Galla et dans le Tigré), puis sur le rôle de l'émigration dans la formation de la mentalité coloniale, aborde le sujet avec l'acquisition d'Assab, grâce à l'action conjointe du lazarusiste Giuseppe Sapeto et de la Compagnie Rubattino (1870). Modeste début qui va introduire l'Italie dans le complexe des querelles éthiopiennes et soudanaises, l'engager dans des contacts, parfois difficiles, avec l'Égypte et l'Angleterre. Viennent ensuite, en grandes tranches chronologiques, les heurs et malheurs de l'action coloniale de l'Italie.

Livre écrit après d'abondantes recherches. La bibliographie est très riche, non seulement italienne, mais française, anglaise, allemande. Je ne relève qu'une grave lacune : les excellents travaux de M. Despois sur la Libye et la Cyrénaïque.

Que l'ouvrage soit conçu et écrit dans un sentiment de patriotique ardeur, qu'il ait tendance à diviser les hommes d'État italiens en deux catégories — les élus et les réprouvés, — ceux qui, surtout après les douloureux échecs, ont réveillé en Italie le sentiment d'une grandeur impériale, ceux qui lui conseillaient le recueilement et l'abandon des tâches trop lointaines et trop lourdes, personne ne s'en étonnera. Personne davantage ne se scandalisera outre mesure des plaintes contre la mauvaise volonté, la jalousie des puissances adverses, amies ou même alliées que l'on rend responsables de toutes les difficultés. Ce qu'il faut retenir, c'est la conception même du livre.

Bien que les détails y abondent, au point de donner à certaines parties (particulièrement à la longue histoire érythréenne) l'allure d'une chronique coloniale, d'un récit d'escarmouches plutôt que d'une histoire, l'auteur nous donne plus souvent une histoire politique, diplomatique et militaire de la colonisation italienne que l'histoire du fait colonial lui-même. On voudrait trouver davantage sur les résultats obtenus. Sauf une trentaine de pages (434-460) sur la Libye, ces questions tiennent moins de place que les réactions psychologiques du peuple italien, la formation d'une mentalité coloniale. L'accent est mis sur l'espèce de révolution des

esprits qui suivit la période de découragement et de faiblesse du lendemain d'Adua et du traité d'Addis-Abéba, sur la formation du parti nationaliste vers 1896 avec des choryphées tels qu'Andrea Costa, Luigi Federzoni, Oriani, Enrico Corradini, sur la création, en 1916, de l'*Idea nazionale*. Mais les expressions de Corradini : « Il faut que l'Italie ait sa guerre ou elle ne sera jamais une nation », dépassent de beaucoup le cadre colonial, le programme tracé en 1906 par l'*Istituto coloniale italiano*. On y peut voir surtout les prodromes de l'entrée de l'Italie dans la Grande Guerre, les origines lointaines du *Fascio*. Les deux mouvements se rencontreront, au moment de l'aventure éthiopienne, pour créer la notion d'Empire.

Chemin faisant, et en se plaçant sur le terrain diplomatique, l'auteur nous apprend ou nous rapprend beaucoup de choses. P. 326, lorsque se pose la question tripolitaine, il note l'adhésion « cordiale » de la France et de l'Angleterre, la réserve de la Russie, qui redoute les répercussions balkaniques et persanes, « l'attitude froide et hostile » de l'Autriche, enfin « quelque résistance de l'Allemagne, laquelle, ayant organisé militairement la Turquie et la dominant pour ses fins de pénétration politique et économique dans le proche et le moyen Orient, et songeant à en faire une alliée, visait à en conserver intacte l'efficacité politique et militaire ». Mêmes résistances au sujet du Dodécannèse (p. 331), si bien que l'Italie fut obligée « de déclarer à l'Autriche qu'une opposition ultérieure rendrait impossible le maintien de l'alliance ». L'auteur signale « la honteuse campagne de diffamation » que menait contre l'Italie la presse austro-allemande et révèle que Conrad von Hötzendorf songeait à « rompre immédiatement l'alliance et à déclarer la guerre à l'Italie ». On avouera que ces données ne sont pas dépourvues d'intérêt. Quant au pacte de Londres, on connaît la thèse italienne, qui n'est pas, en équité, complètement dénuée de justesse.

Sur l'affaire d'Éthiopie, l'heure n'est pas venue de parler en historien. On est simplement un peu inquiet de voir que M. Ciasca se contente de glisser dans une note (p. 485, n. 1) l'admission, en 1923, de cet État dans la Société des Nations, en passant pudiquement sous silence le discours par lequel le délégué italien justifiait cette admission. Mais il nous épargne, du moins, les arguties par où l'on a tenté de rejeter sur la politique des sanctions la responsabilité de l'invasion de l'Éthiopie. Il reconnaît que la décision était *incrollabile*. Il ne dit pas, mais je pense qu'il sait, comme le rappelait hier une revue suisse¹, que « les publications italiennes elles-mêmes ont prouvé que la délégation italienne a fait traîner les négociations, pendant que l'état-major préparait méthodiquement une guerre définitivement décidée *avant* les incidents qui servirent de prétexte après coup ».

Ne soyons pas trop exigeants. A défaut d'une impartialité sans doute impossible, on trouve chez M. Ciasca un ton plus modéré que chez beaucoup d'historiens du même pays. Nous nous excusons de l'avoir suivi sur ces champs de la politique extérieure où il attire ses lecteurs, en les écartant du domaine purement colonial². Et, puisqu'il a très bien montré (p. 302) dans les phénomènes de la croissance dé-

1. Article d'A. Kuenzi dans *Der Völkerbund* du 15 septembre 1938, p. 135.

2. S'il nous donne peu de chose sur l'état actuel et les résultats de la colonisation éthiopienne, il nous fournit (p. 527) de suggestifs renseignements sur les difficultés qu'ont éprouvées les autorités italiennes lorsqu'elles ont voulu remplacer le traditionnel thaler de Marie-Thérèse par un « thaler d'Italie ». On a dû « revenir au thaler érythréen ».

mographique et de l'émigration les justifications les plus plausibles de l'expansion coloniale italienne, nous aimerions à savoir, après l'avoir lu, en quelle mesure l'entreprise a réussi.

Henri HAUSER.

H. FRAENKEL. *Storia di una nazione proletaria. La politica finanziaria italiana da Cavour a Mussolini*. Florence, C. Sansoni, 1938-XVI. In-8°, xv-256 pages, 10 figures.

L'auteur, si je lis bien une de ses phrases (p. 207-208), n'est pas Italien, mais il pense et sent en Italien. Un titre voyant ; une dédicace au « législateur d'Italie, homme d'État européen » ; une préface conforme au « mythe » fasciste et destinée à nous démontrer que, malgré les apparences, c'est l'État italien qui a fait la nation et non pas la nation l'État ; un chapitre terminal qui déborde de fascisme..., ne sont-ce pas là des précautions obligées, une sorte de visa sur un passe-port destiné à faire accepter une histoire sérieusement écrite, d'allure suffisamment scientifique, exposant assez exactement l'évolution financière de l'Italie depuis 1860 ? Un livre intéressant et utile.

Un auteur non fasciste aurait pu exposer, à peu près dans les mêmes termes, les courageux efforts de l'État cavourien pour faire face aux tâches qui se sont brusquement imposées à lui. Même objectivité quand il s'agit d'analyser le jeu plus ou moins heureux des successeurs, Quintino Sella, Minghetti, puis, après le triomphe de la gauche en 1876, Depretis ; la lutte contre les crises avec Sidney Sonnino, les erreurs de Magliani, enfin le grand rôle, constamment croissant, de Luzzati et son « économie de la lésine ». C'est toute l'histoire italienne depuis le *Risorgimento* vue sous l'angle de la finance. L'indépendance et l'unification financières, les répercussions économiques de la politique fiscale, les mesures périodiques d'assainissement, enfin la guérison du *Mezzogiorno* sont des parties essentielles, et trop souvent négligées, de l'histoire du royaume.

Ce qui frappe d'abord c'est, en général, le sérieux et la probité de la plupart de ces ministres d'un État pauvre, qui n'arrive que peu à peu à équilibrer ses ressources avec ses dépenses de grande puissance. Antonio Scialoja, dès 1866, proclamait que tenir ses engagements est « l'honneur de la nation ». Sella, dix ans plus tard, disait : « Nous avons subi l'impopularité pour soutenir les engagements du pays, pour faire honneur aux engagements de ce jeune royaume d'Italie. » Cette histoire de banques et de chemins de fer respire un air de noblesse.

« Nous sommes tombés », disait encore Sella, « pour avoir procuré l'émancipation économique à l'égard de l'étranger. » En effet, la grande faiblesse de l'économie italienne était d'être dans la dépendance des bourses étrangères, surtout de Paris. Et, comme les exportations du jeune État allaient vers les marchés où se plaçaient les emprunts italiens, la politique douanière, après le triomphe du protectionnisme, mettait entre les mains des États créanciers une arme très dangereuse. Que la finance et la politique françaises aient usé et abusé de cette arme, l'histoire déplorable des guerres douanières franco-italiennes est là pour l'attester, et M. Fraenkel a raison de le dire. Mais où il s'écarte quelque peu de l'impartialité, c'est quand il omet d'indiquer que, chez d'autres prêteurs, l'Italie trouvera des conditions plus

dures encore et plus égoïstes. Il décrit bien (p. 171 et 178) le mécanisme allemand de la *Banca commerciale*. Il ne dit pas assez clairement qu'il s'agissait d'un plan de domestication, presque de paralysie de l'industrie italienne au bénéfice de la *Schwerindustrie* allemande. Qu'il relise (mais, après tout, l'auteur la signerait-il aujourd'hui?) de M. Giovanni Preziosi : *La Germania alla conquista dell'Italia*.

Les dernières pages prêteraient naturellement à la discussion. Elles contiennent une idée profondément, historiquement juste. La faute insigne, irrémédiable, des alliés, ce fut de rompre, aussitôt après la victoire, les accords financiers qu'ils avaient conclus avec l'Italie. En ne soutenant pas la devise italienne, ils ont fait, réellement, de l'Italie une nation prolétaire, et l'impartialité oblige à dire que ce brusque appauvrissement est l'origine, l'explication et, dans une certaine mesure, la justification du mouvement du *fascio*. Une autre se trouve dans les habiletés trop habiles de Giolitti. Mais c'est tout de même forcer la mesure que d'établir un parallèle (p. 251) entre les conceptions de Mussolini et celles... de Mazzini. Je suppose qu'à l'heure présente Mazzini serait « dans les îles » ou à l'étranger, et sa tête mise à prix.

La thèse de l'auteur est, croyons-nous, que la démocratie et le parlementarisme ne peuvent pas résister aux crises quand les finances de l'État pèsent trop sur les contribuables. Mais l'exemple italien est particulièrement favorable à cette thèse, parce que les ambitions de la nation furent, depuis le temps de Crispi au moins, toujours disproportionnées à ses ressources. Il est trop tôt pour dire si la politique financière du régime fasciste a été plus heureuse, plus sage, plus ménagère des forces des contribuables. Il serait indiscret de devancer le jugement de l'histoire.

Le livre est dépourvu de toute espèce de références. Mais on voit que l'auteur a utilisé les sources parlementaires. Quant à l'illustration, elle constitue une amusante suite de caricatures où le *Fischietto*, l'*Asino*, le *Don Pirloncino*, la *Lima* tournent en ridicule les efforts des réformateurs. C'est l'histoire financière vue par Pasquino¹.

Henri HAUSER.

Georges SUAREZ. Briand. Sa vie. Son œuvre, avec son journal et de nombreux documents inédits. T. I : *Le révolté circonspect, 1862-1904*. T. II : *Le faiseur de calme, 1904-1914*. Paris, Plon, 1938. 468 et 515 pages.

Ces volumes sont les premiers des quatre que G. Suarez entend consacrer à la vie de Briand. Les documents inédits qu'il a utilisés lui ont été confiés par les héritiers de Briand, ses neveux Billiau. Ils comprennent, d'après l'introduction :

1° Un journal que Briand a tenu à de certaines époques et notamment pendant la guerre ;

2° « Des documents confidentiels concernant la politique de ses gouvernements successifs » ;

3° Des lettres écrites par lui-même ou à lui adressées.

1. Très rares fautes d'impression. P. 47, l. 13, au lieu de *bene*, lire *beni*. P. 77, l. 6 : *Bardo* et non *Burgo*. P. 144, on n'a jamais écrit, en français, le « traité satané », mais le « satané traité » ; il s'agit de la Triplice, et on semble prêter ce mot à M. Barrère.

Cette troisième catégorie de documents (avec une sorte de memorandum où Briand a indiqué sommairement l'état de ses ressources aux diverses phases de sa vie) a presque seule été utilisée dans le tome I. Encore les lettres citées sont-elles assez peu nombreuses : la plupart ont été échangées entre Briand et sa maîtresse d'alors, Jeanne Nouteau. Les autres, écrites à des amis ou par eux, sont en général peu instructives. En outre, G. Suarez a utilisé les articles écrits par Briand dans les journaux auxquels il a tour à tour collaboré et recueilli les souvenirs de plusieurs témoins de sa jeunesse. Il cite en note quelques ouvrages dont il s'est servi (un peu au hasard, semble-t-il), mais ne donne pas de bibliographie d'ensemble. En somme, l'inédit tient dans sa documentation une part appréciable, bien que restreinte. C'est elle qui fait l'intérêt historique du premier volume, qui appelle, d'autre part, bien des réserves.

Tout d'abord, le livre est beaucoup trop long : tous les renseignements qu'il donne sur Briand auraient pu être réunis en moins de 200 pages ; le bavardage inutile surabonde. De plus, G. Suarez emploie les procédés chers aux auteurs de vies romancées. Il prétend reconstituer, *de chic*, sans base documentaire, les conversations de ses personnages, voire même leurs rêveries : « Pense-t-il, devant sa soupe fumante, au désordre troublant et parfumé au milieu duquel sa folle maîtresse prépare des lendemains triomphants ? Et comme la grève générale doit lui sembler loin sous la calme toit paternel », etc., etc. On voit le procédé.

Enfin et surtout, G. Suarez n'est pas objectif. Il est âprement hostile aux idées et aux hommes d'extrême-gauche parmi lesquels s'est déroulée la jeunesse de Briand ; il les dénigre et cherche systématiquement à les tourner en ridicule. Cette partialité n'est pas seulement regrettable en elle-même. Elle déséquilibre le portrait de Briand. G. Suarez s'applique à mettre en valeur et montre, en effet, fort bien tout ce qui écartait Briand des passions politiques de ses compagnons de lutte, tout ce qui, dans sa nature, le dissuadait de s'engager à fond dans l'anticléricalisme, l'antimilitarisme ou le syndicalisme révolutionnaire. Il n'en reste pas moins que Briand, dans une large mesure, a adhéré à ces doctrines et s'en est fait le propagandiste. Comment y a-t-il été amené, à quelles tendances de son intelligence et de son cœur répondaient-elles, c'est ce que G. Suarez ne nous montre guère. Et, lorsqu'il prétend expliquer la jeunesse révolutionnaire de Briand par l'influence de Pelloutier ou par la rancune que lui inspirèrent les laides persécutions dont l'un des épisodes de sa liaison avec Jeanne Nouteau fut le prétexte, cette explication, d'ailleurs dégradante pour Briand, me semble tout à fait insuffisante. Pour reprendre l'expression même de G. Suarez, il nous montre fort bien Briand *circonspect*, mais fort mal Briand *révolté*.

En somme, un livre touffu, diffus, d'allure romancée et profondément tendancieux mais où sont rassemblés nombre de renseignements utiles et, pour une bonne partie, nouveaux.

Le tome II présente, par rapport au premier, une supériorité et une infériorité. La première est que le biographe, toujours hostile à l'extrême-gauche et à la gauche, se trouve de plus en plus en harmonie avec son héros à mesure que celui-ci évolue vers la droite. La seconde est que la part de nouveauté y est moindre. En effet, Briand ayant toujours été au premier plan de 1904 à 1914, son rôle était beaucoup mieux connu pour cette période que pour la précédente. En outre, la documentation inédite est moins importante que dans le tome I : elle consiste surtout en quelques lettres d'intérêt secondaire.

Cependant, elle comporte aussi un curieux fragment du journal de guerre de Briand (avec fac-similé) daté du 7 février 1918 et relatif à une conversation avec Poincaré : « ... Je rappelle au Président les accords faits par moi en 1910 avec l'Allemagne, déchirés ensuite à l'instigation de Caillaux. La conséquence : Agadir, véritable germe du conflit actuel. Le vrai responsable de la guerre, c'est Caillaux... Poincaré approuve. » Ce texte sert de base à deux chapitres de G. Suarez. Sa thèse est que J. Caillaux empêcha la collaboration économique franco-allemande prévue par l'accord de 1909 en s'opposant, comme président de la Commission des Finances de la Chambre, au versement d'une indemnité réclamée par la Compagnie de la N'Goko Sangha. Celle-ci, dont G. Suarez admet que le caractère était suspect et les réclamations mal fondées, devait, en effet, en se fusionnant avec une entreprise allemande, devenir le noyau d'un consortium économique africain. Ce serait pour avoir refusé en 1910 des concessions économiques minimales que J. Caillaux aurait dû consentir en 1911 de graves concessions territoriales.

On comprend que G. Suarez se soit appliqué à exposer et à justifier l'opinion de Briand plutôt qu'à établir une relation objective de ces complexes négociations. Du moins aurait-il dû éviter de présenter les faits de façon à abuser le lecteur peu informé. Il écrit, par exemple, p. 323, que « l'alerte d'Agadir... fut la conséquence directe de l'échec des pourparlers franco-allemands » de 1910. C'est inexact ; entre cet échec et Agadir s'est produit un fait nouveau capital : l'occupation de Fez par les troupes françaises (mai 1911), qui fut la cause immédiate des demandes allemandes de compensations territoriales et de l'envoi de la *Panther* à Agadir. Or, G. Suarez attend la page 345 pour mentionner l'entrée des Français à Fez. Briand situait mieux la question lorsque, dans son discours de Saint-Étienne contre la politique de J. Caillaux, il incriminait l'occupation du Maroc plus encore que le refus opposé à la N'Goko Sangha.

G. Suarez ne se borne d'ailleurs pas à présenter tendancieusement les faits. Il va jusqu'à énoncer des contre-vérités flagrantes. Voici, par exemple, son récit d'Agadir (p. 351) : « Selves... eut aussitôt le réflexe logique qui convenait à la situation et à l'intérêt du pays. Il avertit notre ambassadeur à Londres, qui prévint Sir Edward Grey. Celui-ci offrit, si le gouvernement français répliquait à l'Allemagne par l'envoi d'un bateau de guerre, de le faire accompagner par un navire anglais. Caillaux refusa de recourir à la solidarité franco-britannique et déclara qu'il préférerait négocier avec l'Allemagne. » Je me bornerai à citer, en regard, ces quelques phrases de P. Renouvin dans le récent volume de la collection *Clio* sur *L'époque contemporaine* : « Au lendemain du coup d'Agadir, de Selves a demandé au gouvernement anglais d'envoyer un bateau de guerre à Mogador, où il envisageait de diriger aussi un navire français. Le cabinet anglais a refusé et il a conseillé à la France d'accepter, malgré le procédé allemand, l'ouverture de pourparlers et l'octroi d'une compensation. Cette attitude de l'Angleterre explique que le gouvernement français se soit résigné à négocier. »

Ces manquements de G. Suarez à l'objectivité, à l'exactitude ou à la véracité sont d'autant plus regrettables que son livre, bien qu'un peu diffus, est vivant et se lit avec intérêt.

J. MAURAIN.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Histoire générale. — M. Julien BENDA a achevé ce que l'on peut appeler ses mémoires (*Un régulier dans le siècle*. Paris, Gallimard, 1937, in-18, 253 p., 1 portrait). Ils intéresseront le psychologue, le philosophe, le moraliste à des titres divers. Mais ils intéressent aussi l'historien. L'examen minutieux de conscience auquel se livre l'auteur, qui projette le faisceau de sa lumière cruelle sur toutes ses propres contradictions en même temps que sur les erreurs individuelles et collectives de son époque, constitue une admirable leçon de méthode. D'autre part, on sait que, par certains de ses ouvrages, M. J. Benda s'est agrégé, *volens nolens*, à la cohorte des historiens : on saura mieux, après avoir lu ses mémoires, quelles ont été, en cette matière, ses idées directrices. Les autres œuvres de M. Benda ne sont pas sans avoir répondu non seulement à certaines tendances personnelles, mais aussi à certaines circonstances politiques et sociales : sur l'histoire des idées, les mémoires de M. Benda sont précieux. Enfin, ils renferment un certain nombre de faits, dont certains restent enveloppés d'une discrète inconsistance chronologique et topographique, qui ont, en soi, une réelle valeur documentaire. J'ajouterai, à titre personnel, qu'en fustigeant avec une impitoyable rudesse certaines attitudes de penser et certains modes d'agir, M. J. Benda donne, à qui n'est pas immédiatement rebuté par son « logicisme » rigide et sa volonté d'être, en quelque sorte, insensible, une belle leçon d'énergie intellectuelle. Georges BOURGIN.

— W. L. MAC ELWEE. *The Reign of Charles V* (Londres, Macmillan, 1936, in-8°, ix-253 p.). — L'auteur n'a pas connu l'ouvrage de M. K. Brandi, mais il a utilisé ceux d'Armstrong, de Pollard, de Merriman. Il n'a pas prétendu faire de recherches originales, mais poser, d'abord devant ses auditeurs de l'Université de Liverpool, puis devant ses lecteurs, les divers problèmes que soulève la vie si diverse du grand empereur. C'est donc moins une histoire qu'une suite de réflexions sur le problème espagnol, le problème bourguignon (peut-être le moins creusé), le problème néerlandais, le problème allemand, dans lequel rentrent le problème luthérien et le problème turc, sans parler de la question dynastique. Il montre bien comment Charles était obligé, par sa situation universelle, de passer, de sauter toujours ailleurs. Encore n'y a-t-il que de brèves allusions au problème financier, qui est capital, et à celui d'outre-mer.

Cette méthode le conduit à simplifier les choses, et non sans quelque injustice à l'égard des adversaires de Charles. Certains incidents d'importance célèbre, comme la violente sortie de l'empereur devant le pape en 1536, ne sont pas mis en lumière. Certaines erreurs témoignent d'une familiarité insuffisante avec l'histoire des pays étrangers¹.

1. Louise de Savoie est qualifiée de « Queen Mother », p. 82, 83, 91. Il est inexact (p. 85)

Les conclusions sont un peu sombres : période désastreuse pour l'Espagne, grosse de périls pour le reste de cette monarchie composite. Un grand homme, mais si absorbé par sa tâche que, pour la première fois de sa vie, dans les journées émouvantes des abdications (surtout celle de Bruxelles), « il devint complètement humain et cessa d'être une figure distante et digne, faite pour être crainte ou respectée, mais rarement aimée ou comprise ». Il ne l'a guère été vraiment que par sa tante Marguerite et par sa sœur Marie. Avant de s'enfermer à Yuste, il est déjà comme muré dans sa tragique solitude.

Henri HAUSER.

— Yung CHI HOE. *The origin of Parliamentary sovereignty or « mixed Monarchy »* (Shanghai, The commercial Press, 1935, in-8°, xiv-377 p.). — N'est-il pas curieux de voir un Chinois, élève de Harvard et de la London School of Economics (spécialement de M. Ch. Mc Ilwain et H. Laski), choisir ce sujet pour une thèse dont le manuscrit et les épreuves avaient été détruits à Shanghai par les bombes japonaises en janvier 1932. *Habent sua fata libelli*. Le sous-titre porte : « being a study of the political implications of Calvinism and Bodinism, from the mid-sixteenth to the mid-seventeenth century, chiefly in France and England ». La matière, on le voit, n'est pas neuve. L'auteur (qui a le tort de parler de « Switzerland » à propos de la Genève du XVI^e-XVII^e siècle) s'appuie sur le mélange d'aristocratie et de démocratie que Calvin trouve chez Israël, et l'espèce de droit divin qu'il reconnaît aux magistrats, même pour s'opposer au roi. Le rayonnement de la pensée calvinienne en France (surtout après le renversement des valeurs qui suit la Saint-Barthélemy), en Écosse et en Angleterre est évoqué avec précision. La doctrine de la souveraineté chez Bodin est replacée dans son cadre historique. Bodin affirme l'indivisibilité de la souveraineté, ce qui est théoriquement le contraire de la « mixed monarchy », mais il admet en fait un « mixed government », le gouvernement étant considéré comme la manière d'exercer la souveraineté dans l'intérêt de la nation. Sur cette base s'appuie le pouvoir des Sénats, États, Parlements, officiers, corporations, etc. Il y a là une analyse intéressante et subtile que l'auteur suit chez les sectateurs de Bodin jusqu'à Loyseau, puis chez Richard Hooker et jusque dans les préludes de la révolution anglaise. La distinction posée par les défenseurs de Hampden entre le « Roi en Parlement » et le « Roi hors du Parlement » est ainsi rattachée à la tradition bodinienne. John Eliot, Dudley Digges, Hobbes, enfin, et Peter Heylin et Philip Hunton opposent les thèses aux thèses. Le livre du dernier, *Treatise of Mixed Monarchy*, paru en 1643, fut publié à nouveau en 1689, ce qui ferme le circuit d'idées. — On voit par ce compte-rendu qu'il s'agit d'un ouvrage soigneusement fait, bien composé, dont l'auteur a lu les textes et la plupart des ouvrages essentiels.

II. Ha.

— M. Adolfo OMODEO, qui s'intéresse particulièrement à l'évolution des idées religieuses en France au début du XIX^e siècle — nous en avons une preuve par ses articles dans *La Critica*, 20 mai, 20 juillet et 20 septembre 1938 sur « les missions de reconquête catholique dans la France de la Restauration » — a consacré à l'un des penseurs de cette période, Joseph de Maistre, un ouvrage qu'il faut retenir. Paru d'abord dans *La Critica*, en 1935-1936, cet ouvrage (*Un reazionario. Il conte*

que François I^{er} ait attendu, pour dénoncer en fait le traité de Madrid, le retour de ses fils. P. 219, l'expression « Alsace-Lorraine » est un pur anachronisme.

J. de Maistre. Biblioteca di cultura moderna, n° 329. Bari, G. Laterza et fils, 1939, in-18, 213 p.; prix : 15 l.) constitue une sorte de biographie intellectuelle, où les caractéristiques essentielles du système et les moments principaux de la vie de J. de Maistre sont mis en lumière. M. Omodeo connaît parfaitement la littérature du sujet : je crois que, à propos de l'histoire de la franc-maçonnerie, seuls les ouvrages de M. B. Fay et de M^{me} Joly n'ont pas été utilisés par lui ; par ailleurs, il paraît avoir fait aux Archives du Vatican d'heureux sondages. Comment le catholique franc-maçon qu'est de Maistre va s'orienter, après un instant de sympathie pour la Révolution, vers la critique des idées révolutionnaires, de quelle façon le système maistrien se lie à celui de Vico, d'une part, aux idées de Mallet du Pan, de l'autre, quelle a été l'influence des tribulations subies par J. de Maistre, depuis son départ de Savoie, ses séjours en Piémont, Sardaigne et Russie, sur ce système qui arrive à se simplifier, à se dessécher, à n'être plus qu'une sorte d'apologétique étroite tout inclinée vers l'infailibilité pontificale et la tradition jésuitique, M. Omodeo l'expose avec souplesse et science ; les citations qu'il présente dans son texte sont bien choisies, et l'on peut regretter seulement que le savant qui connaît si bien l'histoire religieuse en général, l'histoire du « Risorgimento » en particulier, n'ait pas tenté d'étudier plus largement qu'il n'a fait l'influence de la doctrine maistrienne au xix^e et au xx^e siècle. — M. Omodeo, qui s'est posé, après M. B. Croce et d'autres, le problème des rapports entre la pensée de Vico et de J. de Maistre, n'a pas connu la thèse présentée à l'Université Columbia par M. Elio GIANTURCO (*Joseph de Maistre and Giambattista Vico (Italian roots of De Maistre's political culture*. Washington, Murray et Heister, 1937, in-8°, ix-240 p.; sans indication de prix). M. Gianturco n'examine pas, dans cet ouvrage, tous les aspects du système maistrien et, en particulier, il ne se soucie pas des aspects « théosophiques », pour reprendre son expression, de ce système ; il compare seulement les idées du grand philosophe napolitain avec celles de l'ardent réactionnaire savoyard en matière de morphologie politique, de doctrines constitutionnelles et touchant les concepts de nation et de religion, ainsi que l'origine du langage humain. Mais ces comparaisons entraînent M. Gianturco à des investigations multiples dans des prolongements variés de la pensée des deux auteurs rapprochés, et son volume se termine par une sorte d'analyse d'ensemble, schématique mais précise, de tout le système maistrien, dont sa bibliographie démontre assez qu'il connaît tous les tenants et aboutissants. G. Bn.

— HANS FREYER. *Das geschichtliche Selbstbewusstsein des 20. Jahrhunderts* (Leipzig, Heinrich Keller, 1938, in-8°, 27 p.). — L'auteur de cette conférence, donnée à la *Bibliotheca Hertziana* de Rome, se réclame de Nietzsche. Il admet comme donné le mythe des périodes séculaires. Parce qu'il nous plaît, dans notre Europe, de réunir sous un seul vocable les années qui vont de la dix-huit cent unième année après la mort du Christ jusqu'à l'année 1901, il croit à une « conscience historique du xix^e siècle » et à une autre du xx^e siècle, laquelle serait identique au « mouvement allemand de la jeunesse ». Car vous saurez que « la première phase du mouvement de la jeunesse vivait encore de la négation du xix^e siècle ». Si l'on cherche à donner un sens à ces formules nébuleuses, on trouve ce résidu, spécial, d'ailleurs, à l'Allemagne : « Nous voyons aujourd'hui l'Empire médiéval, la colonisation médiévale de l'est, les luttes de la Prusse et de l'Autriche autrement que ne les ont vus les grands historiens du xix^e siècle. » Qu'est-ce à dire ? Que toute époque,

séculaire ou non, cherche de préférence dans le passé les faits qui se rapportent à ses propres conceptions.

Henri HAUSER.

— Heinz HEIMSOETH. *Nietzsches Idee der Geschichte* (Tubingue, J. C. B. Mohr, 1938, in-8°, 27 p. 65° cahier de *Philosophie und Geschichte*). — Quiconque a lu, fût-ce une fois dans sa vie, les pages célèbres des *Unzeitmässige Betrachtungen* sait qu'il existe une question nietzschéenne de la valeur de l'histoire. Andler, que M. Heimsoeth ne paraît pas connaître, a développé ce thème. Il s'agit moins, dans la brochure que nous analysons, de ce problème épistémologique que de la philosophie même de l'histoire. Celle-ci est dominée par le *Wille zur Macht*; il me semble que l'on devrait traduire : le vouloir être fort. Ce vouloir s'oppose à la conception spinoziste de l'inertie et à la conception téléologiquement optimiste de l'évolution darwinienne. Le pessimisme héroïque et désespéré, schopenhauerien-bouddhiste de Nietzsche nie la théorie du progrès, ou du moins le conçoit non comme une adaptation qui favorise les médiocres et maintient les formes existantes, par un processus de la lutte pour l'existence et de la conservation de l'espèce, mais comme l'apparition des individualités supérieures. L'histoire, d'où sortira une éthique, apparaît ainsi comme une succession de hasards heureux, *Glücksfälle der Entwicklung*, qui crée des types supérieurs. M. Heimsoeth aurait pu noter le parallélisme entre ces idées, en somme connues, et l'apparition dans la biologie de la théorie mendélienne des mutations. Y a-t-il une influence du moine de Brünn sur le penseur solitaire de Sils-Maria? Il y aurait là un curieux objet de recherches.

H. Hr.

— *Études d'histoire dédiées à la mémoire de Henri Pirenne par ses anciens élèves* (Bruxelles, Nouvelle Société d'éditions, 1937, in-8°, x-502 p.). — *Medieval and historiographical essays in honor of James Westfall Thompson*, publiés par James Lea Cate et Eugene N. ANDERSON (Chicago, The University of Chicago Press, 1938, in-8°, x-499 p.; prix : 4 dol. 50). — *Classical and mediaeval studies in honor of Edward Kennard Rand*, publiées par Leslie Webber JONES (New York, Leslie W. Jones, 1938, in-8°, x-310 p.; prix : 4 dol. 50). — Trois volumes de mélanges en l'honneur de trois savants dont les travaux sont connus de tous et dont l'enseignement a été particulièrement fécond.

Pour Pirenne, à qui, de son vivant, deux beaux volumes analogues avaient été offerts dès 1926, l'hommage posthume de ses élèves directs, belges et étrangers, ajoute encore, si possible, à la gloire du savant illustre dont le renom attira nombreux à Gand, dans les quinze ou vingt dernières années de sa vie, les jeunes médiévistes de tous les pays en quête d'une direction de travail ou d'un complément de formation. Trente d'entre eux, dont cinq professeurs des États-Unis et un archivist néerlandais, ont collaboré au nouveau volume, qui, par sa haute tenue scientifique, est digne de la grande mémoire qu'il entend honorer. Sauf quelques pages lumineuses de M. Jacques PIRENNE, seul fils survivant de l'historien de la Belgique, sur *Les trois cycles de l'histoire juridique et sociale de l'ancienne Égypte*, cinq études sur le *xvi^e siècle*, dont deux fort importantes de M. H. VAN DER LINDEN sur *La pacification de Gand et les États-Généraux de 1576* et de M. DE SAGHER sur l'industrie des draps en Flandre d'après une enquête de 1593, enfin une notice de M. BOURGUIGNON sur un gouverneur d'Arlon du *xvii^e siècle*, l'ensemble est consacré au Moyen Age depuis le temps de Clovis jusqu'à la fin du *xv^e siècle*. Rele-

vons, entre autres, dans l'ordre alphabétique des auteurs adopté pour la publication, les études de MM. BERBEN, *L'embargo sur l'exportation des laines anglaises, 1270-1274*; BOYCE, *The controversy over the boundary between the English and Picard nations in the University of Paris, 1356-1358*; CATE, *The English mission of Eustace of Flay, 1200-1201*; DEPT, *Étude critique sur une grande inondation marine à la côte flamande, 19 novembre 1404*; A. DE SMET, *L'origine des ports du Zwin : Damme, Mude, Monikerede, Hoeke et Sluis*; J. DE SMET, *Maître Nicolas de Bierliet l'atné, clerc des échevins de la ville de Bruges, première moitié du XIII^e siècle-1293*; GANSHOF, *Note sur les origines de l'union du bénéfice avec la vassalité* (dont les conclusions sont : 1^o « c'est vers le milieu du VIII^e siècle... que s'est opérée l'union de fait de la vassalité et du bénéfice » ; 2^o c'est la « consolidation des usurpations de Charles Martel » et ce sont « les usurpations de Pépin III qui ont répandu en Francia l'usage de concéder des bénéfices à des vassaux »); H. NOWÉ, *La juridiction de Gand au canal du Sas*; F. QUICKÉ, *Jean de Saint-Amand, chanoine de Cambrai, chapelain du pape, faussaire, traître et espion* (au XIV^e siècle); REYNOLDS, *Genoese sources for the XII century history of Liège*; SABBE, *Étude critique sur le diplôme d'Arnoul I^{er}, comte de Flandre, pour l'abbaye de Saint-Pierre à Gand, 941* (contre l'hypercritique de M. Oppermann); TAYLOR, *The assembly of 1312 at Lyon-Vienne* (note instructive, avec documents inédits, se rattachant aux recherches de l'auteur sur les assemblées d'États en France aux XIII^e et XIV^e siècles); VAN DE VYVER, *Clovis et la politique méditerranéenne* (propose une nouvelle chronologie du règne de Clovis); Hans VAN WERVEKE, *La banlieue primitive des villes flamandes* (d'après des « consignations » du règne de Philippe d'Alsace pour Arras, Gand, Bruges, Ypres); Laurent VAN WERVEKE, *Het Gentsche stadszegel tot bij den aanvang der XIV^e eeuw*; L. VERCAUTEREN-DESMET, *Étude sur les rapports politiques de l'Angleterre et de la Flandre sous le règne du comte Robert II, 1093-1111*; F. VERCAUTEREN, *Étude sur les châtelains comaux de Flandre du XI^e au début du XIII^e siècle* (compléments au livre de W. Blommaert); VERLINDEN, *Note sur l'esclavage à Montpellier au bas Moyen Age, XIII^e-XV^e siècles* (très curieuse étude sur la survivance de l'esclavage dans le port languedocien d'après de nombreux documents inédits).

L'un des collaborateurs des *Mélanges Pirenne* se trouve avoir aussi collaboré aux *Mélanges* offerts à M. Thompson, dont il a été pareillement l'élève et auquel il est adjoint aujourd'hui en qualité d'« assistant » à l'Université de Chicago. Outre une liste fort utile des œuvres de M. Thompson lui-même, le livre que ses disciples lui ont offert comprend deux séries d'essais : l'une touchant des questions d'histoire médiévale, l'autre de caractère historiographique. L'ordre, ici encore, est alphabétique à l'intérieur de chacune de ces deux séries, où nous relèverons surtout les études de C. BERGENDOFF sur les *Révolutions* de sainte Brigitte de Suède; de J. L. CATE, *The Church and market reform in England during the reign of Henry III* (important et très digne d'attention); Geneva DRINKWATER, *The origin of the town of Subiaco*; Florence EDLER, *The Van der Molen, commission merchants of Antwerp : trade with Italy, 1538-1544* (fort intéressante étude de 67 pages, d'après des documents inédits); E. JORANSON, *The Palestine pilgrimage of Henry the Lion* (79 pages qui méritent, elles aussi, de retenir l'attention et qui tendent à résoudre un problème très controversé); Ernst LAUER, *The South German « Reichstaedte » in the late middle ages*; L. C. MCKINNEY, *Medieval medical dictio-*

naries and glossaries ; J. T. McNEILL, *The emergence of conciliarism* (depuis le haut Moyen Age) ; J. B. ROSS, *A study of twelfth-century interest in the antiquities of Rome* (surtout d'après les *Mirabilia*) ; TSCHAN, *Bernward of Hildesheim* ; M. C. WELBORN, *A study in fourteenth-century medical deontology*. Dans la seconde série d'études, bornons-nous à signaler celles de E. N. ANDERSON, BOSSENBRÖCK et PADOVER sur les idées de Meinecke, Justus Möser et Kautsky touchant la science historique.

Non moins remarquables, quoique de tout autre nature, sont les mémoires dont le recueil a été offert par ses élèves et ses amis au savant philologue et paléographe qu'est M. Rand. Ses beaux travaux sur l'école calligraphique de Tours, comme celui qu'il a consacré à Jean Scot ont fait de lui un des maîtres des études médiévales, encore que les spécialistes de philologie classique le revendiquent eux aussi à juste titre comme un des leurs. La liste des études qui lui sont dédiées et qui intéressent l'histoire en quelque mesure est éloquent : Charles BEESON, *The authorship of « Quid sit aroma »* (Gellius Lupus) ; B. BISCHOFF, *Elementar-unterricht und « Probationes pennae » in der ersten Hälfte des Mittelalters* ; A. BRUCKNER, *Zur Geschichte der Stiftsbibliothek von St. Peter zu Basel* (publie un catalogue de 1484) ; F. M. CAREY, *The scriptorium of Reims during the archbishopric of Hincmar* (identification d'un grand nombre de manuscrits copiés à Reims sous Hincmar ou avant l'an 1000) ; Olga DOBIAŠ-ROŽDESTVENSKAIA, *L'histoire des Longobards [de Paul Diacre]. Comment fut-elle conçue et achevée?* (d'après un manuscrit de Leningrad) ; R. M. GEER, *Plutarch and Appian on Tiberius Gracchus* ; M. HAMMOND, *Curatores tabularum publicarum* ; H. B. HOFFLEIT, *A Latin medical manuscript* (du XIII^e siècle) ; L. W. JONES, *The library of St. Aubin's at Angers in the XIIth century* (d'après un catalogue du XII^e siècle dont il identifie les volumes) ; H. J. LEON, *Astronomy in Lucretius* ; E. A. LOWE, *A manuscript of Alcuin in the script of Tours* ; S. B. LUCE, *Modon, a Venetian station in mediaeval Greece* ; MCKINLAY, *The De syllogismis categoricis and Introductio ad syllogismos categoricos of Boethius* ; D. M. ROBINSON, *A magical text from Beroea in Macedonia* ; E. M. SANFORD, *The Eastern question in Lucan's Bellum civile* ; TOWNSEND et WYATT, *Ennodius and pope Symmachus*. Il y a là, comme on le voit, même abstraction faite de quelques études purement philologiques, un ensemble du plus vif intérêt.

Louis HALPHEN.

— *Festschrift Friedrich Emil Welti* (Aarau, Sauerländer, 1937, in-8°, XII-452 p. et nombreuses planches). — M. Welti, dont le quatre-vingtième anniversaire était fêté le 15 juin 1937 par ses nombreux amis de Suisse et d'ailleurs, est moins connu hors de son pays que les trois savants dont les volumes précédents portent les noms. Il est cependant de ceux auxquels l'histoire des cantons suisses, spécialement au XV^e siècle, doivent le plus, et les recueils de documents juridiques et financiers qu'il a publiés ont justement retenu l'attention des érudits. Le *Festschrift* qui lui a été remis pour ses quatre-vingts ans comprend seize mémoires, tous fort intéressants pour l'histoire de la Suisse médiévale ou moderne. Tous, à l'exception du premier, ont pour auteurs des compatriotes de M. Welti. En voici la liste dans l'ordre même où ils se présentent : *Schwäbisches und burgundisches Recht im Kampf um die Vormundschaft über Anna von Kiburg*, par Ulrich STUTZ (p. 1-27) ; *Freienwill in der Grafschaft Baden*, par W. MERZ (p. 28-53 : analyse de documents

des années 1040-1748) ; *Die Sittengesetze der bernischen Reformation*, par R. FELDER (p. 54-82) ; *Das engere Reichsvogtegericht Zürich*, par A. BAUHOFFER (p. 83-93) ; *Aus der Wirtschaftsgeschichte Oberlindbachs*, par H. RENNEFAHRT (p. 94-115) ; *Bieler Soldatenbriefe aus dem 15. Jahrhundert*, par H. BLOESCH (p. 116-127 : édition de douze lettres de 1453-1499, en langue allemande) ; *Zum Verfassungsgeschichte des Chorherrenstifts St. Mauritius in Zofingen*, par G. BONER (p. 128-146) ; *Deux récits historiques de l'avoyer Joseph de Diesbach*, par Jean NIQUILLE (p. 147-156 : récit de la prise de Fribourg par les Français en 1798 et récit des événements de 1890 à Fribourg) ; *Die Baugeschichte der Stadt Murten*, par E. FLÜCKIGER (p. 157-182) ; *Das älteste Totenbuch von Sion bei Klingnau*, par O. MITTLER (p. 183-229 : édition du nécrologe de Sion, avec notes et index) ; *Die Regalien im ältesten Stadtrecht von Lausanne*, par H. STRAHM (p. 230-252) ; *Zürich und Strassburg im 13. und 14. Jahrhundert*, par A. LARGIADÈR (p. 253-270) ; *Der Königshof Bümpliz*, par B. SCHMID (p. 271-302, avec plans parcellaires) ; *Die drei ältesten Bieler Stadtrechnungen*, par Emil MEYER (p. 303-376 : publie les comptes des années 1390-1391, 1399-1400, 1400-1401, avec un index) ; *Zur ältesten Geschichte Kaiserstuhls*, par K. SCHIB (p. 377-389) ; *Die Bevölkerung der Westschweiz im ausgehenden Mittelalter*, par H. AMANN (p. 390-447 : très curieuse et importante étude démographique, avec cartes et dénombrements). Une bibliographie des œuvres de M. Wälti clôt le volume, qui apporte beaucoup de données nouvelles à l'histoire des cantons suisses.

L. H.

— LÉON CAHEN, Raymond RONZE, Émile FOLINAIS. *Histoire du monde de 1919 à 1937* (Éditions Fernand Aubier, 1937, 414 p.). — Ce petit livre sera accueilli avec joie et reconnaissance par tous ceux qui ont éprouvé les difficultés auxquelles l'on se heurte toutes les fois que l'on recherche des renseignements précis et sûrs sur l'histoire de ces vingt dernières années. Combien ont dû se résigner à l'ignorance en présence d'une documentation à la fois si abondante, si tendancieuse et si dispersée. Clair, bien informé et remarquablement objectif, tel se présente cet ouvrage, qui commence par une histoire de la guerre 1914-1918 et des efforts constructifs qui l'ont suivie : organisation de la Société des Nations et du Bureau international du Travail, puis, après avoir montré les conséquences économiques, financières et politiques du traité, fait le tableau de l'évolution intérieure de tous les États du monde. La sûreté des jugements, la précision des informations et l'acuité du sens politique qui dicte les jugements rendent sa lecture singulièrement attachante et utile.

M. C.

— Édouard DRIAULT. *La question d'Orient, 1918-1937. La paix de la Méditerranée* (Paris, Félix Alcan, 1938, in-8°, 538 p.). — Dans son nouveau volume sur la question d'Orient depuis la guerre mondiale, pour lequel il annonce de « terribles colères », M. Édouard Driault parle de tout, de la Ruhr, de l'Autriche, de l'Éthiopie, et même de la question d'Orient, avec chaleur, parfois avec une éloquence qui peut être pathétique, en remontant aux invasions barbares et plus haut. L'auteur déclare « s'accrocher aux faits », mais bien souvent il s'égare dans la jungle des faux bruits et l'information demeure insuffisante. L'historien, prophète du passé, est en péril quand il aborde l'avenir ou le présent. Patriote généreux de 1848, M. Driault voit les choses telles qu'il les désire. Il a de solides partis pris, par exemple contre Veniselos, qu'il accuse de trahison, contre les Turcs, contre les

Hongrois, contre le fascisme « qui a soulevé la haine et le mépris du monde entier » (p. 143). On eût volontiers souhaité avec M. Driault que son étude fût aussi prophétique qu'il voulait bien l'annoncer grâce à sa faculté de « lier les faits » : elle a paru au début de 1938, et déjà, dans ce mélancolique 1939, on constate que les prophéties sont fausses tant pour l'Autriche que pour l'Espagne, la Tchécoslovaquie ou la Fédération danubienne.

M. Driault n'exagère-t-il pas en assurant que « le plan Dawes ruinait la France » (p. 158) ; ou en s'étonnant que l'Allemagne n'ait pas tiré de la convention de Rapallo « la domination du continent » (p. 149), alors qu'au moment où elle a été conclue, cette convention unissait, comme on l'a dit, un aveugle et un paralytique ; ou en affirmant que « les destinées de l'Europe ou du monde sont enfermées dans ce pacte » (p. 162) ; ou en prétendant que « les Allemands des Sudètes s'accordent sans effort avec la majorité tchèque » (p. 178) ; ou en écrivant que les élections belges de 1936 ont « reproduit les résultats de celles de France et entraîné la même évolution sociale » (p. 431) ? Les États-Unis n'ont-ils fait directement leur paix séparée avec l'Allemagne qu' « afin d'y placer leurs capitaux » (p. 148) ?

Signalons quelques-unes des erreurs matérielles que nous avons relevées : Trotzky n'a nullement poussé à la guerre contre la Pologne (p. 65). La grande famine a sévi en Russie en 1921-1922 — et non en 1920-1921 (p. 68). C'est le Brésil, non la Pologne (p. 161), qui, en réclamant un siège permanent au Conseil de la S. D. N. en même temps que l'Allemagne, a fait retarder son admission. L'empereur Charles est mort en 1922, non en 1924 (p. 171). Ce n'est pas Brüning, mais Papen qui était chancelier lors de la Conférence de Lausanne en juillet 1932 (p. 281). Barthou fait voter la loi de trois ans, et non de deux ans (p. 333). L'alliance militaire de la France et de la Pologne est bien antérieure à 1932 (p. 334). Dollfuss s'appelait Engelbert, non Engelhard (p. 344). Le général Ludendorff n'a jamais été maréchal (p. 462). Écrire Brüning, non Bruning ; Brockdorff, non Brockdorf ; Schuschnigg, non Schusschnigg ; Starhemberg, non Stahremberg ; Habicht, non Habitch ; Girał, non Girbal, etc.

Maurice BAUMONT.

— M. Hamilton Fish ARMSTRONG expose, dans « *We or they* », *two worlds in conflict* (New-York, Macmillan Co, 1937, in-18, 106 p.), les traits généraux du conflit qui met aux prises les États dictatoriaux et démocratiques et estime qu'il convient que soient mobilisées toutes les forces libérales contre les exigences dictatoriales. Il y a d'utiles observations dans cet écrit polémique, qui date de 1937. Depuis !...

G. Bn.

Antiquité. — Le premier volume¹ de la collection *Peuples et civilisations* a obtenu un si légitime succès qu'une quatrième édition vient déjà de paraître ; elle a été soigneusement revue et augmentée. Le chapitre dernier, consacré aux résultats des dernières fouilles (de 1929 à 1937), que renfermait déjà la troisième édition, a été complété et enrichi ; le supplément bibliographique, qui complète les renvois placés au bas des pages, a été lui aussi mis à jour. Ce volume continue d'être un indispensable instrument de travail.

— L'École des Hautes-Études de Gand vient de publier le tome II de ses an-

1. *Les premières civilisations*, par Gustave FOUGÈRES, Georges CONTENAU, René GROUSSET, Pierre GROUSSET et Jean LESQUIER.

nales, *Études d'archéologie grecque*¹. Comme le tome I, consacré à l'archéologie romaine, ce volume réunit une série d'études, œuvres d'un savant belge et de cinq savants français. Ce sont : *Sur l'itinéraire d'Apollon dans la suite pythique*, par Yves BÉQUIGNON ; *La découverte à Trèves d'une inscription en vers grecs célébrant le dieu Hermès*, par J. BIDEZ ; *Crète-Égypte-Asie. Perspectives d'hier et d'aujourd'hui*, par P. DEMARGNE ; *Le fonctionnement de l'oracle de Delphes au temps de Plutarque*, par R. FLACELIÈRE ; *Frontons delphiques*, par P. DE LA COSTE-MESSELIÈRE, et *Néréides et Sirènes : observations sur le folklore hellénique de la mer*, par Ch. PICARD.

Afrique. — Emil LUDWIG. *Le Nil. Vie d'un fleuve*. Traduit de l'allemand par H. Bloch (Paris, Plon, 1936 et 1937, 2 vol. in-12, vi-293 p., 4 cartes, 24 pl. phot., ii-294 p., 1 carte, 23 pl. phot.). — « Comme dans mes biographies antérieures », dit l'auteur, dans le même esprit et le même style où il avait retracé les destinées de Napoléon et de Bismarck, il a suivi celles du Nil : « personnalité héroïque » qui se cherche à ses débuts, dans la confusion des lacs et marais équatoriaux, risque de se perdre dans l'épuisante traversée du désert, finit en beauté dans ce delta qu'il a créé et qu'il féconde par un travail quasi faustien. Chemin faisant, on nous dit ce que le Nil a été et ce qu'il est encore pour ses riverains, notamment depuis l'ère des ingénieurs. « La description de son cours a été coupée par des chapitres historiques, représentant un quart du premier volume et plus de la moitié du second » (p. iii). Évidemment, malgré les trois voyages et les lectures de M. Ludwig, on n'y cherchera pas d'information scientifique. Mais sa vision, bien que parfois schématique et dramatique à l'excès, peut renouveler la nôtre ; bien des pages sont à retenir, pittoresques ou pénétrantes.

Jules SION.

— M. Robert RICARD donne une traduction française des chapitres marocains d'une des sources les plus célèbres de l'histoire luso-africaine sous le titre : *Damião de Gois : les Portugais au Maroc de 1415 à 1521, extraits de la « chronique du roi D. Manuel de Portugal »* (Rabat, F. Moncho, 1937, in-8°, xi-268 p. Publications de l'Institut des Hautes-Études marocaines, t. XXXI). Une brève notice met en lumière la valeur critique du texte. — Signalons, du même auteur, une *Contribution à l'étude du commerce génois au Maroc durant la période portugaise, 1415-1550* (extrait des *Annales de l'Institut d'Études orientales*, t. III, p. 54-73. Paris, Larose, 1937, in-8°, 21 p.). Nous rencontrons des banquiers et marchands génois à Fès dès 1438, puis à Ceuta, enfin, au début du xvi^e siècle, à Salé, Arzila, Larache. Notons en passant, en 1525, la présence à Ceuta d'un Français, Pierre Maillart, et les voyages de Jean Fleury à Arzila. Pour revenir aux Génois, parmi lesquels nous rencontrons les Doria, un *Micer Ambrosio* et un mystérieux et puissant Luis de Presenda (?), il va de soi que les sources fragmentaires habilement groupées par M. Ricard auraient besoin d'être complétées par des recherches dans les richissimes archives de Gênes, mais aussi dans celles de la péninsule, car l'une des forces du commerce génois était d'être un commerce « au second degré », par des marchands établis à Lisbonne et à Cadix.

Henri HAUSER.

— Avec le concours de feu Pierre DE CENIVAL, dont la disparition a causé tant

1. Gand, École des Hautes-Études, 1938, xii-160 p., illustré, 20 pl. hors texte. Prix : 40 fr. belges.

de regrets, M. Th. MONOD « le Saharien » a préparé la publication du texte original portugais et d'une version française de la *Description de la côte d'Afrique de Ceuta au Sénégal*, par *Valentim Fernandes, 1506-1507* (Paris, Larose, 1938, in-8°, 214 p., 1 carte). On s'étonne de lire, p. 1, que « la personnalité de l'auteur est peu connue ». Quiconque s'est occupé des découvertes portugaises ou de l'essor économique de Lisbonne au XVI^e siècle a entendu parler de l'imprimeur, morave ou allemand, du roi Manuel. Il est d'ailleurs curieux que ni l'introduction ni l'index ne mentionnent le nom d'un érudit allemand qui, en 1927, a publié une partie du manuscrit conservé à Munich et utilisé ici. C'est seulement aux annexes (p. 182) que l'on signale, d'ailleurs d'une façon très exacte, l'important travail de Franz Hümmerich sur le *Roteiro* de Vasco de Gama et sa publication partielle de la *Descripçam* de Valentim Fernandez. Ceci dit, la publication actuelle est des plus utiles et présentée avec un soin remarquable, qui fait honneur aux deux auteurs. Des titres marginaux en rendent la consultation très facile. L'annotation est une mine précieuse, une véritable encyclopédie ouest-africaine.

H. H.

— Né en 1860 d'un père égyptien et d'une mère circassienne, Ahmed CHAFIK PACHA a rempli d'importantes fonctions administratives sous Abbas II, dont il était l'homme de confiance et que, pendant la guerre, il a accompagné à Constantinople. Il comptait parmi les personnages importants du parti national. Depuis sa retraite, il a publié en arabe *Les annales politiques de l'Égypte*, ouvrage en dix volumes relatif à la période 1914-1930. Il a commencé la publication, en arabe, de ses *Mémoires d'un demi-siècle*. Enfin, il a fait paraître en français *L'Égypte moderne et les influences étrangères*¹, afin de montrer à la jeunesse égyptienne les conséquences néfastes de ces influences. Le but que s'est ainsi proposé l'auteur préoccupera les historiens ; ils le jugeront quelque peu tendancieux, mais seront vivement intéressés par l'exposé de sa thèse, la thèse égyptienne, et trouveront dans son ouvrage des informations précises². Ahmed Chafik Pacha part de l'occupation française en Égypte et s'arrête en 1930. Maints chapitres, notamment ceux qui ont trait à Ismail, à Tewfik, à Arabi, à Gordon, à Abbas II, renferment des indications nouvelles.

M. B.

Allemagne. — Hans SCHOMERUS. *Kaiser und Bürger. Gestaltwandel deutscher Herrschaft in der Geschichte* (Hambourg, Hanseatische Verlagsanstalt, s. d. [1937], in-8°, 134 p.). — Considérations nationales-socialistes sur le Moyen Âge allemand et la Réforme. Certains lieux communs de l'idéologie à la mode chez nos voisins y sont assaisonnés de souvenirs historiques, d'ailleurs trop disséminés pour qu'il y ait lieu de s'y attarder. Le conformisme politique s'y tempère d'une admiration enthousiaste pour le luthéranisme, religion allemande par ses origines et universelle dans son principe.

G. Z.

— Heinrich von SRBIK. *Mitteleuropa. Das Problem und die Versuche seiner Lösung in der deutschen Geschichte* (Weimar, Hermann Böhlau, 1937, in-8°, 39 p.).

1. Quoique ancien élève de l'École des Sciences politiques, l'auteur est moins bien informé lorsqu'il s'agit des questions proprement européennes ; par exemple, il fait de Polignac un ministre de Louis-Philippe (p. 25).

2. *L'Égypte moderne et les influences étrangères*. Le Caire, imprimerie Misr, 1931, 222 p., avec illustrations et cartes.

— La conférence du professeur de Vienne est un remarquable effort pour grouper l'histoire des divers peuples de l'Europe centrale autour d'une idée commune : celle de l'hégémonie allemande, avec ses trois phases : le Saint-Empire, la Confédération germanique, l'alliance des deux grandes puissances de l'Europe centrale. Il affirme (ceci était dit à Cologne, en février 1937) que « le peuple allemand, comme le plus grand et le plus capable de diriger (*führendste*) de l'Europe du milieu, reconnaît aujourd'hui sans réserve à chacune des autres nations son plein droit à la vie et ne réclame pour soi rien de plus que pour les autres : le respect de son sang, de son honneur, de son sol ». Il édifiait cette construction sur la base du Reich allemand « et de l'alliance complète avec l'Autriche, second État allemand avec ses traditions universalistes ». Il pensait assurer ainsi la symbiose des Allemands et des peuples étrangers « sans impérialisme, sans « danger allemand » pour les autres ». Il est un peu tard pour discuter sur la portée pratique de ces thèses. Historiquement, on ne voit pas très bien pourquoi « l'Europe centrale est une unité donnée par la nature et non pas seulement une idée historique ».

Henri HAUSER.

Amérique latine. — Angel Gabriel PÉREZ. *El patronato español en el virreyno del Perú durante el siglo XVI^o* (Tournai, Lyon et Quito, Desclée et C^{ie}, 1937, in-8^o, 129 p.). — Thèse (de droit canonique) de l'Université catholique de Lyon, c'est une étude très précise et minutieuse de la célèbre institution américano-espagnole du patronat royal. L'auteur estime que les avantages de ce privilège royal ont de beaucoup dépassé les inconvénients, tant dans l'ordre matériel, où il a permis de mener l'œuvre de conversion, que dans l'ordre moral, où il a maintenu la discipline sur un clergé que l'éloignement et les circonstances auraient rendu indépendant et qu'il fallait tenir sévèrement. L'inconvénient était de confondre le temporel et le spirituel, de subordonner l'évangélisation à la *conquista*. Sans valoir l'œuvre capitale de M. R. Ricard sur le Mexique, la contribution de M. A. G. Pérez sera la très bien venue.

H. H.

— Ricardo LEVENE. *Les origines de Buenos-Aires et le sens de son évolution historique* (Paris, *La Revue argentine*, 1937, in-8^o, 16 p.). — Les spécialistes connaissent l'œuvre considérable de M. R. Levene, mais les historiens qui ne lisent pas l'espagnol ne pourront malheureusement pas, cette fois, en soupçonner la valeur d'après ce bref article en français. Il indique vite en effet, en quelques pages, le destin de Buenos-Aires, qui ne se saisit bien que dans le cadre de l'histoire argentine, américaine et atlantique.

Autre malheur — plus petit, mais enfin... — le texte français rend avec une évidente gaucherie, pour ne pas dire davantage, la pensée de l'auteur. — F. B.

Belgique. — A. DE FOUW. *Philips van Kleef. Een bijdrage tot de kennis van zijn leven en karakter* (Groningue, J. B. Wolters, 1937, in-8^o, xxviii-412 p.). — Philippe de Clèves, seigneur de Ravestein, est un grand seigneur néerlandais, apparenté aux ducs de Bourgogne, qui, après avoir joué un rôle important dans les troubles de Flandre de 1488 à 1492, devint en 1499 gouverneur de Gênes et, d'accord avec le roi de France, conduisit une croisade jusqu'à Mytilène, puis passa au service de Marguerite de Savoie et de Charles V. Amateur d'art et bibliophile, il est aussi un témoin de la Renaissance.

L'auteur de cette thèse s'occupe spécialement des événements de Flandre, où Philippe de Clèves lutta contre Maximilien, et s'attache à démontrer qu'il fut

« trahi » plutôt que « traître ». La plaidoirie rétrécit un peu le sujet et le maintient sur le terrain politique, alors que des conflits d'idées et d'intérêts, dans cette fin du x^v^e siècle et dans ce pays industriel touché par le capitalisme de la Renaissance, viennent compliquer constamment la lutte des Flamands contre l'empereur.

Il reste qu'à l'aide d'une documentation puisée à Bruxelles, à Cambridge, à Douai, à Gand, à Paris, à Lille, à Vienne et d'une bibliographie très variée, il a donné un récit détaillé d'événements confus qui marquèrent profondément l'histoire des Pays-Bas. Il apporte beaucoup de faits nouveaux sur la deuxième partie de la vie de Philippe de Clèves.

A noter, parmi les appendices, où figure une liste de vingt-huit volumes variés ayant appartenu à Philippe de Clèves, qui en possédait environ cent soixante à sa mort, une analyse graphologique de son caractère, présentée à titre d'exemple de l'aide que ce procédé pourrait apporter à l'histoire.

E. COORNAERT.

États-Unis. — R. CRUCHET. *En Louisiane. Légendes et réalités* (Paris, Plon, s. d. [1937], in-12, 189 p., 1 carte). — Ce récit d'un voyage fait par l'auteur en Louisiane évoque les milieux créoles, le passé de la Nouvelle-Orléans, le Bordelais Paychaud, inventeur du cocktail, les frères Lafitte, grands ennemis des Anglais et qui essayèrent de faire évader Napoléon 1^{er} de Sainte-Hélène. Il expose surtout l'état de la survivance française en Louisiane, beaucoup moins vivace qu'en Acadie, faute de conserver l'usage de la langue française.

E. PRÉCLIN.

— Nathan GOODMAN. *Benjamin Franklin's own story* (Philadelphie, University of Pennsylvania's Press, 1937, in-8°, 268 p. et 1 portrait ; prix : 2 dol. 50). — Encore dans le second tiers du xx^e siècle, la personnalité de B. Franklin est restée singulièrement vivante dans les deux mondes. Mais sa biographie, suffisamment connue dans ses grandes lignes par les historiens, l'est assez mal dans les détails par le grand public intelligent et curieux. Pour une raison fort simple. C'est que, jusqu'à présent, il était nécessaire de composer un élixir biographique d'après les œuvres du « Bonhomme Richard ». Cette besogne ingrate, M. Nathan Goodman vient de l'accomplir. Et c'est le résultat de cet effort qu'il présente aujourd'hui sous le titre : *Benjamin Franklin's own story*. Une introduction critique de quelques pages rappelle les conditions dans lesquelles Franklin écrivit, en 1771 à Chibolton (Hampshire), en 1784 à Paris, en 1788-1789 à Philadelphie, les premiers chapitres de son autobiographie, qu'il conduisit jusqu'en 1760 (l'auteur expose de façon assez satisfaisante l'origine des manuscrits utilisés). Après 1760, M. Goodman a composé un *Biographical sketch* d'après des textes écrits par Franklin lui-même. Le choix paraît judicieux, avec une tendance à une sobriété marquée.

Dans l'ensemble, la présente édition rendra de réels services. On pourra cependant regretter le rejet des notes à la fin de l'ouvrage, la discrétion excessive du commentaire, l'absence d'index.

E. P.

Europe centrale et balkanique. — Michel LHÉRITIER. *L'Europe orientale à l'époque contemporaine* (Paris, Boivin, 1938, in-8°, 182 p.). — Dans un livre facile à lire, Michel Lhéritier retrace rapidement l'histoire des pays qui se partagent l'Europe orientale depuis le moment où ils ont commencé de figurer sur la carte européenne au xix^e siècle, et leurs efforts d'organisation en ententes régionales. A notre avis, il aurait été bien inspiré en sacrifiant maintes généralisations discutables, des extraits de journaux ou des détails personnels sans importance, pour

nourrir quelque peu le récit des années d'après guerre. Ce récit est vraiment trop sommaire, en effet. On ne rappelle même pas aux lecteurs que Stambouliski et le roi Alexandre de Yougoslavie ont été assassinés. Sur l'évolution intérieure de la Yougoslavie, cette simple phrase : « Des esprits malveillants prennent plaisir à distinguer les Serbes des Croates et des Slovènes », le nom de Raditch n'étant pas mentionné. Enfin, une erreur grave : l'expédition de Fiume est fixée à 1922 et proclamée la conséquence du traité de Rapallo de 1920 (p. 112).

Maurice BAUMONT.

— A. I. KRAINIKOWSKY. *La question de Macédoine et la diplomatie européenne* (Paris, Marcel Rivière, 1938, in-8°, 340 p.). — Un historien bulgare, le docteur Krainikowsky, voit dans la création d'une « Macédoine libre, indépendante et neutre » la solution de l'insoluble question macédonienne, compliquée et obscurcie par tant d'intérêts. Fondé sur la consultation des ouvrages essentiels qui ont été consacrés à la Macédoine, notamment en Russie, en Bulgarie, en Serbie, son livre comprend trois parties. De 1878 à 1903, les puissances se contentent de prodiguer des recommandations à la Turquie, sans établir un contrôle quelconque. A partir de 1903, un contrôle est institué sur l'initiative de l'Autriche-Hongrie et de la Russie ; puis les Jeunes Turcs essaient de se réformer eux-mêmes. Enfin, en 1912, l'alliance balkanique se constitue, et les Balkans sont « en feu ».

Les sympathies de l'auteur vont à la Bulgarie, qui, aujourd'hui, « étouffe dans ses frontières contre nature ». Mais l'ouvrage, fait avec beaucoup de conscience, mérite les éloges que M. Louis Villat lui décerne dans sa préface. M. B.

— Victor CORNEA. *What next in Central Europe? The Problem of Security and the Indivisibility of Peace* (Oxford, The Shakespeare Head Press, 1938, in-8°, 120 p.). — Le cours des événements est si rapide dans l'Europe centrale que les ouvrages d'actualité perdent bien vite une bonne partie de leur intérêt. Dans un petit volume préfacé par le leader travailliste C. R. Attlee, un Roumain, M. Cornea, expose, au lendemain de l'*Anschluss* autrichien, la situation des pays du Danube, la façon dont ils envisagent le problème de la sécurité collective et les pactes régionaux, enfin les possibilités d'une coopération internationale. Il arrivait à la conclusion, malheureusement trop optimiste, « que les démocraties pacifiques de l'Europe sont toujours en état d'empêcher l'instauration d'une hégémonie germanique dans l'Europe centrale et orientale ».

M. B.

— Pierre SOVA. *Le passé d'Oujhorod* (Oujhorod, Typographie Chkolnaya pomochth, 1937, petit in-16, 312 p. ; en russe). — Oujhorod est cette ville qui, sous le régime hongrois, s'appelait Ungvar et qui, hier encore, en Tchécoslovaquie, servait de chef-lieu à la Russie subcarpathique. Ce pays, par sa diversité ethnique, pose, on le sait, de difficiles problèmes. On lit avec intérêt l'« esquisse historique » que M. Sova a consacrée avec amour à sa capitale. Elle est suffisamment documentée, bien illustrée et, en outre, contenant bon nombre de renseignements actuels, peut servir d'introduction et de guide au voyageur.

P. PASCAL.

France. — La Société de l'Histoire de la Révolution a publié la *Cinquième table générale de la Révolution française. Années 1911-1934. Tomes LX-LXXXVII* (en vente à la Maison du Livre français, 1937, VIII-84 p. ; prix : 25 fr.) ; elle est l'œuvre de M. Paul MAUTOUCHET.

— Günter SCHMÖLDERS. *Frankreichs Aufstieg zur Weltkapitalmacht. Diplomatie und Strategie des französischen Geldes seit 1936* (Berlin, Junker et Dünhaupt, 1933, in-8°, 94 p. Cahiers 22-23 des *Wirtschaftsprobleme der Gegenwart* d'Ad. Weber). — Étude, en somme, assez admirative de la puissance d'épargne et de la capacité de reconstitution de la France, qui ont pour rançon une mentalité de « petit propriétaire conservateur » et de rentier timide, pour qui « l'argent est non un moyen, mais une fin ». Exposé de la force capitaliste française d'avant la guerre, qui aboutissait à une sorte d'autarcie de fait, exposé fait pour montrer que les placements français à l'étranger sont au service de notre politique étrangère : voilà donc l'argent qui, d'une fin, devient un moyen ! Il y aurait beaucoup à dire sur cette vue sommaire (l'auteur lui-même, p. 5, parle des succès de Krupp en Argentine). Dans son chapitre sur la liquidation de la guerre, l'auteur ne conteste pas que les destructions ont amené « un énorme anéantissement de valeurs économiques » (il utilise surtout, et correctement, Arthur Fontaine), mais il estime que, tout compte fait, la France s'est enrichie ! La dévaluation française, à l'inverse de l'allemande, n'aurait pas atteint la substance et la puissance de formation de capitaux du pays. Les périodes d'inflation et de déflation sont, d'ailleurs, examinées avec soin, mais toujours avec le *bias* qui consiste à montrer la finance française s'orientant dans le sens de la politique. On a envie de lui dire : « Je voudrais qu'il fût vrai ! » — Suit l'étude de l'action exercée en 1931 sur la France par le krach américain d'octobre 1929. Il s'agit toujours de démontrer qu'en dépit des démentis officiels, la Banque de France et le Trésor ont, « en influant conformément à un plan sur les mouvements d'or, politiquement mésusé de leur prépondérance monétaire ». Le résultat est une réascension (*Wiederaufstieg*) plutôt qu'une ascension de la France vers la position de puissance capitaliste mondiale. N'avait-elle pas, en 1931, « saisi à la gorge, dans le sens propre du mot, l'économie du crédit international » ? En définitive, la France apparaît dans la crise universelle comme « une île fortunée ». Ces affirmations ne doivent pas nous empêcher de goûter et de méditer cette brochure, pleine de faits et de chiffres.

Henri HAUSER.

— La *Géographie économique et sociale de la France* de M. Pierre GEORGE (Paris, Éditions sociales internationales, 1938, in-8°, 272 p., 6 cartes ; sans indication de prix) forme un tableau général exact de la vie française actuelle, où les historiens peuvent trouver des cadres d'ensemble et des notations particulières utiles. Les caractéristiques des différentes régions françaises sont bien déterminées par l'auteur, qui précise par quelques traits précis les modes de vie en usage dans ces régions. Toutefois, il y a des reprises inutiles entre quelques-unes de ces analyses régionales et certaines notions présentées sur le sol et les « paysages ». D'autre part, l'étude sociale n'est pas suffisamment poussée, et il est curieux qu'il y ait si peu de choses dans ce volume — d'ailleurs en aucune façon tendancieux — sur le capitalisme, la grande banque, la situation des classes moyennes, la fonction de l'artisanat. Enfin, si l'auteur a dû se contenter des cartes peu nombreuses et peu attrayantes que son volume contient, pourquoi n'a-t-il pas donné une bibliographie, même réduite, où ses lecteurs eussent puisé pour des investigations plus poussées ?

G. BN.

— Albert THIBAUDET. *Histoire de la littérature française de 1789 à nos jours* (Paris, librairie Stock (Delamain et Boutelleau), 1936, xi-586 p. ; prix : 25 fr.). —

La mort a interrompu Albert Thibaudet comme il achevait le second tome de son *Histoire de la littérature française*. Le premier n'était pas prêt, mais un *Boileau* publié dans le numéro d'hommage que lui consacra la *N. R. F.* atteste qu'il y travaillait. L'ensemble eût constitué un monument digne de son auteur et qui eût honoré notre époque. Tel qu'il se présente, le volume que MM. Léon Bopp et Jean Paulhan ont mis en état de paraître, choisissant entre les diverses rédactions laissées par leur ami celles mêmes qu'il eût probablement retenues, n'offre pas, sans doute, les caractères d'une œuvre amenée au point de maturité où elle se détache de son auteur. Des bavures (lacunes, disproportions, redites, obscurités) nous rendent sensibles certaines hésitations inséparables de ces sortes de compositions et qui semblent avoir gêné Thibaudet jusqu'à la fin. Il s'exagérait, nous dit-on, « la part d'arbitraire que comporte un classement par générations » — celui auquel il s'était, faute de mieux, arrêté. Sa nature d'essayiste répugnait aux synthèses rigides ; il s'ingéniait à épouser la « durée vivante » de l'histoire, à en saisir les liaisons et les mouvements. Pour lui, la littérature n'est pas seulement l'expression de la société ; comme le monde romanesque de Balzac (cf. p. 236), elle forme une société spirituelle autonome, « qui a sa perpétuité et ses lois ». Et cette société, il la considère en géographe, entendez comme « un donné où la raison, certes, travaille, mais où l'expérience, la découverte ont leur part, où la nature... propose ses hasards à l'homme qui y ajoute, qui les fixe ou qui s'y fixe. La critique consiste à épouser cette géographie, à la suivre, à la refléter en y collaborant ». Ainsi, se définissant, il se place lui-même, à la suite de Sainte-Beuve, de Taine, de Barrès, dans la tradition du *Tableau de la France*, non sans tirer quelque peu cette tradition à son cher bergsonisme. Thibaudet peut impatienter par des manies d'esprit ou de style. Mais qui n'en a pas ? Une méthode vaut par sa convenance à la forme d'intelligence qui l'utilise ; sa principale vertu est celle d'un outil : la maniabilité. Une discipline se juge à son pouvoir stimulant. Chaque page, ici, éclate de santé, d'appétit, de verve intellectuelle, et respire l'autorité qui naît d'un long et libre commerce avec les hommes, les œuvres, les idées, l'histoire. Sur toute question s'exerce le goût moins de juger que de mettre au point. Moins docteur que douteur, moins professeur que promeneur, tel était Sainte-Beuve, tel se veut Thibaudet. Et comme Sainte-Beuve aussi : causeur, amateur de dialogues et provoquant le lecteur à dialoguer avec lui, avec soi. Et c'est après tout le don essentiel, c'est la fonction du critique.

R. PIGNARRE.

— Claude FAVRE DE VAUGELAS. *Remarques sur la langue française*, fac-similé de l'édition originale, publié sous le patronage de la Société des Textes français modernes. Introduction, bibliographie, index par Jeanne STREICHER (Paris, E. Droz, 1934). — L'introduction se borne à la biographie de Vaugelas. Singulière vie que celle de ce gentilhomme bressan qui, toujours courant après la Fortune, ne sut ni la séduire, ni la forcer. Mais sa carrière de courtisan malchanceux et parfois indélicat fut ennoblie par le commerce de quelques esprits supérieurs. Initié aux lettres par saint François de Sales, reçu chez le cardinal Du Perron, il devient plus tard un des familiers de l'hôtel de Rambouillet ; Coëffeteau et Malherbe le révèlent à lui-même, et bientôt il aperçoit les « principes » d'où il fera découler ses « remarques ». C'est plaisir de lire ou de relire dans les italiques de l'édition originale l'ample et lent *Discours sur l'Usage*. Quant aux « remarques » proprement dites, elles touchent sans aucun pédantisme, avec beaucoup de pru-

dence et de bonne grâce, à des points de style et de langue qui nous paraissent d'importance très inégale. Par un souci de bonne compagnie, pour garder à ses observations l'allure nonchalante de promenades grammaticales, Vaugelas n'a voulu les classer ni dans l'ordre alphabétique, ni dans celui, trop savant, des parties du discours. De plus, l'édition originale ne comportant pas de table, M^{me} Jeanne Streicher a dû suppléer à ce manque par un index des *Remarques*, auquel elle a joint un index des noms propres. Un tome II est annoncé, qui doit contenir des notes critiques, des additions et des commentaires. Annoncés aussi un essai sur *La langue de Vaugelas en 1614* et une étude critique du manuscrit conservé à l'Arsenal.

R. P.

— *Le cabinet secret du Parnasse*. Recueil de poésies libres, rares ou peu connues, pour servir de supplément aux œuvres dites complètes des poètes français. — *Théophile de Viau et les libertins* : Théophile de Viau. Le sieur de La Ronce. Guillaume Colletet. Le sieur de La Porte. Jean de La Fontaine. Saint-Pavin. Claude Le Petit. Le chanoine Maucroix. L'abbé de Chaulieu. Textes revus sur les éditions anciennes et les manuscrits et publiés avec notes, variantes, bibliographie et glossaire, par Louis PERCEAU (Paris, au Cabinet du Livre, 1935). — Trois autres volumes ont paru précédemment, consacrés à Ronsard, à Malherbe, à Régnier. Trois maîtres et, en somme, trois écoles. Il n'en est pas de même pour Théophile et les poètes de sa famille spirituelle. « Le lien qui unit les libertins du XVII^e siècle n'est pas un lien poétique, c'est une tournure d'esprit philosophique, c'est l'incrédulité, disons le mot : l'athéisme, ou du moins l'épicurisme et le scepticisme. Et c'est aussi la persistance des persécutions petites ou grandes dont ils sont l'objet de la part de l'Eglise et du pouvoir royal. En marge des travaux de M. Frédéric Lachèvre, trésor inépuisable de documentation sur la poésie « satyrique » et libertine, la présente anthologie intéresse moins par la valeur littéraire des pièces qu'elle contient (car les beautés malherbiennes ne suppléent pas à l'indigence de sentiment et d'imagination dans ces tableaux du plaisir) que par tout ce que textes et notices nous restituent de l'atmosphère morale de l'époque.

R. P.

— Charles OULMONT. *Voltaire en robe de chambre* (Paris, Calmann-Lévy, 1936). — On ne trouvera pas ici une biographie, mais une « analyse en action du caractère ». La figure à la fois accentuée et mobile de Voltaire se prête à ces croquis, comme en griffonnait son secrétaire à Ferney. Peut-être n'avons-nous pas toujours, en nous amusant avec l'auteur aux particularités et aux anecdotes qu'il nous conte, le plaisir que donne une matière nouvelle. Et, pourtant, M. Charles Oulmont « verse au dossier des voltairiens » un certain nombre de documents inédits, dont quelques-uns ne manquent pas d'intérêt. Si notre connaissance de Voltaire s'en trouve enrichie dans le détail, notre idée de Voltaire n'en sort point modifiée. Mais la faute en est à Voltaire, le moins mystérieux de nos grands hommes.

R. P.

— Valdemar VEDEL. *Deux classiques français vus par un critique étranger* : Corneille et son temps. Molière. Traduit du danois par M^{me} E. CORNET (Paris, Librairie ancienne Honoré Champion, 1935). — Il n'est pas sans intérêt de considérer notre classicisme dans la perspective où il se présente aux yeux d'un étranger. Voici un Danois de grande culture qui, rebuté par l'abord froid et hautain de notre XVII^e siècle, s'ingénie à retrouver derrière cette façade la réalité vivante. A son

sentiment, « le classicisme français doit être vu entre le baroque et le rococo ». C'est, si l'on veut, un sujet de thèse. L'auteur eût gagné à l'exposer moins longuement et sans s'attacher à une étude détaillée et trop souvent banale de deux seulement des grands monuments littéraires de la période considérée. — R. P.

— Victor GIRAUD. *La vie tragique de Lamennais* (Paris, librairie Félix Alcan, 1933). — L'auteur avait envisagé autrefois de placer la figure de Lamennais au centre d'un vaste tableau du catholicisme au XIX^e siècle, sorte de pendant au *Port-Royal*. Il faut déplorer que les circonstances l'aient détourné de ce projet ; il y a là une lacune qui, à notre connaissance, n'a pas été comblée. La présente biographie témoigne d'une longue familiarité avec un héros qui n'est pas de tout repos pour un catholique attaché à la règle. L'effort de sympathie que M. Victor Giraud ne ménage pas pour expliquer l'âme tourmentée de Lamennais, pour en souligner la grandeur jusqu'en ses pires moments de misère spirituelle, ajoute un surcroît de pathétique à la peinture d'une existence dont le tragique forme pour tant l'élément quotidien. Ce tragique apparaît dès les premiers drames de conscience qui précèdent l'entrée de Lamennais dans les ordres ; il éclate avec la grande « crise » de sa vie, celle des « affaires de Rome », où ce n'est pas d'abord une question de foi, mais une question de discipline qui est en jeu. M. Victor Giraud ne souscrit pas à la version du « prêtre malgré lui » ; la fameuse lettre du 25 juin 1816, il l'interprète comme le cri de lassitude d'un neurasthénique, et il fait observer que, pendant plus de quinze ans, ce prêtre malgré lui fut un excellent prêtre. Mais on sait que la prudence de l'Église refusa l'aventure où l'apôtre breton voulait entraîner le catholicisme. Vaincu, brisé, vieilli, l'ex-abbé consacra au peuple, à l'idéal démocratique, de longues dernières années, mais sans jamais retrouver dans sa prédication politique l'audience et le rayonnement de l'*Essai* ou des *Paroles d'un croyant*. Sa mission originale avait échoué. R. P.

— *L'industrie ardoisière de Basse-Bretagne* a été étudiée par M. Louis CHAUMEIL, professeur au lycée de Lorient, dans une monographie fort bien faite et très intéressante (Lorient, impr. du « Nouvelliste de Rouen », 1938, in-8°, 130 p., 4 cartes, 39 fig. ; prix : 12 fr.). M. Chaumeil n'a pas dressé de bibliographie proprement dite, mais ses références sont nombreuses et bien choisies, et son historique de l'industrie ardoisière bas-bretonne (Châteaulin), laquelle remonte peut-être au XV^e siècle, mais n'est véritablement importante qu'à partir du milieu du XVIII^e siècle, offre des traits précis et curieux, tant pour la technique extractive que pour la vente du produit ; rien, en revanche, sur les conditions économiques et sociales de cette industrie, et M. Chaumeil ne fournit de données à cet égard, comme pour le reste, que pour le XX^e siècle. G. Bn.

— M. Eugène CREVEAUX, qui s'est, de longue date, affirmé comme un spécialiste de l'histoire de la papeterie, a consacré une étude intéressante à l'*Évolution de l'industrie papetière au XVIII^e siècle* (Grenoble, « le Papier », 1933, in-4°, 13 p.). Il y montre le désir de certains papetiers, comme Pierre Montgolfier, d'introduire les machines dans l'industrie, de développer la comptabilité des entreprises, d'organiser, comme Johannot, d'une façon plus judicieuse la vente des produits. M. Creveaux reproduit dans son travail plusieurs textes curieux, empruntés à la sous-série F¹³ des Archives nationales. G. Bn.

— M. Ch. DURAND, professeur à la Faculté de droit d'Aix, a entrepris une grande

étude sur le Conseil d'État napoléonien. De cette étude, il a distrait une partie qui concerne *Les auditeurs au Conseil d'État sous le Consulat et le Premier Empire* (extrait des *Annales de la Faculté de droit* (1937). Aix-en-Provence, impr. Fouraine, 1937, in-8°, 208 p.). Ce chapitre, difficile à lire en raison de toute absence de divisions logiques, paraît solidement établi sur des sources nombreuses imprimées et inédites ; pourtant, je crois qu'il y aura lieu pour lui de consulter encore le fonds Roederer aux Archives nationales. On trouvera dans le travail de M. Durand, en dehors d'indications utiles pour l'histoire de l'administration napoléonienne, des renseignements précis sur de nombreuses personnalités, car le Conseil d'État, on le sait, a été une sorte d'école où ont été formés des hommes célèbres à plusieurs titres du XIX^e siècle : Stendhal en a été !

G. Bn.

— M. Maurice JUSSELIN a publié dans la *Revue philomathique*, 3^e trimestre 1938, un article illustré fort curieux (*Vues de Bordeaux sous la Restauration d'après les tableaux de compagnonnage*), où il montre tout ce qu'on peut tirer de documents iconographiques établis par un ingénieur des ponts et chaussées de Bordeaux, Leclair, à la fin du règne de Louis XVIII ou au début de celui de Charles X, tant pour la topographie du grand port du Sud-Ouest à cette date que pour les mœurs compagnonnistes. Ces « tableaux » puérilement composés, et dont l'article donne des reproductions, malheureusement assez mal venues, ont été faits pour des compagnons charpentiers. Mais Leclair a travaillé pour d'autres corps de métiers, car M. Jusselin, dont l'érudition est très vaste, rappelle justement que l'ironiste Georges Courteline possédait un tableau analogue établi pour les bourrelliers du « devoir ».

G. Bn.

— Sur les effets migratoires de la Révolution de 1830 et du mouvement vendéen de 1832, on trouve des renseignements intéressants dans l'ouvrage fort mal composé, mais établi d'après des sources inédites, de M. Gustave DOLL, *Recherches sur la Chambre des étrangers à Genève, 1830-1840* (Genève, A. Jullien, 1937, in-8°, 181 p.). La Chambre des étrangers est une institution ancienne de Genève, et sa fondation se rattache à la Constitution de 1814, créant une commission spéciale pour la surveillance des émigrés que les événements du début du XIX^e siècle avaient amenés sur le sol du canton. Dans la troisième partie de son livre, M. Doll a réuni des notices sur les royalistes français venus à Genève de 1830 à 1840, notices établies d'après les registres de passeports.

G. Bn.

— M^{me} EVA OMODEO ZONA a traduit, sous le titre de *Una rivoluzione fallita (Ricordi del 1848-1849)*, les souvenirs d'Alexis de Tocqueville se rapportant à l'histoire de la Seconde République et à son rôle propre au cours de cette période. C'est un témoignage important, dont M. A. Omodeo, professeur à l'Université de Naples, souligne toute la valeur dans l'introduction mise en tête du volume (*Biblioteca di cultura moderna*, n° 330. Bari, G. Laterza et fils, 1939, in-8°, xxiii-334 p.). Il convient, en particulier, de souligner le passage où, avec une sorte de nostalgie des institutions disparues de son pays, le savant commentateur apprécie les institutions parlementaires, dont Alexis de Tocqueville a été un des meilleurs analystes et un des plus distingués usagers. Peut-être l'appréciation que fournit M. Omodeo du rôle politique d'Alphonse de Lamartine pendant la Monarchie de Juillet mériterait-elle d'être reprise. Le volume se termine par une table des noms propres qui pourra rendre service.

G. Bn.

— M. E. GAUTHERON, en étudiant *Les loges maçonniques dans la Haute-Loire* (Le Puy, chez l'auteur, 1937, in-18, ix-207 p., ill. ; prix : 15 fr.), apporte une contribution curieuse à l'histoire des idées politiques dans le centre de la France. La plus ancienne loge de cette région est celle de Saint-Julien de Brioude, fondée dès 1744, c'est-à-dire une dizaine d'années seulement après la fondation du Grand-Orient. M. Gautheron en suit le recrutement et les vicissitudes, avec la suspension de ses travaux en 1790 et 1813, son déclin à la fin de la Restauration et sa disparition en 1830. Cette loge de Brioude, dont le rôle politique a été faible, et dont l'activité intérieure est retracée par l'auteur au moyen d'assez nombreux documents — il n'en indique malheureusement pas l'origine, en citant cependant de larges passages — n'est pas la seule dont il soit ici question : la « Parfaite Union », la « Parfaite Sincérité », les « Amis éprouvés » du Puy, avec les sociétés paramaçonniques, les « Francs Écoliers », la « Franche Amitié », l'« Étroite Union » du Monastier, les « Vrais Amis » d'Yssingeaux appartiennent à la fin du XVIII^e siècle ou au début du XIX^e ; leurs membres, recrutés principalement dans la bourgeoisie — il y a des exemples de nobles des deux sexes et de prêtres maçons, surtout au début — ont fourni le personnel des administrations et des sociétés populaires de la Révolution, qui a été très modérée dans la Haute-Loire, et leur activité, très surveillée sous l'Empire, a été mince. Sous la Troisième République, la maçonnerie reparait, désormais animée d'esprit nettement anticlérical ; c'est ce qu'on vérifie avec le « Réveil ancien », fondé en 1893 et progressivement envahi par les fonctionnaires locaux. L'hostilité profonde pour la maçonnerie qu'éprouve l'auteur de cette monographie ne semble cependant pas l'avoir porté à peser sur l'interprétation des documents qu'il a eus entre les mains.

G. BN.

— Maurice DESLANDRES. *Histoire constitutionnelle de la France. L'avènement de la Troisième République. La Constitution de 1875* (Paris, librairie Armand Colin, 1937, in-8°, 541 p.). — M. Maurice Deslandres a renoncé à conduire jusqu'à nos jours la grande *Histoire constitutionnelle de la France* depuis 1789, dont il a publié deux volumes en 1932 et qui s'arrêtait à 1870. Il s'est contenté de lui donner une conclusion en étudiant, dans un troisième volume, l'élaboration et l'application des lois constitutionnelles de 1875. Même ainsi limitée, l'entreprise était considérable et M. Deslandres peut être fier de l'avoir conduite à bonne fin.

Il l'a fait, dans ce dernier volume, selon les mêmes méthodes qu'il avait adoptées dans les précédents et qui l'exposent aux mêmes critiques. On lui objectera surtout ici que la partie historique de l'ouvrage, qui encadre l'étude des lois, ne donne pas toute sécurité aux historiens, parce que l'histoire des premières années de la Troisième République n'est pas encore établie sur de suffisantes recherches documentaires, en sorte que M. Deslandres ne peut qu'adopter, dans chaque cas particulier, l'interprétation qui lui paraît la plus raisonnable. Son impartialité n'est pas en cause ; mais il lui faut bien prendre parti entre des opinions et en choisir une que peut-être des recherches plus étendues infirmeraient. Ajoutons que le petit nombre des références ne nous permet pas toujours de nous rendre compte des raisons de son choix.

Mais on aurait tort de trop s'arrêter à de pareilles critiques. A vrai dire, M. Deslandres se sert de cette histoire uniquement pour faire mieux comprendre que la Constitution de 1875 (ou ce que nous avons coutume d'appeler ainsi) ne s'inspire d'aucune doctrine politique et n'est que le produit des circonstances. Elle est for-

mée d'une série de lois, dont chacune a été élaborée pour elle-même, dans un but particulier, en sorte que leur ensemble ne forme pas un tout complet et cohérent ; aussi ces lois ne s'expliquent-elles que par les conjonctures qui leur ont donné naissance.

C'est pour bien mettre en lumière cette idée essentielle que M. Deslandres s'est livré à une longue étude des débats parlementaires et de la presse, qui constitue la partie la plus neuve de ce dernier volume. Elle n'avait jamais encore été faite avec tant de soin. Elle nous montre, à chaque moment, l'attitude que prennent les différents groupes de l'Assemblée nationale et qui éclaire leur vote. Nous comprenons ainsi le sens que ces groupes attachaient à chacune des dispositions législatives élaborées de 1870 à 1875 et qui n'est pas toujours celui qu'elles ont pris dans leur application. On s'explique mieux ainsi qu'une constitution établie par une majorité de royalistes, en vue d'une éventuelle restauration monarchique, ait pu devenir, par la suite, une constitution républicaine, et l'une des plus souples que l'époque contemporaine ait produite. Nous pouvons, d'autre part, suivre dans l'analyse des articles de presse les mouvements de l'opinion publique, et il n'est certes pas indifférent de savoir comment cette opinion a interprété, au moment même où elles venaient d'être votées, les lois dont l'ensemble a servi de base au régime politique de la France sous la Troisième République.

Les historiens savent quelle somme de travail représente un aussi ample dépouillement des débats parlementaires et de la presse. Le voici fait et bien fait. Nous devons dire à M. Deslandres la reconnaissance que nous lui en gardons.

G. PAGÈS.

— G. HANOTAUX. *Mon temps. T. II : La Troisième République. Gambetta et Jules Ferry* (Paris, Plon, 1938). — Ce deuxième volume des souvenirs de G. Hanotaux nous le montre « à cheval sur la ligne de partage des eaux de l'histoire et de la politique ».

Il avait été l'un des premiers chercheurs admis à consulter, en vue de ses études sur Richelieu, les archives du quai d'Orsay. Il fut nommé, en 1880, attaché à la direction des archives du ministère des Affaires étrangères et secrétaire de la commission qui fut alors instituée pour les organiser, en permettre et en régler l'accès. Tout en poursuivant ses travaux personnels, il fournit à plusieurs reprises aux ministres des notes sur les précédents et sur les origines historiques de telle ou telle question d'actualité. Par ces biais et par celui d'articles historiques publiés dans la *République française*, il entra dans la vie politique et devint le collaborateur de Gambetta, puis celui de Jules Ferry.

Le volume se lit agréablement ; il atteste un esprit alerte, ouvert et libéral ; mais il déçoit par son caractère superficiel. Cela est dû sans doute à son tour anecdotique, mais aussi peut-être, pour une part, à l'orientation même de son auteur. On sent bien, en lisant G. Hanotaux, que l'histoire diplomatique est pour lui l'essentiel de l'histoire et que la diplomatie est l'essentiel de la politique. Certes, les relations extérieures des États ont sur l'évolution du monde des conséquences décisives, mais elles sont en elles-mêmes presque étrangères à la vie réelle et profonde des peuples. Or, celle-ci ne devrait-elle pas être l'objet essentiel de l'histoire et, pour un démocrate, de la politique ? G. Hanotaux, bien que républicain, fait un peu penser à Louis XIV et à tant d'autres brillants souverains à qui l'attrait de la politique étrangère faisait trouver quelque peu rebutantes les affaires intérieures.

J. MAURAIN.

— Émile LABARTHE. *Gambetta et ses amis* (Paris, 1938, in-8°). — M. Labarthe, qui a organisé le centenaire de la naissance de Gambetta, publie dans ce livre, après un développement enthousiaste sur le caractère et la doctrine du tribun, une vingtaine de discours qui ont été consacrés à sa mémoire, de 1884 à 1938, par les principaux hommes d'État de la Troisième République, de Jules Ferry à Édouard Herriot. Pieux hommage, mais qui sera de peu d'utilité aux historiens. — J. M.

— Duc d'AUDIFFRET-PASQUIER. *La Maison de France et l'Assemblée nationale. Souvenirs, 1871-1873*, publiés par son petit-fils, le duc d'AUDIFFRET-PASQUIER (Paris, 1938, in-12). — Ces souvenirs, dictés, nous dit-on, vers 1900, causent d'abord quelque déception. Ils n'ont ni l'acuité psychologique et politique, ni la verve incisive de ceux qu'a laissés sur la même époque l'autre grand chef orléaniste, le duc de Broglie. La personnalité si forte et si intéressante du duc d'Audiffret-Pasquier n'y paraît pas avec le relief espéré. Du moins voit-on qu'il était beaucoup moins enclin que Broglie à subordonner la cause orléaniste à l'union des conservateurs. Lors de la chute de Thiers, notamment, il souhaitait vivement l'élection du duc d'Aumale et vit avec peine Broglie faire accepter par l'union des droites la candidature de Mac-Mahon.

Le grand intérêt historique du volume vient des nombreuses lettres qui y sont citées ; les plus importantes ont été écrites au duc par les princes d'Orléans, dont il était le principal conseiller. D'autres émanent de ses amis du centre droit. Toutes confirment l'extrême répugnance qu'inspirait aux chefs orléanistes la monarchie de droit divin dont le drapeau blanc était le symbole et le comte de Chambord l'obstiné champion. Le duc d'Audiffret-Pasquier prend soin de préciser que la plupart des légitimistes de l'Assemblée étaient d'accord avec les orléanistes pour juger impossible la restauration monarchique telle que la concevait Henri V. Souhaitons que le duc d'Audiffret-Pasquier ait laissé sur la période 1873-1878 des documents d'égal intérêt, et qu'ils puissent être bientôt publiés. — J. M.

— P.-V. STOCK. *Mémoire d'un éditeur. L'affaire Dreyfus anecdotique* (Paris, in-12). — Bien qu'il eut gardé de son enfance lorraine et catholique un léger préjugé antisémite, P.-V. Stock a été un des militants les plus dévoués de la cause révisionniste et son éditeur attiré. Il a publié son premier manifeste, la brochure de Bernard Lazare et, par la suite, plus de 150 volumes, brochures, périodiques ou affiches, parmi lesquels, notamment, le compte-rendu du procès de Rennes. Ses souvenirs sont présentés sans aucun ordre, mais très vivants. On y trouvera maints renseignements inédits sur les à-côtés de l'affaire. Il est intéressant de voir comment P. V. Stock trouva, au hasard de ses relations parisiennes, des indices multiples de l'innocence de Dreyfus. Il connut de très bonne heure l'impression favorable de Forzinetti, la fragilité de la légende des aveux, les appréhensions d'Esterhazy. On comprend ainsi comment l'hypothèse, puis la conviction de l'innocence de Dreyfus est née dans des esprits ouverts et actifs et comment les premiers dreyfusards, dès qu'ils ont uni leurs efforts, ont pu rassembler sur cette affaire secrète des informations probantes par leur étendue et leur précision. — J. M.

— M. le marquis de THÉZAN SAINT-GENIEZ, en publiant un ouvrage sur *Le fondé Thézan aux archives du château de l'Hermitage (Hérault)* (Montpellier, Lafitte-Lauriol, 1938, in-8°, 325 p., illustr.), fournit des renseignements utiles pour l'histoire d'une importante famille languedocienne. Cet inventaire comporte non seu-

lement les analyses détaillées des pièces conservées, mais une histoire, en près de 80 pages, de la famille de Saint-Geniez, et, sans doute, par certains traits, cette histoire relève d'une méthode un peu désuète, mais les analyses elles-mêmes, à la rédaction desquelles ont participé des spécialistes, portant sur 359 documents, les textes publiés et les notices complémentaires constituent un ensemble documentaire important du ^{xiv}^e au ^{xx}^e siècle.

G. BN.

— En écrivant son *Histoire de la Marche* (Paris, Dorbon aîné, s. d. [1938], gr. in-8°, 354 p.), M. Maurice FAVONE n'a peut-être pas témoigné de toute l'impartialité désirable, ou plutôt sa combativité de polémiste, soucieux cependant d'étayer toutes ses affirmations par des documents, n'est peut-être pas de mise pour cette sorte d'ouvrage. D'autre part, en voulant embrasser tant de choses différentes, et certaines difficiles, M. Favone n'est pas arrivé à nous donner complète satisfaction : c'est ainsi que sur le paganisme, la romanisation, certains aspects du Moyen Âge, il y a, dans l'*Histoire de la Marche*, certaines assertions contestables. Mais M. Favone sait bien qu'il n'est pas un spécialiste de l'histoire antique ni médiévale, et, dès la page 31 de son gros volume, nous atteignons l'histoire moderne : sur les huguenots marchois, la Révolution française et l'époque contemporaine, sur les Conventionnels (comme Huguet) et les hommes politiques de son pays, sur quelques écrivains plus anciens, comme, au ^{xviii}^e siècle, le poète Tristan l'Hermite et l'historien Antoine Varillas, sur Assollant et Jules Sandeau, M. Favone nous présente des notices vivantes, nouvelles, intéressantes et, de surcroît, bourrées de bibliographies. Si, à ces notices, on joint l'historique des localités principales de la Creuse, on se rendra compte que le livre dont nous parlons est un livre extrêmement utile d'histoire régionale, où l'histoire générale peut butiner d'appréciables éléments.

G. BN.

— J. SEMONSOUS. *Basse-Auvergne. Puy-de-Dôme. Pages d'histoire* (Saint-Étienne, impr. Dumas, 1938, in-8°, 628 p.). — On peut compter les régions de France pour lesquelles on dispose de textes d'histoire locale suffisants en quantité et en qualité. Après l'Aunis, la Franche-Comté, la Lorraine, le Nord, la Loire-Inférieure et quelques autres pays, la Basse-Auvergne fait l'objet d'un recueil de morceaux choisis qui, « sous un titre trop modeste et dans le cadre d'une copieuse anthologie... embrasse l'histoire totale de la Basse-Auvergne, limitée au département du Puy-de-Dôme, depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours ». « Composé d'après une méthode vraiment scientifique », il constitue « actuellement l'unique travail qui permette d'avoir une vue d'ensemble de son passé ». Ces éloges, qui sont tirés de la préface de M. Louis Bréhier, sont largement mérités par l'intérêt et la richesse de ce recueil de près de 270 textes, dont environ 200 intéressent l'histoire moderne. Le livre se lit avec plaisir, et l'on n'a que l'embarras du choix pour citer les textes instructifs ou vivants comme le testament d'un paysan en 1737 (p. 320), les émeutes de 1841 (p. 534), en bateau sur l'Allier, etc. Bien choisis, les récits sont d'une remarquable richesse documentaire. Ils n'illustrent pas seulement l'histoire politique (peut-être les textes relatifs aux institutions ne sont-ils pas en nombre suffisant), la vie des grands personnages (le capitaine Merle, p. 215 ; Pascal, p. 247 ; Gaultier de Biauzat et Malouet, p. 415 ; Charras, p. 544), mais encore la vie économique et sociale (ici, un effort remarquable), financière, religieuse, enseignante et militaire (huit textes sur les soldats de l'an II).

Dans la plupart des cas, ces textes ont une grande valeur documentaire (quit-tance des prix au ^{xvii}^e siècle, p. 349 ; la sirvente du Dauphin d'Auvergne, p. 99 ; une lettre de rémission, p. 138-140 ; soumission de la ville de Riom à Henri IV, p. 226-227).

Une seconde catégorie de morceaux choisis ont une simple valeur explicative (sur les droits féodaux sous l'Ancien Régime, p. 301-314 ; les levées de soldats sous l'Empire, p. 520-521). Tout au plus le lecteur regrette-t-il l'absence de quelques notes d'éclaircissement (p. 289) ou rectificatives (est-il vraisemblable que Peirenc de Moras ne payait aucun impôt, p. 288?). Une troisième classe de textes paraît moins bien venue. Il s'agit de développements analogues à celui des pages 329-330 : le dessèchement des marais de la Limagne, ou à celui des pages 337-338 : les ouvriers ou compagnons, et qui sont des résumés d'ouvrages de seconde main.

Enfin, un aperçu général historique, quelques croquis auraient ajouté aux services que cet excellent petit recueil rendra certainement aux professeurs et aux historiens.

E. PRÉCLIN.

— M. J.-A. DURBEC, continuant ses recherches d'histoire locale, a publié une étude solide sur *Les Templiers dans les Alpes-Maritimes (Notice historique sur les maisons et possessions du Temple dans les diocèses d'Antibes, Grasse, Nice, Vence et Glandèves. Extrait de Nice historique. Nice, impr. de « L'Éclaireur de Nice », 1938, in-8°, 54 p., 1 carte)*. Après avoir rappelé comment les Templiers ont commencé de pénétrer dans la région à partir de 1193, l'auteur indique de quelle façon les donations, legs, achats, les effets du retrait féodal, les échanges et les successions en déshérence ont permis à l'ordre de posséder de nombreuses terres. De quelle façon les Templiers ont exploité ces terres, quel a été le rendement de celles-ci, à quels litiges ils ont été amenés avec les évêques, le clergé, les communes, les cours royales, les particuliers, M. Durbec l'indique ensuite, et il termine par des notices intéressantes sur l'arrestation et le sort des Templiers au temps de Philippe le Bel. M. Durbec verse au dossier du procès divers témoignages curieux et ne cache pas que les malheurs de l'ordre ont sans doute en grande partie procédé de la façon dont les Templiers ont accru et exploité leurs domaines. Au terme de cette étude à tous égards attachante, est publié un régeste commode des actes essentiels concernant l'ordre du Temple dans les Alpes-Maritimes.

G. BN.

— La seconde partie de la *Monographie de Biot* par M. J.-A. DURBEC (*Les vieux bourgs de Provence. Les temps modernes (de 1470 à la Révolution)* (Extrait des *Annales de la Société scientifique et littéraire de Cannes et de l'arrondissement de Grasse*, t. VIII, s. d. n. l., p. 117 à 201, illustr.) contient une série d'études, qui s'emboîtent, en quelque sorte, les unes dans les autres, sur le rôle des évêques de Grasse et de l'Église dans cette localité, l'histoire de la commanderie de Malte, les événements militaires dont Biot a été le théâtre (siège de 1592, incursion des Austro-Sardes en 1707 et destruction du bourg, incursion des Austro-Sardes en 1746 et évacuation des Biotois sur Antibes), les manifestations de la vie communale (gestion financière et litiges), enfin les principaux faits de l'histoire de la Révolution à Biot. Cette dernière période paraît bien écourtée, et, en particulier, on ne trouve rien ni sur les biens nationaux, ni sur les biens communaux. Cette réserve faite, on reconnaîtra que l'étude de M. Durbec est bien documentée et bien cons-

truite. Une troisième partie est annoncée, qui sera consacrée aux conditions économiques et sociales de la vie à Biot.

G. BN.

— Jean DONAT. *Séditions et répressions en Haute-Guyenne sous Louis XIII* (Toulouse, Lion et fils, 1937, in-8°, p. 101-136 des *Mémoires de l'Acad... de Toulouse*, t. XV). — Habile groupement de textes sur la révolte de 1620-1622, notamment sur le siège de Montauban et l'horrible sac de Nègrepelisse. Utilise surtout Pierre de Bordeaux.

H. HR.

— De deux dossiers conservés aux Archives nationales, M. Antoine ALBITRECIA, qui prépare des thèses sur l'histoire de son île natale, a tiré les éléments d'une intéressante brochure sur *La formation du département de la Corse. Esquisse d'histoire et de géographie administratives* (Paris, Gibert, [1938], in-16, 16 p.). Il y expose dans quelles conditions s'effectua, entre 1801 et 1811, le retour à un unique département de l'administration insulaire, qui avait été répartie par la Convention en deux départements, ceux du Golo et du Liamone, et montre que ce sont des considérations d'ordre financier qui ont joué le rôle déterminant dans la décision prise par Napoléon I^{er}.

G. BN.

— Les élèves, disons les « disciples » d'Émile DURKHEIM continuent de publier les cours demeurés manuscrits du maître disparu. Ainsi viennent de paraître, avec une introduction de M. Maurice HALBWACHS, deux volumes sur *L'évolution pédagogique en France* (Paris, Félix Alcan, 1938, in-8°, 6 p. non paginées-223 et 227 p. ; prix : 25 fr. chacun). Sous ce titre est en réalité édité un cours professé par Durkheim en 1904-1905, à la Sorbonne, alors que le fondateur de la sociologie française n'était habilité à faire qu'un cours de pédagogie aux candidats à l'agrégation. Mais aux questions pédagogiques Durkheim s'était toujours intéressé, et il n'eut point à improviser — si l'on peut penser que jamais Durkheim eût songé à improviser. Au reste, les préoccupations sociologiques ne sont pas absentes du cours professé, et l'historique des systèmes et institutions que présente Durkheim est conçu en fonction de l'évolution sociale. Sans doute sur des points de détail l'exposé de Durkheim, présenté sans l'*apparatus* scientifique sur lequel il devait reposer, pourrait être réformé, il éclaire cependant par des comparaisons et des analyses pertinentes les instants essentiels d'une évolution qui part des écoles cathédrales et claustrales et atteint l'ère des lycées. Il n'est pas sans intérêt de noter que nombreuses sont les pages sur l'enseignement médiéval, sur la pédagogie de l'humanisme, sur l'éducation imaginée par les Jésuites, et que l'époque moderne, depuis les écoles centrales, est un peu sacrifiée : ainsi apparaît en toute évidence l'intérêt réel que Durkheim apportait aux substructures de ses constructions sociologiques et que ses préoccupations présentes ne résultaient pas d'un « actualisme » simplifié, comme certains esprits un peu courts ont cru pouvoir le lui reprocher. M. Halbwachs rappelle, à ce propos, que Durkheim, élève apprécié de Fustel de Coulanges, a lu, à l'occasion de son cours, Alcuin dans le texte, et que le regretté Pfister ne trouvait rien à reprendre aux deux leçons de Durkheim sur la Renaissance carolingienne. La seule réserve que l'on puisse formuler touchant la large esquisse de Durkheim, c'est que son cadre même paraît mal fixé, en ce sens que certains aspects de la pédagogie internationale s'immiscent parfois sans utilité apparente dans l'analyse de la pédagogie française.

G. BN.

— La thèse de M. J.-B. PROBETTA, directeur du Service central des examens du

baccalauréat de l'Université de Paris, ne pouvait être consacrée qu'à ce sujet, *Le baccalauréat* (Paris, Baillière, 1937, in-8°, 1,038 p. et appendice de 8 p., illustr.). Cet énorme volume comprend en réalité 532 pages de texte, le reste étant occupé par des documents administratifs et législatifs de 1808 à nos jours. Encore n'y est-il question que du baccalauréat tel qu'il est apparu dans la législation universitaire napoléonienne et des transformations de cet examen de base au XIX^e siècle et au XX^e. C'est, en effet, le décret du 17 mars 1808 qui institua le baccalauréat et le diplôme qui devait sanctionner les études secondaires. Mais, depuis lors, que de corrections, que d'aménagements, que de prolongements subit l'idée première ! M. Piobetta nous guide allègrement parmi les méandres de toute cette histoire, en utilisant recueils et textes administratifs, discussions parlementaires, enquêtes officielles, renseignements privés, et ses sages conclusions sont celles d'un administrateur prudent, qui connaît du moins parfaitement la matière où doit s'exercer son action. Mais M. Piobetta n'est pas exclusivement un administrateur et un juriste : c'est un historien, qui cherche à expliquer les causes essentielles des modifications apportées à la réglementation du baccalauréat, et ainsi, sans avoir les préoccupations sociologiques d'un durkheimien, il rattache tout de même ces modifications à certaines transformations dans la société française, à l'apparition de certaines préoccupations nouvelles dans le personnel dirigeant ou parlementaire. Quelques notations statistiques, à cet égard, ont valeur démonstrative et, ainsi, la thèse de M. Piobetta pourra fournir des éléments de fait utiles non seulement aux historiens de l'enseignement en France, mais aussi aux historiens de la bourgeoisie nationale.

G. Bn.

— G. GENDARME DE BÉVOTTE. *Souvenirs d'un universitaire* (Paris, Librairie académique Perrin, 1938, in-8°, 322 p.). — Au lendemain de sa mise à la retraite, M. Gendarme de Bévette, inspecteur général de l'Éducation nationale, écrivit ces *Souvenirs*. Il venait de les terminer, quand une courte et brutale maladie l'emporta. Il avait voulu consacrer quelques mois encore à cette Université, qu'il servit pendant cinquante ans. Dans cette œuvre dernière, ses amis le retrouvent tout entier et c'est ce qui en fait pour eux le charme profond. Mais elle a été écrite pour un public plus large, qui en goûtera la sincérité et qui y trouvera une infinité de remarques précieuses.

Le titre indique très exactement le contenu du livre. C'est, en un sens, une autobiographie, qui nous fait connaître la formation, l'activité, les sentiments intimes de l'auteur. Sa personnalité s'y affirme à chaque page. Pourtant, il ne s'y écarte à aucun moment de la voie qu'il s'était tracée ; si toute sa vie, ou presque, est incluse dans ces *Souvenirs d'un universitaire*, c'est qu'il l'avait vouée tout entière à l'enseignement.

Sa carrière lui avait assuré une expérience qu'on ne pourrait guère concevoir plus large. Et, comme il en avait franchi sans hâte les étapes successives, il avait reçu de chacune d'elles tout l'enrichissement intellectuel que chacune d'elles pouvait comporter. Aussi ne trouvons-nous pas seulement dans ce livre un exemple typique de carrière universitaire, d'une carrière tout à fait normale, à ceci près qu'elle s'est continuée jusqu'à un terme que la plupart des carrières universitaires n'atteignent point ; nous y trouvons aussi un tableau complet, et qui n'est certes pas sans intérêt pour l'histoire, de ce qu'a été l'enseignement secondaire en France avant et après la réforme de 1902, jusqu'aux réformes, plus profondes encore, que

verront sans doute se développer les années prochaines. Élève de l'École normale supérieure de 1886 à 1889, M. de Bévotte décrit la vie de l'École, au temps où Georges Perrot, l'archéologue, en était directeur, avant la transformation à laquelle présida Ernest Lavisse. Professeur au lycée d'Aix en 1889, au lycée de Nice en 1892, au lycée de Montpellier en 1894, au lycée Hoche en 1899, il étudie le milieu universitaire et le caractère des études secondaires avant 1902, puis après la réforme qu'il eut à appliquer comme professeur au lycée Louis-le-Grand, où il enseigna de 1903 à 1920. Il insiste alors sur les transformations matérielles et morales qui se produisirent, au cours de la guerre mondiale, dans les études et dans le milieu universitaire. Et ce fut presque une Université nouvelle, bien différente de celle où il avait jusqu'alors vécu, qu'il apprit lui-même à connaître du dehors, comme inspecteur de l'Académie de Paris et comme inspecteur général.

Nous avons ainsi, dans ce livre d'une lecture aisée et charmante, une histoire continue et concrète de notre enseignement secondaire de 1889 à 1936. Sous les apparences modestes de simples souvenirs personnels, il nous en donne peut-être une connaissance plus intime que les études spéciales qui en ont été faites jusqu'ici. Le livre de M. Gendarme de Bévotte est un document que les futurs historiens de l'enseignement public en France ne devront pas négliger.

G. PAGES.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

I. HISTOIRE GÉNÉRALE ET INSTRUMENTS DE TRAVAIL

Eight international Congress of historical sciences, Zurich, 1938 (analyse sommaire des communications). [*Bull. of the International Committee of historical sciences*, n° 39 et 40, avril et juillet 1938.] — De Bruyne (Lucien). Archéologie chrétienne, 1935-1936 (revue bibliographique). [*Bull. de l'Institut historique belge de Rome*, 1937, fasc. XVIII.] — Dillay (Madeleine). Instruments de recherche du fonds du Parlement de Paris dressés au greffe de la Juridiction (inventaire et description). [*Archives et Bibliothèques*, 1937-1938, n° 1-2.] — Godet (Marcel). Développement des bibliothèques et crise du livre (combat l'opinion pessimiste de Duhamel que « la lecture agonise dans le grand public ». La « crise du livre » est plutôt une « crise de l'édition »). [*Ibid.*, 1937-1938, n° 1-2.]

Taylor (Henry Osborn). Continuities in History (article de généralités de caractère philosophique). [*American Historical Review*, octobre 1938, t. XLIV.] — Becker (Carl). What is historiography? (jusqu'à présent, « l'historiographie a été une notation critique des livres d'histoire ». A propos du bon livre de M. H. E. Barnes, *History of historical writing*, M. Becker regrette que l'auteur n'ait pas vu que l'historiographie doit être une histoire de l'histoire et non des historiens, une histoire des fables, des légendes). [*Ibid.*, octobre 1938, t. XLIV.] — Bartstra (J. S.). Le débat inachevé (étude sur la valeur, la méthode, le rôle de l'histoire à propos de livres de MM. J. Huizinga et Jan Romein). [*Nederlandsche historiebladen*, 1^{re} année, n° 1 (janvier 1938).]

Bursch (F. C.). Historie en praehistorie (les limites entre préhistoire et histoire tendant à s'effacer, souhaite que les historiens tiennent compte de plus en plus des enseignements de la science-sœur). [*Tijdschrift voor geschiedenis*, 53^e année (1938), afl. 1.] — Febvre (Lucien). Quelques aspects d'une ethnographie en plein travail (à propos des thèses de Jacques Soustelle consacrées à l'ethnographie du Mexique). [*Ann. d'hist. écon. et sociale*, mai 1938.] — Enno van Gelder (H. A.). De persoon van Jacob Burckhardt. [*Tijdschrift voor geschiedenis*, 53^e année (1938), afl. 3.] — Geyl (P.). Allemands et Thiois (à propos de livres récents, insiste sur la distinction nécessaire entre Allemands et Flamands (ce mot étant entendu au sens large) dans l'histoire et dans le présent). [*Nederlandsche historiebladen*, 1^{re} année, n° 2 (avril 1938).] — Haguenauer (M.). Une vue générale de l'histoire politique et sociale du Japon (excellente mise au point à propos de la traduction italienne de l'ouvrage de N. Konrad, N. Staroselzief, F. Mesin et E. Joukof. Breve storia del Giappone politico-sociale). [*Ann. d'hist. écon. et sociale*, mai 1938.]

II. ORIENT CLASSIQUE

Contenau (G.). Les fouilles en Asie occidentale, 1936-1937 (compte-rendu annuel des résultats des fouilles en Mésopotamie, Assyrie, Iran, Syrie, Phénicie, Palestine, Arabie). [*Revue archéologique*, avril-juin 1938.] — Tresson (P.). La stèle triomphale de Thoutmosis, III. [*Rev. biblique*, octobre 1938.] — Vaux (R. P. R. de) et Savignac (R. P. R.). Nouvelles recherches dans la région de Cadès (résultats des explorations effectuées en mars 1937 dans la région comprise entre 'Ain Qedeirat et 'Ain Quedeis). [*Ibid.*, janvier 1938.] — Schaeffer (Claude F.-A.). De quelques problèmes que soulèvent les découvertes de Tell Atchana (à 25 kilomètres environ au nord d'Antioche, les fouilles révèlent une forte influence égéenne). [*Syria*, 1938, fasc. 1.] — Id. Les fouilles de Ras Shamra-Ugarit. Neuvième campagne. Printemps 1937. Rapport sommaire. [*Ibid.*, 1938, fasc. 3.] — Vaux (R. P. R. de). Les textes de Ras Shamra et l'Ancien Testament (les contacts historiques avec l'Ancien Testament se réduisent à peu de chose, les textes ont pour sujet des légendes répandues en Canaan, que les Hébreux ont dû connaître). [*Rev. biblique*, octobre 1937.] — Virolleaud (Ch.). Textes alphabétiques de Ras-Shamra provenant de la neuvième campagne. [*Syria*, 1938, fasc. 2.] — Thureau-Dangin (Fr.). Trois contrats de Ras-Shamra (texte et traduction). [*Ibid.*, 1937, fasc. 3.] — Virolleaud (Ch.). La déesse 'Anat, poème de Ras Shamra (texte et commentaire). [*Ibid.*, 1937 fasc. 1, 3.] — Dossin (Georges). Les archives épistolaires du palais de Mari (elles fournissent une riche documentation sur la géographie et l'histoire politique de la Mésopotamie ancienne). [*Ibid.*, 1938, fasc. 2.] — Parrot (André). La troisième campagne de fouilles à Mari (elle confirme les résultats acquis à la fin de la seconde campagne : le palais de Mari a été détruit par Hammurabi). [*Ibid.*, 1937, fasc. 1.] — Id. Les fouilles de Mari. Quatrième campagne, hiver 1936-1937. Rapport préliminaire. [*Ibid.*, 1938, fasc. 1.] — Id. Les peintures du palais de Mari (description minutieuse et nombreuses reproductions). [*Ibid.*, 1937, fasc. 4.] — Barrois (A.-G.). Les installations hydrauliques de Megiddo (résultats des fouilles de l'Institut oriental de l'Université de Chicago). [*Ibid.*, 1937, fasc. 3.]

Savignac (R. P. R.). Le dieu nabatéen de La'abanet et son temple (un nouveau temple bien conservé a été découvert à Et-Tannour). [*Rev. biblique*, juillet 1937.] — Hrozný (Bedrich). Le nom et le caractère de Gilgamesh (il est le prototype d'Ulysse). [*Acad. des Inscr. et Belles-Lettres. Bull.*, mars-avril 1938.] — Cantinneau (J.). Tadmorea (suite d'articles parus en 1933 et 1936, nombreux textes et commentaires). [*Syria*, 1938, fasc. 1 et 2.] — Perdriset (Paul). Le monument de Hermel (ce n'est pas un monument funéraire, mais un mémorial destiné à rappeler sur la frontière les succès cynégétiques des souverains de l'Émésène). [*Ibid.*, 1938, fasc. 4.] — Vincent (R. P. L.-H.). L'aube de l'histoire à Jéricho (d'après les fouilles de 1935 et 1936). [*Rev. biblique*, octobre 1938.] — Vaux (R. P. R. de). Exploration de la région de Salt (résultat d'une exploration rapide de la région de Salt en Transjordanie, effectuée en juillet-août 1937). [*Ibid.*, 1^{er} juillet 1938.] — Id. Le cadre géographique du poème de Krt (c'est la région située à l'ouest du lac de Tibériade). [*Ibid.*, juillet 1937.] — Lagrange (R. P. M.-J.). L'authenticité mosaïque de la Genèse et la théorie des documents. [*Ibid.*, avril 1938.] — Bikerman (E.). Les

Hérodiens (ce n'est pas une secte hérétique, mais les serviteurs d'Hérode qui interrogèrent le Christ sur son attitude à l'égard des Romains). [*Ibid.*, avril 1938.] — Dussaud (René). Le prophète Jérémie et les lettres de Lakish (correspondance datée de 587, échangée entre Hoshah' Yah et Ya'ush, gouverneur de Lakish; il y est fait allusion aux paroles « défaitistes » du prophète). [*Syria*, 1938, fasc. 3.] — Abel (R. P. F.-M.). L'île de Jotabé (qui commande l'entrée du golfe d'Akaba). [*Rev. biblique*, octobre 1938.] — Poidebard (R. P.). Reconnaissances dans l'ancien port de Tyr, 1934-1936 (résultats de recherches faites en avion et avec l'aide de scaphandriers). [*Syria*, 1937, fasc. 4.] — Abel (R. P. F.-M.). L'expédition des Grecs à Pétra en 312 avant J.-C. (les Nabatéens au IV^e siècle). [*Rev. biblique*, juillet 1937.] — Écochard (Michel). Consolidation et restauration du portail de Bêl à Palmyre (faites en 1932; nombreuses photographies). [*Syria*, 1937, fasc. 3.] — Schlumberger (Daniel). Réflexions sur la loi fiscale de Palmyre (datée de 137, elle montre que Palmyre était déjà en réalité vassale de Rome). [*Ibid.*, 1937, fasc. 3.] — Seyrig (Henri). Antiquités syriennes; suite (note sur Hérodien, prince de Palmyre; armes et costumes iraniens de Palmyre; sur quelques sculptures palmyréniennes. Inscriptions grecques de Palmyre). [*Ibid.*, 1937, fasc. 1, 4.] — Vaux (R. P. R. de). Un détail de la synagogue de Doura (panneau consacré à l'Exode et au passage de la Mer Rouge). [*Rev. biblique*, 1^{er} juillet 1938.] — Mesnil du Buisson (comte du). Un bilingue araméen-grec de l'époque parthe à Doura-Europos (R. Dussaud conteste la date de 31 après J.-C. et le reporte au III^e siècle de notre ère). [*Syria*, 1938, fasc. 2.]

III. PRÉHISTOIRE. ANTIQUITÉ

Przeworski (St.). La préhistoire du Caucase. [*Rev. des Ét. anc.*, avril-juin 1938.] — Chapot (Victor). Sentiments des Anciens sur le machinisme (à propos du livre de P.-M. Schuhl). [*Ibid.*, avril-juin 1938.] — Spey (K.). De antieke staat (montre, en les confrontant avec nos conceptions modernes, la diversité des États de l'antiquité grecque et romaine et les caractères particuliers de leurs principes politiques). [*Tijdschrift voor geschiedenis*, 53^e année (1938), afl. 2.] — De Ruyt (Franz). Les études anciennes en Italie. 4^e série : 1935-1936 (revue bibliographique). [*Bull. de l'Institut historique belge de Rome*, 1937, fasc. XVIII.]

Graindor (Paul). Parthénon et Corès (le Parthénon était primitivement une pièce réservée aux servantes d'Athéna; c'est plus tard qu'on substitua à ces servantes les effigies de marbre appelées Corès). [*Rev. archéologique*, avril-juin 1938.] — Chapouthier (F.). La coiffe d'Artémis dans Éphèse trois fois néocore. [*Rev. des Ét. anc.*, avril-juin 1938.] — Boyancé (P.). Sur l'orphisme (très importante discussion de l'ouvrage du R. P. Lagrange). [*Ibid.*, avril-juin 1938.] — Hatzfeld (J.). La fin du régime de Thérémène. [*Ibid.*, avril-juin 1938.] — Abel (R. P. F.-M.). L'ère des Séleucides (origines et vicissitudes de cette ère, qui a été l'une des plus durables marques de la pénétration de l'hellénisme en Orient). [*Rev. biblique*, avril 1938.] — Graindor (P.). Le nom de l'Université d'Athènes sous l'Empire (impossible de le connaître encore; en tout cas, ce n'était pas Μουσείον, comme le croit M. Oliver). [*Rev. belge de philologie et d'histoire*, janvier-juin 1938.]

Cohen (D.). Augustus (insiste sur l'action pacificatrice et spécialement traditionnelle et conservatrice de l'empereur). [*Tijdschrift voor geschiedenis*, 53^e année

(1938), afl. 3.] — *Thiel (J. H.)*. Keizer Claudius (d'après des documents datés de périodes différentes de son règne, provenant de régions très diverses de l'Empire, conclut que Claude doit être considéré sinon comme un des plus grands, du moins comme un des empereurs romains importants). [*Ibid.*, 53^e année (1938), afl. 1.] — *Benoit (F.)*. La voie d'Italie en Espagne, à l'époque d'Auguste, sur le territoire d'Aries (cette route, très ancienne, traversait le Rhône près de Tarascon; elle ne passait donc pas par Arles). [*Rev. des Ét. anc.*, avril-juin 1938.] — *Palanque (J.-R.)*. A propos de la conversion de Constantin (discussion du compte-rendu, fait par M. Seston, de la biographie de Constantin par l'auteur). [*Ibid.*, avril-juin 1938.] — *Peeters (F.)*. Le culte de Jupiter en Espagne, d'après les inscriptions (évolution et persistance du culte; à suivre). [*Rev. belge de philologie et d'histoire*, janvier-juin 1938.] — *Vulic (N.)*. Fouilles en Serbie méridionale (le théâtre romain de Scupé). [*Acad. des Inscr. et Belles-Lettres. Bull.*, mars-avril 1938.] — *De Ruyt (Franz)*. Une borne de repérage, datée de Claude, sur le terrain de la nouvelle Académie belge à Rome, à Valle Giulia. [*Bull. de l'Institut historique belge de Rome*, 1937, fasc. XVIII.] — *Horowitz (P.)*. Essai sur les pouvoirs des procureurs-gouverneurs, 1^{re} partie (ce furent des gouverneurs pleinement indépendants et égaux dans leurs pouvoirs et leurs attributions des autres gouverneurs de l'ordre sénatorial). [*Rev. belge de philologie et d'histoire*, janvier-juin 1938.] — *Louis (René)*. Les thermes gallo-romains des Fontaines-Salées, à Saint-Père-sous-Vézelay (Yonne) (description minutieuse des résultats obtenus après la quatrième campagne de fouilles, en août-septembre 1937). [*Rev. archéologique*, avril-juin 1938.] — *Benoit (Fernand)*. La basilique d'Arles (étude des fragments de ce monument qui date du règne d'Auguste. C'était à la fois un tribunal et une bourse). [*Ibid.*, avril-juin 1938.] — *Pajot (F.)* et *Chaume (M.)*. Sur les domaines gallo-romains de la région bourguignonne (polémique entre deux érudits au sujet des origines de la seigneurie de Grancey). [*Ann. de Bourgogne*, juin 1938, fasc. 2.]

IV. LE MOYEN AGE

H. van Werveke. La critique des idées de Des Marez sur la colonisation franque (passe en revue les traits principaux de l'ouvrage de Des Marez, indique les réserves qu'il y a lieu d'y faire, note l'importance du livre de Fr. Petri, *Germanisches Volkserbe in Wallonien und Nord-Frankreich*, et annonce une nouvelle étude sur cette question). [*Nederlandsche historiebbladen*, 1^{re} année, n° 1 (janvier 1938).] — *Gilissen (J.)*. Note sur la colonisation germanique en Brabant (examen à la lumière des découvertes archéologiques récentes des théories de feu Des Marez, qui paraissent très fragiles). [*Rev. belge de philologie et d'histoire*, janvier-juin 1938.]

Toussaint (Maurice). Essai sur la question franque en Lorraine (répertoire des nécropoles et sépultures isolées de l'époque franque découvertes dans le département de la Meuse). [*Rev. des Quest. hist.*, mai-septembre 1938.] — *Lot (F.)*. La victoire sur les Alamans et la conversion de Clovis (combat les conclusions de M. A. Van de Vyver, qui recule cette victoire et la conversion qui en fut la conséquence à 506). [*Rev. belge de philologie et d'histoire*, janvier-juin 1938.] — *Didier (N.)*. Les origines du droit souverain d'amortissement, dans le comté de Hainaut (ce droit procède de la notion de domination territoriale et n'a été qu'ultérieurement rattaché à la conception de la seigneurie féodale). [*Rev. d'hist. ecclés.*, juillet

1938.] — *Vaux* (R. P. R. de). Une mosaïque byzantine à Ma'in, Transjordanie (mutilée par les iconoclastes et restaurée en 719). [*Rev. biblique*, avril 1938.] — *Binon* (Stéphane). Un « Éloge de la Sainte-Croix » dans un chrysobulle de Nicéphore Phocas (de 964). [*Bull. de l'Institut historique belge de Rome*, 1937, fasc. XVIII.] — *Bloch* (Marc). A travers l'histoire du domaine royal (à propos des ouvrages de *James Westfall Thompson* et *William Mendel Newman*). [*Ann. d'hist. écon. et sociale*, mai 1938.] — *Marçais* (Georges). Sur l'inscription arabe de la cathédrale du Puy (paraît avoir été faite d'après un modèle retrouvé dans la petite église des Abruzzes voisine de Carsoli). [*Acad. des Inscriptions et Belles-Lettres. Bull.*, mars-avril 1938.] — *La Monte* (John L.). The viscounts of Naplouse in the twelfth century. [*Syria*, 1938, fasc. 3.] — *Deschamps* (Paul). Le château de Servantikar en Cilicie. Le défilé de Marris et la frontière du comté d'Édesse (château arménien perdu définitivement vers 1337). [*Ibid.*, 1937, fasc. 4.] — *Lagrange* (R. P. M.-J.). Le réalisme et le symbolisme de Dante. [*Rev. biblique*, octobre 1937.] — *Hudig-Frey* (M.). L'architecture profane italienne du XII^e au XV^e siècle comme expression de la forme de gouvernement (étudie les palais privés avec leurs tours, les monuments publics avec les loggie et note les rapports du passage de l'art médiéval à celui de la Renaissance, avec le passage des gouvernements patriciens à la domination d'un homme). [*Tijdschrift voor geschiedenis*, 53^e année (1938), afl. 2.] — *Ganshof* (F. L.). Notes sur Bruges pendant la période préconstitutionnelle de son histoire (suit, à l'aide de faits groupés avec précision, le développement de la ville au cours des X^e, XI^e et XII^e siècles, depuis le *castrum* jusqu'au *portus* à la population d'aventuriers, puis à la constitution d'autorités régulières et à l'élargissement du rôle des marchands). [*Nederlandsche historiebladen*, 1^{re} année, n° 3 (juillet 1938).] — *Berthelier* (Simone). L'expansion de l'ordre de Cluny et ses rapports avec l'histoire politique et économique, du X^e au XII^e siècle (mise au point avec carte des établissements de plus de huit moines fondés en France). [*Rev. archéologique*, avril-juin 1938.] — *Tenhaeff* (N. B.). Fontes Egmondenses. I : De Egmondsche heiligenlevens (confirme les conclusions du professeur Oppermann, qui, éditeur des *Fontes Egmondenses*, a conclu à l'inauthenticité des *Vies de saints*, qui en font partie). [*Tijdschrift voor geschiedenis*, 53^e année (1938), afl. 2.] — *Doudelez* (G.). La révolution communale de 1280 à Ypres (second article). [*Rev. des Quest. hist.*, mai-septembre 1938.] — *Verlinden* (C.). La grande peste de 1348 en Espagne (étude minutieuse de ses conséquences sociale et économique; l'auteur pense que ses conclusions sont valables pour l'Europe entière). [*Rev. belge de philologie et d'histoire*, janvier-juin 1938.] — *Enklaar* (D. Th.). De partij-naam Kabeljauw (le nom de parti Kabeljauw) (les *Kabeljauws* et les *Hoecks* furent deux partis hollandais du XIV^e siècle. Sous réserve de confirmation par les philologues, l'auteur de l'article croit à une origine française de ces noms (*kabeljauw* désigne un poisson vorace, dont il rapproche le nom de *caboche* (Cabochiens), et *hoeck* pourrait désigner l'hameçon dont leurs adversaires auraient fait leur symbole) et tire argument de plombs historiés du musée de Cluny). [*Tijdschrift voor geschiedenis*, 53^e année (1938), afl. 1.] — *Van Werveke* (H.). La réforme monétaire flamande de 1389-1390 (au cours des dernières années du règne de Louis de Male, une sorte de guerre monétaire s'était ouverte entre la Flandre et le Brabant : en manipulant les espèces, chacun des deux États s'efforçait à attirer chez soi les métaux précieux de l'autre. Après des expériences répétées, la querelle se termina, en

1389-1390, par une réforme au profit de Philippe le Hardi). [*Nederlandsche historiebleden*, 1^{re} année, n° 3 (juillet 1938).] — *Degrijse (R.)*. L'origine de l'industrie du caquage des harengs (elle date de la fin du xiv^e siècle, se heurte bientôt à divers obstacles, se développe largement au xv^e). [*Ibid.*, 1^{re} année, n° 2 (avril 1938).] — *Grundzweig (A.)*. Notes sur la musique des Pays-Bas au xv^e siècle). [*Bull. de l'Institut historique belge de Rome*, 1937, fasc. XVIII.] — *Van der Essen (L.)*. L'unité historique des Pays-Bas (indépendamment de la différence des races, il y avait une unité grande-néerlandaise avant le xvi^e siècle et l'idée en a survécu à la séparation des Provinces-Unies et des provinces belges). [*Nederlandsche historiebleden*, 1^{re} année, n° 2 (avril 1938).]

V. XVI^e SIÈCLE

Roersch (Alphonse). L'humanisme belge de la Renaissance, à la lumière des plus récents travaux. [*Bull. de l'Institut historique belge de Rome*, 1937, fasc. XVIII.] — *Meester (Bernard de)*. Quelques lettres inédites d'Erycius Puteanus, conservées en Italie (humaniste belge né en 1574, professeur à Milan, puis à Louvain, où il succède à Juste Lipse). [*Ibid.*, 1937, fasc. XVIII.] — *Meylan (Ed. F.)*. L'évolution de la notion d'amour platonique (retrace les étapes par lesquelles la doctrine de Platon a passé pour aboutir à ce que, depuis le xvi^e siècle, on appelle amour platonique. Ce n'est pas Ficin, mais Pic de la Mirandole qui a donné l'impulsion à l'idée d'un amour entièrement spirituel. Étudie le rôle de Bembo, de Castiglione et des poètes, comme Hérold, dans sa diffusion). [*Humanisme et Renaissance*, 1938, t. V, fasc. 3.]

Gielens (A.). En quelle année est né Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde? (entre le 15 décembre 1539 et le 20 juillet 1540). [*Nederlandsche historiebleden*, 1^{re} année, n° 2 (avril 1938).] — *Roosbroeck (R. van)*. L'opposition d'Anvers à son évêque (1562-1563) (à propos d'un incident caractéristique des querelles religieuses du xvi^e siècle, donne un tableau des dispositions des magistrats et de la population anversoise à l'égard des autorités; montre à la fois leur attachement à l'Église et leur aversion pour l'Inquisition). [*Ibid.*, 1^{re} année, n° 1 (janvier 1938).] — *Smedt (O. de)*. De Englsche natie en Antwerpen in het tijdperk der economische konferenties te Brugge, 1565-1566 (des contestations très vives s'étaient élevées entre le gouvernement des Pays-Bas et celui de Londres dès l'avènement d'Elisabeth, au sujet de l'Intercourse. Des négociations eurent lieu à Bruges en 1565-1566, caractéristiques des tendances nouvelles des États en matière économique. Anvers, qui tenait avant tout à la reprise des relations, contribua activement à un accord qui était une défaite pour les Pays-Bas). [*Ibid.*, 1^{re} année, n° 1 (janvier 1938).] — *Doutrepoint (Antoinette)*. Martin de Vos et l'entrée triomphale de l'archiduc Ernest d'Autriche à Anvers en 1594 (étude iconographique des allégories représentées dans une série de dessins par Martin de Vos). [*Bull. de l'Institut historique belge de Rome*, 1937, fasc. XVIII.] — *Beuzari (pasteur)*. Louis de Berquin (biographie très résumée). [*Bull. de la Soc. d'hist. du Protestantisme français*, avril-juin 1938.] — *Glaesener (H.)*. Juste Lipse et Guillaume du Vair (les affinités que l'on remarque entre les deux écrivains qui ont traité le même sujet s'expliquent par l'imitation de Du Vair qui a rencontré Juste Lipse en 1581 et a lu attentivement son *De Constantia*). [*Rev. belge de philologie et d'histoire*, jan-

vier-juin 1938.] — *Pollet (V.-M.)*. La date de l'opuscule de Cajétan, *Ad Septemdecim Quaesita responsiones* (proposé 1532). [*Rev. d'hist. ecclés.*, juillet 1938.] — *Girard (A.)*. Le Conseil des Indes au XVII^e siècle (à propos de l'ouvrage de *Ernst Schafer*). [*Ann. d'hist. écon. et sociale*, mai 1938.] — *Draper (J. W.)*. Historic local colour in *Macbeth* (au point de vue de la couleur locale, *Macbeth* est intermédiaire entre *Jules César* et *Antoine et Cléopâtre*). [*Rev. belge de philologie et d'histoire*, janvier-juin 1938.]

VI. L'ANCIEN RÉGIME

Guichard (J.). Saint Vincent de Paul et le docteur tenté contre la foi (suppose que le saint a voulu désigner ainsi Nicolas Coeffeteau). [*Rev. d'hist. de l'Église de France*, avril-juin 1938.] — *Hexter (J. H.)*. The problem of the Presbyterian Independents (l'histoire classique oppose les Presbytériens et les Indépendants anglais à partir de 1648. Or, sur les 200 noms d'Indépendants qui ont organisé le Commonwealth, 39 sont des « anciens » de Presbytères (pour 7 comtés seulement). L'auteur arrive à la conclusion « qu'il y avait une plus grande proportion de Presbytériens (Indépendants) que de Presbytériens purs dans le Long Parlement ». Analyse nuancée). [*American Historical Review*, octobre 1938, t. XLIV.] — *Levan (A.)*. Le Saint-Siège et l'élection impériale du 22 décembre 1636 (étude les efforts de la diplomatie française pour entraîner le Saint-Siège à employer son influence en vue de faire sortir la couronne impériale de la maison d'Autriche ; les résistances qui lui furent opposées). [*Rev. d'hist. ecclés.*, juillet 1938.] — *Vermeulen (F.)*. Histoire de la construction et description de l'ancienne maison *Ter Nieuwburg* à Ryswyck (étude d'architecture sur la « maison royale », où se tinrent les conférences de la paix en 1697, et qui avait été construite de 1630 à 1634). [*Nederlandsche historiebleden*, 1^{re} année, n° 1 (janvier 1638).] — *Carsten (F. L.)*. Die Judenfrage in der Auseinandersetzung zwischen dem Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg und den Landständen, 1640-1688 (sous Frédéric-Guillaume, les États des différentes régions du Brandebourg prennent position contre les Juifs ; l'Électeur et ses fonctionnaires, pour des raisons d'utilité, prennent parti pour eux). [*Tijdschrift voor geschiedenis*, 53^e année (1938), afl. 1.] — *Savory (D. L.)*. Industriels picards réfugiés en Irlande (après la Révocation de l'Édit de Nantes). [*Bull. de la Soc. d'hist. du Protestantisme français*, avril-juin 1938.] — *Piguet (Em.)*. Les dénombrements généraux de réfugiés au Pays de Vaud et à Berne, à la fin du XVII^e siècle (suite, dénombrement de 1698). [*Ibid.*, avril-juin 1938.] — *Funck-Brentano (F.)*. La marquise de Montespan dans l'affaire des poisons (affirme sa culpabilité). [*Rev. des Quest. hist.*, mai-septembre 1938.]

Robert (Edmond des). Noël des Roberts, 1656-1721, brigadier des armées du roi, lieutenant du roi à Huningue, commandant en Haute-Alsace (suite, en 1708-1709, tableau de la défense d'Huningue). [*Rev. d'Alsace*, avril-juin 1938.] — *Fabre (André)*. Une Assemblée du Désert surprise en 1755 à Dions. [*Bull. de la Soc. d'hist. du Protestantisme français*, avril-juin 1938.] — *Spies (A.)*. La police des incendies à Sélestat au XVIII^e siècle. [*Rev. d'Alsace*, avril-juin 1938.] — *Dartein (abbé de)*. Charles-Mathieu-Sylvestre de Dartein, baron de Danviller, 1749-1814 (de 1779 à 1783 ; à suivre). [*Ibid.*, avril-juin 1938.] — *Meng (John J.)*. A footnote to secret aid in the American Revolution (étude critique de la date des *Réflexions* : plan ministériel d'aide secrète. Alors que Doniol le date de fin 1775,

M. J. J. Meng prouve qu'il n'a pu être écrit avant mars 1776). [*Ibid.*, juillet 1938, t. XLIII.] — Williams (David). More light on Franklin's religious ideas (extraits d'une autobiographie de David Williams, 1738-1816 : *Incidents in my own life which have been thought of some importance*. Ils traitent de la formation du Thirteenth Club et de la part prise par B. Franklin à la publication (s. d.) de la *Liturgy on the Universal Principles of Religion and morality*. Détails sur les précautions prises par Franklin : il se cacha à Chelsea chez Williams en 1774). [*Ibid.*, juillet 1938, t. XLIII.]

VII. LA RÉVOLUTION FRANÇAISE ET LE PREMIER EMPIRE

Grossbart (J.). La presse polonaise et la Révolution française (suite, jusqu'à l'insurrection de Kosciusko). [*Ann. hist. de la Révol. fr.*, mai-juin 1938.] — Lokke (C. Ludwig). Le plaidoyer de Malouet en faveur de l'esclavage en 1789. [*Ibid.*, mai-juin 1938.] — Kiechel (L.). La Grande Révolution à Huningue (suite, l'année 1790). [*Rev. d'Alsace*, avril-juin 1938.] — Le Clercq (abbé Carlo). Quatre lettres de Cornille-François Nelis à Henri Van Wijn (datées de 1792). [*Bull. de l'Institut historique belge de Rome*, 1937, fasc. XVIII.] — Aubert (G.). La Révolution à Douai. La Société populaire après le 9 thermidor (suite). [*Ann. hist. de la Révol. fr.*, mai-juin 1938.] — Theunisz (J.). De zegeering der provisionele representanten van het volk van Enkhuizen, 23 januari-25 juni 1795 (étude l'action des représentants provisoires du peuple dans une petite ville, qui sommeillait depuis plus d'un siècle dans la décadence et où un « comité révolutionnaire » s'empara du pouvoir sans difficulté. Montre ce que furent les premiers contacts des « Bataves » avec les Français). [*Tijdschrift voor geschiedenis*, 53^e année (1938), afl. 3.] — Vallée (Gustave). Population et conscription, de 1798 à 1814 (la proportion des conscrits réellement envoyés au combat est toujours restée au-dessous de 48 % des appelés, ainsi s'explique l'accroissement de population malgré les pertes subies). [*Rev. de l'Institut Napoléon*, n° 3, 3^e trimestre 1938.] — Grunbaum-Ballin (P.). L'abbé Grégoire, bibliothécaire (à l'Arsenal, de germinal an VII au 4 nivôse an X, où il devient sénateur). [*Archives et Bibliothèques*, 1937-1938, n° 2.] — Lokke (Carl Ludwig). London merchant interest in the St Domingue plantations of the Emigrés, 1793-1798 (les émigrés qui avaient des plantations à Saint-Domingue (Choiseul, Walsti, M^{me} de Belsunce) ont obtenu des prêts de banques londoniennes (Simond et Hankney, Turnbull et Forbes) qui ont poussé l'Angleterre à conquérir l'île ; c'est l'histoire d'un échec). [*American Historical Review*, juillet 1938, t. XLIII.]

Deschamps (Jules). L'ascension de Bonaparte, vue par ses contemporains anglais (de brumaire à la paix d'Amiens). [*Rev. de l'Institut Napoléon*, 1938, n° 1.] — Id. Bonaparte et ses visiteurs anglais de 1802 (montre la curiosité des Anglais qui affluent en France, aussitôt la signature de la paix, pour le nouveau régime et pour le Premier Consul). [*Ibid.*, n° 3, 3^e trimestre 1938.] — Sagnac (Philippe). Introduction à la *Revue de l'Institut Napoléon* (revue rapide des questions à traiter). [*Ibid.*, 1938, n° 1.] — Mauricheau-Beaupré. Le Trianon impérial (les séjours de l'Empereur et les travaux d'aménagement). [*Ibid.*, n° 3, 3^e trimestre 1938.] — Meynier (Albert). L'industrie française de 1800 à 1814 (sa rapide renaissance qui assura son avenir même quand survint la catastrophe politique et militaire). [*Ibid.*, 1938, n° 2.] — Peyrebère de Gillouet. Les pérégrinations de la reine Louise

de Prusse, octobre 1806-juillet 1807. [*Rev. des Quest. hist.*, mai-septembre 1938.] — *Bastard* (chef d'escadron). La campagne de 1807. [*Rev. d'histoire rédigée à l'état-major de l'Armée*, 1938, nos 164, 165, 166, 167, 168, 169.] — *Kukiel* (général). La guerre de 1812 (résumé d'un ouvrage polonais en deux volumes, présenté par l'auteur). [*Ibid.*, 1938, n° 172 (à suivre).] — *Duhem* (Jules). Le ballon incendiaire de Moscou en 1812. [*Rev. de l'Institut Napoléon*, 1938, n° 2.] — *Chapuisat* (Edouard). Le second passage des Alliés en Suisse, 1815. [*Ibid.*, 1938, n° 2.]

VIII. LE XIX^e ET LE XX^e SIÈCLES

Courtois (C.). Marmont et l'économie rurale de la région châtillonnaise. L'élevage du mouton (suite de l'article paru en 1936, fasc. 3). [*Ann. de Bourgogne*, juin 1938, fasc. 2.] — *Rude* (François). Pierre Charnier, fondateur du mutuellisme à Lyon (royaliste et catholique, ce chef d'atelier lyonnais, propriétaire de quatre métiers, intermédiaire entre le patronat et le salariat, groupe, en 1827, un certain nombre de chefs d'ateliers comme lui ; c'est la première assoc. mutuelle qui joue un grand rôle en 1831 ; à suivre). [*Révol. de 1848*, mars-avril-mai 1938.] — *Zevada* (Alexandre). L'émeute des Quatre-Sous à Anzin en 1833 (provoquée par la grève des mineurs qui réclamaient une augmentation de quatre sous par jour. Les « attendus » du jugement prononcé par le tribunal de Valenciennes soulignent l'extrême misère des mineurs). [*Ibid.*, décembre 1937-janvier-février 1938.]

Godart (Justin). Gilbert Randon, de Lyon, dessinateur et chansonnier (nombreux textes de chansons composées en 1848 et 1849). [*Ibid.*, mars-avril-mai 1938.] — *Gossez* (A.-M.). La situation sociale de l'ouvrier lillois du textile autour de 1848 (tableau précis dressé à l'aide d'un article écrit par Alph. Bianchi en 1854 dans l'*Almanach de l'exil* pour 1855 et de l'*Ouvrier filtier*, *Almanach pour 1848*). [*Ibid.*, décembre 1937-janvier-février 1938.]

Poirson (Philippe). Un essai de médiation franco-britannique en 1847 (dans le conflit entre l'Uruguay et le dictateur argentin Rosas). [*Rev. des Quest. hist.*, mai-septembre 1938.] — *Marx* (Julius). Die Wirtschaftslage im deutschen (Österreich vor Ausbruch der Revolution 1848 (deux crises ont marqué les huit années qui précédèrent la révolution. La première résulta des difficultés internationales de 1840. La seconde fut due à la lutte des Hongrois contre Metternich. L'auteur l'analyse de près et conclut qu'on ne peut y voir le ressort essentiel des événements de 1848, mais qu'on ne doit pas en sous-estimer l'influence). [*Viertelj. für Sozial- und Wirtschaftsgesch.*, Bd. 31 (1938), Heft 3.] — *Cantillon* (E.). Thorbecke et la question de la Meuse (étudie la querelle entre les Pays-Bas et la Belgique au sujet de la Meuse, de 1850 à 1863). [*Nederlandsche historiebladen*, 1^{re} année, nos 2 et 3 (avril et juillet 1938).]

Rougeon (Georges). La Terreur bonapartiste dans le département de l'Allier, après le coup d'État (montre la férocité de la répression qui entraîna, pour le seul département de l'Allier, 505 condamnations). [*Révol. de 1848*, septembre-octobre-novembre 1937.] — *Bianchi* (Alphonse). L'ouvrier manufacturier dans la société, 1855 (mémoire composé à Jersey en 1854 et paru dans l'*Almanach de l'exil* pour 1855). [*Ibid.*, décembre 1937-janvier-février 1938.] — *L'Huillier* (Fernand). L'Alsacien et la création d'un journal gouvernemental à Strasbourg sous le Second Empire (ce journal catholique, dont l'opposition fut toujours très gênante, finit par

être acheté par le gouvernement en décembre 1866. Les tentatives faites avant cette date pour créer un journal gouvernemental à Strasbourg ont toujours échoué. [*Ibid.*, septembre-octobre-novembre 1938.] — *Laurent (Édouard)*. P.-E.-Eugène Neveu, 1812-1874, correspondant et ami de P.-J. Proudhon (démocrate et libre penseur, Vénérable de la loge des Amis de la Sagesse à Blois). [*Ibid.*, juin-juillet-août et septembre-octobre-novembre 1937.]

Labordère (capitaine). La guerre de 1870-1871. La 1^{re} Armée de la Loire. [*Rev. d'histoire rédigée à l'état-major de l'Armée*, 1938, nos 164, 165, 166.]

Tilley (Nannie M.). England and the Confederacy. A letter of Sir William Gregory (lettre inédite du 5 mars 1863 écrite par le député anglais prosudiste Sir W. Gregory à John Rutherford, établi en Virginie, et qui expose la nécessité de la prudence en vue d'obtenir du gouvernement de Londres la reconnaissance de la Confédération). [*American Historical Review*, 1936, octobre 1938, t. XLIV.] — *Hofstadter* (Richard). The Tariff issue and the Civil War (les fabricants de lainages, satisfaits du tarif de 1857, firent alliance avec les éleveurs de moutons de l'Ouest plutôt qu'avec les planteurs du Sud. Aussi furent-ils hostiles à la Sécession). [*Ibid.*, octobre 1938, t. XLIV.]

Lingelbach (Anna Lane). William Huskisson as President of the Board of Trade (exposé des difficultés rencontrées pour obtenir la présidence du Board of Trade, liste de ses réformes, apologie de l'homme). [*Ibid.*, juillet 1938, t. XLIII, p. 759-774.] — *Winter* (P. J. van). De Nederlanders in de Zuid-Afrikaansche Republiek (vue d'ensemble sur le développement moral et politique des Néerlandais en Afrique du Sud ; donne une attention particulière au rôle du président Kruger et à ses rapports avec les Pays-Bas). [*Nederlandsche historischebladen*, 1^{re} année, n° 1 (janvier 1938).]

Lyt (capitaine Pierre). Joffre, Gallieni et les armées d'aile gauche à la bataille de la Marne. [*Rev. d'histoire rédigée à l'état-major de l'Armée*, 1938, nos 164, 166, 167 et 168.] — *Tanant* (général A.) et *Savant* (Jean). Un souvenir sur Paul de Rennenkampf. [*Ibid.*, 1938, n° 170.] — *Villate* (chef de bataillon). Les opérations en Galicie et en Pologne en 1914. [*Ibid.*, 1938, nos 164, 165, 166, 167, 169, 170, 171, 172.] — *Buchanan* (Russel). Theodore Roosevelt and American neutrality (Roosevelt, qui, au début de la guerre, n'avait pas pris parti entre les belligérants, favorisa vite la cause alliée auprès de ses compatriotes et donna à R. Kipling, Sir Edw. Grey, Jusserand de judicieux conseils de propagande. Documenté). [*American Historical Review*, juillet 1938, t. XLIII.] — *Clamens* (lieutenant-colonel). La bataille de Dobropolié, exploitation par les armées serbes, après la rupture du front, 1918. [*Rev. d'histoire rédigée à l'état-major de l'Armée*, 1938, nos 170, 171.] —

Tschenkeli (Kita). Die Agrarreform der Republik Georgien, 1918-1921 (une réforme agraire avait été opérée, de 1918 à 1920, en Géorgie. L'invasion bolcheviste y a créé un régime nouveau. L'article, dont le début est un rappel de la conquête russe au XIX^e siècle, conclut que le soulèvement de 1924 a été essentiellement un soulèvement national contre Moscou et qu'il n'aura certainement pas été le dernier). [*Viertelj. für Sozial-und Wirtschaftsgesch.*, Bd. 31 (1938, Heft 2.)] — *Chalmel* (capitaine). L'organisation administrative et militaire du Maroc, de 1912 à 1937. [*Rev. d'histoire rédigée à l'état-major de l'Armée*, 1938, nos 164, 165, 166, 169, 170, 171, 172.] — *Bank* (Raymond). Au cœur de la montagne berbère (dernières opérations de pacification en juillet 1933 et mars 1934 dans le Haut-Atlas moyen et

l'Anti-Atlas). [*Ibid.*, 1938, n° 171.] — *Jabre (F.)*. Dans le Maroc nouveau : le rôle d'une Université islamique (transformation de l'Université de Qarawiyn, sa vie dans le modernisme marocain). [*Ann. d'hist. écon. et sociale*, mai 1938.]

IX. HISTOIRE ÉCONOMIQUE ET SOCIALE

Zycha (Adolf). Ueber die Anfänge der kapitalistischen Ständebildung in Deutschland (aperçu du développement, en Allemagne, du régime du travail et des formes d'organisation économique au Moyen Age et au début des temps modernes). [*Viertelj. für Sozial-und Wirtschaftsgesch.*, Bd 31 (1938), Hefte 2 et 3.] — *Vogel (Emanuel Hugo)*. Der Giralverkehr in den oberitalienischen und den deutschen Handelszentren bis zum ausgehenden Mittelalter (les procédés commerciaux, comme la pratique du change et la lettre de change, ne remontent pas plus haut que le XII^e siècle. Rien n'annoncerait les méthodes de *clearing* au cours du Moyen Age, sauf peut-être les foires de change génoises). [*Ibid.*, Bd 31 (1938), Heft 1.] — *Mehlan (Arno)*. Die grosse Balkanmessen in der Türkenzeit (grâce à des notes de voyageurs occidentaux pour le passé et à des lettres de marchands pour le XIX^e siècle, suit l'histoire de ces foires depuis le XIV^e et le XV^e siècle, insiste sur leur rôle à une époque récente et montre par ce trait révélateur les survivances, jusqu'au seuil du XIX^e siècle, d'une économie ancienne). [*Ibid.*, Bd 31 (1938), Heft 1.] — *Krausen (Edgar)*. Eibenholzmonopole des 16. Jahrhunderts in Bayern (institué en Bavière dès 1509, ce monopole, qui exista aussi chez les Habsbourg, est un trait caractéristique du mercantilisme). [*Ibid.*, Bd 31 (1938), Heft 1.] — *Edler-De Roover (E.)*. Market for spices in Antwerp, 1538-1544 (avec index des prix). [*Rev. belge de philologie et d'histoire*, janvier-juin 1938.] — *Sayous (André-E.)*. La déchéance d'un capitalisme de forme ancienne. Augsbourg au temps des grandes faillites (il s'agit du capitalisme familial dans la seconde moitié du XVI^e et le premier tiers du XVII^e siècle). [*Ann. d'hist. écon. et sociale*, mai 1938.]

X. HISTOIRE RELIGIEUSE

Dussaud (R.). Alexandre Moret et l'histoire des religions. [*Rev. d'hist. des religions*, mars-juin 1928.] — *Vincent (R. P. L.-H.)*. Autour du Prétoire (les fouilles ont permis la détermination concrète du *Lithostrotos*, cour dallée qui fut le théâtre de la condamnation du Christ). [*Rev. biblique*, octobre 1937.] — *Lagrange (R. P. M.-J.)*. Le réalisme historique de l'Évangile selon saint Jean. [*Ibid.*, juillet 1937.] — *Goguel (M.)*. Le rôle de l'apôtre Paul dans la constitution des sacrements chrétiens (Baptême et Eucharistie) (la notion paulinienne du baptême et de la communion est vraiment nouvelle ; sa conception des sacrements a été influencée par l'ambiance dans laquelle Paul a vécu à Corinthe). [*Rev. d'hist. des religions*, mars-juin 1938.]

Fliche (Augustin). Quelques observations sur le gouvernement de l'Église au temps d'Urbain II (le pape a désavoué et combattu les théories conciliatrices d'Yves de Chartres). [*Acad. des Inscr. et Belles-Lettres. Bull.*, mars-avril 1938.] — *Varga (Lucie)*. Peire Cardinal était-il hérétique? (l'examen critique de nombreux textes aboutit à une quasi-certitude). [*Rev. d'hist. des religions*, mars-juin 1938.] — *Post (R. R.)*. Études sur les Frères de la Vie commune (traite de la propaga-

tion aux Pays-Bas de cette « congrégation », de leur caractère monastique, de l'influence dans le domaine de l'enseignement de leurs deux écoles les plus anciennes, celles de Deventer et de Zwolle. [*Nederlandsche historiebladen*, 1^{re} année, n° 3 (juillet 1938).]

Lesort (André). Considérations sur l'histoire de la paroisse rurale dans les temps modernes (position des problèmes principaux et remarques très judicieuses). [*Rev. d'hist. de l'Église de France*, avril-juin 1938.] — *Constant (G.)*. Une source négligée de l'histoire ecclésiastique locale : les registres anciens de marguilliers. Étude d'un de ces registres du xvi^e siècle (de la paroisse de Meudon). [*Rev. d'hist. ecclés.*, juillet 1938.] — *Id.* Les registres des marguilliers (montre leur très grande utilité ; nombreux exemples choisis aux xvi^e, xvii^e et xviii^e siècles). [*Rev. d'hist. de l'Église de France*, avril-juin 1938.] — *Dudon (Paul)*. De la suppression de la compagnie de Jésus (mise au point, à propos de la publication des derniers tomes de l'*Histoire des papes* de Pastor). [*Rev. des Quest. hist.*, mai-septembre 1938.] — *Vincent (R. P. L.-H.)*. Le Père Lagrange (notice biographique ; à remarquer les pages consacrées aux hostilités que soulevèrent sa critique et sa création la plus chère : l'École biblique de Jérusalem). [*Rev. biblique*, 1^{er} juillet 1938.]

CORRESPONDANCE

Nous avons reçu de M. P. Cloché la lettre suivante :

Monsieur le Directeur,

Je vous prie de bien vouloir me permettre de présenter quelques observations touchant l'intéressant compte-rendu dont mon ouvrage sur Démosthène a fait l'objet dans la *Revue historique* (t. CLXXXIII, p. 75-79).

I. Rôle de Démosthène dans l'affaire d'Harpale. M. Cloché, dit M. Aymard, « ne consent pas encore à admettre que, de ces sommes irrégulièrement reçues, l'orateur ait pu détourner à son profit la moindre part » (p. 78). En réalité, j'ai formellement admis que Démosthène avait pu faire un tel usage de l'argent d'Harpale : si j'ai soutenu que le caractère intéressé de sa participation aux libéralités de l'ancien trésorier n'est nullement prouvé, j'ai également déclaré que son innocence (c'est-à-dire une participation inspirée de mobiles désintéressés) n'est pas démontrée davantage : il n'est pas prouvé, ai-je écrit, que « son intégrité n'ait subi aucun fléchissement et que... il n'ait pas fini par exploiter l'occasion qui s'offrait... d'augmenter sa fortune » ; et plus bas : « l'innocence de Démosthènes n'est pas rigoureusement prouvée » (p. 296). Il est donc indéniable que je n'ai pas écarté « l'hypothèse d'un Démosthène susceptible de défaillance » (Aymard, p. 78).

II. Politique de Démosthène et réflexions qu'elle inspire à Polybe (p. 79). Il va de soi que je ne puis ici examiner à fond cette question très complexe : je me bornerai à montrer que les faits ne cadrent pas avec les remarques de M. Aymard. Polybe, dit-il, « nous donne le son de cloche des non-Athéniens ». Tel n'est pas mon avis, ou plutôt tel n'est pas le cas : Polybe nous indique le point de vue d'une partie des non-Athéniens. La preuve en est qu'à maintes reprises on a vu se ranger contre la Macédoine une fraction notable des États grecs (sur ce point capital, voir *Démosthènes*, p. 163, 167-171, 173, 175-178, 181-182, 192-194, 197, 211, 213-214, 218-221, 315). M. Aymard rappelle l'allusion de Polybe aux Péloponésiens (qualifiés de traîtres par Démosthène) qui, grâce à Philippe, « après avoir abaissé les Lacédémoniens, permirent à tous ceux qui habitent le Péloponèse de respirer et de parvenir à concevoir ce qu'est la liberté ». Or, en prétendant ainsi plus ou moins formellement que, jusqu'en 338, les Péloponésiens ne jouirent d'aucune liberté et subirent la domination de Sparte (à laquelle Démosthène s'était d'ailleurs montré résolument hostile : voir mon ouvrage, p. 49-55), Polybe se trompe : le fait est que, depuis la bataille de Leuctres, plusieurs États péloponésiens avaient pratiqué vis-à-vis d'Athènes et d'autres cités grecques une diplomatie fort indépendante (voir mon ouvrage sur *La politique étrangère d'Athènes*, p. 99-101, 104-105, 118-123, 181-184, etc. ; *Démosthènes*, p. 129-131, 140, 148, 168-169). Les Péloponésiens furent d'ailleurs si imparfaitement gagnés à la cause du

vainqueur de Chéronée que, dans la suite, une partie d'entre eux se soulèveront contre la Macédoine (voir *Démosthènes*, p. 214, 218-221, 301).

Selon M. Aymard, j'ai présenté « des remarques bien fluctuantes » sur « l'unité de la Grèce et... ses rapports avec la lutte entre Démosthène et Philippe » (p. 312 et suiv.). Peut-être ; mais il est encore mieux assuré que les conclusions soutenues dans ces pages sont irréfutables : j'ai démontré que, dès 353/2, Démosthène avait voulu rassembler une partie des Grecs autour d'Athènes (p. 312), qu'il avait en maintes circonstances rattaché à la cause de sa patrie celle des autres cités helléniques ou d'une partie d'entre elles (p. 312-314) ; j'ai également montré que, tout en faisant aux ambitions d'autres États, comme Thèbes, des concessions inévitables (dont je n'ai rien dissimulé), l'orateur avait réussi à grouper contre Philippe, non pas, sans doute, une ligue aux contours nettement arrêtés, comme celle de Corinthe, mais une coalition d'une réelle importance (p. 314-315). Assurément, ce n'était pas encore, il s'en fallait de beaucoup, « l'unité de la Grèce » ; mais je n'ai jamais prétendu rien de tel (l'eussé-je fait que l'on aurait eu le droit, et le devoir, de m'accuser d'avoir forcé le sens et la portée des événements).

Cette question se rattache à la dernière des intéressantes observations de M. Aymard : « Par l'exemple des confédérations maritimes du ^v^e comme du ^{iv}^e siècle, les Grecs ne pouvaient pas ignorer ce que signifiaient pour eux le maintien et le développement de la puissance athénienne. » Que les Grecs — ou nombre de Grecs — n'aient pas oublié les rigueurs de l'empire du ^v^e siècle et certains des abus commis par Athènes depuis 365 (au plus tôt) (voir *La politique étrangère d'Athènes*, p. 125, 313), c'est très probable ; mais il est permis de regretter qu'à cette observation l'auteur n'ait pas ajouté deux remarques indispensables : 1° les Grecs n'ignoraient pas davantage (de récents événements étaient fort éloquents à cet égard) « ce que signifiait pour eux » l'expansion de la puissance de Philippe : sur ce point, également, les conclusions que j'ai formulées sur les méthodes et les actes du conquérant macédonien sont indiscutables (p. 315-316) ; 2° qu'une partie des Hellènes aient redouté la restauration de l'hégémonie athénienne, c'est fort possible ; mais il est encore plus assuré que d'autres Grecs ont bel et bien soutenu les Athéniens contre Philippe (cf. *supra*) et — circonstance hautement significative — parmi ces Grecs, figuraient ceux-là mêmes qui s'étaient détachés de la deuxième ligue navale pour s'allier aux vainqueurs de Leuctres en 370 et s'étaient à nouveau soulevés en 349, et ceux qui, en 357-355, avaient conquis sur Athènes leur indépendance : en 340-339, ils faisaient cause commune avec leur ancienne ennemie contre le pire adversaire des libertés helléniques.

Veuillez, je vous prie, Monsieur le Directeur, agréer l'expression de mes plus respectueux sentiments.

Paul CLOCHÉ.

Notre collaborateur M. Aymard nous a communiqué la réponse suivante :

Je concède volontiers que le texte de Polybe cité dans mon compte-rendu ne peut servir à expliquer l'attitude que « d'une partie des non-Athéniens », et non pas « des non-Athéniens » en face du conflit entre Athènes et la Macédoine : je souhaite à quiconque de ne jamais s'exprimer de façon plus maladroite ou plus ambiguë que je ne l'ai fait en employant cette formule, assurément trop générale

si on prétend l'interpréter littéralement, mais dont l'interprétation véritable m'avait semblé ne pouvoir faire doute pour personne.

Cela dit, les trois derniers alinéas de la lettre de M. Cloché visent davantage Polybe que moi-même. D'ailleurs, les observations qui lui sont adressées ne me paraissent pas convaincantes. Mais il serait inopportun d'entreprendre sous cette rubrique leur discussion. Je me borne à indiquer que l'important, à mon sens, demeure de comprendre et d'expliquer pourquoi tous les États grecs ne se sont pas unis sous la direction d'Athènes, à l'appel de Démosthène, contre la Macédoine. Philippe n'a pas été sans alliés et il y a eu une majorité de neutres : la trahison, la passion antidémocratique ou l'inintelligence du sens profond et réel de la lutte sont-elles des explications suffisantes?

Au contraire, le premier alinéa me concerne directement et uniquement : j'ai attribué à M. Cloché une opinion précise sur l'emploi des vingt talents qui, du trésor d'Harpale, sont passés aux mains de Démosthène, tandis qu'il aurait, en réalité, suspendu son jugement. Qu'il ait voulu le suspendre, je ne me permettrai point, en face de sa lettre, d'en douter. Mais la lecture du livre m'avait, à l'époque, donné du contraire une impression si forte qu'elle s'était transformée chez moi en certitude. Avouerai-je que, au cours d'une nouvelle lecture à laquelle je viens de procéder aussi impartialement qu'il m'a été possible, j'ai dû me souvenir sans cesse des termes si précis de la lettre de M. Cloché pour ne pas céder à une impression identique? Du moins, cette lecture m'a-t-elle permis de rassembler plusieurs excuses, qui me paraissent sérieuses, à l'erreur qui m'est imputée et qui pourrait l'être également à d'autres critiques. (Cf. G. Mathieu, *Rev. de philologie*, 1939, p. 80). En effet, il m'a bien fallu constater :

1° Que M. Cloché fait toujours, sans la moindre exception, suivre d'objections et de réserves l'exposé (p. 293-296) de chacun des arguments qu'il pense pouvoir être utilisés contre Démosthène ;

2° Qu'en particulier les phrases qu'il cite dans sa lettre et qu'il emprunte à la p. 296 de son livre ne constituent aucunement dans celle-ci des phrases de conclusion ; mais sont accompagnées, atténuées et contredites aussitôt qu'écrites par d'autres phrases ou membres de phrases que M. Cloché ne reproduit pas, auxquels je prie qu'on se reporte, et qui détruisent pratiquement tout l'effet des concessions antérieures ;

3° Qu'au contraire les hypothèses qui peuvent être émises et les arguments qui peuvent être invoqués en faveur de l'emploi désintéressé des vingt talents par Démosthène sont exposés ensuite, aux pages 296-298, sauf dans un cas unique, sans la moindre objection ni la moindre réserve ;

4° Enfin, que, si aucune conclusion n'est présentée, formellement favorable à telle ou telle opinion — ou même au *non liquet* — le développement qui suit immédiatement se rattache à celui-ci par une phrase de transition ainsi libellée : « Mais, si désintéressées qu'aient pu être les intentions de Démosthènes..., il ne réussit pas à convaincre de son innocence la majorité de ses juges... » (p. 298).

A mon tour, donc, puisque les intentions de M. Cloché sont maintenant précisées avec une netteté parfaite, d'en être réduit à plaider coupable. Mais je suis certain de le faire avec de meilleurs arguments que ceux de Démosthène.

André AYMARD.

CHRONIQUE

Les études d'histoire byzantine sont gravement éprouvées par la mort de M. Paul COLLINET, professeur de droit romain à la Faculté de droit de Paris, l'un des rares juristes français qui, depuis la disparition de Monnier, s'occupât encore du droit byzantin. Né à Sedan en 1869, il débuta comme professeur à la Faculté de droit de Lille et eut un rôle important pendant la guerre dans les comités de ravitaillement du nord de la France. Nommé à Paris en 1919, il fit porter l'effort de ses recherches sur l'histoire du droit de Justinien, étudié pour la première fois au point de vue de l'histoire de Byzance, alors qu'il n'avait été considéré jusque-là que comme une source permettant d'atteindre l'œuvre des jurisconsultes classiques. Avec une méthode toute différente, Collinet rechercha dans les recueils juridiques de Justinien l'adaptation des règles du droit antérieur aux populations helléniques et orientales du VI^e siècle par des emprunts aux coutumes régionales d'Orient, que nous connaissons par les papyrus et divers recueils coutumiers. Il fut conduit ainsi à reconnaître dans l'école de Beyrouth (en pleine activité de 230 à 551) le milieu dans lequel furent élaborées les nouvelles conceptions juridiques introduites dans le Code et le Digeste. Nous avons rendu compte ici même (*Revue historique*, t. CXVII, 1914, p. 85-87, et t. CLIII, 1926, p. 210-211) de ses deux ouvrages capitaux : *Le caractère oriental de l'œuvre de Justinien et les destinées des institutions classiques en Occident* (1912), *Histoire de l'École de droit de Beyrouth* (1925), suivis de : *La procédure par libelle* (1931) ; *La nature des actions, des interdits et des exceptions dans l'œuvre de Justinien* (sous presse). Un nombre considérable d'articles dans diverses revues françaises ou étrangères, une participation assidue aux congrès internationaux d'histoire ou des études byzantines, un enseignement donné à l'Université d'Oxford, un exposé complet de l'histoire du droit byzantin dans le tome IV de *The Cambridge Medieval History* (1923) ont complété cette œuvre magistrale. D'autre part, Paul Collinet a abordé dans plusieurs revues l'histoire du droit français au Moyen Age, il a collaboré aux *Études de droit celtique* de d'Arbois de Jubainville (1894-1896) et il s'est intéressé à l'histoire de la région des Ardennes, dont il était originaire : de 1893 à 1923, il fut codirecteur de la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*. Quelle que fût la nature de ses travaux, il y apportait la même érudition étendue, la même probité scientifique, le même sens de la réalité historique vue à travers les textes juridiques, la même simplicité et la même clarté d'exposition. Malheureusement interrompue par une mort soudaine, son œuvre historique lui survivra longtemps.

Louis BRÉHIER.

M. le professeur LÉON LÉVY-SCHNEIDER est mort à Lyon, à la fin de novembre 1938, un an à peine après avoir pris sa retraite au terme d'une carrière laborieuse toute vouée à l'enseignement et aux recherches historiques. Sa vie offre une parfaite unité et une grande simplicité. Lorrain par ses origines, Lyonnais de nais-

sance, il fit ses études à la Faculté des lettres de Paris au temps où enseignaient Lavisse, Guiraud, Vidal-Lablache et surtout Aulard, le maître qui décida de sa vocation. Agrégé en 1891, professeur à Aurillac, Montauban, Marseille, il revint rapidement à Lyon au lycée Ampère, puis, en 1908, à la Faculté des lettres. Il y fut titulaire de la chaire d'histoire de Lyon, puis de la chaire d'histoire contemporaine et, pendant près de trente ans, prodigua son temps et un labeur sans trêve à ses étudiants, qui trouvèrent en lui un incomparable entraîneur. Ses élèves s'attachèrent profondément à cet homme qui, sous des dehors un peu rudes, était un sensible, à ce grand travailleur désintéressé, d'une droiture intransigeante, dont la parole, d'une étonnante vigueur, leur ouvrait des horizons toujours élargis. M. Lévy-Schneider s'était spécialisé dans l'histoire révolutionnaire avec une thèse restée classique sur *Le Conventionnel Jean Bon Saint-André* (1901). Il apporta une contribution importante à l'histoire religieuse du Premier Empire par son travail sur *Champion de Cissé* (1921). De nombreux articles à la *Revue historique*, à la *Révolution française*, à la *Révolution de 1848*, à la *Revue d'histoire de Lyon* ont donné un aperçu insuffisant de ses vues si personnelles sur l'histoire politique, administrative et religieuse du XVIII^e et du XIX^e siècle. Rêvant d'écrire un *Napoléon*, il avait fait des travaux préparatoires, dont le public ne soupçonne l'importance que par le manuel d'enseignement secondaire d'une exceptionnelle qualité qu'il a consacré à cette période. Il n'a pu laisser que des ébauches, ayant été retardé par sa santé, devenue très précaire depuis une dizaine d'années, par les scrupules de conscience qui torturaient sa nature délicate de savant, surtout par les nécessités de l'enseignement. Il est vrai à la lettre de dire que ce professeur fit toujours passer la joie des productions personnelles après les obligations qu'il pensait avoir à l'égard des étudiants : cette conception intransigeante du « métier », lui valut du moins de former des élèves qui lui doivent le meilleur de leur méthode, qui considèrent comme l'honneur de leur vie d'avoir travaillé avec ce grand universitaire et qui partagent aujourd'hui le deuil des siens.

André LATREILLE.

— M. Jean MAURAIN a été victime d'un grave accident de montagne le 7 janvier 1939. Ancien élève de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire et docteur ès lettres, il était devenu, après quelques années d'enseignement secondaire, directeur du Cabinet du Président du Sénat et avait été nommé, par ordre, professeur d'histoire contemporaine à la Faculté des lettres de Lille, tout en restant détaché au Petit-Luxembourg.

C'est l'œuvre historique de M. Jean Maurain que la *Revue historique* se doit de rappeler. Elle tient toute en trois volumes, mais qui sont de grande valeur. D'abord ses deux thèses, l'une sur *La politique ecclésiastique du Second Empire de 1852 à 1869*, l'autre, qui est un recueil de documents, sur *Le Saint-Siège et la France, de décembre 1851 à avril 1853*. M. Maurain, en étudiant à fond, pour la première fois, les papiers de la Justice et des Cultes conservés aux Archives nationales, a éclairé d'une lumière vive la politique ecclésiastique de Napoléon III. Il a bien montré, en même temps que la nécessité pour l'Empereur de s'assurer l'appui du clergé catholique, particulièrement après la guerre d'Italie, les raisons de conflit qui subsistèrent entre le gouvernement et l'Église et le caractère tout opportuniste de la politique impériale dans ce domaine. [Napoléon III ne parvint d'ailleurs à empêcher ni l'intervention du clergé dans la vie politique et sociale du pays ni les résistances que celle-ci suscita. L'ouvrage est très riche également en indications, tirées des rap-

ports des préfets, des procureurs généraux et des recteurs, sur l'état d'esprit des populations dans les différentes régions françaises.]

Pour composer son *Baroque*, M. Maurain disposait d'une documentation exceptionnellement riche, tirée des Archives nationales, de la bibliothèque Thiers et des papiers de famille conservés par M^{me} de Bérulle, en fin des précieux procès-verbaux du Conseil des ministres que Rouher avait rédigés pour lui-même et qui faisaient partie des fameux « Papiers de Cerçay », restitués par l'Allemagne en vertu du Traité de Versailles. Il nous a fait ainsi connaître non seulement un type curieux de bourgeois du Second Empire, ainsi que l'indique le sous-titre du livre, mais aussi le fonctionnement même du régime, étudié en quelque sorte de l'intérieur.

La mort prématurée de M. Jean Maurain, qui semblait destiné à devenir l'un des meilleurs historiens de sa génération, est une grande perte pour l'histoire. Par sa puissance de travail, sa méthode critique si sûre, son intelligence si ouverte et si vive, il aurait pu nous donner — il nous aurait certainement donné — des œuvres de la plus haute qualité.

G. PAGES.

Né à Romillé (Ille-et-Vilaine) le 19 mai 1867, M. Jean LEMOINE archiviste-paléographe de la promotion de 1894, ancien archiviste du département du Finistère, ancien bibliothécaire-archiviste du ministère de la Guerre, est mort obscurément au mois de juillet 1938. Il laisse des ouvrages extrêmement curieux sur le xvii^e et le xviii^e siècles — études originales et publications de textes — et les bizarreries d'une curieuse intelligence, si elles ont causé à M. Lemoine, dans son existence matérielle, des désagréments fâcheux, n'ont jamais nui à la valeur de ses travaux historiques. On rappellera essentiellement : *M^{me} de Sévigné, sa famille et ses amis*, Paris, 1926, in-8° ; *Mémoire des évêques de France, 1698*, Paris, 1912, in-8° ; *La révolte due du papier timbré en Bretagne en 1675*, Paris, 1898, in-8° ; la traduction des *Mémoires sur la cour de Louis XIV* de Primi Visconti, Paris, 1909, in-8° ; la *Correspondance du chevalier de Sévigné et de Christine de France, duchesse de Savoie*, Paris, 1911, in-8°, une correspondance savoureuse éditée sous le titre de *Sous Louis le Bien-Aimé*, Paris, 1905, in-8°, et diverses publications entreprises en commun avec M. A. Lichtenberger.

France. — *Assemblée générale de la Commission de recherche et de publication des documents relatifs à la vie économique de la Révolution et des Comités départementaux.* — Le ministre de l'Éducation nationale a décidé de convoquer pour la Pentecôte de 1939 (30, 31 mai et 1^{er} juin) — en liaison avec la commémoration du 150^e anniversaire de la Révolution française — une assemblée générale à laquelle — selon des modalités qui seront fixées ultérieurement — pourront participer des chercheurs individuels et les sociétés qui ont l'occasion de s'occuper de l'histoire économique de la Révolution.

Le programme de cette réunion, arrêté par la Sous-Commission permanente de la Commission elle-même, a été mis au point par MM. Georges Lefebvre et Émile Coornaert ; il tend à faire porter l'effort de la recherche et les exposés souhaités sur des questions bien délimitées, dont des instructions, remarquablement établies, indiquent et le sens scientifique, et les travaux d'approche, et les sources. Ce sont : la bourgeoisie française, de la fin de l'Ancien Régime à la Restauration ; le mouvement des prix au xviii^e siècle et pendant la Révolution ; la réglementation municipale de la distribution des grains et de la boulangerie sous le régime du maxi-

mun et pendant la disette de l'an III et de l'an IV ; l'exploitation seigneuriale au XVIII^e siècle d'après les terriers ; la condition des ouvriers d'industrie à la fin de l'Ancien Régime et pendant la Révolution et l'Empire.

La détermination d'un pareil programme, étudié sous ses divers aspects, devrait servir d'exemple aux organisateurs des réunions de cette nature, où se remarque trop souvent une sorte d'anarchie décevante à tous égards. G. Bn.

— Par décret du 25 octobre 1938 est créée au ministère de la Guerre une Commission des archives, dont la composition est déterminée par le décret en question et dont la fonction essentielle sera d'assurer le versement au Service historique de l'Armée, par les différentes directions dudit ministère, des documents présentant un intérêt historique. G. Bn.

— La Direction des Archives de France a exposé à l'hôtel de Rohan *Les tapisseries de la cathédrale de Strasbourg*, dont le catalogue (in-18, 16 p.), préparé par M. Guillaume JANNEAU, administrateur du Mobilier national, indique que ces belles œuvres, au nombre de quatorze, commandées par Richelieu, en 1636, à Philippe de Champaigne, « cartonnées » seulement par le grand artiste pour les deux premières, par un ou plusieurs artistes inconnus pour les autres, ont été exécutées, à partir de 1638, par divers ateliers, dont, pour certains, l'atelier de Pierre Damour. Ces belles tapisseries, données au chœur de Notre-Dame de Paris, furent acquises, après les modifications architectoniques dudit chœur, par le chapitre de la cathédrale de Strasbourg, en 1739, et c'est cette date qu'elles portent, en contradiction avec le monogramme de Richelieu et les armes des intermédiaires qu'il avait employés en la circonstance. Leur retour, temporaire, à Paris est une conséquence des événements de septembre 1938, lorsqu'on décida le repliement vers le centre des richesses d'art exposées à la périphérie du pays. G. Bn.

— L'exposition organisée au Musée de l'Orangerie sur *La gravure française en couleur. Londres au XVIII^e siècle. Collection Edmond de Rothschild* est d'un intérêt très grand pour l'histoire de l'art et des mœurs. L'introduction mise par M. André BLUM au catalogue dressé à cette occasion (Paris, in-16, 43 p.) dit l'essentiel à ce sujet ; il y est souligné le fait curieux que, au moment même où était signé le traité d'Eden (1786), l'importation des gravures anglaises prit un grand essor. G. Bn.

— Les *Annales d'histoire économique et sociale* paraissaient jusqu'ici à la librairie Armand Colin. Il n'en sera plus ainsi, à partir de 1939. Directement administrée désormais par ses deux directeurs et animateurs, qui resteront, comme depuis l'origine, MM. Marc Bloch et Lucien Febvre, la revue aura son siège social 13, rue du Four. Modifiant en même temps légèrement son titre, de façon à marquer à la fois la continuité intellectuelle de l'entreprise et les nouvelles modalités de publication que les circonstances l'ont conduite à adopter, elle s'intitulera à l'avenir, plus brièvement : *Annales d'histoire sociale*. En tête du dernier numéro des précédentes *Annales* et du premier numéro de la nouvelle série, une note des deux directeurs explique ces changements, précise les conditions d'abonnement (90 fr. pour la France) et fait appel à la fidélité, déjà éprouvée, des lecteurs.

— M. Max Dorian, directeur de la revue *Le Document*, s'est ému, à notre grand regret, d'une note parue au sujet de celle-ci dans la *Revue historique*. L'épithète

de publicitaire, employée à l'égard de cette revue par notre collaborateur, n'a rien de désobligeant, ni a fortiori de diffamatoire, et il s'agissait seulement d'indiquer que le *Document*, qui vise à renseigner un large public sur les événements contemporains, ne relève pas de la méthode strictement scientifique.

Autographes. — Un catalogue de la maison Sotheby and Co, de Londres, afférent à des ventes qui ont eu lieu les 28-30 novembre et 1^{er} décembre 1938, signale, en dehors de divers beaux manuscrits (Heures diverses; Statuts de l'ordre du Saint-Esprit), divers groupes de textes et ouvrages sur l'Inquisition et les Juifs, des documents manuscrits fort importants : deux lettres de Gonzalve de Cordoue à Ferdinand et Isabelle d'Espagne, des 3 et 6 juillet 1504; les instructions de Henri III, roi de France, au sire de Fourquevaux, envoyé en mission auprès du duc de Parme, 6 juin 1550; une collection, formée au XVII^e siècle, de 300 lettres adressées principalement à Charles Chabot, sire de Jarnac, gouverneur de Bordeaux et de La Rochelle, et à son fils, Guy Chabot, et comportant des lettres de François I^{er}, Marguerite de Navarre et son mari Antoine de Bourbon, Philippe de Chabot, Louise de Savoie, Henri IV, etc.; des pièces concernant François Bacon; une lettre de Montcalm au comte de Moranges, colonel du régiment de Languedoc, du 26 mars 1756; une lettre de Louis XV à M. de Blénac, du 18 septembre 1758, ordonnant de faire chanter un *Te Deum* à la chapelle de l'arsenal de Brest pour célébrer la victoire remportée sur les Anglais au lac Champlain; des lettres de saint François Borgia, Luther, Livingstone, Sully, Henri de Guise, Henri II de Bourbon, prince de Condé; un dossier concernant la vie de l'hôpital de Rosette pendant la campagne d'Égypte, etc. La lecture de pareils catalogues décourage les archivistes et les historiens en soulignant l'existence de documents égarés de leurs fonds d'origine et à peu près inaccessibles.

G. BN.

— Les 15 et 16 décembre 1938 ont été vendus, par l'entremise de M^e E. Giard, une collection hétérogène de lettres et manuscrits autographes, parmi lesquels il convient de noter : lettres de Blanqui à son frère, 22 mai 1859, protestant contre l'internement en Algérie dont il est menacé; de G. Cavaignac à une demoiselle, 24 octobre 1835, après son évasion; de Charles XII, roi de Suède, au duc Léopold de Lorraine, septembre 1698 (scellée), le félicitant de son prochain mariage avec la princesse Élisabeth d'Orléans; de B. Constant à Jean Debry, 16 fructidor an V, sur son activité politique contre les Clichyens; de Dumouriez au duc d'Orléans, 19 octobre 1820, sur le procès en adultère intenté par Georges d'Angleterre à sa femme Caroline; de Frédéric II de Prusse au résident Ammon, à Cologne, sur le journal *Le Gazetier de Cologne*; de l'abbé Grégoire à M^{me} Dauriat, 17 mai 1821, sur la lutte des partis en France; de Louis Blanc à Heine, 24 septembre 1840, touchant la collaboration possible de celui-ci à la *Revue du Progrès*; de Mazzini à G. A. Porter, 3 novembre 1845 (?), protestant contre l'expulsion de Jersey de trente-cinq réfugiés sur l'ordre du ministre Grey; d'E. Olivier, 26 mai 1863, sur sa position politique, attaquée par « la tourbe grossière, qu'elle soit en haut ou qu'elle soit en bas »; de George Sand à sa fille, 10 juin (1848 ou 1849), sur les événements en cours. A noter également une pièce écrite à Ham par le docteur Conneau et signée par L.-N. Bonaparte, intitulée « aux Mânes de l'empereur », 15 décembre 1840, sur le retour des cendres de Napoléon I^{er}.

G. BN.

— Le catalogue 417 de la maison J. A. Stargadt, de Berlin (vente des 23 et

24 janvier 1939), renferme, dans le lot des littérateurs, une bien curieuse lettre de H. S. Chamberlain, écrite à Bayreuth, le 23 décembre 1914, où il est dit, entre autres : « Je tiens ce qui est allemand pour ce qu'il y a de plus saint qui ait été donné à nous, les hommes, dans ce monde. » A noter également une lettre de Kant de 1788, une correspondance de R. Wagner, tout un groupe de documents sur la guerre de Trente ans, un plan de défense de la Prusse, établi par Frédéric II en 1774, une lettre du général Yorck von Wartenburg, du 5 juin 1813, sur les opérations militaires de la campagne d'Allemagne. G. Bn.

— Le 326^e Catalogue de la maison Myers and Co, de Londres, présente des autographes des origines les plus diverses, parmi lesquels on notera : lettre du cardinal Louis de Bourbon à Henri II, roi de France, 12 juin 1552, le félicitant de sa victoire récente sur Charles-Quint ; un dossier de pièces se rattachant au mariage de Charles II, roi d'Angleterre, avec Catherine de Bragance ; un manuscrit de « la citoyenne Charlotte-Geneviève-Louise d'Éon », daté du 23 février 1801, à destination de Talleyrand, en vue de rentrer dans ses débours, montant à 140,000 l. st. ; un acte de Carnot, ministre de la Guerre, 16 messidor an VIII, au directeur général du Trésor, en vue de la distribution d'un crédit de 194,000 francs pour l'encasernement des troupes ; une lettre du socialiste William Godwin à David Booth, du 9 août 1830, au sujet d'un de ses ouvrages ; plusieurs lettres de Bonaparte, dont une du 8 vendémiaire an X, ordonnant la construction de trois fortins à Ajaccio ; des lettres émanant de la famille de Bonaparte, dont deux de Marie-Louise, des 26 janvier et 8 mai 1813 ; un certain nombre de pièces en provenance de maréchaux de l'Empire, et qui sembleraient devoir être plutôt conservées aux Archives françaises de la Guerre que mises en vente à Londres ; une quantité considérable de textes se rapportant à des écrivains britanniques, Elizabeth Browning et Bernard Shaw en particulier. G. Bn.

Allemagne. — Au moment où l'apparition du livre de M. Gaxotte ramène l'attention mondaine sur le Grand Frédéric, il n'est peut-être pas sans intérêt de verser au dossier iconographique de ce roi le catalogue publié par la maison J. A. Staragdt, *Friedrich der Grosse in Bildnissen seiner Zeit*, en vue d'une vente qui a eu lieu à Berlin le 27 janvier 1939 (Catalogue 418). G. Bn.

Le gérant : R. LISBONNE.

de
entre
sua
t de
r la
l en
éro

nte
linal
vio
e de
e la
esti
et,
éne
nce
oth
don
ocio
des
aux
ran
le de
nard

l'at
ver
Star
a en